





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE,

EN COMMENÇANT

A CONSTANTIN LE GRAND.

PAR MONSIEUR LE BEAU,

Professeur Émérite en l'UNIVERSITÉ de Paris; Professeur d'Éloquence au COLLÉGE ROYAL, Secrétaire ordinaire de MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS, & Secrétaire perpétuel de l'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME NEUVIEME.



A PARIS.

Chez { SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais; & DESAINT rue du Foin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Pivilége du Roi.

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/histoiredubasemp91lebe

FASTES CONSULAIRES

des années dont l'hiſtoire eſt contenue dans ce Volume.

	Ann
Vettius Agorius Basilius Mavortius ſolus.	527
Imp. Fl. Anicius Justinianus Aug. II. ſolus.	528
Decius junior ſolus.	529
Postumus Lampadius & Orestes.	530
Post Consulatum Lampadii & Orestis.	531
Post Consulatum Lampadii & Orestis anno II.	532
Imp. Fl. Anicius Justinianus Aug. III. ſolus.	533
Imp. Fl. Anicius Justinianus Aug. IV. & Fl. Theodorus Paulinus junior.	534
Fl. Belisarius ſolus.	535
Post Consulatum Belisarii.	536
Post Consulatum Belisarii anno II.	537



FAUTES A CORRIGER.

dans le IXe. Volume.

PAGE

13. *ligne* 1. rétablir, *lisez* établir.
21. *lig.* 8. Antoine, *lis.* Antonine.
33. *l.* 11. bien-ôt, *lis.* bien-tôt.
45. *l.* 11. & 12. Ocbre, *lis.* Octobre.
55. *l. pénultieme*, Trace, *lis.* Thrace.
61. *l.* 11. des maladie, *lis.* de maladies.
217. *l.* 8. préfererent, *lis.* préferent.
260. *l.* 5. un, *lis.* leur.
277. *l.* 11. envoye, *lis.* envoyé.
331. *l.* 23. que avez, *lis.* que vous avez.
343. *l.* 17. ce secours, *lis.* & ce secours.
253. *qui est la* 353. *l.* 20. les autres, *lis.* les uns aux autres.
378. les maux, *lis.* ses maux.
391. *l.* 8. Constantien, *lis.* Constantin.
413. l. 8. Constantien, *lis.* Constantin.
l. 15. Constantien, *lis.* Constantin.
414. *l.* 21. Constantien, *lis.* Constantin.
438. *l.* 2. Principus, *lis.* Principius.
457. *l.* 19. nous leurs avons permis, *lis.* nous leur avons permis.



HISTOIRE



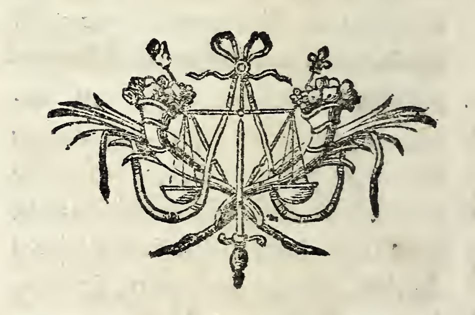
SOMMAIRE
DU
QUARANTE ET UNIEME LIVRE.

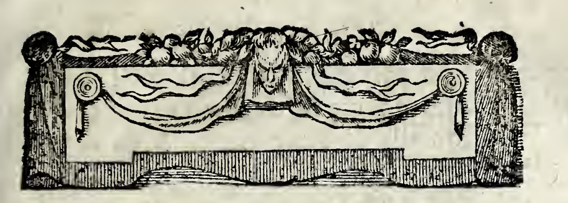
I. *JUSTINIEN succede à Justin.* II. *Portrait de Justinien.* III. *Sur les anecdotes de Procope.* IV. *Caractere de Justinien.* V. *Caractere de l'impératrice Théodora.* VI. *Famille de Justinien.* VII. *Consulat de Justinien.* VIII. *Mouvemens des Erules.* IX. *Les Perses défaits.* X. *Les Zanes soumis à l'Empire.* XI. *Plusieurs Perses se donnent aux Romains.* XII. *Boarex, reine des Sabirs, combat pour les Romains.* XIII. *Gordas roi des Huns se fait baptiser & perd la vie.* XIV. *Premier exploit de Germain.* XV. *Antioche nommée*

Théopolis. XVI. *Premieres loix de Justinien.* XVII. *Edifices de Justinien.* XVIII. *Palmyre rétablie.* XIXI. *Nouvelle acquisition en Arabie.* XX. *Les Romains battus par les Perses.* XXI. *Révolte des Samaritains.* XXII. *Suites de cette révolte.* XXIII. *Scandales réprimés.* XXIV. *Défense de faire des Eunuques.* XXV. *Malheurs en Orient.* XXVI. *Conduite de Justinien à l'égard des payens & des hérétiques.* XXVII. *Suite de la guerre de Perse.* XXVIII. *Disposition de l'armée de Bélisaire.* XXIX. *Préludes de la bataille.* XXX. *Lettres réciproques des deux généraux.* XXXI. *Bataille de Dara.* XXXII. *Les Perses vaincus en Arménie.* XXXIII. *Seconde défaite de Mermeroës.* XXXIV. *Le roi de Perse refuse la paix.* XXXV. *Mondon se donne à Justinien.* XXXVI. *Esclavons défaits par Chilbudius.* XXXVII. *Origine des Esclavons.* XXXVIII. *Leurs mœurs.*

XXXIX. *Incurſions d'Alamondare.* XL. *Révolution chez les Homérites.* XLI. *Juſtinien a recours aux Éthiopiens & aux Homérites.* XLII. *Les Perſes paſſent l'Euphrate.* XLIII. *Béliſaire eſt forcé de combattre.* XLIV. *Bataille de Callinique.* XLV. *Azarethès mal reçu de Cabade.* XLVI. *Autre expédition des Perſes en Méſopotamie.* XLVII. *Béliſaire rappellé.* XLVIII. *Succès des Romains en Méſopotamie.* XLIX. *Et en Arménie.* L. *Attaque de Martyropolis.* LI. *Mort de Cabade.* LII. *Incurſion des Huns.* LIII. *Négociation pour la paix.* LIV. *Conſpiration contre Choſroës.* LV. *Mort d'Adergudumbade.* LVI. *Ingratitude de Choſroës à l'égard de Mébodès.* LVII. *Comete, & commencement d'une peſte de cinquante ans.* LVIII. *Sédition à Antioche.* LIX. *Cauſes d'une ſédition à Conſtantinople.* LX. *Le peuple ſe ſouleve avec fureur.* LXI. *Suite de la ſédition.* LXII.

Bélisaire attaque les séditieux. LXIII. *Théodora rassure l'Empereur.* LXIX. *Hypace proclamé Empereur.* LXV. *Justinien se présente au peuple.* LXVI. *Conduite d'Hypace.* LXVII. *Horrible massacre.* LXVIII. *Punition des coupables.* LXIX. *Tranquillité rendue à Constantinople.* LXX. *Précautions de l'Empereur.*





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

****

LIVRE QUARANTE ET UNIEME.

JUSTINIEN.



USTINIEN partageoit depuis quatre mois l'autorité souveraine, & son oncle sembloit n'être monté sur le trône, que pour lui apprendre à commander. Tout annonçoit un règne florissant & glorieux. Le nouvel Empereur

JUSTINIEN. An. 527.

I. Justinien succede à Justin.

Evag. l. 4. c. 9.
Proc. anecd. c. 14. 18.

JUSTINIEN. An. 527. *& ibi Alaman. Pagi ad Bar.*

étoit parvenu à cet âge, où l'esprit dans sa force est en état d'exécuter les conseils de l'expérience & de la sagesse. Justin né dans l'obscurité n'avoit reçu aucune éducation; mais il n'avoit pas négligé de procurer à son neveu ce précieux avantage. Un des plus sçavans hommes de ce temps-là, nommé Théophile, fut chargé de l'instruire, & ses soins eurent un succès assez heureux. Justinien acquit la facilité de parler & d'écrire. Aussi lorsqu'il fut Empereur, se passoit-il ordinairement du ministère de son questeur; il parloit lui-même dans le Sénat. Instruit de la Jurisprudence il présidoit à la composition de ses loix: après avoir pris connoissance des causes importantes, il dictoit souvent aux juges leurs arrêts, & les envoyoit par écrit dans les provinces. Non content de sçavoir ce qui convient proprement à un prince, il se rendit habile dans l'architecture & dans la musique; il dressoit le plan des édifices qu'il faisoit construire. Il est auteur d'une hymne que les Grecs chantent encore

à la messe. Il voulut même être Théologien ; & cette fantaisie toujours déplacée, souvent dangereuse dans un Souverain, lui fit plus d'une fois perdre de vûe ses devoirs les plus essentiels. Il laissoit périr ses armées & gémir ses peuples sous le fardeau accablant des impôts, tandis qu'il s'amusoit à disputer contre les hérétiques, & à écrire sur les points controversés. Enfin présumant trop de ses lumieres Théologiques, il s'embarrassa dans des questions épineuses, & finit par prendre le mauvais parti.

JUSTINIEN An. 527.

II. Portrait de Justinien. *Proc. Anecd. c. 8. Malela, pag. 53. Cedr. p. 366. Chr. Alex.*

Ce prince étoit d'une taille audessus de la médiocre : il avoit les traits réguliers, le teint haut en couleur, la poitrine large, l'air serein & gracieux. On dit que ses oreilles étoient mobiles, & qu'il ressembloit de physionomie à Domitien, dont il n'eut pas les vices. Ce qui donna occasion à des railleries populaires dans les séditions qui s'éleverent sous son regne. Procope lui reproche d'avoir pris plaisir à imiter l'habillement des barbares.

Le caractère de Justinien est de-

JUSTINIEN An. 527.

III. Sur les Anecdotes de Procope.

Proc. Anecd. & ibi Alaman. Idem. de ædif. Niceph. Call. l. 17. c. 10. Suid. Προκόπ. *Trivorius Observ. Apol. c. 28. Rivii Apol. Just. Eichelii animadversiones.*

venu un problême. La plûpart des jurisconsultes, admirateurs de ses loix, qui sont le principal objet de leurs études, ont combattu avec chaleur pour défendre l'honneur de ce prince. D'autres auteurs, & surtout les écrivains ecclésiastiques, mécontens de sa conduite dans les affaires de l'Eglise, en ont dit beaucoup de mal. Les uns & les autres s'appuient également du témoignage de Procope, contemporain de cet empereur. Procope étoit un homme de beaucoup d'esprit, né à Césarée en Palestine, où il exerça la profession d'avocat. S'étant ensuite attaché au service de Bélisaire, il accompagna ce guerrier dans toutes ses expéditions; & personne ne devoit mieux connoître la cour. Il a composé trois ouvrages qui se démentent mutuellement. Le premier renferme l'histoire des guerres de Justinien: l'auteur y paroît assez impartial; il y expose sans passion les actions louables & blâmables de cet Empereur. Dans le second, intitulé Anecdotes, il déchire d'une maniere cruelle

JUSTINIEN An. 527.

la réputation de Juſtinien; il lui impute les actions les plus atroces; il noircit celles qui paroiſſent louables, en leur ſuppoſant des motifs odieux & criminels. A l'entendre, ce prince eſt un monſtre; & pouſſant la ſatyre juſqu'à l'extravagance, il avance ſérieuſement que c'eſt un démon déguiſé ſous la figure humaine, & il entreprend de le prouver. On devine aiſément qu'un pareil ouvrage ne vit pas le jour du vivant de Juſtinien, qui ſurvéquit à l'auteur. Quatre ans après la compoſition des Anecdotes, le même Procope publia les livres où il ſe propoſe de rendre compte des édifices innombrables que cet Empereur fit bâtir ou réparer. Cet écrit comble Juſtinien des plus grands éloges. Tout eſt divin dans ſa perſonne; ce n'eſt plus un démon, mais un ange bienfaiſant envoyé de Dieu pour le ſalut de l'humanité. Quel fonds peut-on faire ſur un témoin ſi oppoſé à lui-même? Quelques critiques révoltés de ces contradictions, ſe ſont hazardés à dire ſans preuve, que le livre des

JUSTINIEN An. 527.

Anecdotes eſt fauſſement attribué à Procope. Mais outre les témoignages formels de Nicéphore & de Suidas, quiconque entend la langue dans laquelle Procope a écrit, & connoît ſa maniere fort ſupérieure à celle de tous les hiſtoriens Grecs, poſtérieurs à Conſtantin, ne peut le méconnoître dans cet ouvrage. S'il étoit beſoin de chercher des raiſons pour prouver qu'un homme eſt capable de ſe contredire, j'adopterois la conjecture d'un écrivain du dernier ſiécle; il ſuppoſe que Procope, ſecrétaire de Béliſaire, n'étant pas payé de ſes penſions, ſoit par l'infidélité des tréſoriers, ſoit à cauſe des beſoins de l'État, ce qui a dû ſouvent arriver ſous Juſtinien, prit de de l'humeur contre le Prince, & compoſa ſes Anecdotes, qu'il n'acheva pas, parce que ſa penſion fut rétablie. Pour rendre raiſon des louanges outrées qu'il prodigua depuis au même Empereur dans les livres des édifices, j'ajoûterois que ſon écrit ſatyrique ayant tranſpiré, il voulut diſſiper le ſoupçon par des éloges non moins hyperboliques :

ce ne feroit pas la derniere fois qu'on auroit vû une flatterie baffe & tremblante s'efforcer de réparer l'outrage d'une fatyre indifcrette. Au refte, les Anecdotes de Procope ne font pas inutiles pour l'hiftoire ; elles peuvent y fervir, lorfque l'Auteur s'accorde avec lui-même & avec les autres Hiftoriens. Souvent les faits font véritables ; mais la malignité les empoifonne par les circonftances ou par les motifs. Ce n'eft donc pas fur cet ouvrage qu'on doit fe former une idée de Juftinien : il faut la chercher dans les premiers écrits de Procope, ou dans ceux des Auteurs contemporains, & plus encore dans les actions mêmes du Prince.

JUSTINIEN. An. 527.

IV. Caractère de Juftinien. *Proc. paffim. Agapet. Paræn. Cod. l. 1. tit. 17. leg. 2. Novel. 8 & 30. Evag. l. 4. c. 29. Zon. T. 2. p. 61. Cedr. p. 366.*

Si l'on juge ainfi du caractère de cet Empereur, on verra un Prince médiocre, dont les vertus ni les vices n'ont rien d'éclatant ; plus capable de concevoir de grands projets, que d'en fuivre l'exécution ; plus heureux qu'habile dans le choix de fes Capitaines, & trop foible pour les foutenir contre les attaques de l'envie : doux, clément, humain ;

JUSTINIEN. An. 527.

mais asservi aux caprices d'une femme hautaine, vindicative & cruelle: vain jusqu'à s'arroger des titres de victoire sur des nations qu'il n'avoit pas vaincues, & qui se vengerent de son orgueil par de sanglans ravages; il se vante dans ses loix d'être le maître de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique; magnifique aux dépens de ses sujets, il ne cessa pendant un long règne de construire des villes, des églises, des bâtimens de toute espèce; & l'on peut dire que tous les Empereurs ensemble ont à peine élevé ou rétabli autant d'édifices que le seul Justinien. Mais ces dépenses sans bornes, consumoient la substance des peuples; la construction d'une ville ruinoit une province; & ces énormes bâtimens écrasoient l'Empire. Les présens qu'il prodiguoit aux Barbares pour acheter la paix, furent une autre source de dépense. Trois cents vingt mille livres pesant d'or, qu'Anastase avoit laissées dans le trésor Impérial, furent bien-tôt dissipées: il fallut exiger les anciennes impositions avec

rigueur ; en rétablir de nouvelles ; se saisir des sommes que les villes réservoient pour leur entretien ; chicanner les soldats sur leur paie ; priver les pauvres des distributions de pain établies par les autres Empereurs, ou altérer cet aliment en employant de mauvais bled ; vendre les emplois & les graces ; chercher des prétextes pour envahir la fortune des particuliers ; en un mot, mettre en œuvre tous les moyens de remplir le trésor qui s'épuisoit sans cesse, & prêter l'oreille aux projets ruineux de ces hommes avides, qui achetent du Prince, au plus bas prix qu'ils peuvent, la liberté d'un immense & cruel pillage. Ces vexations, qu'il se rendit nécessaires, l'ont fait taxer d'avarice, quoiqu'il ne prît que pour répandre, & que ses loix fournissent des preuves de son inclination libérale. Sa législation a rendu son nom immortel : elle seroit irréprochable, si sa vanité impatiente n'eut précipité la rédaction de cet important ouvrage ; s'il en eut confié la direction à un homme

JUSTINIEN An. 527.

moins corrompu que Tribonien ; & s'il n'eût trop ſouvent changé ſes propres loix ; inconſtance qui donna lieu de croire que ſa juſtice étoit verſatile & qu'elle plioit au gré de l'intérêt. Il étoit ſobre, mangeoit & dormoit peu, ſe levoit ſouvent au milieu de la nuit pour travailler, ſoit aux affaires de l'État, ſoit à celles de l'Égliſe. Son zéle pour la religion s'enflamma juſqu'à perſécuter d'abord les Payens, les Juifs, les Hérétiques, enſuite les Orthodoxes mêmes, dont il s'éloigna par des recherches trop ſubtiles. Sa piété ſe montroit avec éclat : dès qu'il fut Empereur, il fit préſent à l'Égliſe de tous les biens qu'il poſſédoit auparavant, & fonda dans ſa maiſon un monaſtère. Pendant le Carême l'auſtérité de ſa vie égaloit celle des Anachoretes ; il ne mangeoit point de pain, ne buvoit que de l'eau, & ſe contentoit pour unique nourriture de prendre de deux jours l'un, une petite quantité d'herbes ſauvages aſſaiſonnées de ſel & de vinaigre. Ses veilles & ſes abſtinences auroient

ſans doute été d'un plus grand mérite, ſi, loin de les cacher, il n'eut pris ſoin d'en inſtruire l'univers dans ſes Novelles. Les égliſes, les monaſteres, les hôpitaux, annonçoient de toutes parts ſa religieuſe magnificence : mais, dit un Auteur de ce temps-là, ces pieux monumens ne ſont d'aucun prix devant Dieu, lorſqu'ils ſont le fruit des rapines & des injuſtices, & que la ſainteté de la vie ne répond pas à ces marques extérieures d'une piété équivoque. Quoique toujours en guerre, Juſtinien ne fut nullement guerrier; les grands exploits de ſon règne ſont uniquement dûs à la valeur & à la conduite de Germain, de Béliſaire, de Narsès & des autres capitaines qui ſe formerent ſous la diſcipline de ces trois héros. L'Empereur qui avoit conçu le glorieux projet de ſe remettre en poſſeſſion de l'Occident, apporta lui-même le principal obſtacle à l'exécution. Renfermé dans ſon palais auprès de ſa femme Théodora, qui le tenoit comme enchaîné, il ſembloit avoir oublié ſes armées,

JUSTINIEN. An. 527.

dès qu'elles étoient ſorties de Conſtantinople. Il falloit que ſes généraux fiſſent ſubſiſter leurs troupes ſans paie, ſans munitions, ſans recrues. Béliſaire & Narsès eurent à combattre non ſeulement les Perſes, les Vandales & les Goths; mais encore la négligence du Prince & la jalouſie des courtiſans qui ne ceſſerent de traverſer leurs ſuccès; & ſi malgré de ſi puiſſans obſtacles ils vinrent à bout de reconquérir l'Afrique & l'Italie, on ne peut gueres douter qu'avec les ſecours qu'ils avoient droit d'attendre, ils n'euſſent rendu à l'Empire toutes les provinces que les Barbares lui avoient enlevées.

V. Caractère de l'Impératrice Théodora. *Evag. l. 4. c. 10. Niceph. Call. l. 17. c. 28. Cod. l. 5. tit. 4. leg. 23. 29. tit. 5. leg. 7. tit. 27. leg. 1. Nov. Marciani 4. Nov. Juſt. 8. c. 1. & juriſ-*

Le mariage de Juſtinien avec Théodora ſuffiroit pour deshonorer ſon regne. Cette fille élevée ſur le théâtre, attiroit les regards par l'éclat de ſa beauté. Juſtinien s'y laiſſa prendre; mais ſa mere Vigilance & ſa tante Euphémie, femme de Juſtin, s'oppoſerent tant qu'elles vécurent, à ce mariage honteux. Après la mort de ces deux Princeſſes, il vint à bout d'arracher le conſentement du

vieil Empereur. Les loix Romaines avoient prohibé les alliances qui corrompent le ſang des familles illuſtres ; il étoit défendu aux Sénateurs & à toutes perſonnes élevées en dignité, d'épouſer des filles de théâtre. Conſtantin & Marcien avoient renouvellé cette défenſe ; Juſtinien en obtint la révocation, & depuis il eut ſoin de confirmer dans ſes Novelles cette liberté ſi contraire à l'honnêteté publique. Il épouſa donc Théodora ; & cette femme hautaine, quoique née dans la pouſſiere, changeant de rôle, ſans changer de caractère, avare & prodigue, diſſolue & zélée en apparence pour la converſion de ſes ſemblables, dévote ſans religion, fiere ſans honneur, charitable ſans humanité, fut la cauſe principale de tous les déſordres qui troublerent l'État & l'Église. Elle éleva des temples, & perſécuta les paſteurs ; elle fonda des hôpitaux & fit par ſes injuſtices une infinité de miſérables. Implacable dans ſa haine, elle pourſuivit les enfans des maheureux qu'elle avoit fait périr.

JUSTINIEN. AN. 527.

jurandi formula. *Nov.* 89. c. 15. *Nov.* 117. c. 6. *Digeſt. l.* 23. *tit.* 2. *leg.* 44. *Proc. Anecd. præf. & c.* 9. 10. 13. 15. *& ibi Alaman. Idem. ædif. l.* 1. *c.* 11. *Anthol. l.* 4. *c.* 5. *Vict. Tun. Zon. T.* 2. *p.* 61. *Anaſt. in Sylverio. Suid.* Χρυσομαλῶ *Aimoin. l.* 2. *c.* 5. *Giſanius in Juſtiniano. Ludevig vita Juſtiniani* §. 9. 10. 11. 12. 13.

JUSTINIEN An. 527.

Maîtreſſe abſolue de l'eſprit de ſon mari, elle diſpoſoit des finances, des tribunaux, des armées. Malheur à ceux que l'Empereur honoroit de quelque emploi, ſans avoir pris ſon agrément; ils perdoient bientôt & leur emploi & la vie. L'Empereur protégeoit les Orthodoxes; l'Impératrice les Hérétiques, & l'on douta ſi ce n'étoit pas une convention politique entre le mari & la femme: Ils s'étoient en effet partagés entre les deux principales factions du Cirque, afin de les tenir en échec en les balançant l'une par l'autre. Juſtinien étoit acceſſible aux derniers de ſes ſujets; Théodora traitoit avec hauteur les perſonnes les plus éminentes; elle exigeoit d'eux une aſſiduité ſervile; c'etoit pour eux une faveur ſignalée d'être admis à lui baiſer les pieds. Elle avoit raſſemblé autour d'elle pluſieurs de ſes anciennes compagnes de débauche, une Chryſomalo, une Indara, une Macédonia, qui faiſoient du palais impérial un lieu de proſtitution. Juſtinien aveuglé par ſes charmes, fut

JUSTINIEN. An. 527.

ſon eſclave tant qu'elle vécut. On croit qu'elle influa même ſur la légiſlation, & que ce fut par complaiſance pour elle que ce Prince fit tant de loix favorables aux femmes. A la tête d'une de ſes Novelles il déclare qu'il a conſulté *la très-reſpectable épouſe que Dieu lui a donnée*; & dans la formule du ſerment qu'il preſcrit aux Magiſtrats, il exige qu'ils jurent ſincere obéiſſance & fidéle ſervice à l'Empereur & à ſa femme Théodora. J'avoue que pluſieurs des traits que j'ai réunis pour former le portrait de cette Princeſſe, ſont tirés des Anecdotes de Procope, & je n'en aurois fait aucun uſage, s'ils ne s'accordoient parfaitement avec la ſuite de l'hiſtoire, & avec le témoignage des Auteurs les plus dignes de foi. Cependant Théodora conſerve encore des courtiſans. Ne pas reſpecter la mémoire de la femme de Juſtinien, c'eſt, ſelon eux, un attentat contre l'honneur du Code & du Digeſte. Un ſçavant Juriſconſulte d'Allemagne, très-verſé dans la connoiſſance du droit Ro-

JUSTINIEN An. 527.

main & Germanique, a fait de grands efforts pour justifier cette Impératrice. Mais son apologie nous a paru avoir plus de véhémence que de force. Pour disculper Théodora, il a été obligé de noircir Amalasonte, de chercher des couleurs favorables pour excuser les vices les plus révoltans; de donner le démenti aux Auteurs contemporains, & d'outrager la mémoire de saint Sabas, dont la sainteté est en vénération dans l'Église.

VI. Famille de Justinien & de Théodora.

Il ne sortit aucun fruit de ce mariage. Mais Théodora dans sa débauche avoit eu plusieurs enfans. Procope fait connoître un fils de cette Princesse, nommé Jean l'Arabe. Le pere de cet enfant, qui craignoit le mauvais naturel de Théodora, l'avoit emmené avec lui en Arabie; & il ne lui révéla le sécret de sa naissance, que lorsqu'il se vit prêt de mourir. Le jeune homme étant allé à Constantinople se présenter à sa mere devenue Impératrice, disparut presque aussi-tôt, & on ne douta point qu'elle ne l'eût fait

périr. On parle encore d'une fille, qui vécut assez long-temps pour avoir un fils, nommé Anastase. Théodora aimoit celui-ci; & pour lui assurer une grande fortune, elle lui fit épouser dès son bas âge Joannine, la fille & l'unique héritiere de Bélisaire & d'Antoine. Mais ce mariage fait contre le gré des parens, qui avoient constamment refusé d'y consentir, ne dura que pendant la vie de l'Impératrice. Cette Princesse eut deux sœurs, Cometo son aînée, aussi fameuse qu'elle par ses débauches, & Anastasie dont l'histoire ne dit point de mal. Justinien força Sittas, un de ses meilleurs généraux, d'épouser la premiere, & pour récompense il le fit Duc d'Arménie. On ne sçait de laquelle de ces deux sœurs sortirent Jean, qui fut Consul honoraire, George Intendant d'un des palais de l'Empereur, & Sophie qui épousa Justin second. L'histoire de ce temps fait souvent mention des neveux de Justinien. On lui connoît une sœur nommée Vigilance comme sa mere; & qui eut plusieurs enfans

JUSTINIEN. An. 527.

de Dulciſſime. Juſtinien avoit un frere, dont le nom eſt ignoré, mais dont les fils ſont célebres. Nous les ferons connoître dans la ſuite. Il y a beaucoup d'apparence qu'il eut encore d'autres freres & d'autres ſœurs.

Année 528.

VII. Conſulat de Juſtinien. *Theoph p. 148. Cedr. p. 366. Chr. Alex.*

Après avoir tracé cette idée générale du gouvernement de Juſtinien, il faut entrer dans le détail des événemens de ſon règne. L'hiſtoire ne fournit rien de mémorable pour le reſte de l'année 527. Le premier jour de l'année ſuivante, l'Empereur prit le titre de Conſul, ſans ſe donner de collégue. Il célébra ſon entrée dans ce ſecond Conſulat par des largeſſes qui ſurpaſſerent toutes celles de ſes prédéceſſeurs, & l'on put dès lors augurer qu'il ne ménageroit pas les tréſors que lui avoient laiſſés Anaſtaſe & Juſtin.

VIII. Mouvemens des Erules. *Evag. l. 4. c. 19. Proc. Vand. l. 2. c. 14. Idem. Goth. l. 2. c. 14. 15. & l. 4. c. 25.*

Cette pompeuſe cérémonie fut ſuivie d'une autre, qui n'attira pas moins les regards. Grétès Roi des Érules établis par Anaſtaſe ſur les bords du Danube, vint à Conſtantinople offrir ſes ſervices & ceux de ſes ſujets. Pour cimenter plus forte-

ment cette alliance, il demanda le baptême, & le reçut le jour de l'Épiphanie avec douze de ses parens & toute sa cour. L'Empereur voulut être son parrein & le combla de présens. A l'exemple du Roi, le reste de la nation embrassa le Christianisme : mais Procope observe que la religion ne corrigea ni la perfidie naturelle des Érules, ni leur inclination aux plus brutales débauches. Peu de temps après ils assassinerent leur Roi Ochon, successeur de Grétès, sans autre raison que le désir de vivre en liberté. C'étoit cependant de tous les peuples barbares celui dont le Roi avoit le moins d'autorité. Ils ne furent pas long-temps à s'appercecevoir qu'ils avoient besoin d'un maître ; ils résolurent d'envoyer dans l'isle de Thulé, pour en faire venir un Prince de la race royale. Voici à quelle occasion une partie des Érules se trouvoit alors établie dans l'isle de Thulé, qui selon la description de Procope, ne peut être que la grande presqu'isle de la Scandinavie. Après la sanglante défaite qu'ils

JUSTINIEN. An. 528.

Theoph. p. 149. Cedr. p. 367. Malela p. 54. Anast. p. 58. Hist. Misc. l. 16.

avoient essuyée de la part des Lombards du temps d'Anastase, plusieurs d'entr'eux à la suite de leurs Princes refuserent de passer le Danube avec leurs compatriotes ; & regardant les terres de l'Empire comme un pays de servitude, ils remonterent vers le Nord, traverserent les vastes contrées habitées alors par les Esclavons, arriverent dans le pays des Danois, passerent par mer dans l'isle de Thulé, & s'y arrêterent. Les députés des Érules méridionaux, après avoir choisi dans ce pays un Prince de la race royale, étoient en chemin pour revenir, lorsque ce Prince mourut de maladie. Etant retournés sur leurs pas, ils en emmenerent un autre, nommé Todas. Aord, frere de Todas voulut l'accompagner avec deux cents hommes. Comme ce double voyage consumoit beaucoup de temps, les Érules de Pannonie ayant changé de pensée, députerent à l'Empereur pour lui demander un Roi. Il leur envoya un homme de leur nation, nommé Suartuas, établi depuis long-temps à Constantinople.

Ces

Ces barbares le reçurent avec joie; mais leur ſoumiſſion ne fut pas de longue durée. Ayant appris que les députés qui revenoient de Thulé, approchoient du Danube, ils prirent les armes & marcherent à leur rencontre ſous les ordres de Suartuas. Ils n'étoient plus éloignés les uns des autres que d'une journée de chemin, lorſque les troupes de Suartuas déſerterent pendant la nuit pour aller joindre Todas. Le Prince abandonné s'enfuit à Conſtantinople; & comme l'Empereur ſe préparoit à le rétablir, les Érules déſeſpérant de réſiſter ſeuls à la puiſſance Romaine, ſe liguerent avec les Gépides, dont ils s'étoient auparavant ſéparés. L'Empereur occupé de ſoins plus preſſans, négligea de leur faire la guerre, & dédommagea le Roi détrôné, en lui donnant le commandement des troupes établies à Conſtantinople.

JUSTINIEN. An. 528.

IX. Les Perſes défaits. *Proc. Perſ. l. 1. c. 13. 15. & l. 2. c. 15. 16.*

Sur la fin du règne de Juſtin, les Romains avoient reçu un échec en Perſarménie, par la méſintelligence des officiers jaloux les uns des au-

JUSTINIEN. An. 528.

Cyrill. Vita Santi Sabæ. Novel. 1 & 28. Chr. Alex. Theoph. p. 148. 149. Malela p. 54. Cedr. p. 366. Agath. l. 5.

tres, & dont quelques-uns donnoient avis à l'ennemi de tous les mouvemens de l'armée. Pour réparer cet affront, Justinien envoya le général Pierre. Ce guerrier dont nous parlerons souvent, étoit né dans l'Arzanène, province sujette à la Perse, au-delà du fleuve Nymphée. Il fut pris dans Amide & emmené comme esclave par Justin, alors un des généraux de l'armée. Pierre encore fort jeune, fut traité avec bonté. Son maître l'ayant fait instruire dans les Lettres, l'éprouva dans la fonction de secrétaire. Ce jeune homme montra des talens supérieurs. Justin étant monté sur le trône, l'employa dans ses armées, & lui donna enfin le titre de général. Pierre étoit brave; mais avide d'argent & plein d'arrogance. Il fut heureux dans cette premiere campagne, & remporta sur les Perses une grande victoire avec le secours des Lazes. Un Auteur contemporain attribue cette gloire à Cyriaque comte d'Orient, guerrier aussi pieux que vaillant, qui voulut, avant que de joindre l'armée, aller à

Jérusalem visiter l'abbé Théodose, & reçut de lui un cilice, dont il se revêtit comme d'une cuirasse à toute épreuve. JUSTINIEN. An. 528.

X. Les Zanes soumis à l'Empire.

Animé par l'exemple de ce succès, Sittas à la tête d'un autre corps de troupes pénétra dans le pays des Zanes, qui habitoient vers la source du Phase dans les neiges du mont Taurus. Ces barbares féroces & indépendans, ne trouvant pas de quoi subsister dans leurs montagnes, infestoient par des incursions continuelles les provinces voisines du Pont Euxin ; & quoique depuis Théodose II ils fussent à la solde de l'Empire, ils recevoient l'argent & ne laissoient pas de ravager la frontiere. Ils étoient quelquefois rencontrés par les troupes Romaines ; mais se débandant aussi-tôt, ils échappoient à la faveur des chemins impraticables & des détours du mont Taurus. Sittas après les avoir plusieurs fois mis en fuite, sans pouvoir les subjuguer, prit le parti d'employer la douceur pour apprivoiser ces esprits sauvages. Il leur envoya

JUSTINIEN. An. 528.

des Officiers adroits & intelligens, qui à force de careſſes & de préſens, vinrent à bout de leur faire entendre qu'ils ſeroient bien plus heureux de ſervir l'Empereur, & de partager les commodités & les avantages dont jouiſſoient les ſoldats de l'Empire. Ils s'enrôlerent dans l'armée de Sittas, embraſſerent la religion Chrétienne, & s'étant humaniſés par le commerce des Romains, ils ſervirent depuis ce temps-là avec autant de fidélité que de bravoure. Juſtinien acheva de les civiliſer en faiſant bâtir pluſieurs villes dans leurs pays.

XI. Pluſieurs Perſes ſe donnent aux Romains.

En ſortant de cette contrée on arrivoit au mont Caucaſe par une vallée profonde & bordée de rocs eſcarpés, mais peuplée & fertile. Elle appartenoit à l'Empire dans une longueur de trois journées de chemin. A l'orient de ce vallon étoit la Perſarménie, où ſe trouvoient des mines d'or, dont un homme du pays nommé Symeonès, étoit fermier pour le roi de Perſe. Lorſqu'il vit la guerre allumée, il réſolut de s'en rendre propriétaire, & ſe livra aux

Romains, qui lui laisserent le produit de ses mines, se contentant d'en priver l'ennemi. Symeonès leur mit en même temps entre les mains la forteresse de Pharange, qui défendoit cette contrée. Cabade fit encore une autre perte, qui ne lui fut pas moins sensible. Narsès & son frere Aratius, braves généraux, qui deux ans auparavant avoient défait Sittas & Bélisaire, ayant reçu quelque mécontentement de leur maître, passerent au service de l'Empire, & vinrent à Constantinople avec leur famille. L'Eunuque Narsès leur compatriote, les reçut avec joie & les combla de présens. Cet Eunuque ayant été pris dans les guerres de Perse, s'étoit élevé par l'effort de son génie; il étoit alors garde des trésors de l'Empereur, & n'avoit pas encore fait connoître ses talens militaires. Isac frere de Narsès & d'Aratius, apprenant l'accueil honorable fait à ses freres, suivit leur exemple. Il introduisit pendant la nuit des soldats Romains dans le château de Bole

JUSTINIEN. An. 528.

près de Théodosiopolis, & se retira aussi à Constantinople.

XII. Boarex Reine des Sabirs combat pour les Romains. *Theoph. pag.* 149. *Malela p.* 55. *Cedr. p.* 367. *Anast. p.* 58. *Hist. Misc. l.* 36.

Justinien n'épargnoit aucune dépense pour s'assurer du secours des Barbares voisins de la Perse. Il gagna à force de présens, Boarex, qui après la mort de son mari Balach, régnoit sur les Huns Sabirs. Cette Princesse guerriere se mit à la tête de cent mille hommes, & marcha à la rencontre de deux Rois d'une autre partie des Huns, qui traversoient ses États avec vingt mille hommes, pour aller joindre l'armée de Cabade. Elle les tailla en piéces, tua dans la bataille l'un de ces Rois nommé Glonès, fit prisonnier l'autre appellé Styrax, & l'envoya à Constantinople. L'Empereur, sans avoir égard au nom de Roi, respectable même dans un barbare, fit pendre ce Prince à la vûe de toute la ville sur le bord du golfe dans le quartier de Syques, lieu destiné aux exécutions.

XIII. Gordas Roi des Huns se

Gordas roi des Huns qui habitoient la Chersonnèse Taurique, vint

lui-même à Conſtantinople faire alliance avec l'Empereur & recevoir le baptême. Juſtinien qui voulut être ſon parrein, lui fit de riches préſens, & le chargea de veiller à la ſûreté de la frontiere, & ſur-tout à celle de la ville de Boſphore nommée autrefois Panticapée, où les Romains & les Huns entretenoient un grand commerce. Il y avoit dans cette ville une garniſon Romaine ſous les ordres du tribun Dalmatius. Gordas, de retour dans ſon pays, voulant diſpoſer ſes ſujets au Chriſtianiſme, fit fondre les ſtatues d'or ou d'argent de leurs fauſſes divinités. Les Huns attachés à l'idolatrie depuis leur migration vers l'occident, ſe révolterent, tuerent Gordas, & mirent ſur le trône ſon frere Moager. En même temps, pour prévenir la vengeance des Romains, ils marchent en diligence à la ville de Boſphore, la ſurprennent, égorgent le Tribun & la garniſon. L'Empereur ayant appris cette nouvelle, réunit à Odeſſus toutes les troupes de la Thrace, & aſſembla une flotte nombreuſe au pro-

JUSTINIEN.
An. 528.

fait baptiſer & perd la vie

Theoph. p. 149. 150.
Malela p. 56.
Cedr. p. 367. 368.
Anaſt. p. 58.
Hiſt. Miſc. c. 16.

JUSTINIEN. An. 528.

montoire ſacré à l'entrée du Pont Euxin du côté de l'Aſie. Il donna la conduite de cet armement à trois généraux, Jean fils de Rufin & petit-fils de Jean le Scythe, Godillas & Badurius. L'armée de terre avoit ordre de côtoyer le Pont Euxin juſqu'à la Cherſonnèſe Taurique. Les Huns n'attendirent pas les troupes Romaines : effrayés de ces grands préparatifs, ils abandonnerent Boſphore & toute la preſqu'iſle, & s'enfuirent avec Moager dans l'intérieur des contrées ſeptentrionales.

XIV. Premier exploit de Germain. *Proc. Got. l. 3. c. 40. Cang. Fam. Byz. p. 100.*

Ce fut dès ce temps-là que Germain commença de faire connoître ſa valeur & les grands talens qu'il avoit pour la guerre. Ce Prince, le plus aimable & le plus accompli de la cour de Juſtinien, étoit fils de ce frere de l'Empereur, dont le nom eſt ignoré. La haine de Théodora donnoit un nouveau luſtre à ſes brillantes qualités. Il avoit l'ame trop haute pour plaire à l'Impératrice, qui ne protégeoit que ſes adulateurs & ſes eſclaves. Il lui fallut tout ce qu'il avoit de mérite, pour être em-

ployé par un Prince que gouvernoit une femme ennemie de la vertu. Justinien le nomma général des troupes de Thrace, & le chargea de repousser les Antes qui venoient de passer le Danube. Germain les tailla en piéces; & cette sanglante défaite rendit son nom redoutable aux Barbares. Les Antes faisoient partie des Esclavons, dont nous tâcherons bienôt de développer l'origine.

JUSTINIEN. An. 528.

XV. Antioche nommée Théopolis.

Evag. l. 4. c. 6. *Theoph. p. 151.* *Malela, p. 60.* *Cedr. p. 368.* *Glycas, p. 269.* *Anast. p. 58.* *Hist. Misc. l. 16.* *Chr. Edess. apud. Assem. bibl. cr. T. I. p. 415.* *Steph. in* Θεύπολις.

Antioche n'avoit pas eu le temps de se relever de l'horrible destruction qu'elle avoit soufferte deux ans auparavant, lorsqu'un nouvel incendie, dont la cause demeura pareillement inconnue, commença le quinzieme de Novembre avec la même violence que le premier, & fut encore suivie quatorze jours après d'un furieux tremblement de terre. Le Mercredi vingt-neuf de Novembre, trois heures après le lever du soleil, l'air retentit tout-à-coup d'un bruit épouvantable, & la terre trembla pendant une heure. Les édifices s'écroulerent avec ceux qui avoient résisté au tremblement précédent; les

JUSTINIEN. An. 528.

murs de la ville furent renverſés; il ſembloit que le ciel s'obſtinât à combattre les efforts que faiſoient les hommes pour relever cette malheureuſe ville. Quatre mille huit cents ſoixante & dix perſonnes furent écraſées ſous les débris; les autres ſe ſauverent dans les iſles d'alentour ou ſur les montagnes. On prétendit alors qu'il ne ſeroit pas reſté ſur pied une ſeule maiſon, ſi un habitant, en conſéquence d'une révélation qu'il diſoit avoir eue en ſonge, n'eût fait écrire ces mots au-deſſus des portes: *Demeurez debout, Jéſus-Chriſt eſt avec nous.* Ce déſaſtre fut ſuivi d'un froid exceſſif, qui n'empêcha pas les habitans échappés au péril, de marcher les pieds nuds en proceſſion autour de la ville, ſe proſternant au milieu des neiges, & implorant la miſéricorde divine. Laodicée & Séleucie ſubirent le même ſort; la moitié de chacune de ces deux villes fut détruite, & l'on rapporte que ce fléau épargna les égliſes Catholiques. Il périt tant à Laodicée qu'à Séleucie ſept mille cinq cents perſonnes. La

nouvelle de tant de malheurs porta la consternation dans Constantinople; on y fit des prieres publiques, & l'Empereur envoya de grandes sommes d'argent pour réparer ces cités fameuses & florissantes depuis plusieurs siécles. Il remit les impots pour trois ans; & afin de retenir les principaux citoyens qui songeoient à s'établir ailleurs, il les honora du titre d'Illustres. Par le conseil d'un saint Solitaire, nommé Syméon le Thaumaturge, qui habitoit sur une colonne dans la Syrie, il changea le nom d'Antioche en celui de *Théopolis*, c'est-à-dire, *la ville de Dieu*, nom qu'elle sembloit mériter pour avoir été la premiere où les Disciples de l'Évangile ont pris le nom de *Chrétiens*. Cette dénomination nouvelle fut adoptée avec joie par les habitans, qui la regarderent comme un heureux augure pour l'avenir.

XVI.
Premieres loix de Justinien.
Cod. Just. l. 1. *tit.* 1. *leg.* 5. 6. 7. *tit.* 2. *leg.* 23. 24.

Justinien étoit naturellement réformateur; & les désordres qu'il trouvoit répandus dans toutes les parties de l'État, ouvroient à cette inclination une vaste carriere. Il régla l'ordre

JUSTINIEN. An. 528. tit. 3. leg. 42. 43. tit. 53. leg. unic. & ibi Gothof. Novel. 9. 86. 111. 131. Proc. Anecd. c. 28. Theoph. p. 150. Cedr. p. 366. 368. Anast. p. 58. Baronius.

civil ; mais les mœurs plus puiſſantes que les loix, perpétuerent les abus ; & la vertu Romaine, depuis longtemps altérée dans ſes principes, ne put recouvrer ſon ancienne intégrité. Mon deſſein n'eſt pas de rendre compte de la multitude des loix de ce Prince ; ce détail paſſeroit les bornes de l'hiſtoire. Je me contenterai d'indiquer en peu de mots les plus importantes de celles qui concernent l'ordre public. Dès le commencement de ſon règne, jettant les yeux ſur les troubles dont l'Égliſe étoit agitée, il publia ſa profeſſion de foi entiérement conforme à la doctrine Catholique, & menaça d'un ſévere châtiment tous les Hérétiques, nommément les ſectateurs de Neſtorius, d'Eutichès & d'Apollinaire. C'étoient les trois ſectes qui diviſoient les eſprits. Quelque temps après, en l'année 533, il rendit compte au Pape de la pureté de ſa croyance ; & dans une Conſtitution qu'il adreſſa ſur le même ſujet au Patriarche de Conſtantinople, en même temps qu'il lui donne dans l'inſcription le

titre d'Œcuménique, il semble qu'il ait voulu prévenir l'abus que les Évêques de cette Église pourroient faire de ce nom ; il lui déclare qu'il a déjà instruit de sa foi le Pape de l'ancienne Rome, & qu'il se croit obligé de communiquer à ce Prélat tout ce qui concerne l'état de l'Église, conme au chef de tous les Évêques; *d'autant plus*, ajoûte-t-il, *que l'Église Romaine a toujours réprimé par des Décrets orthodoxes les hérésies qui se sont élevées dans les contrées de l'Orient.* Il témoigne dans sa lettre au Pape les mêmes sentimens de respect : il proteste de l'union des Évêques Orientaux avec le saint Siége, & même de leur soumission à cette premiere Église du monde, dont il promet qu'il s'empressera toujours d'accroître l'honneur & l'autorité. Le Pape, (c'étoit alors Jean II), lui répondit par de grands éloges, lui déclarant que, de l'avis de ses freres & co-évêques, il confirmoit l'édit de l'Empereur contre les Hérétiques. Quoique dans la suite de son régne ce Prince n'ait pas toujours res-

JUSTINIEN. An. 528.

pecté la perſonne des Papes, il reſpecta toujours l'Égliſe Romaine; il maintint à la vérité l'Évêque de la ville Impériale dans le rang que celui-ci prétendoit depuis long-temps, au-deſſus des Patriarches d'Alexandrie & d'Antioche, ce que les Papes n'approuvoient pas; mais il reconnoît expreſſément dans une de ſes Novelles, l'Évêque de Rome pour le premier de tous les Évêques; & celui de Conſtantinople n'eſt placé qu'au ſecond rang. Ces aſſertions formelles font connoître en quel ſens on doit prendre le titre d'Œcuménique attribué au Patriarche de Conſtantinople, & ce que le même Empereur dit à la tête d'une de ſes loix, que l'Égliſe de Conſtantinople eſt la premiere de toutes les Égliſes. On voit évidemment que ces termes ne doivent s'entendre que de l'Orient. Il ôta aux Hérétiques les égliſes qu'ils avoient uſurpées & les rendit aux Catholiques. Comme pluſieurs des principaux de la Cour étoient infectés des erreurs d'Arius, il confiſqua leurs biens pour intimi-

der les autres, & déclara qu'il ne permettroit qu'aux Orthodoxes d'entrer dans les charges. Il établit les Évêques ſurveillans des Tribunaux dans les provinces; il les chargea d'exhorter les juges à rendre juſtice, & de porter leurs plaintes à l'Empereur, ſi leurs remontrances étoient ſans effet. La preſcription de trente ans étoit établie par la loi de Théodoſe II : Juſtinien déclara que les biens & les droits de l'Égliſe ne pourroient être preſcrits qu'au bout de cent ans. Procope prétend que cette loi fut ſurpriſe au Prince par une fraude des agents de l'égliſe d'Émèſe; & ce qui ſemble autoriſer ce ſoupçon, c'eſt qu'elle fut abolie treize ans après par le même Juſtinien, qui réduiſit au terme de quarante ans la preſcription des biens eccléſiaſtiques. Mais s'il étendoit les priviléges de l'Égliſe, il en voulut auſſi reſſerrer la diſcipline. Il régla la forme de l'élection des Évêques, défendit toute eſpece de ſimonie, obligea les Prélats à la réſidence, en leur interdiſant tout voyage à la Cour,

JUSTINIEN. An. 528.

ſans ſa permiſſion; ordonna qu'ils ne pourroient diſpoſer par teſtament ni par donation, que des biens qu'ils poſſédoient avant l'épiſcopat; mais que les acquêts poſtérieurs tourneroient au profit de leur égliſe; il ſoumit à la même loi les adminiſtrateurs des hôpitaux. Pour épargner aux Évêques la tentation d'appliquer les biens eccléſiaſtiques à l'avantage de leur famille, il défendit de nommer à l'épiſcopat ceux qui auroient des enfans; il ne pouvoit étendre la même défenſe aux eccléſiaſtiques ayant des neveux, qui ſont devenus un des grands fléaux de l'Égliſe; c'eût été reſtraindre l'éligibilité dans un cercle trop étroit; mais l'eſprit de cette ſage loi n'eſt pas plus favorable aux neveux ni aux parens quelconques, qu'il ne l'eſt aux enfans. Il ordonne aux clercs de chanter eux-mêmes l'office, & leur défend d'employer à cette fonction des voix mercénaires. Il leur recommande l'aſſiduité, ſous peine d'être exclus du clergé. Tel eſt le précis des deux loix de cette année, dont l'une eſt

adressée au Patriarche de Constantinople, l'autre au Préfet du Prétoire, chargé de tenir la main à l'exécution. Il songea en même temps à réprimer l'avidité des Juges séculiers, défendant aux Magistrats de Constantinople, d'accepter aucune donation, sous quelque prétexte que ce fût, durant le cours de leur magistrature, & même d'acheter des maisons, non plus qu'aucuns meubles ou immeubles, sans une permission expresse de l'Empereur. La défense étoit encore plus précise à l'égard des Magistrats des provinces : elle s'étendoit pour les uns & les autres, jusqu'à leurs domestiques & leurs assesseurs. Cette loi fut abrogée dans la suite par Leon le Philosophe, & jamais elle n'a été observée dans les pays où les Magistratures sont perpétuelles.

JUSTINIEN. An. 528.

XVII. Edifices de Justinien. *Proc. ædif. l. 1. passim & l. 3. c. 2. Malela. p. 54.*

L'Empereur annonça d'abord l'inclination qu'il avoit, soit à rétablir & augmenter les édifices anciens, soit à en construire de nouveaux. Il fit dans l'Hippodrome des embellissemens considérables. L'aquéduc

JUSTINIEN. An. 528.

d'Hadrien fut réparé, & l'on creuſa une vaſte cîterne pour en recevoir les eaux. Le fauxbourg de Syques étoit ſéparé de la ville par le golfe de Céras; l'Empereur en rebâtit les murailles; il fit conſtruire ſur le golfe un pont de communication avec la ville; il donna à ce fauxbourg le droit de cité & le nom de Juſtinianopolis. Son principal ſoin dès cette année & dans les ſuivantes fut de couvrir l'Empire contre les attaques des Perſes, les plus anciens & les plus opiniâtres ennemis du nom Romain en Orient. Après avoir corrigé les défauts des fortifications de Dara, bâtie à la hâte par Anaſtaſe, il garantit cette ville des inondations du fleuve Cordès. Il appuya les murs d'Amide par de nouveaux remparts. L'eſpace entre ces deux villes fut rempli de fortereſſes & de châteaux. Théodoſiopolis, Conſtantine, Circèſe furent de nouveau fortifiées, ainſi que Carrhes, Callinique, Batnes & Édeſſe. Ces places étoient en Méſopotamie. Dans l'Euphrateſie dite autrefois Commagène, ſur les bords

de l'Euphrate étoit la ville de Zénobie, bâtie par la Reine de ce nom ; mais alors déserte & presque détruite; Justinien la rebâtit, la peupla, la mit en sûreté contre les inondations de l'Euphrate, & y établit une forte garnison. Les autres places de la même province, négligées jusqu'alors, Chalcis, Cyr, Sura, Europus, Hiéraple, Zeugma, Néocésarée furent mises en état de défense. Il fit une ville de Sergiopolis, qui n'étoit auparavant qu'une église en l'honneur du Martyr saint Serge. Tout étoit en mouvement dans ces contrées. Ces villes autrefois célèbres, alors presque ensévelies, se relevoient de leurs ruines, & montroient aux Perses une barriere menaçante.

JUSTINIEN. An. 528.

XVIII. Palmyre rétablie.

La plus célèbre réparation faite sur cette frontiere, fut celle de Palmyre. La ville de Palmyre bâtie par Salomon, qui la nomma Tadmor, étoit située, comme on le reconnoît certainement par ses ruines, environ à soixante lieues de Damas, à près de trente lieues de Thapsaque,

Regum. l. 3. c. 9. v. 18. Paralip. l. 2. c. 8. v. 4. Jos. ant. Jud. l. 8. c. 6. Pline l. 5. c. 21. Proc. ædif. l.

JUSTINIEN. An. 528. 2. c. 11. Malela p. 53. Steph. Πάλμυρα. Ruines de Palmyre. p. 38. 41. M. Danville, troisiéme partie de la carte d'Europe.

aujourd'hui El-dor sur l'Euphrate; & à cent vingt lieues de Babylone. Cette portion de terrein riche & fertile, arrosée de sources au milieu d'une vaste étendue de sables arides, sembloit avoir été mise en réserve par la nature, pour servir de bornes aux deux grands Empires des Romains & des Perses, qui dans leurs querelles, commençoient presque toujours par s'en disputer la possession. Palmyre avoit été détruite par Nabuchodonosor, lorsqu'il vint assiéger Jérusalem. Elle se releva depuis, & après avoir été soumise à la puissance des Séleucides, elle se mit en liberté. Comme elle étoit riche & commerçante, Marc Antoine entreprit de la piller; mais les habitans le prévinrent & transporterent leurs effets les plus précieux au-delà de l'Euphrate, dont ils défendirent le passage par le moyen de leurs archers, qui bordoient le fleuve. Hadrien la répara & lui donna son nom qu'elle ne conserva pas. Elle étoit colonie romaine sous Caracalla, & fournit des secours à Alexandre Sé-

vere dans ſon expédition contre les Perſes. Elle devint illuſtre ſous Gallien, par la valeur héroïque d'Odenath & de Zénobie. Aurélien ayant pris la ville, paſſa au fil de l'épée preſque tous les habitans. Dioclétien la rétablit & l'orna de ſuperbes édifices. Elle avoit ſous Théodoſe II une garniſon Romaine; mais du temps de Juſtinien on n'y voyoit plus que des ruines. Au mois d'Ocbre de cette année, ce Prince ayant nommé comte d'Orient Patrice l'Arménien, lui donna une grande ſomme d'argent pour rétablir Palmyre. Patrice releva les anciens édifices, en conſtruiſit de nouveaux, raſſembla les eaux des ſources qui ſe perdoient dans les ſables; & comme le deſſein de l'Empereur étoit d'en faire, non plus une ville de commerce, mais une place frontiere, il en reſſerra l'enceinte, l'entoura de murailles & y logea une garniſon, qui ſous les ordres du duc d'Emèſe, étoit deſtinée à défendre l'entrée de la Syrie & de la Paleſtine contre les incurſions des Sarraſins. On voit en-

JUSTINIEN. An. 528.

core aujourd'hui ſur ce terrein des tombeaux, des colonnes & de magnifiques débris de temples & de palais. On y diſtingue le reſte des murs que Juſtinien fit bâtir; & grace à l'exactitude & à l'intelligence des voyageurs Anglois, les ruines de Palmyre ſont devenues dans ce ſiécle plus fameuſes que beaucoup de villes entieres.

XIX. Nouvelle acquiſition en Arabie. *Proc. Perſ. l. 1 c. 19. Idem, ædif. l. 5. c. 8.*

Les Sarraſins étoient pour la Syrie des voiſins très-incommodes. Leurs courſes fréquentes déſoloient le pays, & le tenoient continuellement en allarmes. Du côté de la Paleſtine, le golfe Arabique étoit bordé d'une vaſte plaine, qui s'étendoit vers l'orient l'eſpace de dix journées de chemin. Abocharab chef de la tribu Sarraſine qui habitoit ce canton, en abandonna le domaine à Juſtinien. Ce préſent n'étoit conſidérable que par l'étendue du terrein; d'ailleurs ce n'étoit qu'un deſert de ſables, qui ne produiſoit que des palmiers, dont cette plaine avoit pris le nom. Cependant l'Empereur pour récompenſer ce Prince barba-

re, lui conféra le commandement générale des Sarrafins de Paleftine, qui étoient foumis aux Romains. Abocharab dont le nom s'étoit rendu redoutable par fa valeur, arrêta de ce côté-là les courfes des autres Arabes. Pour mieux affurer cette frontiere, Juftinien fit élever au pied du mont Sinaï une fortereffe, où il plaça une nombreufe garnifon. Cette montagne très-efcarpée & prefque inacceffible, fituée à la pointe du golfe, étoit alors peuplée d'anachorètes & couverte de Monaftères. Mais le fommet, dit Procope, en reftoit inhabité, à caufe d'un bruit terrible qu'on y entendoit toutes les nuits, & qui joint à d'autres phénomènes, glaçoit les hommes d'effroi. Si le récit de cet Auteur n'eft fondé que fur l'opinion populaire, à laquelle en effet il ne défere que trop fouvent, du moins eft-il étonnant, que l'impreffion de cette effrayante tempête, au milieu de laquelle Dieu avoit donné fa loi aux Ifraëlites, fe fût confervée pendant plus de deux mille ans dans un pays idolâtre.

JUSTINIEN. An. 529.

XX. Les Romains battus par les Perses.

Proc. Perf. l. 1. c. 13. Chron. Marc.

La guerre ſe faiſoit depuis quelques temps en Arménie avec aſſez de lenteur. Mais l'année ſuivante elle ſe ralluma plus vivement ſur les bords du Tigre. Juſtin avoit chargé Béliſaire de la garde de Dara nouvellement bâtie. Juſtinien lui envoya ordre de conſtruire une forteresse dans la plaine de Mindone, ſur la frontiere, à la gauche de Niſibe. Béliſaire ſe mit en devoir d'obéir ; & déjà la multitude d'ouvriers qu'il employoit, avoit élevé la muraille à une hauteur conſidérable, lorſque les Perſes vinrent lui ſignifier qu'il eût à ſe déſiſter d'une entrepriſe contraire aux traités, ou qu'ils alloient l'y contraindre par les armes. Béliſaire en informa l'Empereur, & lui repréſenta qu'il avoit trop peu de forces pour réſiſter à un ſi puiſſant ennemi. Juſtinien fit auſſitôt marcher en Méſopotamie Cuzès & Buzès, qui commandoient un grand corps de troupes ſur le mont Liban. Ils étoient freres, nés en Trace, jeunes & pleins de cette valeur bouillante qui ne cherche que l'ennemi,

nemi, ſans ſçavoir encore préparer la victoire. Les deux partis courent à Mindone, les Perſes pour détruire l'ouvrage commencé, les Romains pour le défendre. On combat avec chaleur; les Romains ſont repouſſés après un grand carnage: Cuzès eſt pris. Les Perſes raſerent la fortereſſe; ils firent paſſer le Tigre aux priſonniers & les enfermerent dans des cavernes, où ils les tinrent enchaînés pendant le reſte de la guerre.

XXI. Révolte des Samaritains. *Proc. Anecd. c. 11. & ibi Alem. idem æd. l. 5. c. 7. Cyrill. vita ſancti Sabæ, apud Surium 5. Dec. Cod. l. 1. tit. 5. leg. 14. 17. Novel. 129. 144. Theoph. p. 152. Malela p. 62. 63. 66. 67. Anaſt. p. 58. Chr. Alex. Cedr. p. 369. Pagi ad. Bar.*

Un ſi mauvais ſuccès détermina l'Empereur à tenter la voie de la négociation. Il fit ſonder les diſpoſitions de Cabade; mais ce Prince étoit alors fort éloigné d'écouter aucune propoſition. Il fondoit de grandes eſpérances ſur le ſoulévement des Samaritains, qui lui demandoient du ſecours, & lui promettoient de lui livrer Jéruſalem & toute la Paleſtine, s'il vouloit les ſoutenir. Voici quelles furent les cauſes & les ſuites de cette révolte. Juſtinien échauffé par un zéle que la prudence ne guidoit pas toujours, avoit renouvellé contre les Hétérodoxes

JUSTINIEN. An. 529.

toutes les loix de ses prédécesseurs, & avoit ajouté peine de mort contre les infracteurs. Quoiqu'il se relâchât de cette rigueur dans l'exécution, il s'étoit attiré la haine des idolâtres, des Hérétiques, & des Juifs. Le dépouillement des temples, l'incapacité de posséder aucune charge, de transmettre & de recueillir les successions, qui étoient dévolues au fisc, les porterent à un tel désespoir, que les uns fuyoient hors des terres de l'Empire, les autres se donnoient la mort. Quelques Montanistes de Phrygie s'étant enfermés dans leurs églises, y mirent le feu & se brulerent avec les édifices. Les Samaritains plus hardis que les autres, irrités de la contrainte où les tenoit la garnison de Samarie depuis le règne de Zénon, ne purent sans fureur voir détruire leurs Synagogues. Ils se joignirent aux Manichéens, toujours maltraités. C'étoient sur-tout les habitans de la campagne, gens grossiers & plus entêtés de leurs superstitions. Ils prirent les armes au nombre de cinquante mille, choisi-

rent pour Roi un brigand nommé Julien, entrerent dans Scythopolis dont ils brulerent les églises, s'emparerent de Néapolis où ils firent un horrible massacre, tuerent l'Évêque, mirent les prêtres en pieces, & désolerent tous les environs. Julien ayant pris possession de cette ville, y fit célébrer en sa présence les jeux du Cirque. Un cocher nommé Nicéas, qui l'avoit emporté sur ses concurrens, se présenta au tyran pour en recevoir la couronne selon la coutume. Mais Julien apprenant qu'il étoit Chrétien, au lieu de le couronner, lui fit trancher la tête au milieu du Cirque. Théodore qui commandoit les troupes de la Palestine, envoya des couriers à Constantinople & rassembla ce qu'il avoit de soldats. Abocharab se joignit à lui; ils marcherent contre Julien qui abandonna Néapolis. L'ayant poursuivi avec ardeur, ils lui livrerent bataille, défirent entiérement son armée, le prirent & lui firent trancher la tête, qu'ils envoyerent à l'Empereur avec

Justinien. An. 529.

son diadême. Vingt mille Samaritains périrent dans ce combat. Les autres se sauverent sur le mont Garizim ou dans les montagnes de la Trachonite. Le chef Sarrasin reçut pour récompense vingt mille prisonniers, qu'il envoya vendre en Perse & en Éthiopie.

XXII. Suite de la révolte.

La nouvelle de la victoire arriva à C. P. presque en même temps que celle de la révolte. L'Empereur irrité contre Bassus, gouverneur de Palestine, de ce qu'il n'avoit pas prévenu ou du moins réprimé ce désordre dans sa naissance, le dépouilla de sa charge & le fit mettre en prison. Il envoya en sa place le comte Irénée, qui alla chercher les Samaritains dans les montagnes où ils s'étoient réfugiés, en fit un grand carnage, & condamna les autres à des supplices rigoureux. Les habitans de Scythopolis se vengerent eux-mêmes : ils brulerent dans leur place publique un de leurs citoyens les plus distingués, nommé Sylvain, ennemi mortel des Chrétiens, & qui avoit eu la plus grande part aux cruautés exer-

cées ſur eux. Cette exécution étoit un nouvel attentat contre l'autorité du Souverain, & peu s'en fallut qu'elle ne leur coutât cher. Le comte Arsène fils de Sylvain, ſe rendit à Conſtantinople avec ſa femme, qui s'étant inſinuée dans l'amitié de l'Impératrice, lui perſuada que les Chrétiens de Paleſtine avoient été les aggreſſeurs, & qu'ils s'étoient eux-mêmes attiré tous les maux qu'ils avoient ſoufferts. Théodora toujours favorable au mauvais parti, agiſſoit fortement ſur l'eſprit de ſon mari; & les Chrétiens couroient grand riſque, ſi l'illuſtre ſaint Sabas âgé de plus de quatre vingts-dix ans ne fût venu de Paleſtine à la priere de la province, pour détromper l'Empereur. Juſtinien écouta avec reſpect ce pieux ſolitaire, célebre dans tout l'Orient par ſa ſainteté & par ſes miracles. Il revint de ſes préventions, & tourna toute ſa colere contre les Samaritains, qu'il chaſſa de la ville. Il fit mourir les auteurs de la rébellion. Arsène craignant pour lui-même, demanda le bap-

JUSTINIEN. An. 529.

JUSTINIEN. An. 529.

tême à ſaint Sabas. Au lieu des ſommes d'argent que l'Empereur offroit pour doter les monaſtères de Paleſtine, & que Sabas refuſa, le Saint obtint une décharge d'impoſitions pour la province, la fondation d'un hôpital à Jéruſalem, & le rétabliſſement des égliſes. On raconte que Théodora qui n'avoit point d'enfans de Juſtinien, conjurant Sabas de lui obtenir un fils par ſes prieres, il éluda cette demande, en ſouhaitant à l'Impératrice une vie ſainte & heureuſe, ſans vouloir s'engager à aucune promeſſe; & que les moines qui l'accompagnoient paroiſſant étonnés de cette réſerve, il leur dit que ſi Théodora avoit un fils, ce ſeroit un ennemi de l'Égliſe, & qu'il lui feroit plus de mal que n'en avoit fait Anaſtaſe. Douze ans après cette révolte, à la priere de Sergius évêque de Céſarée, l'Empereur rendit aux Samaritains le droit de teſter & de ſuccéder. Mais l'expérience ayant fait reconnoître que ce peuple étoit intraitable, & que ceux qui recevoient le baptême ne ſe convertiſſoient

qu'en apparence, Juſtin II ſucceſſeur de Juſtinien, révoqua cette conceſſion, & rappella par une loi nouvelle toute la ſévérité de la premiere. Les Samaritains conſerverent toujours dans le cœur une haine irréconciliable contre les Chrétiens. Sous les gouverneurs attentifs & ſéveres, ils la déguiſoient avec ſoin; mais dès qu'ils pouvoient ſe flatter de l'eſpérance de l'impunité, ils la manifeſtoient ſans réſerve & retournoient à leurs ſuperſtitions. Juſtinien fit fortifier le mont Garizim. Béliſaire ſurprit au paſſage cinq députés des premiers de Samarie, qui rapportoient de la cour de Perſe la promeſſe d'un prompt ſecours; & ſur l'ordre qu'il en reçut de l'Empereur, il les fit mourir.

XXIII. Scandales réprimés. *Proc. Anecd. c. 11. 17. & ibi Alam. idem ædif. l. 1. c. 9. Cod. l. 3. tit. 53. leg. 1. 2 3.*

Pendant que les Samaritains immoloient à leur haine les miniſtres de la religion chrétienne, le crime & le ſupplice de deux Évêques firent rougir la religion même. Iſaïe & Alexandre, l'un Évêque de Rhode, l'autre de Dioſpolis en Trace, furent déférés à l'Empereur comme

JUSTINIEN An. 529.

l. 9. tit. 9. leg. 31. Novel. 14. 77. 141. Theoph. p. 151. Malela p. 57. 58. 64. Zon. p. 64.

coupables des horreurs qui attirerent sur Sodome la colere du ciel. Ils furent amenés à Constantinople, convaincus par une information juridique, & destitués de l'Épiscopat par la sentence de Victor préfet de la ville. L'éclat de leur punition ne fut pas moins scandaleux que leur crime. Après avoir été mutilés, ils furent promenés par toute la ville dans une litiere ouverte, un héraut criant devant eux: *Apprenez, Évêques, à ne pas souiller la sainteté de votre caractère.* On fit à cette occasion la recherche de ceux qui s'abandonnoient aux mêmes excès. Entre un grand nombre de coupables, il se trouva des Sénateurs & même des Prêtres d'un rang honorable. Aucun d'eux ne fut épargné; ils furent conduits nuds à la place publique, traités comme Isaïe & Alexandre, & expirerent dans ce honteux supplice. Pour déraciner ce vice abominable, l'Empereur renouvella toute la rigueur des loix précédentes. Il joignit les blasphémateurs à ceux qui seroient convaincus de cette in-

famie, & menaça de ſon indignation le Préfet de la ville, s'il négligeoit de pourſuivre les coupables. Cependant une ſi monſtrueuſe débauche ne céda ni aux exemples les plus effrayans, ni aux loix les plus ſéveres. Quinze ans après dans le carême de l'an 544, Juſtinien fit une autre loi, dans laquelle il attribue à la colere du ciel irrité de ces abominations, la peſte qui déſoloit alors tout l'Empire; il menace les coupables des plus rigoureux châtimens, s'ils laiſſent paſſer la fête de Pâques ſans avoir expié leur crime par la confeſſion & la pénitence. Il ne négligea pas la réforme des autres diſſolutions, qui malgré les loix des Empereurs précédens, continuoient d'infecter l'Empire, & ſur-tout la ville de Conſtantinople. Les jeux de hazard furent défendus comme une ſource de blaſphêmes. En 535 il fit publier un édit qui condamnoit au banniſſement ceux qui faiſoient actuellement commerce de proſtitution, & à la mort ceux qu'on découvriroit dans la ſuite. Il menaçoit

JUSTINIEN.
An. 529.

JUSTINIEN. An. 529.

de confiscation les propriétaires qui louoient leurs maisons pour ce trafic infâme. Théodora voulut en cette occasion imiter le zéle de son mari pour la pureté des mœurs ; & soit pour masquer ses propres désordres, soit pour les expier aux dépens des autres, elle changea un ancien palais situé sur le Bosphore du côté de l'Asie, en une maison de pénitence. Elle y fit renfermer les femmes publiques, que l'indigence avoit plongées dans la débauche. Il s'en trouva près de cinq cents. Elle dota richement cette retraite, & la rendit magnifique & commode, pour adoucir à ces malheureuses l'ennui d'une pénitence forcée. Malgré tant de ménagemens, il y en eut un grand nombre qui se précipiterent dans la mer pendant la nuit, préférant la mort à une vie exempte de crime.

XXIV. Défense de faire des Eunuques. *Proc Got. l. 4. c. 3. Cod. l. 4. tit. 42. Novel. 142.*

Justinien vers ce temps-là fit cesser un abus qui outrageoit la nature. Un luxe bisarre avoit depuis longtemps introduit dans le palais & chez les personnes riches, l'usage de se faire servir par des Eunuques. La

JUSTINIEN. An. 529.

Evag. l. 4. c. 21. Baronius Steph. Γυψῆις

plûpart de ceux qu'on employoit alors étoient des Abaſges. Cette nation qui conſerve encore ſon ancien nom, habitoit la côte ſeptentrionale du Pont-Euxin, depuis le Caucaſe jusqu'à plus de cent milles vers l'Occident. Tributaires des Lazes, ils étoient diviſés en deux peuples & gouvernés par deux Rois. C'étoit dans cette barbare contrée un malheur pour les peres, de donner le jour à des enfans mâles bien conformés, & d'une figure agréable. Ces Princes avares les enlevoient de force; & après les avoir rendus Eunuques, ils les envoyoient vendre bien cher ſur les terres de l'Empire. Par une précaution inhumaine ils faiſoient périr les peres pour ſe garantir de leur reſſentiment. Juſtinien envoya à ces Rois dénaturés un Eunuque de leur pays, nommé Euphrate, qui ſervoit dans le palais, pour leur défendre ce commerce barbare. Les Abaſges reçurent cette nouvelle avec joie, & en prirent avantage pour s'oppoſer à la cruauté de leurs Souverains, dont ils ſecouerent bientôt le joug.

JUSTINIEN. An. 529.

En ſe mettant en liberté ils embraſſerent la Religion chrétienne, qui inſpiroit aux Princes des ſentiments ſi conformes à l'humanité. Ils n'avoient juſqu'alors adoré que les forêts & les arbres. Juſtinien fit bâtir dans leur pays une égliſe ſous l'invocation de la Mere de Dieu : il y établit des Prêtres, & prit ſoin de l'inſtruction de ces peuples. Douze ans après il étendit à tout l'Empire la défenſe de faire des Eunuques, ſur peine du talion contre ceux qui auroient commis, commandé ou favoriſé ce forfait; & ſi les coupables ne perdoient pas la vie dans cette opération dangereuſe, ils étoient dépouillés de leurs biens, & relégués dans l'iſle de Gypſe en Éthiopie. Domitien, tout cruel qu'il étoit, avoit autrefois défendu cet attentat : Conſtantin & Léon l'avoient puni comme un homicide. Léon le ſage dans la ſuite, pour ne pas outrager l'humanité en châtiant le crime, abolit la punition preſcrite par Juſtinien, & ſe contenta de condamner les coupables à une amende de dix livres

d'or & au bannissement pour dix ans.

JUSTINIEN. An. 529.

XXV. Malheurs en Orient.

Chr. Alex. Malela p. 65.

On peut rapporter à cette année un tremblement de terre qui renversa une partie d'Amasée & des bourgs voisins dans la province de Pont, ainsi que de la ville de Myre, métropole de Lycie. L'Empereur fit réparer ces deux villes, & y distribua de grandes aumônes. Tout l'Orient fut affligé des maladie qui emporterent beaucoup d'habitans.

Année 530.

XXVI. Conduite de Justinien à l'égard des Payens & des Hérétiques.

Cod. l. 1. tit. 11. leg. 9. 10. Novel. 9. Proc. Anecd. 11. & ibi Alam. idem. ædif. l. 6. c. 2. idem. Pers. l. 1. c. 19. Theoph. p. 153. Malela p. 63. 64. Cedr. p. 369. Eichelii anim. in Anecd. Proc.

La sévérité des loix publiées contre les Payens & les Hérétiques, fit encore perdre à Justinien grand nombre de sujets. Il appliquoit au trésor public des villes, les revenus des terres données aux temples des Payens ; mais il confisquoit à son profit les biens meubles & immeubles des particuliers, qui refusoient de se faire baptiser eux, leurs femmes, leurs enfans & leurs domestiques. Il les priva de toute distribution publique, enjoignant aux Gouverneurs de bannir les opiniâtres, & de punir de mort tant ceux qui oseroient sacrifier, que ceux, qui après avoir

JUSTINIEN. An. 530.

reçu le baptême, perſiſteroient dans l'idolatrie. Comme la ville d'Athènes étoit encore l'aſyle du paganiſme, il y fit fermer par édit les écoles de Philoſophie, d'Aſtronomie & de Juriſprudence. Ces rigueurs donnerent l'épouvante aux Payens, qui avoient échappé à celles des Empereurs précédents. La plûpart ſe réfugierent chez les Barbares, quelques-uns ſe convertirent de bonne foi; mais beaucoup d'autres, après avoir en apparence embraſſé le Chriſtianiſme, continuerent de pratiquer en ſecret leurs premieres ſuperſtitions. Quelques Auteurs contemporains taxent ici Juſtinien d'avarice & de cruauté. Il eſt vrai qu'il appliquoit au profit de l'Égliſe la confiſcation des lieux d'aſſemblée, ſoit des Hérétiques, ſoit des Payens, mais il s'emparoit des biens des particuliers, & les ſupplices qu'il employoit à la converſion des Infidéles, étoient contraires à l'eſprit du Chriſtianiſme. Quoi qu'il en ſoit, ces derniers coups portés à l'idolatrie acheverent de l'anéantir. Ce Prince la pour-

ſuivit juſqu'aux extrémités de l'Empire. A quatre journées de chemin de la Cyrénaïque, vers le midi, étoient deux villes anciennes, toutes deux nommées Augila, dont les habitans étoient fort attachés au paganiſme. Ils adoroient Jupiter Ammon & Alexandre. L'Empereur fit prêcher l'évangile à ces peuples, & ſes ſoins eurent un heureux ſuccès. La ville de Borium dans la Cyrénaïque étoit remplie de Juifs, qui conſervoient un ancien temple, dont la fondation, ſelon leurs traditions fabuleuſes, remontoit au temps de Salomon. Ce temple fut changé en égliſe. Narsès le Perſarménien purgea l'iſle de Phyles de cette ſuperſtition opiniâtre, dont j'ai parlé ſous le règne de Marcien. Lorſqu'il commandoit ſur les frontieres de l'Égypte & de l'Éthiopie, il détruiſit par ordre de l'Empereur le temple d'Iſis, fit mettre en priſon les prêtres qui s'y oppoſoient, & envoya à Conſtantinople la ſtatue de la Déeſſe, & celles des autres divinités de cette iſle, où l'idolatrie s'étoit

JUSTINIEN An. 530.

conſervée comme dans ſon dernier refuge. Il n'étoit pas ſi facile d'éteindre les héréſies. Pour les affoiblir de plus en plus, Juſtinien obligea les magiſtrats qui entroient en charge, de jurer qu'ils étoient dans la communion de l'Égliſe catholique, & qu'ils n'apporteroient par eux mêmes ni ne permettroient qu'on apportât aucun obſtacle aux decrets des conciles. Quoiqu'il otât aux hérétiques la liberté du culte public, il laiſſa cependant les Ariens en poſſeſſion des égliſes qu'ils occupoient. C'étoit la ſecte qu'avoient embraſſée les Goths; qui étant maîtres de l'Italie auroient pû ſans doute uſer de répréſailles contre les Orthodoxes, comme Théodoric en avoit menacé Juſtin. Juſtinien rébâtit même en leur faveur l'égliſe de ſaint Moce, que le grand Théodoſe leur avoit autrefois accordée, mais qui peu de temps après, étoit tombée en ruine. Le peuple témoigna pour lors par un zele fanatique & meurtrier, la haine qu'il portoit à la ſecte, tolérée par l'Empereur. La premiere fois

que les Ariens s'assemblerent dans cette église, une foule de séditieux s'y jetta à main armée, & fit un grand carnage de ceux qui s'y trouverent.

JUSTINIEN. An. 530.

XXVII. Suite de la guerre de Perse.

Proc. Perf. l. 1. c. 13. 14. 15. idem. ædif. l. 1. c. 1. Theoph. p. 151. Malela p. 63.

Justinien affligé de la défaite des troupes Romaines près de Mindone, avoit renoué la négociation entamée avec Cabade l'année précédente. Il avoit envoyé en Perse, Hermogène maître des offices avec des présens que Cabade ne refusa pas; mais ces avances de l'Empereur ne firent qu'accroître la fierté du roi de Perse. Il congédia Hermogène avec une lettre, où prenant les titres de roi des rois, de fils du soleil, de souverain de l'Orient, il donnoit à l'Empereur ceux de fils de la Lune & de maître de l'Occident. Il y avançoit faussement que les rois de Perse n'avoient jamais manqué de traiter les Empereurs comme leurs freres & de leur ouvrir leurs trésors. Il se plaignoit de ce qu'Anastase & Justin lui avoient refusé le même secours, & rejettoit sur eux la cause des guerres précédentes: *Vous êtes Chrétiens*, disoit-il; *vous*

JUSTINIEN. An. 530.

faites profeſſion de piété ; épargnez donc le ſang de tant d'innocens qui ſont les victimes de votre avarice. Si vous tardez à me ſatisfaire, attendez-vous à une guerre ſanglante. Comme je ne veux point dérober la victoire, je vous avertis que je ne vous laiſſerai reſpirer que juſqu'au printemps prochain. Il ſe plaignoit auſſi de l'invaſion des mines d'or de Perſarménie. L'Empereur ne déſeſpérant pas encore d'un accommodement, fit partir le patrice Rufin, qu'il ſçavoit être agréable à Cabade : mais il lui commanda de s'arrêter à Hiéraple, & d'y attendre de nouveaux ordres. Il envoya en même temps Hermogène porter à Béliſaire le brevet de général des troupes de l'Orient, & lui ordonna de reſter auprès de lui, pour veiller enſemble ſur les mouvements des Perſes, & pour l'aider de ſes conſeils. Béliſaire aſſembla promptement des troupes & les fit camper aux portes de Dara. Au mois de Juin il apprit qu'une armée de quarante mille Perſes, commandée par Péroſe, approchoit de cette ville, dans le deſſein de l'aſſiéger.

JUSTINIEN. An. 530.

XXVIII. Disposition de l'armée de Bélisaire.

Bélisaire n'avoit que vingt-cinq mille homme; mais il sçut réparer l'infériorité du nombre par la disposition de son armée. A un jet de pierre de Dara il fit creuser un fossé, en réservant des passages de distance en distance. Ce fossé, d'abord parallele aux murs de la ville, avançoit en ligne droite vers les ennemis par ses deux extrémités, & se repliant ensuite à droite & à gauche s'étendoit au loin dans la pleine, ensorte que la rencontre de ces directions formoit autant d'angles droits. Bélisaire posta sur la gauche bon nombre de cavaliers commandés par Buzès, avec trois cents Érules sous les ordres de Pharas, entre le fossé perpendiculaire aux murailles & une éminence. A leur gauche, justement à l'angle formé par l'aîle prolongée, il posta Sunica & Augan avec six cents cavaliers Huns, pour prendre l'ennemi à dos, si Buzès & Pharas étoient enfoncés. L'aîle droite étoit rangée de la même maniere. Jean fils de Nicétas, Marcel, Cyrille & Germain y com-

JUSTINIEN. An. 530.

mandoient la cavalerie Romaine; Simas & Aſcan, les Huns. La ligne parallele aux murailles étoit bordée du reſte de la cavalerie & de toute l'infanterie. Béliſaire & Hermogène étoient au centre.

XXIX. Préludes de la bataille.

Péroſe avoit campé la veille à moins d'une lieue de la ville. Au point du jour les Perſes marcherent aux Romains avec aſſurance. Mais lorſqu'ils virent de près le bel ordre des ennemis, ils firent halte, & parurent ſurpris & embarraſſés. Ils doublerent leurs rangs, & ſe partagerent en pluſieurs colonnes, pour paſſer dans les intervalles du foſſé. Le jour étoit fort avancé, quand les Perſes détacherent de leur aîle droite un grand corps de cavalerie, qui vint attaquer Buzès & Pharas. Ceux-ci reculant devant eux pour les attirer en-deçà du foſſé, les Perſes s'engagerent dans le paſſage; mais bientôt craignant d'être enveloppés, ils regagnerent à toute bride le gros de leur armée, laiſſant ſur la place ſept de leurs cavaliers. Pendant que les deux armées s'obſervoient

ſans faire aucun mouvement, un jeune cavalier Perſe s'étant approché des Romains, défia le plus brave de venir le combattre. Perſonne n'acceptoit le défi, lorſqu'on vit entrer dans la pleine un cavalier inconnu à toute l'armée; c'étoit le baigneur du Buzès, nommé André, qui avoit été maître d'eſcrime à Conſtantinople. Jamais il n'avoit ſervi en qualité de ſoldat, & ni ſon maître ni aucun autre n'avoit eu la penſée de l'exciter à une démarche ſi hardie. Il courut à l'ennemi ſans lui donner le temps de ſe reconnoître, & l'ayant abbattu d'un coup de lance, il lui coupa la tête au grand étonnement des Romains qui pouſſoient des cris de joie. Les Perſes confus de cet affront, firent partir le plus brave & le plus expérimenté de leurs cavaliers, déjà avancé en âge; mais encore plein de vigueur, & d'une taille au-deſſus de l'ordinaire. Il s'avança avec fierté, & propoſa le même défi. Hermogène avoit défendu à André de s'expoſer une ſeconde fois; mais malgré cette dé-

Justinien. An. 530.

fenſe, André voyant que perſonne n'oſoit combattre, s'élance hors des rangs, & va pique baiſſée heurter l'ennemi avec tant de furie, que la violence du choc renverſe & les chevaux & les deux cavaliers. Plus diſpos que ſon adverſaire, il ſe releve le premier, lui plonge ſon épée dans le corps, & le laiſſe ſans vie. Les cris redoublerent du côté des Romains, & les Perſes dans un morne ſilence retournent à leur camp.

XXX. Lettres réciproques des généraux.

Le jour ſuivant ſe paſſa en meſſages réciproques de la part de deux généraux. Béliſaire auſſi prudent qu'intrépide, préférant la paix à une victoire même aſſurée, écrivit à Péroſe, qu'*il falloit être ennemi de ſa patrie pour l'engager dans des hazards qu'on pouvoit éviter. Les deux Princes étant en termes d'accommodement, qu'étoit-il beſoin d'enſanglanter par une bataille, les préliminaires de la paix? Que Péroſe ſe rendroit reſponſable aux yeux de toute la Perſe, du ſang qu'elle alloit verſer.* Péroſe répondit par des reproches : *Souvenez-vous*, diſoit-il, *des conventions*

jurées par Anatolius. Cette ville de Dara, qui vous ſert aujourd'hui de retraite, bâtie & fortifiée contre la foi des traités, ſur nos frontieres, ne vous accuſe-t-elle pas d'infidélité ? Ce n'eſt que par les armes qu'on peut tirer raiſon d'un perfide ennemi, & nous ſommes réſolus de ne les quitter que par la victoire ou la mort. Béliſaire repartit, qu'*après la démarche qu'il venoit de faire pour épargner le ſang des deux nations, il s'aſſuroit que Dieu offenſé de l'orgueil des Perſes, combattroit pour les Romains; qu'il alloit faire attacher au haut des enſeignes les lettres envoyées de part & d'autre, comme les piéces authentiques du procès ſanglant que Dieu alloit juger lui-même.* Péroſe répliqua, *que la Perſe avoit auſſi ſes Dieux; que demain le ſoleil, cette divinité puiſſante, n'éclaireroit pas ſeulement leur valeur; mais qu'il leur donneroit la victoire, & les introduiroit dans Dara. Ayez ſoin*, ajoûtoit-il, *de m'y préparer un bain & un repas digne du vainqueur.*

JUSTINIEN.
An. 530.

Aux premiers rayons du jour les

JUSTINIEN. An. 530.

XXXI. Bataille de Dara.

deux généraux rangerent leurs soldats en bataille, & les exhorterent à bien faire. Pérose représentoit aux siens les succès des années précédentes; la timidité des ennemis qui n'osoient les attendre que derriere un fossé; les récompenses & les punitions que le Roi leur réservoit, selon qu'ils auroient combattu avec courage ou avec lâcheté. Bélisaire & Hermogène animoient leur armée par l'exemple du domestique de Buzès, qui sans être soldat, avoit terrassé les deux plus braves guerriers de la Perse. *Ce n'est ni la force ni le courage qui vous ont manqué dans les dernierеres campagnes*, disoit-il; *c'est la discipline. Obéissez, & vous serez vainqueurs. Ne vous effrayez pas du nombre des ennemis; ce n'est qu'une multitude de paysans, mal armés, qui ne sçavent que dépouiller les morts. Combattez aujourd'hui en Romains, & vous abbattrez pour toujours l'orgueil des Perses.* L'armée Romaine étoit rangée dans le même ordre que le premier jour. Pérose partagea la sienne en deux divisions, l'une

l'une derriere l'autre, afin que la premiere étant fatiguée, l'autre vînt prendre sa place. Il mit en réserve la cavalerie des immortels, avec ordre de ne faire aucun mouvement, jusqu'à ce qu'il leur donnât le signal. Il se plaça lui-même à la tête du centre, donna à Pityase le commandement de l'aîle droite & à Baresmane celui de l'aîle gauche. Les deux armées attendoient le signal, lorsque Pharas vint trouver Bélisaire. *Si je demeure*, lui dit-il, *avec mes Erules dans le poste où vous m'avez placé, je ne vois pas que je vous puisse être d'un grand secours : mais si je vais me poster dans ce vallon derriere la colline, & que dans la chaleur du combat je vienne charger les Perses ; j'espere ne vous être pas inutile.* Bélisaire approuva cet avis, & Pharas l'exécuta. Le combat ne commença qu'après midi : les Perses ne prenant leur repas que le soir, & les Romains dès le matin, les uns ne vouloient pas commencer à combattre de bonne heure, pour ne pas s'épuiser par une longue bataille ; les autres diffé-

JUSTINIEN. An. 530.

roient volontiers dans l'espérance d'avoir meilleur marché de l'ennemi qui s'affoiblissoit de plus en plus. Enfin les Perses firent partir de leurs arcs une nuée de fleches; les Romains y répondirent, & l'air en étoit obscurci. Mais l'avantage étoit du côté des Perses plus habiles à tirer de l'arc, & qui se succédant les uns aux autres, ne laissoient aucun intervalle entre les décharges. Un vent violent qui s'éleva pour lors favorisa les Romains, en donnant à leurs fleches autant de force, qu'il en ôtoit à celles des ennemis. Les carquois étant épuisés on en vint aux coups de main, & la bataille fut terrible. Les Cadiséniens à la suite de Pityase avoient enfoncé l'aîle gauche des Romains, & elle alloit être entiérement détruite, si Sunica & Augan ne fussent venus prendre à dos les ennemis : en ce moment Pharas & les Érules sortirent de leur embuscade, & chargerent les Cadiséniens avec tant de vigueur, qu'ils se replierent sur le gros de leur armée, laissant trois mille morts sur la place. Les

plus grands efforts de Pérose étoient contre l'aîle droite. Il y fit marcher les immortels : à la vûe de cette redoutable cavalerie, Bélisaire fit passer de ce côté-là Sunica & Augan, pour soutenir Ascan & Simas. Il les renforça encore d'une ligne de cavalerie qu'il tira du corps de bataille. Baresmane à la tête de l'aîle gauche des Perses, renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui, lorsque les Huns fondirent avec furie sur ses escadrons, les rompirent, & les ayant coupés, ils en mirent en fuite la moitié, tandis que le reste cessant de poursuivre les Romains, fit volte face pour revenir sur les Huns. Les fuyards tournent bride aussi-tôt, & reviennent sur les Perses. Sunica perce jusqu'à la banniere des immortels, & tue celui qui la porte. Baresmane court en cet endroit pour sauver cette respectable enseigne : Sunica le renverse d'un coup de lance. La chute de ce guerrier jette l'épouvante parmi les Perses ; ils fuient ; les Romains rapprochent leurs aîles, les enveloppent & en tuent cinq

JUSTINIEN.
An. 530.

JUSTINIEN. An. 530.

mille. Tout ſe débande du côté des Perſes ; les fantaſſins jettent leurs boucliers pour fuir plus légérement ; la plûpart ſont maſſacrés. Comme les Romains avoient rompu leurs rangs dans la pourſuite, & que le déſordre étoit le même dans l'armée victorieuſe & dans l'armée vaincue, Béliſaire fit ſonner la retraite, de crainte que les Perſes après s'être ralliés ne vinſſent leur arracher la victoire. C'étoit aſſez d'avoir appris aux Romains que l'ennemi n'étoit pas invincible. Cette action rabbattit la fierté des Perſes ; ils n'oſerent haſarder une ſeconde bataille. On ſe contenta de part & d'autre de faire des courſes, où les Romains furent toujours ſupérieurs. Voilà ce ce qui ſe paſſa cette année en Méſopotamie.

XXXII. Les Perſes vaincus en Arménie.

Cabade ne fut pas plus heureux en Arménie. Il y avoit envoyé une armée composée de Perſarméniens & de Sunites, peuple barbare voiſin du Caucaſe. Trois mille Sabirs s'étoient joints à ces troupes. Merméroës à la tête de cette armée, vint

camper à trois journées de Théodoſiopolis. Dorothée, capitaine habile & expérimenté, commandoit les troupes de la province, & Sittas, général des armées de l'Empire, étoit en Arménie. A la nouvelle de ces mouvemens, ils envoyerent deux officiers pour reconnoître les forces de l'ennemi. Ceux-ci après s'être introduits dans le camp, le viſiterent tout entier, & furent rencontrés au retour par un parti de Huns au ſervice des Perſes ; l'un des deux nommé Dagaris, fut pris ; mais l'autre s'étant échappé, vint rendre compte de ce qu'il avoit vû. Sur cet avis les généraux font prendre les armes à leurs ſoldats, & marchent en diligence au camp ennemi. Les Perſes ſurpris de cette attaque imprévûe, ne ſongent qu'à prendre la fuite. Les Romains en font un grand carnage, pillent le camp & retournent à leur premier poſte.

XXXIII. Seconde défaite de Merméroës.

Merméroës après avoir rallié ſes troupes, voulut ſe venger de cet affront par une entrepriſe éclatante. Il paſſa l'Euphrate & entra dans l'Ar-

JUSTINIEN. An. 530.

ménie mineure. Sittas & Dorothée instruits de son dessein, l'avoient prévenu ; ils étoient campés à deux lieues & demie de la ville de Satale. A la nouvelle de son approche, Dorothée s'enferma dans la ville, & Sittas avec un camp volant de mille hommes alla se poster derriere une des collines dont la plaine de Satale est environnée. L'armée de Perse étoit de trente mille combattans, & presque double de celle des Romains. Les Perses s'avancerent jusqu'au pied des murs, & se préparoient à l'attaque, lorsqu'ils apperçurent un corps de cavalerie qui descendoit d'une colline & marchoit droit à eux. C'étoit le détachement de Sittas, que la surprise & la poussiere, excitée par un grand vent, leur faisoit paroître beaucoup plus nombreux qu'il n'étoit en effet. Les Perses se réunissent, serrent leurs rangs, & marchent de ce côté-là. Tandis que les Romains partagés en deux corps les amusent par des escarmouches, ceux qui sont dans la ville font une sortie & les chargent

vigoureusement par derriere. Les soldats de Merméroès effrayés de se voir attaqués en tête & en queue, prennent la fuite; mais bientôt s'étant apperçus de la supériorité de leur nombre, ils font ferme & tournent visage. On combat avec chaleur, & comme ce n'étoit de part & d'autre que cavalerie, on fuyoit & on revenoit alternativement à la charge. Un commandant d'escadron nommé Florence, procura la victoire aux Romains. S'étant jetté au milieu des ennemis, il arracha l'enseigne générale, & la tenant baissée, comme il retournoit joindre les siens, il fut atteint & haché en morceaux. Mais la confusion se mit dans l'armée des Perses, lorsqu'ils ne virent plus leur enseigne : ils prirent l'épouvante & se sauverent dans leur camp avec une grande perte. Le lendemain ils se retirerent sans être poursuivis; les Romains se tenant heureux d'avoir remporté avec un nombre fort inférieur, une si glorieuse victoire.

JUSTINIEN. An. 530.

L'Empereur qui souhaitoit la

paix avec la Perſe, pour employer toutes ſes forces à la conquête de l'Afrique, crut qu'une campagne ſi malheureuſe auroit rendu le Roi plus traitable. Il ordonna donc à Rufin de l'aller trouver. Cabade le reçut avec honneur ; mais aux propoſitions de Rufin il répondit, qu'*Anaſtaſe avoit par avarice refuſé de partager la dépenſe néceſſaire pour la garde des portes Caſpiennes ; que les Perſes y entretenoient une garniſon conſidérable pour fermer le paſſage aux Barbares, & qu'il n'étoit pas juſte qu'ils fuſſent chargés à leurs frais de mettre à couvert les terres de l'Empire : Je ſuis obligé*, ajoûta-t-il, *de tenir toujours ſur pied deux armées ; l'une pour l'oppoſer aux Barbares du Nord ; l'autre pour arrêter les violences des Romains, qui ne ſont aucun ſcrupule de violer les traités. N'eſtce pas contre les traités qu'ils ont bâti Dara, & entrepris d'élever une fortereſſe à Mindone ? L'Empereur peut choiſir de la paix ou de la guerre : mais il ne peut obtenir la paix, qu'en contribuant à la garde des portes Caſ-*

JUSTINIEN. An. 530.

XXXIV. Le roi de Perſe refuſe la paix.

piennes, ou bien en démoliſſant Dara. Rufin porta cette réponſe à Conſtantinople, où Hermogène ſe rendit peu de temps après.

JUSTINIEN. An. 530.

XXXV. Mondon ſe donne à Juſtinien. *Chr. Marc. Malela, pag. 64.*

Juſtinien ne fut pas moins heureux cette année du côté de l'Occident. Une multitude de Barbares, que les chroniques de ce temps-là appellent Goths, & que je crois être Eſclavons, ſe jetterent dans l'Illyrie; & les Bulgares dans la Thrace. Mondon que nous avons vû ſous le regne d'Anaſtaſe s'emparer du château de Herta, s'attacher au ſervice de Théodoric, & faire la guerre aux Romains, s'étoit donné à Juſtinien depuis la mort du roi des Goths; & l'Empereur lui avoit confié le commandement des troupes d'Illyrie. Il marcha dabord contre les Eſclavons, & ce fut la premiere fois que les Romains combattirent cette nation. Mondon les tailla en pieces, fit un grand butin, & prit un de leurs chefs qu'il envoya chargé de chaînes à Conſtantinople. Étant enſuite paſſé en Thrace, il défit les Bulgares dans un combat où il leur tua

Justinien
An. 530.
XXXVI.
Eſclavons défaits par Chilbudius.
Proc. Got. l. 3. c. 14.

cinq cents hommes & les força de repaſſer le Danube.

Ce fleuve qui avoit ſi long-temps ſervi de rempart aux terres des Romains, étoit devenu depuis l'affoibliſſement de l'Empire, le paſſage ordinaire des nations du Nord, qui venoient le ravager. C'étoit par-là que les Goths, les Huns, les Gépides avoient inondé les deux Méſies, la Dace, la Pannonie. De nouveaux eſſains de Barbares, peu connus auparavant, commençoient à franchir ſes bords. Les Eſclavons & les Bulgares faiſoient trembler la Thrace, & la menaçoient des mêmes horreurs qu'elle avoit éprouvées ſous Valens. Ce fut pour la mettre à couvert que Juſtinien donna le commandement de cette province à Chilbudius, brave guerrier, qui s'étoit doublement ſignalé, & dans le ſervice du palais, par un déſintéreſſement à toute épreuve, & dans les armées par ſa valeur. L'Empereur le chargea de garder les bords du Danube. Il ſe rendit ſi redoutable, que pendant les trois

années qu'il commanda dans ce pays, les Barbares qui se montroient souvent sur la rive opposée, n'oserent jamais passer le fleuve. Il le passa lui-même plusieurs fois, alla chercher les Bulgares & les Esclavons, les tailla en pieces, & revint avec un grand nombre de prisonniers. Enfin, la troisiéme année de son gouvernement, s'étant hasardé au-delà du Danube avec peu de troupes, il fut enveloppé par les Esclavons, qui avoient réuni tout ce qu'ils avoient de combattans. Il fallut céder au nombre. Chilbudius périt après avoir fait des prodiges de valeur. Depuis ce temps le passage du Danube fut ouvert aux peuples du Nord; & toutes les forces de l'Empire ne purent faire, dit Procope, ce qu'avoit fait un seul homme.

JUSTINIEN. An. 530.

XXXVII. Origine des Esclavons. *Constant. Porph. de adm. imp. c. 29. Cluver. Germ.*

J'ai déjà parlé des Bulgares, lorsqu'ils se montrerent sur les bords du Borysthêne, où Théodoric les défit en 485. Je vais rassembler ici en peu de mots, ce que les divers Auteurs nous apprennent de l'origi-

JUSTINIEN An. 530.

antiq. l. 1. c. 4. 5. & l. 3. c. 44. Helmold. Chron. l. 1. c. 84. Jorn. de reb. Get. c. 5. 23. Mauro Orbini regno degli Slavi. Peringskiold not. in vitam Theodorici à Cochlæo. p. 376. Tesauro del regno d'Italia. Lucius de regno Dalmat. l. 1. c. 11. 12. & l. 6. c. 4. Dodwell. dissert. in excerptorem Strabonis.

ne, des progrès & des mœurs des Esclavons, nation puissante & nombreuse, qui s'est répandue par succession de temps dans la moitié de l'Europe, & dont la langue subsiste encore depuis la mer Caspienne jusqu'en Saxe, & depuis le golfe Adriatique jusqu'à la mer Glaciale, si l'on en excepte la Hongrie. Son origine n'est pas moins difficile à démêler que celle des Goths, des Vandales, des Lombards, & des autres nations barbares, qui n'ayant ni la connoissance des Lettres, ni le loisir de s'en occuper, ont sans cesse fait la guerre à des voisins aussi barbares qu'eux, & ne se sont montrés aux yeux des Grecs & des Romains, que lorsque ceux-ci avoient eux-mêmes perdu le goût des recherches Littéraires. D'ailleurs il falloit songer à leur résister, plutôt qu'à étudier leur origine. Quelques Écrivains regardant la Scandinavie comme la mere de tous les peuples barbares qui ont inondé le reste de l'Europe, font sortir les Esclavons de cette péninsule, dont la fécon-

dité étoit, ſelon eux, inépuiſable. Ils placent cette premiere migration deux cents ans avant la guerre de Troie ; c'eſt-à-dire, dans un temps où l'hiſtoire profane ne préſente que des obſcurités preſque impénétrables. Les Eſclavons confondus alors avec les Goths ſe répandirent dans la Sarmatie qu'ils ſubjuguerent juſqu'au Tanaïs. La plûpart des Hiſtoriens, ſans remonter à ces antiquités incertaines, les prennent d'abord dans la Sarmatie ſeptentrionale, entre la Finlande & le fleuve Obi. Les Eſclavons s'avancerent enſuite vers le midi, d'un côté juſqu'aux Palus Méotides, de l'autre, juſqu'à la Viſtule, qui leur ſervoit de bornes à l'Occident. Ils ſont les mêmes que les Vénedes, qui habitoient les côtes de la mer Baltique : ce qui paroît confirmé par le nom de Windiſchmarck, que les Allemands donnent encore à un canton ſitué ſur la frontiere de la Carniole & de l'Eſclavonie, comme ils appellent Wenden un pays ſitué ſur la côte de cette mer. Ces nations belliqueuſes & fie-

Justinien An. 530.

res de leur bravoure, prirent le nom de *Slaves*, qui veut dire *braves & illustres* : ce n'est que par corruption que les Grecs & les Romains les ont appellés, *Sclaves*, *Sclabins*, *Sclavons*. Ils marcherent sur les traces des Vandales, & occuperent successivement toutes les contrées, dont ceux-ci s'étoient rendus maîtres avant eux. Enfin ils se fixerent entre la Vistule & le Niester. Les Antes qui étoient les plus braves d'entre eux, s'établirent entre ce dernier fleuve & le Danube. On les a confondus tantôt avec les Bulgares, tantôt avec les Abares, parce que s'étant joints à ces peuples, ils ont souvent marché sous leurs étendards. Ermanaric, le héros de la nation Gothique, les avoit soumis à son Empire.

XXXVIII. Leurs mœurs. *Proc. Got. l.* 3. *c.* 14. *Leo Tactic. c.* 18.

Les Esclavons ne reconnoissoient qu'un Dieu maître de l'univers & du tonnerre. Ils lui immoloient des victimes, ils lui faisoient des vœux dans leurs maladies. Mais ils rendoient un culte subalterne aux fleuves, aux Nymphes & à quelques autres divi-

nités : ils leur offroient des ſacrifices, & les conſultoient ſur l'avenir. Ils n'avoient pour habitations que des cabannes fort éloignées les unes des autres ; ce qui faiſoit qu'ils occupoient un grand terrein. C'eſt pour cette raiſon que les Grecs donnoient aux Eſclavons & aux Antes le nom commun de *Spores*, c'eſt-à-dire, *diſperſés*. Ils étoient de grande taille & robuſtes, avoient le teint baſanné & les cheveux roux. Ils ſupportoient avec patience la fatigue, la diſette & toutes les incommodités de l'air & des ſaiſons. Ils changeoient ſouvent de demeures, & choiſiſſoient par préférence des lieux eſcarpés & impraticables ; ce qui les rendoit très-agiles. Leur nourriture étoit groſſiere & ſans apprêt comme celle des Huns, auxquels ils reſſembloient encore par la malpropreté & par la franchiſe. Le millet étoit le ſeul grain qu'ils cultivoient, mépriſant d'ailleurs l'agriculture, & ne connoiſſant d'autre occupation que la guerre, ni d'autre mérite qu'une bravoure féroce.

JUSTINIEN. An. 530.

Dans les batailles la plûpart combattoient à pied, ſans autres armes qu'une rondache & deux javelots fort courts. Ils ſe ſervoient auſſi de fleches empoiſonnées, & ce poiſon étoit ſi ſubtil, que ſi l'on n'y apportoit un prompt remede, ſoit en avalant quelque antidote, ſoit en coupant la partie bleſſée, tout le corps étoit bientôt gangrené. Ils ne portoient point de cuiraſſes; quelques-uns mêmes par oſtentation de valeur alloient au combat nuds juſqu'à la ceinture. Paſſionnés pour la liberté, ils ſe gouvernerent en Démocratie, tant qu'ils demeurerent au-delà du Danube; lorſqu'ils l'eurent paſſé, ils refuſerent conſtamment de ſe ſoumettre aux loix Romaines, aimant mieux être maltraités par un compatriote, que de vivre heureux ſous un gouvernement étranger. C'étoit cependant le peuple du monde chez qui les droits de l'hoſpitalité étoient le plus reſpectés. Non contens de recevoir humainement les étrangers, il les eſcortoient dans leurs voyages; ils

les défendoient contre toute insulte, & se faisoient un point d'honneur de prendre les armes pour les venger. Ils ne retenoient les prisonniers en esclavage que pendant un certain temps, après lequel ils leur permettoient de retourner en leur pays, ou de vivre en liberté avec eux. Leurs femmes étoient chastes, & tellement attachées à leurs maris, qu'ordinairement elles se donnoient la mort, plutôt que de leur survivre.

Année 531.

XXXIX. Incursions d'Alamondare.

Proc. Perf. l. 1. c. 17. Malela p. 57. 61. 62. 68. Theoph. p. 151. 152. 153. Anast. p. 58. Hist. Misc. l. 16.

Les mauvais succès de la campagne précédente affligeoient Cabade : il s'en vengea sur Pérose, en lui faisant ôter publiquement les marques de la dignité de Mirrhane, c'est-à-dire, de commandant général des troupes de Perse. Celui qui en étoit revêtu ne reconnoissoit de supérieur que le Roi ; il portoit une espece de diadême, c'est-à-dire, un cercle d'or enrichi de pierreries. Tout étoit réglé dans l'habillement des Perses ; il n'étoit permis à personne de porter ni ceinture, ni anneau, ni agraffe d'or, ni aucune sorte d'ornement, si on ne l'avoit

JUSTINIEN. An. 531.

reçu du Prince. L'hiver ne se passa pas sans allarmes pour les Romains. Alamondare, chef de tous les Sarrasins tributaires de la Perse, ne leur donnoit point de repos. Ce guerrier infatigable ne cessa pendant cinquante ans de servir fidelement la Perse, & fit à l'Empire des maux infinis. Il étendit ses ravages depuis les frontieres de l'Égypte jusqu'en Mésopotamie. Toujours à cheval, toujours le fer à la main, il pilloit les campagnes, détruisoit les édifices, entraînoit des milliers de prisonniers, dont il égorgeoit les uns & vendoit les autres. Il étoit presque aussi difficile de le joindre que de le vaincre. Prudent & circonspect dans les entreprises les plus hardies, il ne s'engageoit qu'après avoir fait reconnoître le pays; & se retiroit si à propos & avec tant de vîtesse, qu'il étoit déjà bien loin avec son butin, lorsque les officiers Romains se mettoient en marche pour l'aller combattre. Un jour il enveloppa des troupes nombreuses qui le poursuivoient, & les fit tous

prisonniers avec leurs capitaines Jean & Démostrate frere de Rufin, dont il tira une riche rançon. Les chefs des Sarrasins sujets de l'Empire ne pouvoient tenir devant lui, & ce fut en vain que Justinien donna le commandement de plusieurs tribus d'Arabes à Aréthas avec le titre de Roi. Aréthas, soit faute de courage ou de bonheur, soit par trahison, fut presque toujours battu. Alamondare s'avança jusqu'au voisinage d'Antioche, brûla les fauxbourgs de Chalcis, désola tout le pays, & au premier mouvement des troupes de Syrie, il regagna les déserts d'Arabie avec une foule de prisonniers. Peu de temps après, Diomède, commandant de Phénicie, mécontent d'Aréthas, força celui-ci de sortir de la province. Alamondare profita de cette occasion pour se venger d'Aréthas; il fondit sur lui, & l'obligea de se sauver, laissant à la merci de l'ennemi sa femme & ses enfans. A cette nouvelle, tous les officiers Romains qui se trouvoient en Phénicie, en

JUSTINIEN An. 531.

Arabie, en Mésopotamie, rassemblerent leurs troupes : Aréthas se joignit à eux. Alamondare hors d'état de résister à tant de forces réunies, s'enfuit dans le fond des déserts de l'Arabie, où jamais les armes Romaines n'avoient pénétré. Son camp fut pillé. Outre une grande multitude de femmes, d'enfans, de troupeaux, de chameaux, il s'y trouva quantité d'étoffes de soie; c'étoient les dépouilles de la Syrie. On recouvra pour lors les prisonniers qu'il emmenoit ; on avança jusqu'aux frontieres de Perse, où les Romains brûlerent quatre châteaux. Lorsqu'ils furent retournés en Syrie, Alamondare outré de colere, rassembla en un seul lieu tous les prisonniers qu'il avoit enlevés dans les courses précédentes; il leur déclara qu'ils alloient payer de leur sang la perte qu'il venoit de faire, & fit sur le champ trancher la tête à plusieurs d'entr'eux. Les autres se jettant à ses pieds lui demanderent quelque délai, pour envoyer dans leur patrie recueillir de quoi payer

leur rançon : il leur accorda ſoixante jours. Taïzane, chef d'une tribu de Sarrazins, eut aſſez d'humanité pour ſe rendre leur caution. Ils dépêcherent auſſi-tôt à Antioche, pour y faire connoître le danger où ils étoient, & pour demander du ſecours. Leur requête étant lue publiquement dans la grande égliſe, tira des larmes de tout le peuple. Le Patriarche, le Clergé, les Magiſtrats donnerent l'exemple d'une abondante charité ; & les habitans s'empreſſerent tous de contribuer, chacun ſelon ſes moyens. Cet argent fut auſſi-tôt porté au Sarrazin, qui rendit la liberté aux priſonniers.

XL. Révolution chez les Homérites.

Proc. Perſ. l. 1. c. 20. Malela p. 67. 68. Pagi ad Bar. Nonnoſus, apud Photium cod. 3. p. 6.

Pour arrêter par une diverſion ces incurſions continuelles, l'Empereur entreprit de ſuſciter aux Perſes de nouveaux ennemis du côté de l'Arabie. Juſtin s'étoit lié d'amitié avec Eliſbaan roi d'Éthiopie, il l'avoit aidé dans la conquête du pays des Homérites, où ce prince avoit établi pour roi un chrétien nommé Abraham. Eliſbaan ayant renoncé à la couronne pour mener une vie

Justinien. An. 531.

pénitente, Helleſtée lui avoit ſuccédé. Les Homérites mépriſant Abraham, qui n'étoit originairement qu'un ſimple facteur d'un marchand Romain dans la ville d'Adulis, le détrônerent & mirent à ſa place un Juif ou un Idolâtre, dont on ignore le nom. Comme le nouveau Prince traitoit les Chrétiens avec une extrême rigueur, Helleſtée vint lui faire la guerre; il défit ſes troupes, le tua dans le combat, & mit la couronne ſur la tête d'un Chrétien du pays, nommé Éſimiphée, à condition qu'il payeroit tribut à l'Éthiopie. Après cette expédition, Helleſtée retourna dans ſon royaume; mais il ne ramena pas toutes ſes troupes. La beauté du climat & la richeſſe du pays en retinrent un grand nombre. Peu de temps après, ces déſerteurs ayant ſoulevé pluſieurs habitans, exciterent une ſédition contre Éſimiphée; ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne, l'enfermerent dans une fortereſſe, & remirent Abraham ſur le trône. Helleſtée, pour diſſiper cette rébellion, en-

voya trois mille hommes, commandés par un de ſes parens. Mais ces ſoldats, charmés eux-mêmes de la fertilité de cette heureuſe contrée, traiterent ſécrettement avec Abraham; & au moment de la bataille ils tuerent leur chef, & ſe joignirent aux Homérites. Le roi d'Éthiopie envoya une ſeconde armée qui fut taillée en pieces. Enfin, il prit le parti de laiſſer régner Abraham. Celui-ci après la mort d'Helleſtée, s'aſſura de la paix avec l'Éthiopie, en ſe ſoumettant à payer un tribut.

XLI. Juſtinien a recours aux Éthiopiens & aux Homérites.

Pendant qu'Helleſtée régnoit en Éthiopie & Éſimiphée ſur les Homérites, Juſtinien leur députa Julien, un de ſes Sécrétaires, & Nonnoſe pour repréſenter à ces deux Princes, qu'étant déjà unis avec lui par la profeſſion du Chriſtianiſme, ils devoient le ſecourir contre les Perſes. Les députés étoient chargés d'inviter en particulier le roi d'Éthiopie à ſe rendre maître du commerce de la ſoie, qui juſqu'alors ſe faiſoit par la Perſe, & à tirer im-

JUSTINIEN. An. 531.

médiatement des Indiens cette marchandise, pour la transporter par le Nil à Alexandrie; ce qui procureroit à ses Etats un profit immense, & aux Romains l'unique avantage de ne pas faire passer leur argent entre les mains de leurs ennemis. Ils devoient aussi engager le Roi des Homérites à rendre à Caïse le commandement des Maaddéniens, & à l'envoyer à leur tête faire une incursion dans la Perse. Ce Caïse étoit un Prince Sarrasin, très-vaillant & fort attaché au service de l'Empire. Son fils Mavias étoit même alors dans le palais de Justinien en qualité d'ôtage. Mais Caïse ayant tué un parent d'Esimiphée, avoit été obligé de prendre la fuite, & menoit une vie errante dans les déserts de l'Arabie. Les Maaddéniens étoient des Sarrasins, voisins & tributaires des Homérites. Les envoyés allerent d'abord en Ethiopie, où ils furent bien reçus. Un Auteur voisin de ce temps-là décrit ainsi cette audience. Le Roi monté sur un char à quatre roues couvert de lames d'or,

d'or, & attelé de quatre éléphans. Il étoit nud jufqu'à la ceinture, ne portant fur fes épaules qu'une tunique ouverte par devant & femée de perles. Il avoit des braffelets d'or. Sa tête étoit couverte d'un turban de toile de lin brochée d'or, d'où pendoient de chaque côté quatre chaînettes d'or. Il portoit un collier de même métal, & tenoit d'une main une rondache dorée, & de l'autre deux demi-piques. Autour de lui étoient rangés fes courtifans fous les armes, entremêlés de muficiens qui jouoient de la flute. Les Ambaffadeurs le faluerent les genoux en terre; le Roi les ayant fait relever & approcher de lui, prit de fes mains la lettre de l'Empereur, baifa l'empreinte du cachet, reçut les préfens qui lui étoient offerts, & après avoir fait lire la lettre par un interprete, il expédia fur le champ des ordres pour faire marcher fes troupes, & envoya par écrit au roi de Perfe une déclaration de guerre. Enfuite après avoir embraffé Julien, & Nonnofe, il les congé-

JUSTINIEN. An. 531.

JUSTINIEN. An. 531.

dia avec honneur ; & dépêcha de sa part un Ambassadeur à Justinien, avec un lettre & de riches présens. Il paroît par le récit de l'Historien ; que toutes ces opérations furent terminées dans une seule audience. Comme les députés alloient d'Auxume à Adulis éloignée de quinze journées de chemin, d'où ils devoient passer en Arabie, ils rencontrerent dans une vaste plaine un troupeau de cinq mille éléphans qui paissoient en liberté, & dont personne n'osoit approcher. Le roi des Homérites promit aussi tout ce que l'Empereur désiroit. Mais ce grand empressement ne fut suivi d'aucun effet de part ni d'autre. Les Éthiopiens ne pouvoient enlever aux Perses le commerce de la soie ; ceux-ci par le voisinage de l'Inde attirant cette marchandise dans leurs ports. Ils ne pouvoient non plus pénétrer dans la Perse, qu'après un long & pénible voyage au travers des sables & des vastes déserts de l'Arabie. Cette même raison mit Ésimiphée hors d'état de tenir paro-

le. Dans la ſuite Abraham après avoir affermi ſa puiſſance, réitéra ſouvent à Juſtinien la même promeſſe : il ſe mit même une fois en marche ; mais bien-tôt les difficultés le rebuterent, & il revint ſur ſes pas. Ce fut-là tout le fruit que Juſtinien retira de cette ambaſſade. Quelque temps après Caïſe laiſſant le commandement de ſon pays à ſes deux freres, ſe retira à Conſtantinople avec un grand nombre de ſes ſujets, & reçut de l'Empereur le gouvernement de la Paleſtine.

JUSTINIEN. An. 531.

XLII. Les Perſes paſſent l'Euphrate.

Proc. Perſ. l. 1. c. 18. Malela p. 69. 70. Jorn. de regn. ſucceſſ.

Cependant Alamondare, après les courſes qu'il avoit faites durant l'hiver, étoit retourné en Perſe. Il raſſura Cabade qui ſembloit avoir perdu courage, lui repréſentant « que » le moyen de vaincre les Romains » n'étoit pas de les combattre en Mé- » potamie, où leur frontiere étoit » défendue par des places fortes & » de nombreuſes garniſons ; qu'il » falloit aller les attaquer au-delà » de l'Euphrate dans le cœur de » leurs États, où l'on trouveroit » des villes ouvertes & ſans défenſe ;

JUSTINIEN. An. 531.

» que pour se rendre maître d'Antioche capitale de l'Orient, il ne » seroit besoin que de se présenter ; » que cette ville voluptueuse, oc» cupée sans cesse de fêtes & de » spectacles, ne craignoit rien moins » qu'une attaque soudaine. Prince, » lui dit-il, vous verrez à vos pieds » toutes les richesses d'Antioche & » ses habitans enchaînés, avant que » les troupes Romaines cantonnées » en Mésopotamie, ayent reçu le » premier avis de notre passage. Je » connois le pays ; je conduirai vo» tre armée par la route la plus sûre » & la plus commode ». Cabade encouragé par ce conseil, nomma pour général Azarethès, guerrier vaillant & habile ; il ne voulut cependant lui donner que quinze mille hommes ; mais c'étoient les meilleures troupes de la Perse. Alamondare fut chargé de la conduite de l'armée. Les Perses passerent l'Euphrate en Assyrie, & remonterent le long du fleuve vers la Commagène. Bélisaire qui étoit en Mésopotamie vers Nisibe, n'eut pas plutôt appris

leur marche, qu'il garnit de ſoldats les places du pays pour les mettre en état de défenſe, en cas que Cabade les fit attaquer par une autre armée. Ayant enſuite raſſemblé le reſte de ſes troupes, il paſſa l'Euphrate à Samoſate & marcha en diligence à la rencontre des ennemis. Il avoit avec lui vingt mille hommes, dont deux mille étoient Iſaures & Lycaoniens. Les chefs de la cavalerie étoient les mêmes, qu'à la bataille de Dara. Pierre commandoit l'infanterie ; Longin & Stéphanace les Iſaures. Aréthas joignit l'armée avec cinq mille Sarrazins. Béliſaire marcha juſqu'à Barbaliſſe près de Chalcis, dont les ennemis n'étoient éloignés que de cinq lieues. Ils campoient au pied d'un château nommé Gabbule ; & de crainte de ſurpriſe ils avoient ſemé des chauſſes-trapes autour de leur camp, ne laiſſant qu'un ſeul paſſage. Sunica à la tête d'un corps de quatre mille cavaliers, s'avança juſque ſur leurs derrieres, ſans en avoir reçu d'ordre, & tomba ſur une troupe de

JUSTINIEN. An. 531.

JUSTINIEN An. 531.

Perſes qui pilloient le pays. Il tua les uns, & enleva les autres pour en tirer des lumieres ſur les deſſeins de l'ennemi. Béliſaire ſçut mauvais gré à Sunica d'avoir agi ſans ordre; & ce général ſévere ſur l'obſervation de la diſcipline, alloit lui ôter le commandement, lors qu'Hermogène arriva avec un renfort de quatre mille hommes. Celui-ci obtint grace pour Sunica. Azaréthès & Alamondare ſurpris de la diligence de Béliſaire, réſolurent de retourner ſur leurs pas: mais avant que de partir, ils eurent la hardieſſe de forcer pendant la nuit le château de Gabbule, qu'ils pillerent; & chargés de butin, traînant à leur ſuite les priſonniers, ils regagnerent l'Euphrate, & marcherent le long du fleuve qu'ils avoient à leur gauche. Les Romains les ſuivoient à la diſtance d'une journée; en ſorte qu'ils campoient tous les ſoirs où les Perſes avoient campé la nuit précédente. Béliſaire ne vouloit pas les atteindre, ſe contentant de les faire ſortir des terres de

l'Empire, ſans avoir exécuté leurs projets. Mais toute l'armée, tant les officiers que les ſoldats, bruloient d'impatience d'en venir aux mains; & n'oſant réſiſter en face à leur général, ils murmuroient en ſecret, & le taxoient de lâcheté.

JUSTINIEN. An. 531.

XLIII. Béliſaire eſt forcé de combattre.

Les Perſes pourſuivis de ſi près, ne cherchoient qu'à paſſer le fleuve. Ils camperent vis-à-vis de Callinique, & Béliſaire à Sura, trois ou quatre lieues au-deſſus. Le lendemain les Romains s'étant mis en marche de grand matin, arriverent au moment que les Perſes décampoient. C'étoit la veille de Pâques, qui, cette année tomboit au vingtiéme d'Avril. Ce jour-là les Chrétiens obſervoient juſqu'au ſoir le jeûne le plus rigoureux, dont les armées même ne ſe diſpenſoient pas. Béliſaire avoit pour maxime de ne jamais riſquer une bataille, lorſqu'il pouvoit réuſſir ſans tirer l'épée. Voyant ſes ſoldats impatiens de combattre, il les aſſembla pour leur faire entendre que cette ardeur étoit tout-à-fait inconſidérée: *Qu'eſt-*

JUSTINIEN. An. 531.

il besoin, leur dit-il, *de verser notre sang ? la terreur a déjà vaincu les ennemis. Ils fuient, pourquoi donc entreprendre de les mettre en fuite ? La victoire est entre nos mains ; nous voulons nous en dessaisir & l'abandonner au hazard d'une bataille. Dieu refuse son secours aux téméraires qui se jettent de gayeté de cœur dans le péril. Qui sçait si le désespoir n'inspirera pas de nouvelles forces aux ennemis, tandis que les nôtres sont affoiblies par le jeûne & par la fatigue d'une longue marche ?* Toute l'armée l'interrompt par des cris ; les plus séditieux, confondus dans la foule, l'accablent d'injures. Plusieurs officiers, par une folle affectation de bravoure, imitent l'insolence du soldat. Bélisaire voyant qu'il étoit impossible de résister à cette fougue impétueuse, & voulant du moins sauver l'honneur du commandement, change de langage : *Je voulois éprouver votre courage*, leur dit-il, *je suis content, camarades, & vous allez l'être. Combattez avec autant d'ardeur, que vous demandez*

la bataille. Il range ſon infanterie au bord du fleuve; il poſte à l'aîle droite Aréthas & ſes Sarraſins; il ſe place au centre à la tête de ſa cavalerie. Azaréthès de ſon côté anime ſes gens par la néceſſité de vaincre ou de mourir; il poſte les Perſes à l'aîle droite, les Sarrazins à l'aîle gauche, & fait ſonner la charge.

JUSTINIEN. An. 531.

XLIV. Bataille de Callinique.

On ſe battit d'abord à coups de fleches, en quoi les Romains avoient l'avantage. Les Perſes étoient plus adroits & tiroient plus vîte : mais leurs traits rencontrant de fortes cuiraſſes, des caſques & des boucliers à l'épreuve, n'y pouvoient pénétrer; au lieu que les arcs des Romains tendus avec plus de force par des bras plus vigoureux, décochoient des fleches meurtrieres; les Perſes n'ayant point d'armes défenſives, ou n'en ayant que de mauvaiſes. Dans les intervalles des décharges, des cavaliers s'avançoient de part & d'autre entre les deux armées, & faiſoient parade de leur valeur. Du côté des Perſes Andrazès & Naaman fils d'Alamondare furent tués dans

JUSTINIEN. An. 531.

ces combats ſinguliers. Du côté des Romains Stephanace y perdit la vie; & Abrus Capitaine Sarraſin fut fait priſonnier. Enfin les armées ſe mêlerent : les deux tiers du jour étoient déjà paſſés, & la victoire étoit encore indéciſe, lorſque les plus braves des Perſes s'étant réunis pour former un eſcadron, fondirent ſur l'aîle droite où étoit Aréthas avec ſes Sarrazins ; ceux-ci prirent ſi promptement la fuite, qu'ils donnerent lieu de les ſoupçonner de trahiſon. La terreur ſe communiqua aux Iſaures & aux Lycaoniens ; c'étoient la plûpart des payſans, tirés de la charrue, & qui n'avoient jamais vû d'ennemis; ils ne firent pas même uſage de leurs armes ; ils avoient cependant crié plus haut que les autres pour demander la bataille & pour inſulter Béliſaire. Ils périrent preſque tous, ſoit par l'épée des ennemis, ſoit dans l'Euphrate où ils ſe précipitoient, eſpérant de le paſſer à la nage. Les Perſes, après avoir renverſé ces eſcadrons, envelopperent la cavalerie Romaine & la prirent à

dos. Elle fit peu de résistance; la plus grande partie se jetta dans le fleuve & gagna les isles voisines, tandis que les plus vaillans au nombre de huit cents disputoient encore le terrein, & vendoient bien cher leur vie. Avec eux périt Ascan, qui ne cessa de combattre jusqu'au dernier soupir. Bélisaire accompagné de Sunica & de Simmas tint ferme dans son poste, & repoussa toutes les attaques, tant qu'il fut secondé de la valeur d'Ascan. Mais après la perte de ce brave officier, il se retira dans le gros de l'infanterie, qui sous la conduite de Pierre n'avoit pas encore été entamée. Bélisaire mit pied à terre & commanda aux autres cavaliers d'en faire autant. Ce bataillon, quoique peu nombreux, ayant reculé jusqu'au bord du fleuve pour n'être pas enveloppé, soutint avec un courage opiniâtre tous les efforts des assaillans. Il ne fut pas possible de le rompre; serrés corps contre corps, hérissés de piques, couverts de leurs boucliers, les Romains montroient de toutes

JUSTINIEN. An. 531.

parts un front redoutable ; & portoient plus de coups qu'ils n'en recevoient. En vain les cavaliers Perses s'abandonnerent sur eux à plusieurs reprises ; ils furent autant de fois forcés de tourner bride ; les chevaux épouvantés du bruit des boucliers, que les Romains frappoient de leurs épées, se cabroient & renversoient leurs cavaliers. Dans ces chocs réitérés on tua aux Perses deux officiers généraux, & Sunica fit prisonnier Amerdac, renommé pour sa valeur, après lui avoir abbatu le bras d'un coup de sabre. On poursuivit même les Perses l'espace de deux mille pas. Mais la nuit étant survenue, les combattans se séparerent. Les Perses retournerent à leur camp, & Bélisaire ayant trouvé un bateau se retira dans une isle du fleuve, où un grand nombre de fuyards s'étoient sauvés à la nage. Le lendemain les habitans de Callinique leur envoyerent des barques pour les transporter dans leur ville. Les Perses se remirent en marche, après avoir dépouillé les morts,

entre lesquels ils ne trouverent pas moins de leurs soldats que d'ennemis.

JUSTINIEN. An. 531.

XLV. Azarethès mal reçu de Cabades.

Quoique cette bataille eut coûté beaucoup de sang aux Perses, elle étoit sans doute glorieuse à leur chef. Il avoit défait une cavalerie presque double de la sienne, & remporté un avantage sur un général, auquel on pouvoit même céder sans honte. Toutefois au lieu d'une récompense il ne trouva qu'ingratitude auprès de Cabade. C'étoit en Perse une ancienne coûtume, qu'une armée prête à partir, passât en revue devant le Roi; & que chaque soldat jettât en passant une fleche dans des corbeilles, qu'on scelloit ensuite du sceau royal. Au retour de l'expédition, l'armée défiloit encore en présence du prince, & chaque soldat reprenoit une fleche dans ces corbeilles. On jugeoit du nombre des morts par les fleches qui restoient. La premiere fois qu'Azarethès se présenta devant le Monarque, Cabade lui demanda s'il avoit augmenté le domaine de la Perse par

Justinien. An. 531.

la priſe de quelque ville, ayant promis avec Alamondare de faire la conquête d'Antioche. Azarethès repondit qu'il n'avoit point pris de ville; mais qu'il avoit vaincu Béliſaire & taillé en piéces les Romains. Cabade fit défiler ſon armée; & voyant qu'il reſtoit dans les corbeilles plus de fleches qu'on n'en avoit retiré, il jugea qu'il avoit perdu plus de la moitié de ſes troupes. Il fit au général de vifs reproches d'avoir acheté ſi cher un ſuccès ſi équivoque; & depuis ce moment il le traita avec le dernier mépris.

XLVI. Autre expédition des Perſes en Perſarménie.

Cabade fit auſſi-tôt partir trois autres généraux, du nombre deſquels étoit Merméroës, avec une nouvelle armée, pour attaquer les places de la Méſopotamie. Ils allerent aſſiéger Abgerſate, fortereſſe de l'Oſrhoëne, bâtie autrefois par un Abgare dont elle conſervoit le nom. La garniſon ſe défendit du haut des murs à coups de traits, & il en coûta la vie à mille Perſes. Lorſque les fleches furent épuiſées, on

fit uſage de frondes, qui abattirent encore un grand nombre d'ennemis. Les Perſes ainſi maltraités prirent le parti de pratiquer un ſouterrein qu'ils pouſſerent juſque ſous la muraille. Les habitans en ayant eu connoiſſance, contreminerent de leur côté & rencontrerent les travailleurs, qu'ils maſſacrerent. Mais pendant qu'ils ſe battoient ſous terre, les Perſes s'emparerent de la place par eſcalade, & paſſerent au fil de l'épée les ſoldats & les habitans dont il n'échappa qu'un très-petit nombre.

JUSTINIEN. An. 531.

XLVII. Béliſaire rappellé. *Proc. Perſ. l. 1. c. 21. Malela p. 71.*

Hermogène après la bataille de Callinique avoit écrit à l'Empereur, qui pour être mieux inſtruit du détail, envoya ſur les lieux Conſtantiole. Sur le rapport de celui-ci, Juſtinien rappella Béliſaire, qui ne fut jamais bien ſervi par les courtiſans. Il donna ordre à Sittas qui commandoit en Arménie, de venir prendre le commandement des troupes de Méſopotamie. Cependant Alamondare demanda aux généraux Romains des paſſeports pour

JUSTINIEN. An. 531.

le diacre Sergius, qui portoit à l'Empereur des propositions de paix. Justinien disposé à profiter de cette ouverture, renvoya Sergius avec des présens pour Alamondare. Il en envoyoit aussi à Cabade, & l'Impératrice à la Reine. Rufin & Stratège furent chargés de la négociation, & étant arrivés à Édesse, ils firent sçavoir au Roi qu'ils attendoient ses ordres pour aller traiter avec lui. Cabade ne se pressa pas de les mander; il formoit de nouvelles entreprises.

XLVIII. Succès des Romains en Mésopotamie.

Un corps de six mille Perses étoit campé sur les bords du Nymphée près d'Amide, dans le dessein d'aller attaquer Martyropolis, qui en est à dix lieues. Buzès & Bésas qui commandoient dans cette place en ayant eu avis, sortirent à la tête de la garnison & marcherent aux ennemis. Lorsque le combat fut engagé, ils feignirent de prendre la fuite; mais en bon ordre & sans rompre leurs rangs. Les Perses s'étant débandés dans la poursuite, ils retournerent sur eux, & en tuerent

deux mille, enleverent leurs enseignes, & firent leurs commandans prisonniers. Les autres se noyerent dans le Nymphée. Les Romains dépouillerent les morts & revinrent à Martyropolis.

JUSTINIEN. An. 531.

XLIX. En Persarménie.

En Persarménie Dorothée battit les Perses en plusieurs rencontres, & leur enleva plusieurs châteaux. Il ne fut arrêté que par une forteresse construite sur une hauteur, dont le chemin étoit si étroit qu'il n'y pouvoit passer qu'un seul homme. C'étoit par-là que les habitans venoient puiser de l'eau dans une riviere qui couloit au pied de la hauteur. Les marchands du pays avoient retiré tous leurs effets dans cette place. Dorothée ayant fermé le passage, les força par la soif à se rendre, à condition qu'ils auroient la vie sauve. Les richesses dont la forteresse étoit remplie, furent déposées entre les mains du chambellan Narsès, que l'Empereur envoya pour les transporter à Constantinople.

L. Attaque de Martyropolis.

Cabade désespéré de ces revers fit dire à ses généraux qu'il leur défen-

JUSTINIEN. An. 531.

Proc. Perf. l. 1. c. 21. Malela p. 72.

doit de revenir en Perſe, qu'ils n'euſſent pris Martyropolis. Ils allerent donc attaquer cette ville, & mirent tout en uſage pour s'en emparer. Les aſſiégés ſe défendoient avec courage. Cependant comme leurs murailles étoient foibles en pluſieurs endroits, & que d'ailleurs ils étoient mal pourvûs de vivres & de machines, ils ne ſe flattoient pas de tenir long-temps. Sittas étoit campé à quatre ou cinq lieues avec ſon armée; mais avec des forces trop inégales, pour hazarder une bataille. Un ſeul homme répara tous ces déſavantages. Un ingénieur Romain, qui s'étoit enfermé dans la place, ſçut rendre inutiles tous les aſſauts, toutes les mines des aſſiégeans. Il oppoſoit aux tours que les Perſes élevoient pour battre la ville, des tours encore plus hautes. Faute de machines à lancer des pierres, il démoliſſoit les édifices & en faiſoit tranſporter les colonnes ſur la muraille, d'où les précipitant ſur les ennemis, il en écraſoit un grand nombre. Les Perſes faiſant

JUSTINIEN. An. 531.

tous les jours de nouvelles pertes, commençoient à craindre que Sittas ne devînt aſſez fort pour les envelopper. Dans ces conjectures, ils furent encore frappés d'une autre crainte. Un de leurs eſpions, qui les trahiſſoit, vint avertir Sittas que les Perſes attendoient un grand renfort de Huns. Sittas après s'être aſſuré de la vérité de cet avis, engagea l'eſpion à force d'argent à retourner au camp des Perſes, pour dire au général, que les Huns le trompoient, & qu'ils s'étoient laiſſés corrompre par les Romains, pour l'attaquer au lieu de le ſecourir. Ce faux avis jettoit le général ennemi dans de mortelles inquiétudes.

LI. Mort de Cabade.

Proc. Perſ. l. 1. c. 21. & l. 2. c. 9. Agath. l. 4. Malela p. 72. Pagi ad Bar. Herbelot bibl. Or. Choſroës. Aſſemani bib. Or. T. 3. p. 405.

Tant de mauvais ſuccès cauſoient à Cabade beaucoup de dépit. On attribua au chagrin qu'il en conçut la paralyſie dont il fut attaqué le huitiéme de Septembre. Perſuadé qu'il ne releveroit pas de cette maladie, il fit venir Mébodès, ſeigneur Perſe, en qui il mettoit ſa principale confiance. Il lui déclara qu'ayant réſolu de laiſſer ſa couronne à Choſ-

JUSTINIEN. An. 531.

roës le troiſiéme de ſes fils, il craignoit qu'après ſa mort ſes intentions ne fuſſent pas ſuivies. *Mettez-moi ſeulement entre les mains*, lui répondit Mebodès, *un acte authentique de vos dernieres volontés ; je ſuis bien sûr que les Perſes n'oſeront le contredire.* Cabade lui dicta un teſtament par lequel il déclaroit Choſroës ſon ſucceſſeur ; & mourut le cinquiéme jour de ſa maladie, après un regne de quarante & un ans. La cérémonie des funérailles étant achevée, Caosès l'aîné de ſes fils prétendoit, ſelon la coutume, monter ſur le trône par le droit de ſa naiſſance : Mébodès s'y oppoſa, diſant que nul titre ne donnoit droit à la couronne de Perſe, ſans le ſuffrage des Seigneurs de la nation. Caosès ſe croyant aſſuré de l'affection publique, conſentit à l'élection propoſée. On aſſembla la nobleſſe du royaume. Tous les vœux ſe réuniſſoient en faveur de Caosès. Mais lorſque Mébodès eût fait la lecture du teſtament de Cabade, ce Prince abſolu & redoutable régnoit encore

avec tant d'empire ſur les eſprits, que tous d'une voix unanime proclamerent Choſroës roi de Perſe. L'hiſtoire l'appelle le grand Choſroës. Les Orientaux lui donnent le ſurnom d'Anouſchirvan, qui ſignifie *ame généreuſe*. C'eſt l'Alexandre des Perſes. Ils le préférerent pour ſes victoires, ſa grandeur d'ame & ſa haute ſageſſe à tous ſes prédéceſſeurs, ſans en excepter Cyrus. Il fut honoré du ſurnom de *Juſte*, titre plus glorieux pour un ſouverain que celui de grand. Telle eſt l'idée que les hiſtoriens Orientaux donnent de Choſroës. Les auteurs Grecs contemporains, font de ce Prince un portrait bien différent. Ne pouvant lui refuſer les qualités du Conquérant, ils lui attribuent les vices les plus odieux du Monarque, l'injuſtice, la cruauté, l'avarice, la perfidie. Ses victoires ont fait tant d'honneur aux Perſes & tant de mal aux Romains, qu'on doit également ſe défier de la flatterie des uns & de la haine des autres. Le caractère de Choſroës eſt

JUSTINIEN.
An. 531.

JUSTINIEN. An. 531.

un problême insoluble. Tant il est dangereux pour un Prince jaloux de sa gloire, d'irriter une nation sçavante, qui sçait parler à la postérité. Quoiqu'il soit injuste de s'en rapporter à des témoins ennemis, je suis cependant forcé de suivre ici les écrivains Grecs, seuls monumens que j'aie entre les mains. Mais j'avertis d'avance que je me défie moi-même de tous les traits, dont ils noircissent les actions de Chosroës. Je ne puis toutefois omettre un récit d'Agathias, qui porte beaucoup de caractères de vérité. Chosroës avide de toute sorte de gloire, se piquoit de Philosophie : il avoit fait traduire les ouvrages de Platon & d'Aristote. Sept des plus célebres Philosophes de l'Empire, qui ne pouvoient gouter les dogmes de la religion Chrétienne, & qui craignoient la rigueur des édits, se joignirent ensemble pour passer en Perse. Comme ils ne connoissoient la Perse que par la Cyropédie, & qu'ils étoient prévenus des brillantes idées de Platon, ils s'attendoient

JUSTINIEN. An. 531.

à vivre heureux dans un pays où ils verroient un roi Philoſophe, & des ſujets ſans doute vertueux. Choſroës reçut avec complaiſance cette ſçavante colonie; il les admit dans ſa familiarité la plus intime. Mais ils ne furent pas long-temps à revenir de leur enchantement. Ils s'appeçurent bien-tôt que l'affectation de Pholoſophie n'étoit dans le Prince qu'une vanité frivole, qu'il n'entendoit rien à leurs ſublimes ſpéculations, & qu'à la place des préjugés, dont il ſe prétendoit affranchi, il avoit reçu dans ſon ame tous les vices d'une éducation voluptueuſe & d'un orgueilleux deſpotiſme. Ses ſujets leur parurent la nation du monde la plus corrompue, qui ajoûtoit aux déſordres communs à tous les peuples, des uſages monſtrueux & contraires à la nature. Ils réſolurent de retourner dans leur patrie. En vain le Roi mit tout en œuvre pour les retenir; ils aimoient mieux mourir en mettant le pied ſur les terres de l'Empire, que de vivre honorés au mi-

JUSTINIEN. An. 531.

lieu des Perſes. Ils retirerent néanmoins de leur voyage un fruit très-précieux à des hommes entêtés d'Helléniſme. Dans le premier traité que Choſroës fit avec les Romains, il ſtipula en leur faveur qu'ils ne ſeroient point inquiétés au ſujet de la religion; & ſous la protection du roi de Perſe ils vécurent tranquilles au milieu de l'Empire. Peu de temps après Choſroës ſe crut avantageuſement dédommagé de leur perte. Il y avoit à Conſtantinople un mauvais médecin nommé Uranius, qui faute de ſuccès dans ſon art, s'aviſa d'arborer l'étendart de la Philoſophie. Etant extrêmement ignorant, il choiſit le Pyrrhoniſme, comme la ſecte la plus commode, qui ſans aucun frais d'étude demandoit ſeulement une impudence intrépide, une voix forte & infatigable, une extrême volubilité de langue. Avec ces heureux talens, qu'Uranius poſſédoit au plus haut dégré, il ſe fit bientôt un grand nom. Aſſis tout le jour dans les boutiques des libraires, il y débitoit ſes leçons: C'étoit dans ces réduits

réduits que s'aſſembloient alors au ſortir de table les Métaphyſiciens de Conſtantinople. Allumés par les vapeurs du vin ou de la mélancholie, ils y traitoient à grand bruit les queſtions les plus relevées, ſur la nature de Dieu, ſur l'éternité du monde, ſur l'unité de principe. La diſpute ſe tranchoit toujours par des injures ou des plaiſanteries, & les déciſions d'Uranius étoient des oracles. S'ennuyant enfin de mépriſer les richeſſes, il réſolut d'en eſſayer ; & ſur la réputation de Choſroës il jugea fort ſenſément, que la cour de ce Prince étoit la ſeule au monde, où la fortune pût attendre un Philoſophe tel que lui. Il s'inſinua par intrigue à la ſuite d'un Ambaſſadeur que l'Empereur envoyoit en Perſe. La gravité de ſon maintien & la ſingularité de ſon extérieur frappa d'abord le Roi qui voulut l'entretenir, & qui fut charmé de la profondeur de ſes connoiſſances, & de la hardieſſe de ſes déciſions. Il le mit aux priſes avec les Mages, qu'Uranius dé-

JUSTINIEN. An. 531.

JUSTINIEN. An. 531.

concerta. Il le combla de biens & d'honneurs, & lorſqu'Uranius fut revenu comme en triomphe à Conſtantinople, le Roi entretint avec lui un commerce philoſophique. Uranius ayant à raconter tant de merveilles & à montrer tant de lettres du roi de Perſe, en devint beaucoup plus inſupportable, & Choſroës demeura plus ignorant; mais plus préſomptueux qu'auparavant. Tel eſt le récit d'Agathias. Revenons aux affaires de Perſe.

LII. Incurſions des Huns. *Proc. Perſ. l. 1. c. 21. 22. Malela p. 72. Chr. Edeſſ. apud. Aſſemani.*

La nouvelle de la mort de Cabade arriva devant Martyropolis, dans le temps que Sittas & Hermogène traitoient avec le général des Perſes, pour l'engager à lever le ſiége. Cet évenement joint à la crainte des Huns, fit conſentir Merméroës à s'éloigner & à délivrer des paſſeports aux députés qu'on envoyoit à Choſroës, pour lui faire des propoſitions de paix. Les Romains donnerent pour ôtages deux officiers de marque, Martin & Sénécius; & les Perſes ſe rapprocherent de Niſibe. A peine furent-ils retirés, que les Huns Sa-

birs arriverent devant Martyropolis, comme ils en étoient convenus. N'y trouvant plus l'armée des Perses, ils se répandirent jusque dans la seconde Cilicie & dans la Commagêne ; & portant par-tout le ravage, ils avancerent jusqu'à quatre lieues d'Antioche. Comme ils retournoient chargés de dépouilles, Dorothée les attendit au passage des montagnes d'Arménie, les surprit dans plusieurs embuscades, & leur enleva une grande partie de leur butin.

JUSTINIEN. An. 531.

LIII. Négociation pour la paix. *Proc. Pers. l. 1. c. 22. Malela p. 73. 76. Theoph. p. 153. 154. Marc. chr. Jorn. success. Zon. p. 61. Chr. Edess. apud Assemani.*

Les troubles excités dans la cour de Perse au commencement du nouveau regne, disposerent Chosroës à écouter les propositions de l'Empereur. Hermogène accompagné de Rufin, d'Alexandre & de Thomas, allerent le trouver sur le bord du Tigre. Dès qu'il les vit arriver, il donna ordre de relâcher les deux ôtages. Les Ambassadeurs s'étant insinués dans l'esprit du Prince par des adorations & des flatteries, qui ne s'accordoient gueres avec l'ancienne fierté Romaine, Chosroës promit de cesser la guerre à ces

JUSTINIEN. An. 531.

conditions : *Qu'on lui compteroit onze mille livres d'or ; que le commandant des troupes de Méſopotamie ne réſideroit plus à Dara, mais à Conſtantine, comme autrefois ; que les Romains remettroient à Choſroës les forterеſſes de Pharange & de Bole, ſans qu'il fût obligé de leur rendre aucune des places dont les Perſes s'étoient emparés dans la Lazique.* Les Ambaſſadeurs conſentoient à tout, excepté au dernier article ; ils ne pouvoient, diſoient-ils, rien conclure ſur ce point, ſans s'être aſſurés de l'intention de leur Maître. Choſroës leur accorda pour cet effet un délai de ſoixante & dix jours ; & Rufin partit pour Conſtantinople, où il obtint le conſentement de l'Empereur. Pendant ſon abſence le bruit courut en Perſe que Juſtinien avoit rejetté avec indignation les conditions propoſées, & qu'il avoit même fait mourir Rufin. Sur cette fauſſe nouvelle, Choſroës s'étoit mis en marche avec ſon armée ; & il approchoit déjà de Niſibe, lorſqu'il rencontra Rufin qui revenoit en Perſe avec l'agré-

ment de l'Empereur. Cette ville fut choiſie pour les conférences, & les Ambaſſadeurs y firent apporter la ſomme ſtipulée. A peine étoit-elle déposée dans la ville, qu'on reçut un contre-ordre de Juſtinien, qui révoquoit la permiſſion qu'il avoit donnée de céder aux Perſes les places de Lazique. Cette variation de l'Empereur excita la colere de Choſroës ; il déclara qu'il n'entendroit plus à aucune propoſition. Rufin, au déſeſpoir de voir le traité rompu, & l'argent entre les mains des Perſes, ſe jetta aux pieds du Roi, le ſuppliant de lui remettre cette ſomme, & de ſuſpendre ſes opérations militaires, juſqu'à ce qu'il eût fait un nouveau voyage à Conſtantinople ; *qu'il y alloit de ſa vie ſi l'argent ne lui étoit pas rendu ; & qu'il eſpéroit amener l'Empereur à des conditions dont le Roi ſeroit ſatisfait.* Choſroës aimoit Rufin : ce négociateur étoit connu à la cour de Perſe, où il avoit été député pluſieurs fois ; il avoit gagné par des préſens l'amitié de Cabade & des

JUSTINIEN. An. 531.

principaux Seigneurs. La Reine mere de Chosroës lui étoit aussi très-favorable, parce qu'il avoit contribué à persuader à Cabade de laisser la couronne à Chosroës au préjudice de ses aînés. Elle joignit donc ses instances à celles de Rufin, & obtint de son fils qu'il rendroit l'argent, & qu'il repasseroit le Tigre, pour y attendre la réponse de Justinien. Rufin & Hermogène reprirent la route de Constantinople, & les autres Ambassadeurs se retirerent à Dara avec les onze mille livres d'or. Jaloux du grand crédit de leur collegue auprès de Chosroës, ils écrivirent à la Cour que Rufin trahissoit l'Empire. Mais l'Empereur, loin d'ajoûter foi à cette calomnie, renvoya bientôt Hermogène & Rufin avec des propositions qui furent sur le champ acceptées par Chosroës. On convint, qu'on rendroit de bonne foi de part & d'autre toutes les places prises dans cette guerre, ainsi que tous les prisonniers ; que les forteresses de Pharange, de Bole, & les mines de

Persarménie seroient remises aux Perses ; que le commandant de Mésopotamie ne résideroit plus à Dara ; qu'on laisseroit aux Ibériens, rétirés à Constantinople, la liberté de demeurer dans l'Empire, ou de retourner en Ibérie. Dans l'acte du traité, les deux Princes se donnoient réciproquement le titre de *Frere*, & promettoient de s'aider mutuellement de troupes & d'argent. Ainsi se termina cette guerre qui duroit depuis trente ans. Le traité ne fut signé qu'en 533. Dagaris qui avoit été pris en Arménie fut échangé, & rendit dans la suite des services signalés ; il défit les Huns en plusieurs rencontres, & les chassa des provinces qu'ils infestoient par leurs courses.

JUSTINIEN. An. 531.

LIV. Conspiration contre Chosroës. *Proc. Pers. l.* 1. c. 23.

Si l'on en veut croire les Auteurs Grecs, Chosroës tenoit de son pere ce caractère violent, impétueux, inquiet qui avoit fait le malheur de Cabade & de ses sujets. Dès les premiers mois du nouveau règne, les seigneurs de la Perse mécontens du gouvernement, formerent le dessein de se donner un autre Roi. Zamès,

JUSTINIEN. An. 531.

ſecond fils de Cabade, avoit gagné par ſes grandes qualités le cœur de toute la nation; mais, ſelon la loi du pays, la perte d'un œil le rendoit inhabile à porter la couronne. On réſolut de la donner au fils de Zamès, nommé Cabade ainſi que ſon ayeul. C'étoit un enfant dont Zamès devoit être le tuteur; enſorte qu'une longue minorité procureroit à la Perſe toutes les douceurs d'un heureux gouvernement. Zamès donna les mains à ce projet; & l'on n'attendoit plus qu'une occaſion de ſe défaire de Choſroës, lorſque le complot fut découvert. Choſroës fit maſſacrer Zamès & tous ſes freres avec leurs enfans mâles. Les Seigneurs qui avoient trempé dans la conſpiration furent mis à mort; & Apébede oncle du Roi ne fut pas épargné.

LV. Mort d'Adergudumbade.

L'enfant auquel on deſtinoit la royauté, ne périt pas dans ce maſſacre. Il étoit entre les mains d'Adergudumbade, qui le premier avoit reconnu Cabade pour roi, lorſqu'il étoit revenu dans ſes Etats à la tête

JUSTINIEN. An. 532.

d'une armée de Huns. Ce Seigneur puiſſant & renommé pour ſes victoires, après avoir conquis & réuni à la Perſe douze nations Barbares, s'étoit retiré dans ſon gouvernement, où il élevoit le fils de Zamès, que ſa femme avoit elle-même alaité. Choſroës n'oſant uſer de violence contre un homme de ce caractère, & comptant d'ailleurs ſur ſa fidélité, lui demanda de faire périr le jeune Cabade. Le gouverneur communiqua cet ordre cruel à ſa femme, qui ſe jettant à ſes genoux & fondant en larmes, obtint de lui qu'il épargneroit une vie pour laquelle elle étoit prête à ſacrifier la ſienne propre. Ils prirent le parti de cacher l'enfant, & de répondre au Roi que ſes ordres étoient exécutés. Ce ſecret n'étoit connu que de Varrhame leur fils & d'un eſclave. Lorſque Cabade fut devenu grand, Adergudumbade craignant quelque indiſcrétion, lui donna une ſomme d'argent & la liberté d'aller chercher un aſyle hors de la Perſe. Quelque temps après Choſroës partit pour la

JUSTINIEN. An. 531.

Lazique, & se fit accompagner de Varrhame. L'esclave qui étoit dans le secret, suivit le fils de son maître. Dans ce voyage, Varrhame découvrit tout au Roi, & ce fils dénaturé prouva ce qu'il avançoit, par le témoignage de l'esclave. Chosroës, quoique très-irrité, usa de feinte pour tirer Adergudumbade de son gouvernement, où il ne pouvoit sans péril entreprendre de le punir. A son retour, il écrivit à ce Seigneur, *qu'il alloit attaquer l'Empire par deux endroits à la fois ; qu'il marcheroit lui-même à la tête d'une des deux armées ; & que voulant lui confier l'autre, il lui ordonnoit de se rendre à la Cour ; qu'il croyoit ne pouvoir trouver dans la Perse un général plus digne de partager avec son Prince la gloire de cette expédition.* Le vieillard flatté de la confiance de son maître se mit aussi-tôt en chemin ; mais affoibli par le grand âge, il tomba de cheval, & s'étant rompu la cuisse, il fut obligé de s'arrêter dans un village. Le Roi s'y rendit comme pour le visiter, & le fit transporter

dans un château voiſin, avec ordre à ceux qu'il envoyoit pour le ſervir, de l'égorger dès qu'il y ſeroit entré. Le perfide Varrhame fut revêtu des dépouilles de ſon pere. Le jeune Cabade alla chercher aſyle à Conſtantinople, où l'Empereur le reçut avec bonté & lui fit un traitement très-honorable.

LVI. Ingratitude de Choſroës à l'égard de Mébodès.

Choſroës ne fut pas moins ingrat que ſon pere. Cabade avoit fait périr Soupharaï, le libérateur de la Perſe; Choſroës pour un ſujet très-léger fit mourir Mébodès, auquel il étoit redevable de ſa couronne. Un jour qu'il délibéroit ſur une affaire importante, il crut avoir beſoin du conſeil de Mébodès, & il chargea un courtiſan nommé Zabergane de l'aller avertir. Zabergane trouva Mébodès occupé à exercer ſes ſoldats; celui-ci lui répondit qu'auſſi-tôt après l'exercice, il ſe rendroit auprès du Roi. Le courtiſan qui haïſſoit ce Seigneur, vint rapporter au Prince, qu'il refuſoit de venir ſous prétexte d'une autre affaire. Choſroës outré de colere, fit auſſi-tôt

JUSTINIEN. An. 531.

dire à Mébodès, qu'il allât ſur le champ au trépied. C'étoit un trépied de fer, placé devant la porte du palais. Lorſqu'un homme avoit encouru l'indignation du Prince, il n'y avoit aucun temple, aucun lieu ſacré qui pût lui ſervir d'aſyle : il falloit qu'il allât s'aſſeoir ſur ce trépied pour y attendre ſa ſentence, ſans qu'il fût permis à perſonne d'approcher de lui pour lui donner aucun ſecours, ni le conſoler. Mébodès demeura pluſieurs jours dans cet état déplorable, juſqu'à ce que Choſroës le fit enlever & mettre à mort.

LVII. Comete & commencement d'une peſte de cinquante ans. *Proc. Perſ. l. 2. c. 22. Agath. l. 5. Theoph. p. 154. Cedr. p. 369. Zon. p. 61. Sigon. de imp. Occid. l. 17. Pagi ad. Bar.*

Au mois de Septembre de cette année 531 on apperçut du côté de l'occident pendant vingt jours une de ces cometes, qu'on nommoit *lampadias*, parce qu'elles reſſemblent à un flambeau qui darde vers la partie ſupérieure du ciel des rayons très-éclatans. Une ſuperſtitieuſe ignorance regarda ce phénomène comme la cauſe, ou du moins comme l'annonce d'une peſte cruelle & opiniâtre, qui commença cette année, & qui pendant cinquante ans déſola ſuc-

cessivement la plus grande partie du monde alors connu. Elle parut d'abord en Éthiopie, & de-là se répandant de proche en proche, elle réduisit en solitude des provinces entieres. Les observations les plus exactes ne purent appercevoir rien de réglé dans ses périodes, dans ses progrès, dans ses symptomes. Elle sembloit confondre toutes les saisons; meurtriere dans un pays, au même tems qu'elle disparoissoit en d'autres. On eût dit qu'elle choisissoit les familles, attaquant dans la même ville certaines maisons, tandis qu'elle n'entroit pas dans les maisons voisines. Après une tréve de quelque temps, elle revenoit comme pour achever ses ravages, saisissant ceux qu'elle avoit la premiere fois épargnés. Quelques-uns étoient attaqués à plusieurs reprises. Les plus robustes ne résistoient d'ordinaire que jusqu'au cinquiéme jour. Les habitans qui se sauvoient sains des villes infectées, périssoient seuls dans d'autres villes où le mal n'avoit pas pénétré. Plusieurs l'apportoient aux autres sans en être eux-mê-

JUSTINIEN. An. 531.

JUSTINIEN. An. 531.

mes infectés; & quoiqu'ils approchassent des malades, qu'ils les touchassent, qu'ils respirassent un air empesté, & que dans le désespoir où les jettoit le trépas de leurs proches, ils souhaitassent de les suivre au tombeau, il sembloit que la mort se refusât à leurs désirs. La maladie se manifestoit sous des formes diverses. Dans les uns elle affectoit la tête; les yeux se remplissoient de sang; le visage se couvroit de tumeurs, & le mal descendant à la gorge, les étouffoit. Les autres mouroient d'un flux de ventre; dans quelques-uns on voyoit sortir des charbons, accompagnés d'une fievre ardente. Ces charbons se formoient aux aînes, sur les cuisses, sous les aisselles, derriere les oreilles. S'ils venoient à suppuration, l'on guérissoit. S'ils conservoient leur dureté, c'étoit un signe infaillible de mort. D'autres perdoient l'esprit; ils croyoient voir des phantômes qui les poursuivoient & les battoient rudement; frappés de cette imagination, ils se barricadoient dans leurs maisons ou s'al-

loient précipiter dans la mer. Plusieurs étoient accablés d'une profonde léthargie. On en voyoit, qui sans aucun signe de maladie tomboient morts dans les rues & dans les places. On remarqua que les jeunes gens, & sur-tout les mâles périrent en plus grand nombre; les femmes paroissoient moins susceptibles de ce mal funeste.

JUSTINIEN. An. 531.

LVIII. Sédition à Antioche. *Malela p.* 72.

Les ordres que l'Empereur envoyoit par tout l'Empire de chasser des villes ceux qui ne communiquoient pas avec l'Église Catholique, exciterent de grands troubles dans Antioche. Sévere y avoit laissé beaucoup de partisans. Ils se réunirent, attaquerent à coups de pierres le palais épiscopal, accablant d'injures le saint patriarche Éphrem. Le comte d'Orient accourut avec des soldats, & dissipa à main armée les séditieux, dont plusieurs perdirent la vie. L'empereur informé de cette émeute, fit arrêter les plus coupables qui furent punis de mort.

An. 532.

LIX. Causes d'une sédition à

Mais au commencement de l'année suivante on vit éclater à Cons-

JUSTINIEN. An. 532.

Constantinople.

Proc. Perſ. l. 1. c. 24. 25. Idem. anecd. c. 12. 18. 20. 21. 29. Chr. Alex. Theoph. p. 154. 157. 158. Cod. l. 5. tit. 17. leg. 8. Vict. Tun. Evag. l. 4. c. 31. Cedr. p. 369. Marc. chr. Zon. p. 61. 62. 63. Jorn. ſucceſſ. Malela. p. 59. 74. 75. 76. Marius Avent. Ducange not. ad chron. Alex. & ad Zon. p. 56. Proc. æd. l. 1. c. 1. 2. Glycas p. 267. Manaſſé p. 66. 65. Novel. 85.

tantinople une ſédition beaucoup plus terrible. L'Empereur ſe vit ſur le point de perdre la couronne & la vie ; cette capitale de l'Empire fut inondée de ſang, & devint un champ de bataille d'autant plus affreux, que l'incendie mêla ſes ravages aux horreurs d'un cruel maſſacre. Depuis que les factions du cirque, d'abord au nombre de quatre, s'étoient réunies en deux corps, les Bleus & les Verds, leur jalouſie plus vive, parce qu'elle étoit moins partagée, s'étoit portée à des excès inouis. Animées d'une haine implacable, les deux factions s'acharnoient à s'entre-détruire. Ces chimériques intérêts étouffoient dans les cœurs les ſentimens de l'amitié, & ceux même de la religion & de la nature. Freres contre freres, ils ſacrifioient toute autre affection à celle de leur livrée : ils bravoient & les loix & les ſupplices : la paix des familles étoit troublée ; & quoiqu'un mari pût légitimement répudier ſa femme ſi elle aſſiſtoit aux ſpectacles du cirque malgré lui ; les femmes prenoient

parti contre leurs maris mêmes ; & suscitoient une guerre domestique pour l'honneur de ces frivoles combats, auxquels elles ne pouvoient prendre part que par leur opiniâtreté & par leurs querelles. La foiblesse d'esprit de l'Empereur, qui au lieu d'étouffer ces folles rivalités, y entroit lui-même, & qui avilissoit l'autorité impériale au point de favoriser de tout son pouvoir la faction Bleue, augmentoit l'animosité mutuelle, & donnoit à ces bagatelles un air d'importance. L'Impératrice de son côté se déclaroit pour la faction Verte. Des raisons plus sérieuses disposoient en général le peuple à la révolte. La faveur du Prince se partageoit entre trois favoris très-odieux ; c'étoient Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, Tribonien questeur, & Calépodius chambellan & capitaine des gardes. Le premier, sorti de la poussiere, étoit sans éducation, & tellement ignorant, qu'à peine sçavoit-il lire : mais il avoit reçu de la nature un puissant génie, capable d'apperce-

JUSTINIEN. An. 532.

voir d'un coup d'œil le point décisif des affaires, & prompt à trouver des expédiens dans les conjonctures les plus difficiles. Ces talens, qui auroient pu faire le ſalut de l'État, n'étoient employés qu'à ſa ruine. Sans crainte de Dieu, ſans égard pour les hommes; dur, violent, impitoyable; il ne travailloit qu'à s'enrichir : l'effuſion du ſang innocent, les vexations les plus odieuſes ne lui coutoient pas un ſcrupule. Ce n'étoit pas qu'il entaſsât des tréſors; après s'être occupé la matinée à inventer des moyens de piller l'Empire, il paſſoit le reſte du jour dans les excès de table ou dans des débauches plus criminelles. Tribonien de Pamphilie, fils de Macédonien, étoit au contraire le plus ſçavant homme & le plus grand juriſconſulte de ſon ſiecle, enjoué, poli & du plus agréable commerce : mais poſſédé de l'amour des richeſſes, il vendoit la Juſtice; & le Prince ſe repoſant ſur lui de la rédaction de ſes loix; il en faiſoit un honteux trafic, inventant des loix nouvelles, abro-

geant ou altérant les anciennes au gré de ſon avarice. Calépodius déjà puiſſant ſous Anaſtaſe, avoit toute l'inſolence qu'inſpire la faveur à une ame dure & hautaine. Le peuple gémiſſoit, & la matiere étoit préparée pour s'embraſer à la premiere étincelle.

LX. Le peuple ſe ſouleve avec fureur.

Le treizieme de Janvier, l'Empereur aſſiſtant aux jeux du cirque, il s'éleva une querelle entre les deux factions : elles en vinrent aux mains. Les Verds ſe plaignoient de la partialité du Prince ; ils l'accabloient d'injures : quelques audacieux s'écrierent : *Plût à Dieu que Sabatius ne fût jamais venu au monde, il ne nous auroit pas laiſſé un fils injuſte & ſanguinaire.* Le lendemain Eudémon, préfet de la ville, ayant recherché les auteurs de ce tumulte, en fit arrêter ſept, dont quatre eurent ſur le champ la tête tranchée; trois furent condamnés à être pendus. Le premier fut exécuté ; les deux autres étant déjà attachés à la potence, le bois rompit par deux fois ; l'un étoit de la faction Bleue, l'autre de la Verte. Les deux factions ſe réunirent pour les

JUSTINIEN An. 532.

défendre; une troupe confuse courut au palais demander leur grace à l'Empereur, qui se tint renfermé sans vouloir répondre. Cependant des moines d'un monastere voisin enleverent ces deux hommes, leur firent passer le Détroit, & les enfermerent dans l'église de S. Laurent, qui étoit un asyle inviolable. Le Préfet envoya des soldats pour garder l'église, & empêcher les criminels de s'évader. Les factieux ne pouvant obtenir une réponse de l'Empereur, coururent à la maison du Préfet, demandant la délivrance de ces deux misérables; & comme, au lieu de les satisfaire, il fit sortir ses gardes pour les dissiper, on se jetta sur les gardes, on les tailla en piéces, on courut aux prisons dont on enfonça les portes; on mit le feu à la maison du Préfet, & la flamme poussée par un vent violent se communiqua aux édifices voisins, ensorte qu'en peu de temps une grande partie de la ville fut embrasée. La vile populace, au lieu d'éteindre le feu, se joignit aux séditieux pour

profiter du pillage. La nuit ſe paſſa dans un affreux déſordre. Les principaux citoyens abandonnant leur fortune pour ſauver leur vie, s'enfuirent au-delà du Détroit, laiſſant la ville en proie aux fureurs d'une multitude effrénée. Au milieu du bruit des flammes & du fracas des maiſons qui s'écrouloient, on entendoit de toutes parts crier, *Victoire* : c'étoit le ſignal dont les factieux étoient convenus pour ſe reconnoître. Cette ſédition en prit le nom ; & les Auteurs l'appellent communément la ſédition des *Victoriats* ou de la *Victoire*.

JUSTINIEN. An. 532.

LXI. Suite de la ſédition.

Les trois jours ſuivans ſe paſſerent dans les mêmes horreurs. Tout retentiſſoit de cris, de blaſphêmes, d'injures outrageantes contre l'Empereur & ſes Miniſtres. On bruloit, on pilloit, on maſſacroit ceux qu'on croyoit attachés à la Cour, & l'on traînoit leurs cadavres au travers de la ville pour les aller jetter dans la mer. Conſtantiole & le patrice Baſilide lieutenant d'Hermogène, maître des offices, eurent aſſez de réſo-

JUSTINIEN. An. 532.

lution pour ſortir du Palais : ils étoient eſtimés du peuple qui ne les confondoit pas avec les autres courtiſans. S'étant préſentés aux ſéditieux : *Que demandez-vous?* leur dirent-ils : mille voix crierent auſſitôt : *Jean de Cappadoce, Tribonien, Eudémon & Calépodius.* L'Empereur crut appaiſer la ſédition en éloignant les objets de la haine publique. Sans abandonner ces officiers à la fureur du peuple, il les dépouilla de leurs charges, pour en revêtir le patrice Phocas, Baſilide & Triphon. Mais cette condeſcendance loin de calmer les ſéditieux, ne fit que les rendre plus fiers & plus inſolens. Ils coururent à la maiſon de Probus, neveu d'Anaſtaſe, lui demandant des armes & lui donnant le titre d'Auguſte. Probus ne paroiſſant point, on mit le feu à ſa maiſon, qui ne fut brûlée qu'en partie, parce que les furieux s'étant retirés on eut le tems d'éteindre l'incendie. Hypace & Pompée, les deux autres neveux d'Anaſtaſe, étoient alors dans le palais avec l'Empereur, qui conçut

contre eux des ſoupçons, & leur ordonna de ſe retirer. Comme ils craignoient que cette affection populaire pour la famille d'Anaſtaſe, ne les mît eux-mêmes en danger par l'offre de la couronne impériale, ils ſupplierent l'Empereur de leur permettre de ne pas l'abandonner dans un ſi grand péril. Leurs inſtances ne firent qu'augmenter la défiance; ils reçurent ordre de ſortir ſur le champ.

JUSTINIEN. An. 532.

LXII. Béliſaire attaque les ſéditieux.

Cependant Béliſaire ayant fait venir les troupes cantonnées dans les villes voiſines, ſe mit à leur tête, ſe fit jour au travers de la multitude mutinée, & en tua un grand nombre, ſans épargner les femmes, qui du haut des toits lançoient ſur les ſoldats des pierres, des tuiles, & tout ce qui leur tomboit ſous la main. Les rebelles ne pouvant ſoutenir cette attaque, s'enfermerent dans l'octogone: c'étoit une baſilique environnée de huit portiques. Les ſoldats y mirent le feu, qui conſuma les égliſes & les autres bâtimens d'a-

JUSTINIEN. An. 532.

lentour. Bélisaire qui ne vouloit pas faire un bucher de toute la ville, fit retirer ses troupes ; & les factieux étant sortis de l'octogone, allerent bruler le palais de la Magnaure à l'extrémité occidentale de la ville.

LXIII. Théodora rassure l'Empereur.

La nuit du Samedi au Dimanche dix-huitiéme de Janvier se passa dans le palais en délibérations. L'Empereur avoit déjà fait porter dans un vaisseau tout ce qu'il avoit d'argent, il songeoit à s'enfuir à Héraclée en Thrace, & à laisser Mondon & Constantiole avec trois mille hommes pour défendre le palais. Presque tous les officiers étoient de même avis. Théodora aussi intrépide que Bélisaire, les fit rougir de leur timidité : *Dans les grands périls*, leur dit-elle, *les lâches fuient, les ames courageuses résistent ; & soit qu'elles les surmontent, soit qu'elles y succombent, leur gloire est égale. Je ne vois rien de plus contraire à nos intérêts que la fuite. Il n'est pas nécessaire de vivre ; la mort est inévitable ; mais il est nécessaire de ne pas survivre*

survivre à son honneur. Un Empereur qui traîne dans l'exil une vie ignominieuse, ne vaut pas un homme mort. Me préserve le ciel de vivre un seul jour, dépouillée de cette pourpre dont il m'a revêtue. Pour vous, Prince, si vous êtes résolu de fuir, partez; voilà des vaisseaux; la Propontide vous ouvre son sein. Mais prenez garde qu'en cherchant les douceurs de la vie, vous ne trouviez les opprobres de la mort. Je ne vous suivrai pas, je n'abandonnerai point ce palais. Le trône est le tombeau le plus glorieux. Ces paroles ranimerent les courages abbatus; on ne songea plus qu'à se défendre dans le palais en cas d'attaque. La plûpart des soldats, ceux même de la garde du Prince, étoient mal intentionnés; mais ils ne se déclaroient pas & attendoient l'issue du soulevement. L'Empereur ne comptoit que sur Bélisaire & sur Mondon. Le premier étoit maître de tous les officiers & de tous les soldats, qui avoient servi sous ses ordres dans la guerre de Perse, & dont il avoit gagné les cœurs. Mondon arrivé de-

JUSTINIEN. An. 532.

JUSTINIEN. An. 532.

puis peu à Conſtantinople, y avoit amené un grand nombre d'Érules, attachés à ſa perſonne. Ces deux braves Capitaines offrirent à l'Empereur de le conduire au cirque, & de le défendre des inſultes du peuple, ou de mourir à ſes pieds.

LXIV. Hypace proclamé Empereur.

Tandis qu'on délibéroit dans le conſeil, les ſéditieux continuoient leurs ravages. Au point du jour, le bruit ſe répand dans la ville qu'Hypace & Pompée ont été chaſſés du palais, & que l'Empereur s'eſt ſauvé à Héraclée avec ſa femme Théodora. Auſſi-tôt le peuple court en foule à la maiſon d'Hypace : on le conduit par force à la place publique, ſuivi de ſa femme, eſtimée de toute la ville pour ſa chaſteté & ſa vertu. Prévoyant les ſuites du funeſte honneur qu'on vouloit faire à Hypace, elle employoit tous ſes efforts pour le retenir : fondant en larmes, appellant ſes amis à ſon ſecours, elle s'écrioit d'une voix lamentable qu'on traînoit Hypace à la mort. On la ſépara avec peine de ſon mari qu'elle tenoit embraſſé. Lorſ-

qu'on fut arrivé à la place de Conſtantin, on fit monter Hypace ſur les degrés de la ſtatue; on l'éleva ſur un bouclier. Tous le proclamerent Auguſte; faute de diadême & malgré ſa réſiſtance, on lui poſa ſur la tête un collier d'or. Les Sénateurs, qui ne ſe trouvoient pas alors avec l'Empereur, entraînés par la fougue populaire, le reconnurent pour Empereur; pluſieurs même étoient d'avis d'attaquer ſur le champ le palais. Mais un des principaux d'entr'eux, nommé Origène, ſoit qu'il parlât de bonne foi, ſoit qu'il voulût ſauver Juſtinien, leur repréſenta : Qu'*avant que d'entreprendre une action ſi déciſive, il falloit ſe mettre en état de tenir tête aux forces de l'Empereur. Songeons*, dit-il, *à fournir des armes à cette multitude, qui n'en a point encore d'autres, que ſon animoſité & ſon courage. Un ſage délai nous ſervira mieux qu'un emportement précipité. Juſtinien n'eſt pas hors du palais, comme le peuple ſe l'imagine; mais il balance; & bientôt ſans doute il ſe tiendra heureux*

JUSTINIEN. An. 532.

JUSTINIEN An. 532.

de s'échapper pour ſauver ſa vie. Si nous ne nous preſſons pas de combattre, nous vaincrons ſans combat. Hypace lui-même qui commençoit à ſouffrir ſur ſa tête la couronne impériale, fut de cet avis, & donna ordre qu'on le conduisît au cirque, où il s'aſſit ſur le trône du Prince. Enfermer ainſi les ſéditieux dans le cirque, où il étoit facile de les envelopper & de les prendre comme dans un filet, c'étoit une action ſi imprudente, que pluſieurs ont cru qu'Hypace avoit en effet deſſein de les livrer à l'Empereur.

LXV. Juſtinien ſe préſente au peuple,

Voilà ce qui ſe paſſoit dans une partie de la ville. Juſtinien qui n'en étoit pas encore inſtruit, animé par le courage de ſa femme, ſortit eſcorté de ſes gardes & d'un grand nombre d'autres ſoldats, auxquels il avoit défendu de s'emporter à aucune violence. Il tenoit entre ſes mains le livre des évangiles, comme pour lui ſervir de ſauve-garde, & dans un moment il ſe vit environné d'un peuple innombrable. Alors élevant ſa voix : *Par ce livre ſacré*, leur

dit-il, *je proteste que je vous pardonne l'offense que vous me faites, & qu'aucun de vous n'en sera recherché, si vous rentrez dans le devoir. Vous êtes innocens ; je suis le seul coupable. Ce sont mes péchés qui m'ont attiré ce malheur, en fermant mes oreilles à vos plaintes légitimes.* Ce ton dévot plus capable d'animer l'insolence que de la désarmer, ne lui attira que du mépris ; on l'accabloit d'injures, & déjà les plus audacieux le menaçoient des dernieres violences, lorsqu'il prit le parti de rentrer dans le palais.

LXVI. Conduite d'Hypace.

Hypace qui craignoit un revers, & qui à tout évenement vouloit se mettre à couvert de la part de l'Empereur, lui envoya secrettement son confident Éphrémius, pour lui dire qu'il avoit eu l'adresse de rassembler les séditieux dans le cirque, & que le Prince étoit maître d'en disposer à son gré. Le messager approchant du palais rencontra Thomas médecin de Justinien, qui ayant appris de lui où il alloit, lui dit qu'il pouvoit s'en épargner la peine ; que

JUSTINIEN An. 532.

l'Empereur étoit parti, & qu'il faisoit voile vers Héraclée. Éphrémius retourna aussi-tôt trouver Hypace: *Dieu*, lui dit-il, *vous donne l'Empire ; Justinien y a renoncé ; il abandonne Constantinople.* Ces paroles tranquilliserent Hypace ; il se trouva plus à son aise sur le trône & commença d'écouter avec plaisir les acclamations dont on l'honoroit, & les malédictions dont on chargeoit Justinien. En même temps deux cens jeunes hommes, qui venoient de piller l'arsenal de Constance, arriverent bien armés & couverts de cuirasses, promettant de forcer le palais & d'y établir Hypace.

LXVII. Horrible massacre.

Bélisaire résolu de périr ou de venger l'Empereur, se fit accompagner des soldats dont il étoit assuré, & voulut sortir du palais. Mais les gardes de la porte, qui balançoient encore sur le parti qu'ils devoient prendre & qui attendoient l'évenement, lui refuserent le passage. Il retourna vers l'Empereur, lui dire que tout étoit perdu & que ses propres gardes le trahissoient. Justinien

JUSTINIEN. An. 532.

lui conſeilla de ſortir par la porte d'airain, dont le veſtibule s'ouvroit ſur une rue qui conduiſoit au cirque. Béliſaire marcha de ce côté-là & arriva au cirque au travers des décombres & des débris des maiſons ruinées par l'incendie. Mondon, Conſtantiole, Baſilide & Narsès, chacun à la tête d'une troupe de ſoldats, entrerent auſſi par différentes portes. Lorſqu'ils arriverent, le peuple étoit déjà diviſé en deux partis. Le chambellan Narsès avoit par ſes émiſſaires regagné à force d'argent une partie de la faction Bleue; les uns crioient de toute leur force, *Vivent l'Empereur Juſtinien & l'Impératrice Théodora*; tandis que les autres crioient, *vivent Hypace & Pompée*; en même temps ils ſe battoient avec fureur. Mais ils furent bien-tôt confondus enſemble par un ſanglant carnage. Béliſaire & les autres fondent ſur eux; on les perce de traits; on les charge à grands coups d'épée. Tout fuit; on ſe preſſe, on ſe renverſe, on s'écraſe. Les portes trop étroites pour donner paſſage à

JUSTINIEN. An. 532.

tant de fuyards à la fois, laissent aux soldats le temps de les massacrer. Trente mille hommes périrent dans cette fatale journée; & ce fut principalement au zéle & au courage de Bélisaire disgracié, que Justinien fut redevable de sa conservation.

LXVIII. Punition des coupables,

A la vûe de cet horrible spectacle, Hypace glacé de frayeur ne trouvoit pas assez de forces pour prendre la fuite. Boraïde & Juste, freres de Germain & neveux de Justinien, monterent à lui, le précipiterent du trône dans l'aréne, & le traînerent à Justinien avec son frere Pompée, qu'on trouva armé d'une cuirasse sous sa robe. Ces malheureux se jetterent aux pieds de l'Empereur, & voulant profiter de la feinte dont ils avoient fait usage : *Seigneur*, lui dirent-ils, *nous sommes enfin venus à bout, mais non sans peine, de rassembler vos ennemis dans le cirque, pour les livrer à votre vengeance. Fort bien*, répondit l'Empereur ; *mais si vous sçaviez vous en faire obéir, que ne m'avez-vous rendu ce service, avant qu'ils eussent brûlé*

& ſaccagé la ville? Il commanda à ſes gardes de les conduire dans la priſon du palais. On les enferma dans le même cachot. Pompée qui n'avoit jamais éprouvé aucun revers s'abandonnoit aux gémiſſemens & aux larmes. Hypace plus accoutumé aux diſgraces, lui reprochoit ſa foibleſſe, diſant *que les pleurs étoient indignes de ceux qui mouroient innocens, qu'on les avoit malgré eux enveloppés dans la révolte, & qu'ils n'étoient coupables que d'avoir mérité l'affection du peuple.* Le lendemain on les étrangla dans la priſon, & leurs cadavres furent jettés dans la mer. Celui d'Hypace ayant été rejetté ſur le rivage, l'Empereur le fit enterrer dans le lieu deſtiné à la ſépulture des criminels. Quelques jours après il permit à ſes parens de le tranſporter dans l'égliſe de ſainte Maure. On confiſqua ſes biens, ainſi que ceux de Pompée & des autres Sénatéurs qui avoient pris part à la rébellion. Thomas le médecin qui avoit trompé Éphrémius eut la tête tranchée; Ephrémius

JUSTINIEN. An. 532.

fut exilé à Alexandrie. De dix-huit perſonnes qui portoient le titre d'Illuſtres, les uns furent bannis, les autres ſe renfermerent dans des aſyles ou des monaſtères. On nomme entr'eux un certain Euloge, qui de tailleur de pierre s'étant fait anachoréte, & ayant trouvé un tréſor dans une caverne, avoit quitté ſa ſolitude pour venir à Conſtantinople, & s'étoit avancé juſqu'à la dignité de Patrice & de Préfet du prétoire. Engagé dans cette malheureuſe ſédition, il prit la fuite ; & dépouillé de tous ſes biens il retourna dans ſa cellule, où il mourut ſaintement après une auſtère pénitence. Dans la ſuite, l'Empereur fit grace aux enfans d'Hypace, de Pompée & de tous les autres. Il leur rendit même les biens de leurs peres, excepté ceux dont il avoit fait donation. Probus étoit en grand péril : on lui avoit offert l'Empire ; & quoiqu'il n'eût pas répondu aux vœux du peuple, on l'accuſoit d'avoir tenu contre l'Empereur des diſcours injurieux. Sa cauſe fut exa-

minée dans le conseil en présence du Prince ; il fut jugé coupable, & on alloit prononcer sa sentence, lorsque Justinien prit en sa main les piéces du procès, & les déchirant : *Je vous pardonne*, dit-il à Probus, *tout ce que vous avez dit & fait contre moi. Priez Dieu qu'il vous fasse la même grace.* Tout le conseil donna de justes éloges à la clémence de l'Empereur.

JUSTINIEN An. 532

LXIX. Tranquillité reudue à Constantinople.

Le Mardi vingt-deuxiéme de Janvier, qui étoit le dixiéme jour depuis le commencement de la sédition, un profond silence régnoit dans la ville ; les rues étoient désertes ; les boutiques des marchands demeurerent fermées, ainsi que les tribunaux. Le peuple étonné lui-même des excès auxquels il s'étoit porté, restoit presque immobile, comme un furieux épuisé par un violent accès. Constantinople étoit dans le même état où l'auroit laissée l'ennemi le plus barbare, après l'avoir prise d'assaut & saccagée. L'église de sainte Sophie, l'Augusteon, la salle du Sénat, le Prétoire, plusieurs portiques ; le

JUSTINIEN. An. 532.

veſtibule du palais nommé Chalcé, parce qu'il étoit couvert d'airain doré, deux autres palais, le dépot des archives & des regiſtres publics, les bains de Zeuxippe, pluſieurs égliſes, pluſieurs hôpitaux, quantité de maiſons particulieres, n'étoient plus que des amas de ruines fumantes; & ce qui étoit plus déplorable, les malades renfermés alors dans les hôpitaux avoient été dévorés par les flammes avec les édifices. L'Empereur mit ſur le champ la main à l'œuvre pour relever tant de ſuperbes bâtimens. La plus grande perte étoit celle de l'égliſe de ſainte Sophie. Ce fut auſſi celle que l'Empereur voulut réparer avec plus de magnificence. Il en coûta ſix années de travaux continuels, pouſſés avec la plus grande activité. Nous tâcherons de donner une idée de ce célebre édifice, quand nous ferons l'hiſtoire de l'année où il fut achevé. Pour fournir à tant de dépenſes, Juſtinien fut obligé d'avoir recours aux reſſources les plus fâcheuſes. Ce fut alors qu'il ſupprima les penſions

des Professeurs, honteuse économie, qui réduisit les Lettres au silence, & qui introduisit, dit Zonaras, l'ignorance & la barbarie.

LXX. Précautions de l'Empereur.

L'Empereur fit publier dans tout l'Empire la victoire qu'il avoit remportée sur les rebelles : vanité mal entendue ; puisqu'il est beaucoup plus glorieux à un Prince de ne jamais essuyer de rébellion, que d'en sortir victorieux. Il fit construire des moulins, des greniers & des citernes dans l'enceinte du palais, pour y trouver en cas de révolte, ce qui étoit nécessaire à la subsistance. Il chargea le Préfet de la ville de rechercher sur-tout & de punir plus sévérement ceux de la faction Bleue, qui malgré la faveur dont il les avoit honorés, s'étoient joints aux séditieux. Pour détruire ces funestes jalousies, le parti le plus sage & le seul efficace, auroit été d'interdire absolument les jeux du cirque. Il paroît du moins que sous le reste du règne de Justinien ils ne furent que rarement célébrés ; l'histoire n'en parle point dans les

JUSTINIEN. An. 532.

quinze années ſuivantes, juſqu'à une nouvelle ſédition qui s'éleva dans le cirque en 547. La porte du cirque, par laquelle on tranſporta les cadavres de ceux qui avoient péri dans cet affreux carnage, fut nommée *la porte des morts*. Je crois que ce fut le ſouvenir de cette cruelle émeute, qui porta le Prince quelques années après à défendre à quelque particulier que ce fût de fabriquer des armes offenſives ou défenſives, ne permettant cette fabrique qu'aux ouvriers publics employés dans les arſénaux; il condamna ceux-ci à des peines rigoureuſes, s'ils étoient convaincus d'en avoir vendu aucune. Lorſque la tranquillité fut revenue, l'Empereur ne tarda pas longtemps à rétablir Jean de Cappadoce & Tribonien dans leur premiere dignité. Phocas & ſon ſucceſſeur Baſſus n'occuperent que peu de temps la place de Préfet du prétoire, quoique leur vertu les en rendît beaucoup plus dignes que Jean de Cappadoce. L'hiſtoire ne parle plus de Calépodius. Si l'on en veut croire

JUSTINIEN. An. 532.

Procope dans ſes anecdotes, Eudémon fut dans la ſuite intendant de l'Empereur, qui après ſa mort s'empara de ſes biens au préjudice des légitimes héritiers.





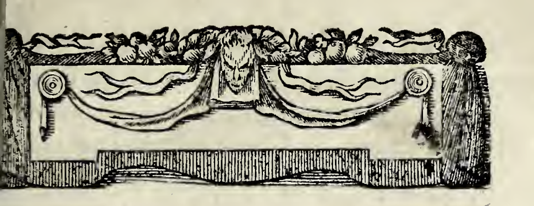
SOMMAIRE
DU
QUARANTE-DEUXIEME LIVRE.

I. *ETAT de l'Afrique ſous les rois Vandales.* II. *Succeſſion des rois Vandales.* III. *Hildéric détrôné par Gélimer.* IV. *Lettres réciproques de Juſtinien & de Gélimer.* V. *Juſtinien propoſe la guerre dans ſon conſeil.* VI. *Jean de Cappadoce s'oppoſe à la guerre.* VII. *L'Empereur ſe détermine à la guerre.* VIII. *La Tripolitaine & la Sardaigne ſe détachent des Vandales.* IX. *Deſcription de l'armée & de la flotte.* X. *Départ & voyage de Béliſaire.* XI. *Suite du voyage.* XII. *Arrivée en Sicile.* XIII. *Deſcente en Afrique.* XIV. *Naiſ-*

ſance d'une fontaine abondante. xv. *Premiers ſuccès de Béliſaire.* xvi. *Marche vers Carthage.* xvii. *Mort d'Hildéric.* xviii. *Défaite d'Ammatas.* xix. *Béliſaire encourage ſes ſoldats.* xx. *Fuite de Gélimer.* xxi. *Béliſaire arrive à Carthage.* xxii. *Approche de la flotte.* xxiii. *Entrée de Béliſaire dans Carthage.* xxiv. *Tranquillité dans la ville.* xxv. *Belle action de Diogène.* xxvi. *Gélimer implore en vain le ſecours de Theudis.* xxvii. *Conduite des Maures dans cette guerre.* xxviii. *Zazon revient en Afrique.* xxix. *Tentative de Gélimer ſur Carthage.* xxx. *Béliſaire marche aux ennemis.* xxxi. *Bataille de Tricamare.* xxxii. *Gélimer abandonne ſon camp.* xxxiii. *Suites de la victoire.* xxxiv. *Mort de Jean l'Arménien.* xxxv. *Gélimer aſſiégé ſur une montagne.* xxxvi. *Tréſors de Gélimer entre les mains de Béliſaire.*

XXXVII. *Les isles se rendent aux Romains.* XXXVIII. *Les Goths disputent la possession de Lilybée.* XXXIX. *Misere de Gélimer assiégé.* XL. *Lettres de Pharas & de Gélimer.* XLI. *Gélimer se rend.* XLII. *Bélisaire le reçoit à Carthage.* XLIII. *Bélisaire injustement soupçonné.* XLIV. *Révolte des Maures.* XLV. *Triomphe de Bélisaire.* XLVI. *Gélimer présenté à Justinien.* XLVII. *Anéantissement des Vandales.* XLVIII. *Réglemens pour l'Afrique.* XLIX. *Réparation des villes.* L. *Rétablissement de la religion en Afrique.* LI. *Faste & grand pouvoir de Théodora.* LII. *Jean Cottistis révolté & massacré.*





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

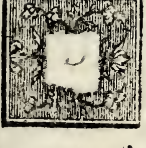
****

LIVRE QUARANTE-DEUXIEME.

JUSTINIEN.

JUSTINIEN. An. 532.

I. État de l'Afrique sous les rois Vandales. *Proc. Vand. l. 2. c. 6.*

URANT le cours des négociations qui devoient terminer la guerre entre les Romains & les Perses, Justinien s'occupoit d'un projet encore plus important. Il songeoit à chasser les Vandales de l'Afrique, & à remettre l'Empire en possession

JUSTINIEN. An. 532.

Grotius proleg. ad hist. Goth.

de cette riche & vaste contrée. Genséric s'en étoit rendu maître depuis le détroit de Cadis jusqu'à la Cyrénaïque ; il y avoit ajoûté les isles de Corse & de Sardaigne ; & toute la puissance Romaine n'avoit pû lui arracher sa proie. Zénon se vit obligé de conclure avec lui un traité de paix perpétuelle ; & si les grandes qualités de ce conquérant eussent passé à ses successeurs, les Vandales se seroient vûs en moins d'un siécle maîtres de la Sicile, de l'Italie & de la Grece. Mais loin d'acquérir de nouvelles forces, ils perdirent en peu de temps celles qu'ils avoient apportées. Cette chaleur martiale concentrée dans le cœur de ces peuples par les frimats du nord, se dissipa peu à peu sous les climats méridionaux. Les vainqueurs avoient reçu en propriété chacun leur part de la conquête, contre l'ancienne coutume des Germains, dont César fait l'éloge. De-là vinrent le luxe & l'avarice, qui efféminerent leur courage. La terre & la mer leur fournissoient toutes les délices de la vie ;

ils changerent leur façon de vivre ; ils eurent de grandes habitations, des bains, des tables ſomptueuſes, des habits tiſſus d'or & de ſoie. Les ſpectacles, les tournois faiſoient leur occupation la plus ſérieuſe, & la chaſſe leur unique travail. De tous les arts ils ne cultivoient que la muſique & la danſe : ils avoient paſſé ſans aucun milieu d'une férocité barbare à une languiſſante molleſſe. La plûpart ne choiſiſſoient pour demeure que des ſituations délicieuſes, de riantes campagnes plantées d'agréables vergers, & arroſées de ruiſſeaux & de fontaines. Ils épouſerent des Africaines, ſpirituelles, voluptueuſes, adroites à ſubjuguer leurs maris : ils ne ſe contenterent pas de ces femmes ; ces peuples ſobres, chaſtes, auſtères à leur arrivée ſe plongerent ſans réſerve dans l'ivreſſe des plaiſirs ; & l'Afrique vaincue ſe vengea en leur communiquant tous ſes vices.

II.
Succeſſion des rois Vandales.

La politique de Genſéric ſe trompa dans l'ordre qu'il établit pour ſa ſucceſſion. Il avoit ordonné de met-

JUSTINIEN. An. 532.

Proc. Vand. l. 1. c. 8. 9. Theoph. pag. 159. Isid. chr. Vand. Zon. T. 2. p. 64. & ibi Cang.

tre toujours sur le trône celui de ses descendans qui se trouveroit le plus âgé, sans avoir égard à la ligne de primogéniture. Son dessein étoit de donner à son peuple des Souverains plus sages & plus expérimentés, & il remplit sa maison d'assassinats. Hunéric pour faire tomber la couronne à son fils Hildica, fit massacrer ses freres & leurs enfans mâles. Cruel persécuteur, il s'abbreuva du sang des Catholiques avec plus de fureur que son pere. Lâche & voluptueux il ne sçut point faire d'autre guerre. Les Maures révoltés s'emparerent du mont Aurase en Numidie, & s'y maintinrent jusqu'à la fin du royaume des Vandales. Ce mauvais Prince, acharné pendant les huit ans de son règne à la destruction de sa famille, n'avoit pû cependant faire périr deux des fils de son frere Genzon. Gondamond l'aîné des deux lui succéda par le privilége de l'âge. Il traita humainement les orthodoxes ; fit ouvrir leurs églises & rappella leurs évêques. Il combattit les Maures,

mais avec si peu de succès, que ceux-ci se rendirent maîtres de toute la côte, depuis le détroit de Cadis, jusqu'à Césarée. Etant mort de maladie après onze ans & neuf mois de règne, il eut Trasamond son frere pour successeur. Ce nouveau Prince faisoit espérer un règne doux & heureux; il étoit bien fait de sa personne, généreux, spirituel; il aimoit les lettres; il n'employa d'abord que la séduction des récompenses & l'attrait des honneurs & des graces pour engager les Catholiques à l'apostasie. Mais voyant le peu de succès de ses artifices, il devint furieux & ne mit plus en œuvre que les rigueurs & les supplices. Son mariage avec Amalfride sœur du grand Théodoric, le rendit maître de Lilybée en Sicile. Il vécut en paix avec Anastase, & mourut la vingt-septieme année de son règne, du chagrin que lui causa une grande défaite de son armée vaincue par les Maures.

III. Hildéric détrôné par Gélimer.

Hildéric fils d'Hunéric monta sur le trône le 24 de Mai de l'an 523.

JUSTINIEN. An. 532.

Proc. Perſ. l. 1. c. 9. Iſid. chr. Vand. Caſſiod. var. l. 9. ep. 1. Theoph page 159. Jorn. de reb. Get. c. 33. Malela p. 68. Zon. T. 2. p. 65. Manaſſe. p. 64.

Traſamond au lit de la mort, portant juſque dans le tombeau la haine dont il étoit animé contre les orthodoxes, l'avoit forcé de jurer que lorſqu'il ſeroit roi il n'ouvriroit pas les égliſes des Catholiques, & qu'il ne rappelleroit pas leurs évêques exilés. Hildéric conſervant dans ſon cœur les inſtructions qu'il avoit reçues de ſa mere Eudocie, ne ſe crut pas obligé de garder ce ſerment impie. Mais par une fauſſe ſubtilité il crut l'éluder, en ne prenant la couronne qu'après avoir rappellé les Évêques & fait ouvrir les égliſes. Ce Prince étoit doux, affable, bienfaiſant; mais ſi timide qu'il ne pouvoit entendre parler de guerre. Il chargea ſon frere Hoamer du commandement des armées. Hoamer remporta pluſieurs victoires ſur les Maures, & ſa valeur étoit ſi renommée, que les Vandales lui donnerent le ſurnom d'Achile. Cependant l'armée Vandale reçut un affront ſignalé ; elle fut taillée en piéces par les Maures de la Byzacène que commandoit Antalas. Hildéric dès le

vivant

JUSTINIEN. An. 532.

vivant de Juſtin avoit contracté avec Juſtinien une amitié très-étroite, & les deux Princes entretenoient cette liaiſon par des ambaſſades fréquentes & des préſens réciproques. Le roi des Vandales s'attendoit à recevoir bientôt des preuves de cette bonne intelligence par les ſecours dont il croyoit qu'il auroit inceſſamment beſoin contre les Goths d'Italie. Sur le ſoupçon d'une conſpiration formée contre lui, il avoit fait enfermer Amalfride & maſſacrer les Goths qui avoient en grand nombre ſuivi cette Princeſſe en Afrique. Théodoric étoit mort avant que d'avoir pû en tirer vengeance. Athalaric ſon ſucceſſeur demandoit une ſatisfaction éclatante, & menaçoit d'une ſanglante guerre. Mais Hildéric ſe vit attaqué par un ennemi beaucoup plus proche, & dont il n'avoit aucun ſoupçon. Gélimer fils de Gélaride, petit-fils de Genzon & arriere-petit-fils de Genſéric, tenoit le premier rang à la cour. C'étoit l'héritier préſomptif de la couronne; comme le plus âgé des Prin-

JUSTINIEN An. 532.

ces du ſang royal. Il avoit toutes les qualités propres à faire une révolution : fourbe, remuant, ambitieux, hardi, il s'ennuyoit d'attendre la couronne, quoiqu'Hildéric fût dans un âge avancé. Le Roi lui-même aidoit à ſa propre perte, laiſſant Gélimer uſurper l'autorité royale, & diſpoſer de tout en ſouverain. Gélimer engagea dans ſes intérêts les plus braves d'entre les Vandales, en leur exaggérant la défaite de l'armée battue par les Maures ; il leur fit entendre que le Roi trahiſſoit la nation, & que par jalouſie contre la poſtérité de Genzon il vouloit le priver du trône, & livrer l'Afrique à Juſtinien : que c'étoit-là le ſujet de tant d'ambaſſades envoyées à Conſtantinople. Les ſeigneurs Vandales ſéduits par ces fauſſes inſinuations, ſe donnent à Gélimer. Il ſe ſaiſit d'Hildéric & de ſes deux freres Hoamer & Evagès ; il fait maſſacrer les officiers les plus attachés à leur Prince légitime, & prend le titre de Roi. Hildéric avoit régné ſept ans & trois mois ; il fut

détrôné au mois d'Août de l'an cinq cens trente.

JUSTINIEN. An. 532.

IV. Lettres réciproques de Justinien & de Gélimer.

Justinien sensible au malheur de son ami, & encore plus animé sans doute par le désir de profiter de cette occasion pour reconquérir l'Afrique, sçut mettre de son côté les apparences de douceur. Il écrivit à Gélimer pour lui représenter son crime : *Ne donnez pas*, lui disoit-il, *ce pernicieux exemple à votre successeur. Rétablissez Hildéric ; laissez à un vieillard l'ombre de l'autorité souveraine : vous en possédez déjà toute la réalité. Ne vaut-il pas mieux arriver au trône par des voies légitimes quelques momens plus tard, que de passer pour un usurpateur & pour un tyran dans toute la postérité ? Si vous attendez un héritage qui ne peut vous échapper, vous acquerrez en même temps l'alliance de l'Empire & mon amitié.* Gélimer ne répondit à cette lettre que par des cruautés. Il fit crever les yeux à Hoamer qu'il craignoit le plus, & resserrer Hildéric ainsi qu'Évagès dans une prison plus étroite, sous prétexte qu'ils

JUSTINIEN. An. 532.

vouloient s'enfuir à Conſtantinople. Un mépris ſi manifeſte des remontrances de l'Empereur, lui attira une lettre menaçante. Juſtinien lui mandoit : « Que s'il n'écoutoit ni » la voix du ſang, ni celle de la juſ» tice, du moins l'humanité l'obli» geoit de ne pas refuſer à ces mal» heureux Princes la conſolation » de venir à Conſtantinople finir » leurs jours entre les bras de leurs » amis. Que s'il s'obſtinoit à ſe » montrer gratuitement cruel, en » attendant la vengeance du ciel, il » alloit attirer ſur lui celle l'Em» pire. Qu'en le pourſuivant à ou» trance, l'Empereur, loin de rom» pre le traité fait autrefois avec » Genſéric, prétendroit le cimenter » de nouveau, puiſqu'il attaqueroit » non pas le ſucceſſeur de ce Prince, » mais l'ennemi de ſa poſtérité. » Gélimer piqué de ces menaces, répondit : « Qu'on n'avoit point de » violence à lui reprocher ; que les » Vandales indignés contre un Prin» ce qui trahiſſoit ſon pays & ſa » propre maiſon, avoient jugé à

» propos de lui ôter la couronne, » pour la donner à un autre, à qui » elle appartenoit de droit. Que cha- » que Souverain ne devant s'occu- » per que du gouvernement de ses » propres États, l'Empereur pouvoit » s'épargner le soin de porter ses » regards sur l'Afrique : qu'après » tout s'il aimoit mieux rompre les » nœuds sacrés du traité fait avec » Genséric, on sçauroit lui résister; » & que les sermens par lesquels » Zénon avoit engagé ses succes- » seurs, ne seroient pas impunément » violés. » L'Empereur irrité d'une réponse si fiere, ne songea plus qu'à terminer promptement la guerre de Perse, pour tourner toutes ses forces contre l'Afrique. Il craignoit que Gélimer ne s'appuyât du secours des Goths, maîtres de l'Italie & de la Sicile : il pria par lettres Athalaric de ne pas recevoir d'ambassade de Gélimer, & de ne pas honorer ce tyran du titre de Roi. Athalaric, quelque sujet qu'il eût de se plaindre d'Hildéric, écouta ce conseil, & refusa de donner audience aux ambassa-

deurs que lui envoyoit Gélimer.

JUSTINIEN. An. 532.

V.

Juſtinien propoſe la guerre dans ſon Conſeil.

Proc. Perſ. l. 1. c. 10. 11. 24.
Idem. ædif. l. 6. c. 4.
Theoph. p. 160.
Cod. Juſt. l. 1. tit. 27. leg. 1.
Grotius prœleg. in hiſt. Goth.
Baronius.

Dès que l'Empereur eut appris que Choſroës ſe diſpoſoit à ſigner le traité de paix, & que l'Orient étoit tranquille, il aſſembla ſon conſeil & lui fit ouverture de ſon deſſein. Il repréſenta que la conjecture ne pouvoit être plus favorable pour ſe remettre en poſſeſſion d'un riche & ancien domaine. L'inſolence du tyran, la néceſſité de venger un allié, l'affoibliſſement des Vandales qui pouvoient à peine réſiſter aux Maures révoltés, l'oppreſſion des ſujets naturels de l'Empire, les dépouilles de Rome que l'on retrouveroit à Carthage, les cris de la religion perſécutée, qui depuis tant d'années, au milieu des plus cruels ſupplices, appelloit les Romains à ſon ſecours, tous ces motifs furent préſentés avec force : « Et ſi l'on » ſe refuſoit à des raiſons ſi preſſan» tes, pouvoit-on être ſourd à la » voix de ces généreux Confeſſeurs » auxquels le tyran Hunéric avoit » fait arracher la langue juſqu'à la » racine, & qui par un prodige

» inoui parloient librement au mi-
» lieu de Conſtantinople, où ils
» s'étoient réfugiés ? Pluſieurs d'en-
» tr'eux vivent encore, diſoit-il; &
» cette merveille n'eſt-elle pas tout-
» à la fois un témoignage de la cruau-
» té des Vandales, & de la puiſſance
» divine qui déconcerte leur barba-
» rie, & qui vous exhorte à la ven-
» geance ? » Il ajoûtoit à cela les prédictions de ſaint Sabas; ce reſpectable vieillard qui avoit promis la victoire dans cette religieuſe expédition. J'aurois paſſé ſous ſilence le miracle dont il eſt ici queſtion, quoiqu'il ſoit rapporté par tous les Écrivains de ces temps-là, ſi l'Empereur ne l'eût pas atteſté à la face de tout l'Empire dans une de ſes loix, où il ſe donne lui-même pour témoin d'un fait ſur lequel il ne pouvoit ni tromper ni être trompé. Cet évenement ſurnaturel réunit ſi fortement les preuves d'une vérité hiſtorique, qu'il a été adopté par le judicieux Grotius, que l'incrédulité même n'oſeroit taxer de ſuperſtition.

JUSTINIEN An. 532.

VI. Jean de Cappadoce s'oppose à la guerre.

L'Empereur ne trouva pas dans le conſeil le même empreſſement qu'il témoignoit pour cette entrepriſe. La propoſition effrayoit la plûpart des officiers. Ils ſe rappelloient la funeſte expédition de Baſiliſque, qui après avoir perdu tant d'argent & de ſoldats, n'avoit rapporté que de l'ignominie. Le préfet du prétoire & celui de l'épargne, trembloient de voir que le tréſor public étant épuiſé par la guerre de Perſe, il faudroit fournir de nouvelles ſommes pour les frais d'une guerre ſi diſpendieuſe. La fatigue & le péril allarmoient les capitaines, qui ſans avoir eu le temps de ſe remettre de leurs longs travaux, ſe voyoient obligés de courir ſur mer de nouveaux dangers qui leur étoient inconnus, & de traverſer enſuite des ſables brûlans pour aller combattre une nation redoutable. Cependant perſonne n'oſoit contredire l'Empereur; il avoit trop clairement manifeſté ſes intentions. Enfin Jean de Cappadoce, plus hardi que les autres, rompit le ſilence, & après avoir proteſté au Prince

qu'il étoit entiérement ſoumis à ſes volontés, il lui repréſenta « l'incer- » titude du ſuccès, déjà trop prou- » vée par les malheureux efforts de » Zénon ; l'éloignement du pays, » où l'armée ne pouvoit arriver par » terre qu'après une marche de cent » quarante jours ; & par mer, qu'a- » près avoir eſſuyé les riſques d'une » longue & dangereuſe navigation, » & franchi les périls d'un débarque- » ment qui trouveroit ſans doute une » vigoureuſe oppoſition. Qu'il fau- » droit à l'Empereur près d'une an- » née pour envoyer des ordres au » camp & en recevoir des nouvel- » les : que s'il réuſſiſſoit dans la » conquête de l'Afrique, il ne pour- » roit la conſerver, n'étant maître » ni de la Sicile, ni de l'Italie : que » s'il échouoit dans ſon entrepriſe, » outre le deshonneur dont ſes ar- » mes ſeroient ternies, il attireroit la » guerre dans ſes propres États. Ce » que je vous conſeille, Prince, ajou- » ta-t-il, n'eſt pas d'abandonner abſo- » lument ce projet, vraiment digne » de votre courage ; mais de pren-

JUSTINIEN. An. 532.

JUSTINIEN. An. 532.

» dre du temps pour délibérer. Il » n'eſt pas honteux de changer d'a» vis, avant qu'on ait mis la main » à l'œuvre : lorſque le mal eſt ar» rivé, le repentir eſt inutile. »

VII. L'Empereur ſe détermine à la guerre.

Les raiſons du préfet du prétoire, & plus encore la triſteſſe & le découragement de tout le conſeil, ébranloient l'Empereur. Il étoit prêt à renoncer à ce deſſein, lorſqu'un évêque d'Orient arrivant à Conſtantinople, lui demanda audience : *Prince*, lui dit ce Prélat, *Dieu qui révele quelquefois dans les ſonges ſa volonté à ſes ſerviteurs, m'envoye ici pour vous faire des reproches, de ce que par une vaine timidité vous laiſſez l'Égliſe Catholique gémir ſous la tyrannie des Vandales : Qu'il prenne les armes, m'a-t-il dit ; je combattrai pour lui, & je le rendrai maître de l'Afrique.* Ces paroles ramenerent l'Empereur à ſa premiere réſolution : il commanda de lever des troupes, de conſtruire & d'équiper des vaiſſeaux ; il nomma de nouveau Béliſaire général de ſes armées, avec ordre de diſpoſer tout pour l'expédition d'Afrique.

JUSTINIEN. An. 532.

VIII. La Tripolitaine & la Sardaigne se détachent des Vandales.

Deux évenements imprévus confirmerent ses espérances. Un habitant de la Tripolitaine, nommé Pudentius, s'étant mis à la tête des Maures nommés Leucathes, se révolta contre les Vandales, les chassa de la province, saccagea la grande Leptis, & envoya demander du secours à l'Empereur, lui promettant de le mettre sans peine en possession de tout le pays. Justinien fit aussitôt partir un officier Érule nommé Tattimuth avec quelques troupes; & Pudentius tint parole. Gélimer se proposoit à marcher de ce côté-là, lorsqu'il fut arrêté par une nouvelle plus affligeante. Les Vandales possédoient la Sardaigne dont ils tiroient un grand tribut. Elle étoit alors gouvernée par un officier Goth attaché depuis long-temps au service des Vandales. Il se nommoit Godas, homme hardi, entreprenant, & qui s'étoit jusqu'alors distingué par son zéle pour Gélimer. Il s'ennuya de recevoir des ordres, & prit le parti de retenir le tribut & de se rendre souverain. Pour s'appuyer d'un puis-

JUSTINIEN. An. 532.

ſant ſecours, il écrivit à l'Empereur : *Qu'il n'avoit point perſonnellement à ſe plaindre de ſon maître ; mais que les cruautés de Gélimer lui inſpiroient une telle indignation, qu'il croiroit s'en rendre complice, s'il continuoit de lui obéir ; que préférant le ſervice d'un Prince équitable à celui d'un tyran, il ſe donnoit à l'Empereur, & qu'il le prioit de lui envoyer des troupes pour le ſoutenir contre les Vandales.* Juſtinien, pour s'aſſurer davantage de ſa ſincérité, lui dépêcha Euloge avec une lettre, dans laquelle il louoit ſon zéle pour la juſtice, & promettoit de lui envoyer inceſſamment un général & des troupes, pour le mettre en état de ne rien appréhender. Lorſqu'Euloge arriva, Godas avoit déjà pris le titre de Roi & tout l'appareil de la royauté. Il répondit au député qu'il ſeroit bien aiſe de recevoir des ſoldats ; mais qu'il n'avoit nul beſoin de général. Avant que cette réponſe fût parvenue à Conſtantinople, Juſtinien avoit déjà fait partir Cyrille avec quatre cents hommes,

pour défendre l'isle, conjointement avec Godas. Il fut prévenu par la diligence de Gélimer. Ce Prince ayant remis à un autre temps l'expédition de la Tripolitaine, ne songea qu'à recouvrer la Sardaigne. Son frere Zazon partit avec cinq mille hommes dans cent vingt barques. Il aborda au port de Carale, aujourd'hui Cagliari, prit la ville d'emblée, & tailla en piéces Godas qui périt dans le combat avec toutes ses troupes. Cyrille, après une longue navigation, trouvant les Vandales maîtres de l'isle, fit voile vers l'Afrique & se rendit auprès de Bélisaire qui étoit déjà dans Carthage.

JUSTINIEN. An. 532.

An. 533.

IX. Description de l'armée & de la flotte. *Proc. Vand. l.* 1. *c.* 11. *l.* 2. *c.* 7. 10. *Theoph. p.* 161. *Suid.* Προκόπιος.

L'hiver s'étant passé en préparatifs, la flotte & l'armée se trouverent prêtes à partir à la fin du printems de l'année suivante, sous le troisieme consulat de Justinien. Basilisque pour une pareille expédition avoit épuisé toutes les forces de l'Empire. Bélisaire ne fit embarquer que dix mille hommes de pied & six mille chevaux. Cet habile Capitaine n'ai-

JUSTINIEN. An. 533.

moit pas les grandes armées ; mais avec peu de ſoldats qu'il ſçavoit conduire & des officiers qu'il ſçavoit choiſir, il faiſoit ce que n'auroient pû faire des généraux tels que Baſiliſque à la tête de l'armée de Xerxès. Les Barbares de ſon armée, tous cavaliers, avoient pour commandans Dorothée qui s'étoit ſignalé en Arménie, & Salomon né ſur la frontiere orientale de l'Empire, dans le lieu où fut enſuite bâtie la ville de Dara. Les autres chefs des Barbares étoient Cyprien, Valérien, Martin, Althias, Jean, Marcel, auxquels Béliſaire joignit Cyrille, lorſque celui-ci fut arrivé en Afrique. Le cavalerie Romaine étoit commandée par Rufin, Augan, Barbatus & Pappus. Rufin paſſoit pour le plus brave officier de l'armée, & Béliſaire l'avoit choiſi pour porter l'étendart général dans les batailles. Augan étoit Hun de nation ; il s'étoit diſtingué à la journée de Dara. Jean de Dyrrachium commandant de l'infanterie, avoit ſous ſes ordres Théodore ſurnommé

Cténat, Térence, Zaïde, Marcien & Sarapis. Excepté ceux dont je viens de marquer la patrie, tous les autres étoient de Thrace, province qui fourniſſoit alors les meilleurs ſoldats & les plus vaillants officiers. Pharas commandoit quatre cents Érules; Sinnion & Balas renommés pour leur valeur, étoient à la tête de ſix cents cavaliers Huns, armés d'arcs & de fleches. La flotte étoit compoſée de cinq cents bâtimens de tranſport, de diverſe grandeur, depuis le port de cinquante mille médimnes, juſqu'à celui de trois mille. Le médimne étoit une meſure de ſix boiſſeaux. Ces barques chargées des chevaux, des bagages, des munitions de guerre & de bouche, étoient ſervies par vingt mille matelots Égyptiens, Ioniens, Ciliciens. Le pilote général étoit Calonyme d'Alexandrie. Il y avoit de plus quatre-vingts douze vaiſſeaux armés en guerre, fort légers, à un ſeul rang de rames, couverts d'un pont, afin que les rameurs fuſſent à l'abri des traits. Ces rameurs étoient au nombre de

JUSTINIEN. An. 533.

deux mille, tous de Conſtantinople. Le patrice Archélaüs, qui avoit été deux fois préfet du Prétoire, s'embarqua en qualité d'intendant de la flotte & de l'armée. Béliſaire avoit une garde nombreuſe, compoſée de guerriers vaillans & expérimentés. L'Empereur lui donna les plus amples pouvoirs, & lui remit toute ſon autorité pour ce qui concernoit la guerre d'Afrique. Il fit partir d'avance Valérien & Martin, avec ordre d'attendre dans le Péloponnèſe le reſte de la flotte. Béliſaire ſe fit accompagner de ſa femme Antonine & de Procope ſon Secrétaire, auquel il procura dans la ſuite le titre d'Illuſtre en récompenſe de ſes ſervices.

X. Départ & voyage de Béliſaire. *Proc. Vand. l. 1. c. 12.*

Vers le milieu du mois de Juin, la flotte étant ſur le point de faire voile, l'Empereur fit amener au rivage devant le palais le vaiſſeau Amiral : le patriarche Epiphane y monta ; & après avoir imploré la bénédiction du ciel, il fit entrer dans le vaiſſeau un ſoldat nouvellement baptiſé, pour ſanctifier cette grande

entreprise. La flotte partit au bruit des acclamations & des vœux d'un peuple innombrable qui couvroit au loin le rivage, alla mouiller à la rade d'Héraclée, où elle s'arrêta cinq jours, pendant qu'on rassembloit des haras de la Thrace un grand nombre de chevaux, dont l'Empereur faisoit présent à Bélisaire. D'Héraclée la flotte se rendit au port d'Abyde, où le calme la retint quatre jours. En ce lieu deux cavaliers Huns s'étant enivrés, comme il étoit ordinaire à ceux de cette nation, prirent querelle avec un de leurs camarades & le tuerent. Bélisaire sentant l'importance d'établir d'abord la discipline par un exemple imposant, les fit pendre sur le haut d'une colline aux portes de la ville. Cet acte de sévérité révolta les Huns; ils s'accordoient à dire qu'*en s'engageant par bienveillance au service des Romains, ils n'avoient pas prétendu s'assujettir aux loix Romaines; que suivant celles de leur pays un emportement d'ivresse n'étoit pas puni de mort.* Les autres soldats qui

JUSTINIEN An. 533.

ne cherchoient qu'à introduire l'impunité, se joignirent à eux; & tout le camp retentissoit de murmures. Bélisaire, sans s'effraier de cette émeute, les assembla tous : « Qu'en- » tends-je? leur dit-il : êtes-vous » donc de nouveaux soldats, qui » faute d'expérience, se figurent » qu'ils sont maîtres des succès? » Vous avez plusieurs fois taillé en » piéces des ennemis égaux en va- » leur & supérieurs en forces : N'a- » vez-vous pas appris que les hom- » mes combattent & que Dieu don- » ne la victoire? c'est en le servant » qu'on parvient à servir efficace- » ment le Prince & la patrie : & le » culte principal qu'il demande, » c'est la justice; c'est elle qui sou- » tient les armées plus que la force » du corps, l'exercice du courage, » & les munitions de guerre. Qu'on » ne me dise pas que l'ivresse ex- » cuse le crime; l'ivresse est elle- » même un crime punissable dans un » soldat, puisqu'elle le rend inutile à » son Prince & ennemi de ses com- » patriotes. Vous avez vû le forfait;

JUSTINIEN. An. 533.

» vous en voyez le châtiment : abſ-
» tenez-vous des querelles ; abſte-
» nez-vous du pillage ; il ne ſera
» pas moins ſéverement puni. Je
» veux des mains pures pour por-
» ter les armes Romaines. La plus
» haute valeur n'obtiendra point de
» grace, ſi elle ſe deshonore par la
» violence & par l'injuſtice ». Ces paroles prononcées avec fermeté porterent dans les cœurs une impreſſion de crainte, qui contint les plus turbulens dans les bornes du devoir.

XI. Suite du voyage. *Proc. Vand. l. 1. c. 13. 22.*

Béliſaire prit des précautions pour faire en ſorte que la flotte allât toujours de conſerve, & qu'elle abordât dans les mêmes ports. Il ſçavoit qu'un grand nombre de vaiſſeaux, ſur-tout lorſque les vents ſoufflent avec violence, ſe ſéparent pour l'ordinaire & s'écartent de leur route. Pour y remédier, on marqua de rouge le haut des voiles du vaiſſeau Amiral, & de deux autres qui portoient les équipages de Béliſaire, & l'on attacha à la poupe des fanaux ſuſpendus à de longues perches. Le reſte de la flotte avoit or-

JUSTINIEN. An. 533.

dre de ſuivre toujours ces trois vaiſſeaux, qu'il étoit aiſé de diſtinguer de jour & de nuit. Quand il falloit ſortir du port, on donnoit le ſignal avec la trompette. D'Abyde ils arriverent à Sigée par un vent frais, qui leur manqua tout-à-coup; enſorte qu'ils mirent beaucoup de temps à traverſer la mer Égée juſqu'au cap de Malée. Mais ce calme les ſervit très-heureuſement aux approches de ce dangereux parage. Comme le port étoit fort étroit, les pilotes & les matelots eurent beſoin de toute leur adreſſe pour empêcher les navires de ſe briſer en ſe heurtant les uns les autres. Ils gagnerent enſuite le port de Ténare, qu'on nommoit alors *Cænopolis*, c'eſt-à-dire, la nouvelle ville; & de-là à Méthone, aujourd'hui Modon, où ils trouverent Martin & Valérien qui les attendoient. Le vent étant tombé tout-à-fait, Béliſaire fit débarquer ſes troupes, & paſſa quelques jours à les exercer aux évolutions militaires. Pendant ce ſéjour, la maladie ſe mit dans le camp par un effet de la for-

lide avarice de Jean le Cappadocien préfet du Prétoire. Pour gagner ſur le pain des ſoldats, il ne l'avoit fait cuire qu'à moitié, afin qu'il peſât davantage. Lorſqu'ils furent à Méthone, ce n'étoit plus qu'une pâte moiſie, qui ſe réduiſoit en poudre, enſorte qu'on leur diſtribuoit le pain non pas au poids, mais par meſure. Ce mauvais aliment, joint à la chaleur du pays & de la ſaiſon, produiſit des maladies, qui emporterent en peu de jours cinq cents hommes; il en auroit péri un plus grand nombre, ſi le général n'eût fait cuire du pain dans le lieu même. Lorſque Juſtinien en fut inſtruit, il loua Béliſaire; mais Jean ne fut pas puni. De Méthone ils paſſerent à Zacynthe, aujourd'hui l'iſle de Zante. Ils y trouverent les eſprits cruellement ulcérés contre les Vandales. Les habitans n'avoient pas oublié l'horrible barbarie de Genſéric à l'égard de leurs ayeux. Dans une courſe ſur les côtes du Péloponnèſe, ce Prince ayant été repouſſé avec perte de devant la fortereſſe de Ténare, étoit

JUSTINIEN. An. 533.

venu frémiſſant de dépit & de rage aborder à Zacynthe ; & après y avoir fait un ſanglant carnage, il avoit chargé de fers & tranſporté dans ſes vaiſſeaux cinq cents des principaux inſulaires. S'étant enſuite embarqué, il les avoit fait hacher en piéces & jetter dans la mer. Les Zacynthiens reçurent Béliſaire comme s'il eût été envoyé de Dieu pour venger le ſang de leurs peres, & pour exterminer une nation inhumaine. Ils épuiſerent leur iſle pour augmenter les proviſions de ſa flotte, & le comblerent à ſon arrivée & à ſon départ de bénédictions & de vœux. On prit dans cette iſle de l'eau pour le reſte du voyage juſqu'en Sicile. Le vent étoit ſi foible qu'ils mirent ſeize jours à faire ce trajet; pendant leſquels l'eau de tous les vaiſſeaux ſe corrompit, excepté celle que buvoit Béliſaire. Sa femme avoit renfermé la ſienne dans de flacons de verre, qu'elle enterra dans le ſable au fond de ſon navire, afin que la chaleur du ſoleil n'y pût pénétrer. Cette précaution encore

inconnue dans ce temps-là, fit grand honneur à Antonine.

JUSTINIEN. An. 533.

XII. Arrivée en Sicile.

Proc. Vand. l. 1. c. 14. Theoph. page 161. 162.

On aborda sur une côte déserte au pied du mont Etna. Bélisaire tout occupé de l'importance de son expédition, se trouvoit dans de grandes inquiétudes. Il ne connoissoit ni les côtes d'Afrique, ni les forces des ennemis, ni leur maniere de faire la guerre. Les soldats disoient hautemet : *Que lorsqu'ils seroient à terre ils feroient le devoir des gens de cœur ; mais que s'ils se voyoient attaqués sur mer, ils ne balanceroient pas de prendre la fuite, n'étant pas instruits à combattre à la fois les ennemis & les flots.* Dans cette perplexité, Bélisaire envoya Procope à Syracuse pour y acheter des vivres, & le chargea de s'informer de l'état présent des Vandales ; s'ils se mettoient en état de venir au-devant de la flotte, ou de s'opposer à la descente ; à quel endroit de la côte il étoit à propos d'aborder, & par où il falloit commencer la guerre. Il lui donna rendez-vous au port de Caucanes à dix lieues de Syracuse,

JUSTINIEN. An. 533.

où il alloit faire paſſer ſa flotte. Procope s'acquitta de ſa commiſſion. On lui vendit autant qu'il voulut de vivres ſelon les ordres d'Amalaſonte mere & tutrice d'Athalaric, qui étant liée d'amitié avec Juſtinien, lui avoit promis d'ouvrir ſes magaſins à la flotte Romaine. Pour les informations qu'il étoit chargé de faire, un heureux hazard le ſervit au-delà de ſes eſpérances. Il trouva dans Syracuſe un de ſes compatriotes, qu'il avoit connu à Céſarée en Paleſtine, & qui s'étoit établi en Sicile où il faiſoit le commerce. Ce marchand lui amena un de ſes facteurs arrivé de Carthage depuis trois jours. Celui-ci aſſura Procope : *Que les Vandales étoient dans une parfaite ſécurité ; qu'ils ignoroient qu'il y eût en mer une flotte Romaine ; que leurs meilleures troupes étoient parties pour la Sardaigne ; & que Gélimer ſans inquiétude pour Carthage & pour les autres villes maritimes, étoit allé paſſer la belle ſaiſon à Hermione en Byzacène à quatre journées de la mer : que les Romains pourroient aborder où ils*

où ils voudroient, ſans rencontrer aucun obſtacle. Procope tenant cet homme par la main, & l'amuſant par diverſes queſtions, le conduiſit à ſon vaiſſeau qui l'attendoit au port d'Aréthuſe; & l'ayant fait monter avec lui comme pour l'entretenir encore un moment, il leva l'ancre & cingla vers Caucanes. Il cria en même temps au marchand qui étoit demeuré ſur le rivage : *Qu'il le prioit de lui pardonner cette innocente ſupercherie; qu'il étoit néceſſaire que ſon commis fût préſenté au général pour l'inſtruire de vive voix, & pour guider la flotte en Afrique; que dès qu'elle ſeroit arrivée, on le renverroit à Syracuſe avec une récompenſe conſidérable.* En arrivant à Caucanes, Procope trouva la flotte dans un grand deuil. Dorothée venoit de mourir, & la perte de ce brave guerrier affligeoit ſenſiblement Béliſaire. Les nouvelles que lui donna le facteur adoucirent ſa triſteſſe; il partit & toucha à l'iſle de Malte, d'où un bon vent le conduiſit le lendemain à *Caputvada* ſur la côte d'Afrique à

JUSTINIEN. An. 533.

JUSTINIEN. An. 533.

cinq journées de Carthage. Ce lieu étoit ainsi nommé parce que c'étoit l'entrée d'un banc de sable qui s'étendoit dans la mer.

XIII. Descente en Afrique. Proc. Vand. l. 1. c. 15. idem ædif. l. 6. c. 6. Theoph. page 162.

Bélisaire fit jetter les ancres & assembla le conseil dans le vaisseau Amiral, pour déliberer sur le lieu du débarquement. Les avis étant partagés, Archélaüs représenta *qu'on ne pouvoit descendre en cet endroit, sans exposer à un péril évident & la flotte & l'armée : qu'il n'y avoit aucun port dans l'étendue de neuf journées de chemin, & que la flotte resteroit à la merci des vents : que les troupes étant débarquées, s'ils survenoit un orage, les vaisseaux seroient dispersés en mer ou brisés contre les côtes ; en ce cas, d'où les troupes tireroient-elles leurs subsistances ? qu'on ne trouveroit dans le pays aucune place de sûreté, Genséric ayant fait démanteler toutes les villes, excepté Carthage : que c'étoit un terrain sans eau, où les soldats mourroient de soif ; que son avis étoit de gagner le port de l'Etang à deux lieues de Carthage ; qu'il étoit sans défense & assez spacieux pour contenir toute*

la flotte ; que de-là il ſeroit aiſé d'aller attaquer Carthage, qui ne feroit nulle réſiſtance en l'abſence de Gélimer ; & que la priſe de la capitale rendroit les Romains maîtres de toute l'Afrique. Béliſaire qui étoit d'un ſentiment contraire, parla en ces termes : « Ne » penſez pas que je me ſois réſervé » à parler le dernier, pour vous » forcer à ſuivre mon avis : je vais » l'expoſer ; & vous, ſans préven- » tion comme ſans crainte, choi- » ſiſſez le plus avantageux. Souve- » nez-vous de ce que vous avez » entendu dire à nos ſoldats, que » s'ils étoient attaqués ſur mer, ils » ne rougiroient pas de fuir. Nous » formions alors des vœux pour » faire notre deſcente ſans oppo- » ſition. Quelle inconſéquence de » demander au ciel une faveur & de » la rejetter quand elle eſt accordée ! » Si nous rencontrons une flotte en- » nemie ſur la route de Carthage, » à qui faudra-t-il nous en prendre » de la fuite de nos ſoldats ? On » nous allegue la crainte d'une tem- » pête pour nous engager à ne pas

JUSTINIEN. An. 533.

» quitter la flotte : mais lequel des
» deux eſt-il préférable, ou de per-
» dre nos vaiſſeaux ſeuls, ou de nous
» perdre avec eux? maintenant l'en-
» nemi eſt pris au dépourvû; il nous
» eſt facile de l'accabler : ſi nous
» lui donnons le temps de reſpirer,
» il ſe mettra en défenſe & nous
» payerons bien cher ce délai. Peut-
» être ſerons-nous obligés de forcer
» la deſcente & de verſer du ſang
» pour obtenir l'avantage dont nous
» ſommes en poſſeſſion ſans coup
» férir. Notre deſſein n'eſt pas de
» reſter ici ; la flotte & l'armée ſe
» rendront à Carthage : la queſtion
» eſt de ſçavoir ſi l'armée déjà maî-
» treſſe du rivage, doit y marcher
» par terre ſans péril, ou ſi perdant
» ſon avantage, elle doit demeurer
» attachée à la flotte pour courir le
» haſard de périr enſemble. Pour
» moi je penſe qu'il faut deſcendre
» à l'inſtant, débarquer nos che-
» vaux, nos armes, nos munitions;
» nous retrancher derriere un foſſé
» & une paliſſade, & nous mettre
» en état de ſoutenir les aſſauts. Ne

» craignons pas de manquer de vi- » vres ſi nous ne manquons pas de » courage. La victoire porte avec » elle tous les biens, pour les dé- » poſer entre les mains du vain- » queur. » Le conſeil revint au ſentiment du Général. On prit terre le troiſiéme mois, depuis le départ de Conſtantinople.

JUSTINIEN. An. 533.

XIV. Naiſſance d'une fontaine abondante.

On ne laiſſa dans chaque bâtiment qu'une garde de cinq archers. Les vaiſſeaux de guerre ſe rangerent autour des autres pour leur ſervir de défenſe en cas d'attaque. Les ſoldats & les matelots commencerent auſſi-tôt à ſe retrancher; & la crainte jointe à l'activité de Béliſaire ainimant les travailleurs, le foſſé fut achevé & la paliſſade plantée dès ce même jour. Ce qu'ils craignoient beaucoup plus qu'ils ne redoutoient l'ennemi, c'étoit de mourir de ſoif dans ce lieu aride, comme ſont toutes les plaines de la Byzacène. Ils furent délivrés de ce péril par un évenement ſingulier, que Béliſaire n'eut pas de peine à faire paſſer pour miraculeux. Un ſoldat en bêchant

JUSTINIEN An. 533.

la terre fit jaillir une ſource abondante, qui forma bientôt un ruiſſeau capable d'abbreuver les hommes & les chevaux de l'armée. Ce fut pour conſerver la mémoire de cette faveur du ciel, qu'après la guerre Juſtinien fit bâtir en ce lieu une ville conſidérable : cette contrée déſerte & ſauvage, prit en peu de temps une face riante, & devint riche par la culture & par le commerce. L'armée paſſa la nuit dans le camp, dont la tranquillité fut aſſurée par des patrouilles & par des gardes avancées.

XV. Premiers ſuccès de Béliſaire. *Proc. Vand. l. 1. c. 16. Theoph. page 162.*

Le lendemain quelques ſoldats s'étant répandus dans les campagnes pour y piller des fruits, alors en maturité, le général les fit battre de verges ; & prit cette occaſion de repréſenter à ſon armée : *Que le pillage criminel en lui-même, étoit encore contraire à leurs intérêts : que c'étoit ſoulever contre eux les habitans de l'Afrique, Romains d'origine & ennemis naturels des Vandales : Quelle folie de compromettre leur ſureté & leurs eſpérances par une miſérable avi-*

JUSTINIEN. An. 533.

dité! Que leur en couteroit-il pour acheter ces fruits que les possesseurs étoient prêts à leur donner presque pour rien? Vous allez donc avoir pour ennemis & les Vandales & les naturels du pays, & Dieu même toujours armé contre l'injustice. Votre salut dépend de votre modération; celle-ci vous rendra Dieu propice, les Africains affectionnés, & les Vandales faciles à vaincre. Bélisaire voulant s'assurer de quelque place, apprit qu'à une journée du camp, sur le chemin de Carthage, étoit la ville de Syllecte, voisine de la mer, sans murailles, mais dont les habitans avoient fortifié leurs maisons pour se défendre contre les incursions des Maures. Il y envoya un de ses gardes nommé Moraïde, à la tête de quelques soldats, avec ordre d'essayer de s'en rendre maître; mais de ne faire aucun tort aux habitans, & de leur déclarer que les Romains ne venoient que pour les affranchir du joug des barbares. Cette troupe arriva le soir près de la ville dans un vallon où elle se tint cachée pen-

Justinien. An. 533.

dant la nuit. Au point du jour ils entrerent ſans bruit avec des payſans des environs ; & s'étant ſaiſis des portes, ils manderent l'Évêque & les principaux habitans, qui ſur la parole de Béliſaire, remirent les clefs de la ville. Le même jour le directeur général des poſtes conduiſit au camp des Romains tous les chevaux dont il étoit maître. On arrêta un courrier de Gélimer ; Béliſaire lui fit préſent d'une ſomme conſidérable ; & après en avoir tiré parole qu'il s'acquitteroit fidelement de la commiſſion, il le chargea de remettre à tous les commandans des Vandales des lettres de Juſtinien, dont voici la teneur : « Nous ne » prétendons pas faire la guerre aux » Vandales, ni rompre le traité de » paix conclu avec Genſéric. Nous » n'en voulons qu'à votre tyran, » qui au mépris du teſtament de » Genſéric, tient dans les fers votre » Roi légitime. Ce cruel uſurpa» teur, après avoir maſſacré une » partie de la famille royale, a fait » crever les yeux aux autres, dont

» il ne differe la mort que pour » prolonger leurs tourmens. Aidez-» nous à vous délivrer d'un ſi dur » eſclavage. Nous prenons Dieu à » témoin que notre deſſein eſt de » vous rendre la paix & la liberté. » Ces lettres ne produiſirent aucun effet, parce que le courrier n'oſant les rendre publiques, ſe contenta d'en faire part à ſes amis.

XVI. Marche vers Carthage. *Proc. Vand. l. 1. c. 17. Theoph. page 162. Zon. T. 2. p. 67.*

Comme on ignoroit la ſituation des ennemis, l'armée marcha vers Carthage en ordre de bataille, en côtoyant le rivage qu'elle avoit à droite. Pour éviter toute ſurpriſe, Béliſaire fit prendre le devant à trois cents hommes choiſis, ſous la conduite de Jean l'Arménien, intendant de ſa maiſon, homme de tête & plein de courage. Cet officier avoit ordre de devancer toujours d'une lieue, & d'avertir dès qu'il appercevroit l'ennemi. Les Huns marchoient à la même diſtance ſur la gauche. Béliſaire ſuivoit avec le reſte des troupes, s'attendant à tous momens d'être attaqué par Gélimer, qui ſans doute viendroit d'Hermio-

JUSTINIEN. An. 533.

ne fondre ſur lui avec toutes ſes forces. La flotte devoit accompagner la marche de l'armée, ſans s'en écarter. Lorſqu'on approcha de Syllecte, Béliſaire défendit aux ſoldats d'y faire aucune violence, aucune inſulte; ce qui gagna tellement le cœur des Africains, que dans tout le reſte de la route les habitans venoient ſans crainte offrir leurs denrées. Nul ne prenoit la fuite; nul ne cachoit ſes proviſions, ni ne fermoit ſa cabanne. On eût dit que l'armée traverſoit les terres de l'Empire. On faiſoit quatre lieues par jour; & le ſoir on s'arrêtoit, ou dans les villes, ou dans des retranchemens auſſi avantageux que la ſituation des lieux pouvoit le permettre. Après avoir paſſé la petite Leptis & Adrumet, on arriva à Graſſe éloignée de Carthage de ſeize lieues. C'étoit une maiſon de plaiſance des Rois Vandales. L'armée campa dans des vergers délicieux, arroſés de ſources, & ſi abondans en fruits, que les ſoldats après en avoir cueilli autant qu'ils voulurent, laiſſerent encore les arbres chargés.

XVII. Mort d'Hilric.

Dès que Gélimer eut appris à Hermione l'arrivée des Romains, il dépêcha un courier à son frere Ammatas, qui étoit à Carthage, pour lui donner ordre de se défaire d'Hildéric & de tout ce qui restoit de sa famille, de faire prendre les armes aux Vandales, & à tous les habitans capables de les porter, & de marcher à leur tête vers Décime, pour y attaquer de front les Romains, tandis qu'il les chargeroit lui-même par derriere. Décime étoit un défilé sur le chemin à dix mille de Carthage. Ammatas suivant ses ordres fit égorger Hildéric, Évagès & leurs amis. Hoamer étoit mort avant ce massacre. Les Vandales se tinrent prêts à partir lorsqu'il seroit temps. Gélimer suivoit d'abord les Romains sans qu'ils en eussent connoissance : mais la nuit qu'ils camperent à Grasse, les coureurs des deux armées s'étant rencontrés & séparés après une escarmouche, ceux des Romains porterent au camp la nouvelle de l'approche des ennemis. Le lendemain on perdit la flotte de vûe,

JUSTINIEN. An. 533.

parce que le promontoire de Mercure fort avancé dans la mer & bordé d'écueils, l'obligeoit à prendre un long circuit : Bélisaire fit dire à Calonyme de ne pas approcher de Carthage de plus de trois lieues jusqu'à nouvel ordre.

XVIII. Défaite d'Ammatas. *Proc. Vand. l. 1. c. 18. Théoph. page 163. 164.*

Cependant Gélimer détacha son neveu Gibamond avec deux mille hommes, & lui ordonna de prendre les devans sur la gauche, afin d'envelopper les Romains, qui en arrivant à Décime se trouveroient enfermés entre la mer à leur droite, Ammatas devant eux, Gibamond à leur gauche, & derriere eux le gros de l'armée. Une disposition si bien concertée auroit jetté Bélisaire dans un péril digne de lui, sans la précipitation d'Ammatas. Au lieu de venir avec toutes ses forces, & de compasser sa marche pour n'arriver à Décime qu'au moment où l'armée Romaine s'engageroit dans le défilé, il se hâta de partir de Carthage avec un escadron de cavalerie, après avoir ordonné au reste de le suivre : & étant arrivé avant midi

lorſque les Romains étoient encore éloignés, il rencontra Jean l'Arménien qu'il chargea incontinent. L'action fut vive entre les deux troupes, mais elle ne dura pas longtemps. Ammatas emporté par une ardeur téméraire ſe jette au milieu des ennemis, tue de ſa main douze des plus braves, & eſt enfin tué lui-même : Ses cavaliers prennent la fuite, & portent l'épouvante parmi les autres Vandales qui venoient les joindre en déſordre & par pelotons. Tous s'enfuirent vers Carthage, croyant avoir déjà ſur les bras l'armée entiere. Jean l'Arménien avec ſes trois cents caveliers les pourſuivit juſqu'aux portes de la ville, & dans cet eſpace de dix mille pas il en fit un ſi grand carnage, qu'on auroit cru que les vainqueurs étoient du moins au nombre de vingt mille. Gibamond n'eut pas un ſort plus heureux ; à deux lieues de Décime dans une plaine ſtérile & déſerte où les eaux ſont ſi ſalées, qu'on la nommoit la campagne de ſel, il rencontra le détachement des Huns qui

JUSTINIEN. An. 533.

couvroient la gauche de Bélisaire. Le cavalier Hun, qui suivant l'usage de la nation, avoit le privilége héréditaire d'aller le premier à l'attaque, s'avança seul pour combattre; & comme les Vandales étonnés de cette audace demeuroient immobiles, il retourna vers les siens en criant : *Chargeons, camarades ; c'est une proie qui n'attend qu'à être dévorée.* Les Huns fondent avec furie sur les Vandales qui se débandent aussitôt, & périssent tous avec leur chef.

XIX. Bélisaire encourage ses soldats. *Proc. Vand. l.* 1. *c.* 19. 25. *Theoph. page* 164.

Les deux armées ignoroient également la défaite d'Ammatas & celle de Gibamond. Bélisaire arrivé à une lieue & demie de Décime, trouva un terrein propre pour un campement; il y logea son infanterie, & ayant assemblé toutes les troupes, il leur parla en ces termes : « Romains, & » vous braves alliés, voici l'occasion de montrer votre valeur. » L'ennemi approche; notre flotte » est éloignée; toutes nos ressources » sont dans notre courage. Nous » n'avons point de places de sûreté,

» point de remparts pour nous couvrir après une défaite. Mais si nous combattons aujourd'hui en gens de cœur, la guerre est terminée. Que de motifs doivent animer notre confiance ! Nous avons pour nous la justice ; l'Afrique est notre patrimoine : le ciel trahira-t-il une entreprise si légitime ? Gélimer est un usurpateur, couvert du sang de ses rois. Quels efforts voudra faire le soldat Vandale pour un tyran qu'il déteste ? Depuis un siecle que nos ennemis ont envahi l'Afrique, plongés dans une molle oisiveté, ils ont perdu l'habitude de la guerre ; ils ne l'ont faite qu'aux Maures, nation fuyarde, aussi désarmée & aussi timide que ses troupeaux. Vous au contraire toujours dans les allarmes, vous n'avez cessé d'entretenir cette chaleur martiale qui décide du sort des combats. Ramassez aujourd'hui toutes les forces que vous avez tant de fois employées contre les Perses, & ne doutez pas qu'une victoire encore plus complette ne

JUSTINIEN. An. 533.

» couronne vos efforts contre un » ennemi beaucoup moins redoutable ».

XX. Fuite de Gélimer.

Après les avoir animés par ces paroles, il laissa l'infanterie dans le camp, & sortit à la tête de ses cavaliers, voulant reconnoître les forces de l'ennemi, avant que de livrer une bataille générale. Il fit prendre les devans aux escadrons des peuples alliés, & suivit avec la cavalerie Romaine. Les alliés étant arrivés à Décime, virent étendus par terre les douze Romains qu'Ammatas avoit tués, le cadavre d'Ammatas même, & autour de lui quelques Vandales. Ayant appris des paysans du voisinage ce qui s'étoit passé en ce lieu, ils ne sçavoient de quel côté diriger leur route pour rejoindre Jean l'Arménien. Comme ils jettoient les yeux de toutes parts, ils apperçurent du côté du midi une nuée de poussiere, au sein de laquelle ils découvrirent bien-tôt toute la cavalerie Vandale. Ils envoyerent en diligence en donner avis à Bélisaire. Les uns vouloient

ſans l'attendre courir ſur l'ennemi; les autres repréſentoient que la partie étoit trop inégale. Pendant cette conteſtation, Gélimer approchoit & ſe trouva en préſence. Il marchoit entre la cavalerie de Béliſaire & le corps des Huns qui avoient défait Gibamond; mais les côteaux qui les ſéparoient les avoient empêché de ſe voir les uns les autres. Au milieu de la plaine s'élevoit une colline, dont les alliés des Romains & les Vandales vouloient également s'emparer, comme d'un poſte avantageux, ſoit pour ſe retrancher, ſoit pour fondre ſur l'ennemi. Les Vandales gagnerent de vîteſſe, & tombant delà ſur la cavalerie des alliés, ils l'enfoncerent & la mirent en déroute. Les fuyards rencontrerent à une lieue de Décime Vliaris garde de Béliſaire à la tête de huit cents cavaliers, qui formoient l'avant-garde. Vliaris, au lieu de rallier ceux qui fuyoient, prit lui-même la fuite, & tous enſemble ſaiſis d'épouvante allerent joindre le général. C'en étoit fait des Romains, ſi Gélimer profi-

JUSTINIEN. An. 533.

tant de ce désordre eût alors attaqué Bélisaire fort inférieur en forces, & dont les troupes étoient effrayées. Il pouvoit encore tourner vers Carthage, tailler en piéces les cavaliers de Jean l'Arménien dispersés dans la campagne, où ils s'arrêtoient à dépouiller les morts, s'assurer de la ville, se rendre maître de la flotte Romaine qui n'en étoit pas éloignée, & de toutes les munitions de l'armée. C'eût été ravir aux Romains & les moyens de subsister en Afrique, & l'espérance d'en sortir. Il ne fit rien de ce qu'il devoit faire; mais à la descente de la colline, ayant apperçu le cadavre de son frere, il s'abandonna aux regrets & aux pleurs, & perdit des momens si précieux à lui rendre les honneurs funebres. L'occasion de vaincre lui échappa & ne revint plus. Bélisaire ayant rencontré les fuyards, les rallie, leur reproche leur lâcheté, apprend le succès de Jean l'Arménien, s'instruit de la situation des lieux & de l'état des ennemis, & sans perdre un moment

il court aux Vandales. Ceux-ci mal en ordre, & plus occupés des funérailles que des diſpoſitions néceſſaires pour un combat, ne tiennent pas contre cette attaque imprévûe. Ils ſe débandent; il en périt un grand nombre, & la nuit ſeule mit fin au carnage. Gélimer aveuglé par la terreur, au lieu de ſe ſauver à Carthage ou dans la Bizacène, prit la route de Numidie fuyant jour & nuit, & ne s'arrêta que dans les plaines de Bule à quatre journées de Carthage. Sur le ſoir Jean l'Arménien & les Huns ſe rendirent auprès de Béliſaire; & après avoir appris ſa victoire, & raconté eux-mêmes leur ſuccès, ils paſſerent la nuit enſemble près de Décime dans la joie & dans le repos.

JUSTINIEN. An. 533.

XXI. Béliſaire arrive à Carthage.

Proc. Vand. l. 1. c. 20. 21. 23.

Cod. l. 1. tit. 27. leg. 1.

Theoph. page 164. 165. 166.

Le lendemain l'infanterie étant venue les joindre, ils marcherent tous vers Carthage, où ils arriverent à l'entrée de la nuit. Ils trouverent les portes ouvertes. Les habitans avoient illuminé toutes les ruës; ils célébroient ce moment heureux comme celui de leur délivrance,

JUSTINIEN. An. 533.

Glycas page 166.
Marc. chr.

tandis que les Vandales éperdus, ſe réfugioient dans les égliſes, où pâles de frayeur ils tenoient les autels embraſſés. Pour recevoir la flotte Romaine qu'on commençoit à découvrir, on retira la chaîne qui fermoit l'entrée du port. Cependant Béliſaire ne voulut pas entrer pour lors dans la ville, ſoit par défiance de quelque trahiſon, ſoit qu'il appréhendât qu'à la faveur des ténebres les ſoldats ne s'abandonnaſſent au pillage. Il paſſa la nuit à quelque diſtance, auprès d'une égliſe de ſaint Cyprien. C'étoit la veille de la fête de cet illuſtre Martyr, qu'on célebroit à Carthage avec grande ſolemnité le quatorze de Septembre. Tandis qu'Ammatas étoit allé attaquer les Romains à Décime, les prêtres Ariens établis en ce lieu depuis que les Vandales en étoient maîtres, ſe tenant aſſurés de la victoire, avoient paré l'égliſe de ſes plus riches ornemens pour la fête du lendemain. A la nouvelle de la défaite des Vandales, ils avoient pris la fuite, & Béliſaire trouva les Catholiques

déjà en poſſeſſion de l'égliſe, & qui achevoient de tout préparer. Il poſta des gardes aux portes, & défendit aux ſoldats d'en approcher. Pendant cette nuit les priſonniers Romains furent délivrés, ſans être obligés d'attendre cette faveur de Béliſaire. Dans le palais voiſin du port étoit un cachot vaſte & profond, où le tyran tenoit enfermés pluſieurs marchands Romains, qu'il accuſoit d'avoir excité l'Empereur à la guerre. Il avoit déjà prononcé leur ſentence, & ordonné qu'on les réſervât pour être mis à mort au milieu de la pompe de ſon triomphe, lorſqu'il rentreroit victorieux. Le concierge inſtruit de l'arrivée des Romains, deſcendit au cachot ; & comme les priſonniers trembloient à ſa vûe, s'imaginant qu'il venoit les chercher pour les conduire au ſupplice : *Que me donnerez-vous*, leur dit-il, *ſi je vous rends la liberté ?* Tous répondirent qu'ils étoient prêts à lui abandonner ce qu'ils poſſédoient. *Eh ! bien*, ajouta-t-il, *je ne vous demande ni or ni argent ; jurez-moi ſeulement*

JUSTINIEN An. 533.

que quand vous ſerez libres, vous vous intéreſſerez de tout votre pouvoir en ma faveur auprès de vos maîtres & des miens. En même tems ayant ouvert une fenêtre, il leur fit voir à la clarté de la lune les vaiſſeaux Romains qui entroient dans le port; & les mit en liberté.

XXII. Approche de la flotte.

Ces vaiſſeaux étoient ceux de Calonyme, qui malgré la défenſe de Béliſaire venoient piller la ville. Voici comment la choſe arriva. Calonyme ne ſçachant rien de ce qui ſe paſſoit à terre, envoya au promontoire de Mercure pour en apprendre des nouvelles. Inſtruit du ſuccès de Béliſaire, il continua ſa route vers Carthage. On n'en étoit qu'à ſept lieues lorſqu'Archelaüs fit jetter les ancres pour aſſembler le conſeil & déliberer ſur le parti qu'on devoit prendre. Il vouloit, ſelon les ordres du général, s'arrêter à trois lieues en deçà de la ville, & les gens de guerre étoient de ſon avis. Mais Calonyme & les gens de mer repréſentoient *que tout ce parage n'avoit point d'abri, & qu'on étoit à la veille*

JUSTINIEN. An. 533.

d'eſſuyer la violente tempête nommée la Cyprienne, parce qu'elle ne manquoit jamais de revenir tous les ans vers la fête de ſaint Cyprien : qu'il n'en échapperoit pas un ſeul vaiſſeau. Pour obéir à Béliſaire, autant qu'on le pouvoit ſans danger, on fut d'avis de ne point aller juſqu'à Carthage, d'autant plus qu'on croyoit la chaine encore tendue à l'entrée du port, qui d'ailleurs étoit trop petit pour contenir toute la flotte ; mais de ſe mettre en ſureté dans le port de l'Étang à deux lieues de la ville. Ils y arriverent ſur le ſoir : la nuit étant venue, Calonyme avec quelques vaiſſeaux, ſans avoir égard aux ordres de Béliſaire, cingla vers Carthage, entra dans le port nommé pour lors *Mandracium*, deſcendit à terre avec ſes matelots bien armés, & après avoir pillé les magaſins & les maiſons voiſines, il retourna chargé de butin rejoindre le reſte de la flotte.

XXIII. Entrée de Béliſaire dans Carthage.

Le jour ſuivant, Béliſaire fit débarquer les ſoldats des vaiſſeaux, & les ayant joints aux autres troupes,

JUSTINIEN. An. 533.

il marcha en ordre de bataille, crainte de quelque surprise. Avant que d'entrer dans la ville il fit faire halte, & représenta aux soldats : *Qu'ils étoient redevables de leurs succès à leur modération à l'égard des Africains ; que Carthage étoit une ville Romaine qui n'avoit subi que par force le joug des Vandales : qu'elle avoit gémi sous la tyrannie des Barbares, & que c'étoit pour l'en délivrer que l'Empereur avoit entrepris la guerre ; qu'ils devoient y observer la plus exacte discipline ; que ce seroit une perfidie criminelle, de maltraiter des peuples, qu'ils étoient venus mettre en liberté.* Il entra dans Carthage au milieu des acclamations, & marcha au palais, où il s'assit sur le trône de Gélimer. Les habitans accourus en foule regardoient le général Romain comme un ange tutélaire ; ils embrassoient ses soldats ; ils s'embrassoient les uns les autres en versant des larmes de joie ; ils craignoient que ce ne fût un songe. Tout respiroit la plus vive allégresse. Mais ceux qui occupoient les maisons voisines du port vinrent en

en grand nombre se plaindre au général du pillage de la nuit précédente. Bélisaire fit venir Calonyme, & l'obligea de jurer qu'il feroit rapporter fidélement & rendre aux propriétaires tout ce qui leur avoit été enlevé. Calonyme jura, & retint tout ce qu'il put. Procope attribue à une punition divine l'accident qui lui survint peu après son retour à Constantinople : ce parjure tomba en frénésie, & mourut en se déchirant la langue avec les dents.

JUSTINIEN, An. 533.

XXIV. Tranquilité dans la ville.

Deux jours avant l'arrivée de Bélisaire, on avoit fait les apprêts d'un grand festin, qui devoit couronner la victoire de Gélimer. Le Général s'étant mis à table avec ses principaux capitaines, se fit servir les mêmes viandes, dans la même vaisselle, par les officiers du roi des Vandales : spectacle frappant, qui faisoit sentir, combien est caduque & passagere la propriété des possessions humaines. Le vainqueur fit connoître en ce jour qu'il n'avoit pas moins de force pour contenir ses troupes que pour vaincre

JUSTINIEN. An. 533.

les ennemis. Depuis la décadence de la discipline Romaine, il sembloit impossible d'empêcher le désordre dans une ville, où auroient seulement passé cinq cents soldats. L'armée entra dans Carthage, comme elle seroit entrée dans Constantinople; on n'y entendit pas une parole outrageante, pas une plainte. Le commerce ne fut point interrompu; les boutiques demeurerent ouvertes; les officiers de la ville distribuerent tranquillement aux soldats des billets de logement, & les soldats payerent les vivres qu'ils voulurent acheter. Bélisaire leur partagea les richesses qui furent trouvées dans le palais de Gélimer. Il donna parole de sureté aux Vandales qui s'étoient réfugiés dans les églises. Aussi-tôt il s'occupa du rétablissement des murailles, tellement ruinées, que la ville étoit hors d'état de soutenir un siége. Comme il payoit libéralement les ouvriers, les breches furent incontinent réparées, & les murs environnés d'un fossé profond & d'une forte palissade. Ce fut

ainſi que les Romains rentrerent dans Carthage, quatre-vingts-quinze ans depuis qu'elle avoit été priſe par Genſéric.

JUSTINIEN. An. 533.

XXV. Belle action de Diogène.

Gélimer n'avoit pas encore perdu toute eſpérance. Il engagea par argent les payſans Africains à maſſacrer les Romains qu'ils trouveroient diſperſés dans les campagnes, leur promettant une récompenſe pour chaque tête qu'ils lui apporteroient. Ils en égorgerent en effet un aſſez grand nombre; mais ce n'étoient que des valets de l'armée, qui s'écartoient du camp pour piller les villages voiſins. Gélimer croyant que c'étoient autant de ſoldats, paya ces têtes plus cher qu'elles ne valoient. Un des gardes de Béliſaire nommé Diogène échappa du danger par ſa bravoure. Envoyé avec vingt-deux cavaliers pour reconnoître l'ennemi, il s'arrêta dans un hameau à deux journées de Carthage. Les habitans ne ſe ſentant pas aſſez forts pour ſe rendre maîtres de cette troupe, en donnerent avis à Gélimer, qui détacha ſur le champ trois cents

JUSTINIEN. An. 533.

cavaliers avec ordre de s'en saisir & de les lui amener. Diogène qui sçavoit que les ennemis étoient loin de-là, s'étoit logé dans une métairie où il reposoit tranquillement. Les Vandales arrivés avant le jour ne jugerent pas à propos de forcer l'entrée, craignant de se méprendre dans un combat de nuit, & de se tuer les uns les autres, tandis que l'ennemi leur échapperoit à la faveur de l'obscurité. Ainsi en attendant le jour, ils se contenterent d'investir la maison. Un Romain réveillé plûtot que les autres, entendit un murmure & un cliquetis d'armes; & devinant ce que c'étoit, il courut avertir Diogène & ses camarades. Ils se levent en diligence, prennent leurs armes, sellent leurs chevaux, & s'étant rangés sans bruit derriere la porte, ils l'ouvrent tout-à-coup & s'élancent au travers des gardes, se couvrant de leurs rondaches & frappant à droite & à gauche à grands coups de piques. Diogène sauva ainsi sa troupe, dont il ne perdit que deux cavaliers. Il reçut lui-même quatre

blessures, qui ne se trouverent pas mortelles.

JUSTINIEN. An. 533.

XXVI. Gélimer implore en vain le secours de Theudis. *Proc. Vand. l. 1. c. 24.*

La possession de Carthage livroit aux Romains l'Afrique entiere, où Genséric n'avoit pas laissé une seule place fortifiée. Bélisaire dépêcha Salomon pour instruire l'Empereur de ces heureux succès. Dès le commencement de la guerre, Gélimer avoit fait demander du secours à Theudis, qui regnoit avec gloire en Espagne sur les Visigoths. Ses députés marchant à petites journées, traverserent le détroit de Cadis, & se rendirent auprès du Prince qui les reçut avec honneur. Il étoit déjà informé de l'état de l'Afrique par un vaisseau marchand parti de Carthage le jour même que les Romains y étoient entrés; mais il avoit tenu cette nouvelle secrette. Dans un grand repas qu'il donna aux députés, il leur demanda quelle étoit la situation de Gélimer. Ils avoient laissé ce Prince à la tête d'une belle armée, & ils ignoroient absolument tout ce qui s'étoit passé depuis leur départ. Ils répondirent que Gélimer étoit à la

JUSTINIEN. An. 533.

veille d'écraser une misérable poignée de brigands Romains, s'il n'étoit pas même dejà vainqueur. *Quel est donc le sujet qui vous amene?* reprit Theudis. Comme ils repliquoient, qu'ils venoient lui proposer une alliance aussi avantageuse aux Visigoths qu'aux Vandales : *Retournez*, leur dit-il, *à Carthage*, *& informez-vous de l'état de vos affaires.* Ils prirent ce discours pour celui d'un homme ivre, dont les paroles ne méritoient pas d'être rélevées. Mais le lendemain ayant réitéré la même proposition & reçu la même réponse, ils commencerent à craindre qu'il ne fût arrivé quelque disgrace à leur nation. Cependant bien éloignés de croire le mal aussi grand qu'il étoit en effet, ils firent voile vers Carthage. A leur entrée dans le port ils furent arrêtés & conduits à Bélisaire, qui sans leur faire aucun mal, apprit de leur bouche tout le secret de leur ambassade.

XXVII. Conduite des Maures dans cette

Le tyran frustré de l'espérance qu'il avoit fondée sur le secours de Theudis, rassembla dans les plaines

de Bule tout ce qu'il put de Vandales & de Maures. Ceux-ci n'étoient que des brigands sans chef & en petit nombre. Tous les princes de Mauritanie, de Numidie & de Bizacène avoient envoyé assûrer Bélisaire de leur soumission, & lui avoient promis des troupes. Plusieurs d'entr'eux lui donnerent même leurs enfans en ôtage, & voulurent recevoir de lui les marques de la royauté. C'étoit un ancien usage que les princes Maures ne prissent la qualité de rois, qu'après avoir reçu de l'Empereur Romain une sorte d'investiture ; & parce que depuis la conquête ils ne la tenoient que de la main des Vandales, ils ne se croyoient pas solidement établis. Ces ornemens étoient un sceptre d'argent doré, un diadême d'argent orné de bandelettes, un manteau blanc qui s'attachoit sur l'épaule droite avec une agraffe d'or, une tunique blanche peinte de diverses figures, & des brodequins relevés en broderie d'or. Bélisaire envoya ces parures avec une somme d'argent à chacun

JUSTINIEN.
An. 533.

gueire.
Proc. Vand. l. 1. c. 25.

JUSTINIEN. An. 533.

de ces petits Princes, qui paſſoient ſous la protection de l'Empire. Cependant aucun d'eux ne lui fournit des troupes non plus qu'aux Vandales ; ils garderent la neutralité, attendant la deſtruction totale de l'un des deux partis, pour ſe déclarer en faveur de l'autre.

XXVIII. Zazon revient en Afrique. Proc. Vand. l. 1. c. 24. 25. Theoph. page 166.

La nouvelle d'une ſi ſoudaine révolution n'arriva en Sardaigne qu'avec les lettres de Gélimer. Son frere Zazon après la défaite & la mort de Godas, lui avoit écrit en ces termes : *L'uſurpateur a ſubi la peine dûe à ſes forfaits ; nous ſommes maîtres de l'iſle entiere. Célébrez notre victoire par des fêtes. J'apprends que nos ennemis ont oſé porter la guerre en Afrique : leur audace ne ſera pas plus heureuſe que n'a été celle de leurs peres.* Ceux qui furent chargés de cette lettre arriverent au port de Carthage ſans nulle défiance. Ils furent bien ſurpris de ſe voir arrêtés & conduits devant Béliſaire, qui après les avoir interrogés, les retint à Carthage ſans leur faire aucun mauvais traitement. Cependant Gélimer abbatu par ſes

malheurs, résolut de rappeller Zazon dont la valeur étoit célebre, & dont il ignoroit encore les succès. Le Vandale chargé de sa dépêche, trouva heureusement un vaisseau prêt à partir, & étant arrivé à Carale, il remit à Zazon la lettre de son frere. « Ce n'est pas Godas, disoit Gélimer, c'est la colere divine qui » nous a enlevé la Sardaigne, pour » vous séparer de nous, & pour dé- » truire plus facilement la maison » de Genséric, en lui ôtant le se- » cours de votre valeur, & l'élite » de nos guerriers. Votre départ a » rendu Justinien maître de l'Afri- » que. Nos désastres font bien sen- » tir que le ciel avoit résolu notre » perte. Bélisaire n'est descendu » qu'avec peu de troupes; mais le » courage des Vandales a disparu; & » notre fortune est détruite. Ammatas & Gibamond ne sont plus; nos » villes, nos ports, Carthage & l'A- » frique entiere sont aux ennemis. » Les Vandales insensibles à la per- » te de leurs biens, de leurs femmes » & de leurs enfans, paroissent s'être

JUSTINIEN An. 533.

JUSTINIEN An. 533.

» oubliés eux-mêmes. Il ne nous reſ- » te que la plaine de Bule, où nous » vous attendons comme notre der- » niere reſſource. Laiſſez-là le ty- » ran, abandonnez-lui la Sar- » daigne; venez nous joindre avec » vos braves ſoldats. Quand le cœur » eſt en danger, c'eſt tout perdre » que de s'occuper à ſauver les au- » tres parties. Venez, mon frere; en » réuniſſant nos forces nous répa- » rerons nos infortunes, ou nous » les adoucirons en les partageant » enſemble ». La lecture de cette lettre pénétra Zazon & ſes Vandales d'une douleur auſſi ſenſible qu'elle étoit imprévûe. Ils s'efforcerent néanmoins de cacher leur affliction aux habitans de l'iſle, & ce n'étoit qu'entr'eux qu'ils donnoient un libre cours à leurs larmes. Après avoir mis ordre aux affaires de Sardaigne le plus promptement qu'il fut poſſible, ils s'embarquerent & arriverent en trois jours à la côte d'Afrique ſur les confins de la Numidie & de la Mauritanie. Ils marcherent de-là vers la plaine de Bule, où ils

ſe réunirent au reſte des troupes. Ce fut une douloureuſe entrevûe, & capable d'attendrir leurs ennemis mêmes. Gélimer & Zazon ſe tenoient étroitement embraſſés, & s'arroſant mutuellement de leurs larmes, ils ne s'exprimoient que par leurs gémiſſemens & leurs ſanglots. Les Vandales des deux armées s'aborderent avec un empreſſement de déſeſpoir; attachés les uns ſur les autres & ne pouvant ſe ſéparer, ils ſe raſſaſioient de la triſte conſolation de ſe communiquer leur douleur. Le ſentiment de leurs diſgraces préſentes avoit abſorbé tous les autres. Ils ne ſe demanderent rien les uns de l'Afrique, les autres de la Sardaigne; ils ne s'informoient ni de leurs femmes ni de leurs enfans, ſe perſuadant que tout ce qu'ils ne voyoient plus, étoit perdu pour eux.

XXIX. Tentative de Gélimer ſur Carthage. *Proc. Vand. l. 2. c. 1. Theoph. pag. 166.*

Avec ces troupes réunies, Gélimer marcha vers Carthage. Lorſqu'il fut proche de la ville, il fit couper l'aquéduc, ouvrage d'une ſtructure admirable. Etant demeuré ce jour-là & le lendemain campé au

JUSTINIEN An. 533.

pied des murs, quand il vit que l'ennemi s'y tenoit renfermé, il s'éloigna & partagea ſon armée ſur toutes les avenues, pour couper la communication avec les campagnes, & réduire la ville par famine. Voulant ſe concilier l'affection des peuples, il défendit le pillage, ménageant les habitans des environs comme ſes ſujets. Il eſpéroit quelque trahiſon en ſa faveur, de la part des Carthaginois, & même des ſoldats Ariens qui ſe trouvoient dans l'armée de Béliſaire. Les Huns étoient mécontens; la ſévérité de la diſcipline Romaine s'accordoit mal avec leur caractère brutal & indocile. D'ailleurs ils ne ſervoient qu'à regret en Afrique, où ils craignoient qu'on ne les laiſsât mourir, ſans leur permettre de retourner dans leur pays. Gélimer profita de ces diſpoſitions pour les corrompre. Leurs chefs gagnés par des offres ſéduiſantes, promirent de tourner leurs armes contre les Romains, dès que le combat ſeroit engagé. Béliſaire inſtruit de ces menées ſecrettes, différa de livrer ba-

taille jusqu'à ce qu'il eût achevé la réparation des murailles. Il fit pendre un citoyen distingué nommé Laurus, convaincu de trahison. Cet exemple intimida les autres, & rompit les intelligences que l'ennemi entretenoit dans la ville. Le général Romain sçut si bien regagner les Huns par ses caresses, par ses libéralités, par le vin qu'il leur fit distribuer, & que cette nation aimoit passionnément, qu'il les amena au point de lui avouer eux-mêmes leur défiance, leur perfidie, & les promesses du roi des Vandales. Il les rassura en leur promettant avec serment, que la guerre finie, il leur donneroit la liberté de retourner dans leur patrie avec leur butin. Les Huns jurerent de leur part qu'ils le serviroient avec fidélité.

XXX. Bélisaire marche aux ennemis. *Proc. Vand. l. 2. c. 2.*

Gélimer entretenoit des espions dans Carthage. Informé du peu de succès de ses intrigues, & desespérant de réduire la ville par un blocus, il se détermina à livrer encore une bataille; & pour y attirer l'ennemi, il alla camper à six lieues de-là dans

JUSTINIEN. An. 533.

un lieu nommé Tricamare. Tous les Vandales que le déſeſpoir n'avoit pas emportés dans l'intérieur de l'Afrique, s'étoient rendus auprès de lui avec leurs familles, & ſon armée montoit à plus de cent mille hommes. Celle des Romains, quoique près de dix fois moins nombreuſe, avoit conçu tant de confiance en ſon général, & tant de mépris pour l'ennemi, qu'elle ſouhaitoit ardemment d'en venir aux mains pour terminer la guerre. Béliſaire auſſi capable d'enflammer le courage de ſes ſoldats par ſon éloquence guerriere, que par l'exemple de ſa bravoure, les ayant harangués ſelon ſa coutume, fit ſortir de Carthage Jean l'Arménien avec l'infanterie légere & toute la cavalerie, dont il ne réſerva que cinq cents hommes. Il lui donna ordre d'inquiéter l'ennemi, & de le harceler par des eſcarmouches. Il partit lui-même le lendemain, & vint camper à deux ou trois lieues des Vandales. Pendant la nuit, l'allarme fut grande dans le camp des Romains pour

une cauſe fort légere. La plûpart des piques plantées en terre ſembloient jetter des flammes & le fer paroiſſoit embraſé. Ce prétendu prodige fut regardé après l'évenement du combat comme un prognoſtic de victoire; & quelques années après, dans la guerre d'Italie, le même phénomene cauſa autant de joie qu'il avoit cauſé d'inquiétude en Afrique.

JUSTINIEN. An. 533.

XXXI. Bataille de Tricamare. *Proc. Vand. l. 2. c. 2. 3. Theoph. page 166. 167.*

Le jour ſuivant Gélimer ordonna aux Vandales de raſſembler au centre du camp, quoiqu'il ne fût pas retranché, leurs familles & leurs équipages. Enſuite après avoir encouragé ſes ſoldats, il les fit défiler au milieu des cris lamentables de leurs enfans & de leurs femmes. Les Romains ne s'attendoient pas à combattre ce jour-là, & s'occupoient à préparer leur repas, quand leurs coureurs vinrent les avertir que les Vandales marchoient à eux. Entre les deux armées couloit un ruiſſeau, au bord duquel Gélimer rangea ſes troupes. Zazon ſe plaça au centre : les Maures faiſoient l'ar-

JUSTINIEN. An. 533.

riere-garde. Gélimer courant au travers des rangs exhortoit ſes gens à bien faire : il leur avoit déjà donné ordre de ne ſe ſervir que de leurs épées, ſans faire uſage des armes de jet. Les Romains exercés par Béliſaire à faire avec préciſion & promptitude toutes les évolutions, furent bien-tôt en bataille. A l'aîle gauche étoit la cavalerie des alliés, à la droite la cavalerie Romaine. Au centre autour de l'enſeigne générale étoit un corps de cavalerie d'élite avec les gardes de Béliſaire ſous les ordres de Jean l'Arménien. Les Huns, ſelon leur uſage, formoient un corps de réſerve. Béliſaire conduiſoit l'infanterie qui compoſoit l'arriere-garde avec cinq cents cavaliers. Comme elle marchoit plus lentement, il en détacha les cavaliers & vint lui-même à leur tête joindre le reſte de la cavalerie, qui courut auſſi-tôt à l'ennemi. Ils n'étoient plus ſéparés que par le ruiſſeau, lorſque Jean l'Arménien à la tête d'un eſcadron le paſſa par ordre de Béliſaire, & alla charger le centre de l'armée

Vandale. Zazon le reçut avec vigueur, & l'obligea de repaſſer le ruiſſeau, ſans oſer le franchir lui-même. Jean revint à la charge avec un corps plus nombreux, & fut encore repouſſé. Enfin ayant pris avec lui l'enſeigne générale, & ſe faiſant ſuivre de tous les gardes de Béliſaire, il ſe lança une troiſiéme fois avec tant de furie en pouſſant de grands cris, que les Vandales, malgré les plus vigoureux efforts, ne purent faire plier cette troupe invincible. Les plus braves y périrent & Zazon avec eux. Dans ce moment, toute la cavalerie de Béliſaire s'étant ébranlée, franchit le ruiſſeau & chargea les ennemis. Le centre étant enfoncé & rompu, les deux aîles qui pouvoient aiſément envelopper un ſi petit nombre de cavaliers, ne ſongerent qu'à la fuite. Les Huns ſe joignirent au reſte de la cavalerie pour tailler en piéces les fuyards. Mais la pourſuite ne fut pas longue; les vaincus eurent bien-tôt regagné leur camp, où Béliſaire ne jugea pas à propos de les attaquer, ſon infan-

JUSTINIEN. An. 533.

terie n'étant pas encore arrivée. En l'attendant, les vainqueurs dépouillerent les morts qu'ils voyoient couverts de riches armures. Cette bataille qui décida en un moment du ſort des Vandales, ne coûta que cinquante hommes aux Romains, & huit cents aux Barbares. Une perte ſi légere cauſa la déroute d'une armée de cent mille hommes; & ce qui tient encore du prodige, c'eſt que Béliſaire remporta cette grande victoire avec ſa ſeule cavalerie, qui n'étoit que de ſix mille hommes. Ce récit paroîtroit fabuleux, s'il n'étoit atteſté par un hiſtorien intelligent & témoin oculaire. On peut dire à la vérité que les Vandales portoient d'avance dans leur cœur la fuite & l'épouvante, & que la terreur du nom de Béliſaire, la valeur de Jean l'Arménien & la mort de Zazon, ne firent qu'achever leur défaite. Mais malgré ces raiſons, on ne peut s'empêcher de conclure que Gélimer étoit un très-mauvais général. Ce fut Béliſaire, qui le premier depuis Jule Céſar, rendit aux Romains l'habi-

tude de vaincre des ennemis très-ſupérieurs en nombre.

JUSTINIEN. An. 533.

XXXII. Gélimer abandonne ſon camp.

L'infanterie arriva lorſqu'il étoit déjà tard, & Béliſaire marcha ſur le champ avec toutes ſes troupes vers le camp ennemi. Dès que Gélimer en fut averti, il ſauta ſur ſon cheval, & ſans dire une parole, ſans laiſſer aucun ordre, il s'enfuit à toute bride, & prit la route de Numidie, n'étant ſuivi que d'un petit nombre de ſes parens & de ſes domeſtiques. Les Vandales ne s'apperçurent pas d'abord de ſa fuite; mais le bruit s'en étant répandu, ce ne fut plus parmi eux que déſordre & que tumulte. Ils ſe précipitent en foule par toutes les portes, abandonnant leurs richeſſes & les perſonnes qui leur ſont les plus cheres, & qui ne peuvent les ſuivre que par leurs cris déplorables. Toute la plaine eſt remplie d'hommes, de chevaux, d'enfans, de femmes, de fuyards & de déſeſpérés. Les Romains s'emparent du camp, & courent à la pourſuite, maſſacrant les hommes, enlevant les femmes & les enfans. Le butin fut

JUSTINIEN. An. 533.

immenſe. Les dépouilles de l'Italie, de la Sicile & de la Gréce tant de fois pillées par Genſéric, celles de Carthage & de toute l'Afrique; l'or & l'argent entaſſés pendant un ſiécle par une nation avare, dans un pays qui ſans avoir beſoin de marchandiſes étrangeres, nourriſſoit par ſa fertilité inépuiſable les nations voiſines, tant de tréſors accumulés furent la proie des vainqueurs : Cette derniere bataille ſe donna vers le milieu de Décembre, trois mois depuis l'entrée de Béliſaire dans Carthage.

XXXIII. Suites de la victoire. *Proc. Vand. l. 2. c. 4. Theop. page 167. 168.*

Ce général paſſa la nuit dans une grande inquiétude. Une bonne partie des troupes étoit hors du camp : il craignoit que les ennemis ne revinſſent de leur épouvante, & ne fiſſent payer bien cher aux Romains la joie de la victoire. Dans le déſordre où ſe trouvoient les vainqueurs, un corps de cinq à ſix mille hommes auroit ſuffi pour les tailler en piéces. Diſperſés de toutes parts, ſeuls ou deux ou trois enſemble, ils s'enfonçoient dans les forêts, fouilloient les grottes & les cavernes

dans l'eſpérance d'y trouver quelque fuyard ou quelque tréſor. Enivrés de leur bonheur, éblouis de la beauté de leurs priſonnieres, ils ſembloient avoir oublié leur général & leur armée, & ne ſongeoient qu'à retourner à Carthage pour y jouir de leur nouvelle proſpérité. Une fortune de quelques momens les rendoit déjà preſque ſemblables aux Vandales. Dès que le jour parut, Béliſaire monta ſur un tertre au bord du chemin. De-là à meſure qu'il voyoit paſſer des officiers ou des ſoldats, il les arrêtoit & les remettoit en ordre, leur faiſant de vives réprimandes. Ceux qui étoient à portée de le voir & de l'entendre s'attroupoient autour de lui, & envoyoient à Carthage leur butin & leurs priſonniers, ſous la garde des valets de l'armée. Il fit partir deux cents cavaliers ſous la conduite de Jean l'Arménien, avec ordre de pourſuivre Gélimer jour & nuit, juſqu'à ce qu'ils l'euſſent pris vif ou mort. Il écrivit à Carthage de faire quartier aux Vandales qui ſe feroient

JUSTINIEN. An. 533.

réfugiés dans les égliſes des environs, & de les conduire à la ville pour les y garder juſqu'à ſon retour. Il parcourut en perſonne les campagnes avec ce qu'il avoit raſſemblé de troupes, raſſurant les Vandales qu'il rencontroit, & leur donnant parole qu'il ne leur ſeroit fait aucun mal. Les égliſes des villages en étoient remplies ; on ſe contentoit de les déſarmer & de les envoyer à Carthage ſous bonne garde par bandes ſéparées, de crainte qu'étant en trop grand nombre ils ne ſe portaſſent à quelque violence. Après avoir donné ordre à tout, il marcha lui-même en diligence avec une partie de ſes troupes pour aller chercher Gélimer.

XXXIV. Mort de Jean l'Arménien.

Il y avoit déjà cinq jours que Jean l'Arménien pourſuivoit ſans relâche ce prince fugitif, & il étoit prêt de l'atteindre, lorſqu'un funeſte accident le priva d'une gloire que ſon éclatante valeur avoit bien méritée. Entre les officiers qui l'accompagnoient étoit Vliaris, garde de Béliſaire, homme de cœur & d'une

force de corps extraordinaire ; mais déréglé dans ses mœurs & fort adonné au vin. Le sixiéme jour Vliaris déjà ivre au lever du soleil, couroit derriere Jean l'Arménien, & voulant abbattre un oiseau perché sur un arbre, au lieu d'adresser à l'oiseau, il perça le col de Jean de part en part. On cessa la poursuite pour ne songer qu'à la blessure du capitaine. Tous les soins furent inutiles ; il expira peu après. On fit sçavoir à Bélisaire cette triste nouvelle. Il accourut aussi-tôt, arrosa le tombeau de ses larmes, le fit décorer avec magnificence, & pour l'entretien de ce monument il y assigna une rente annuelle. Toute l'armée pleura ce généreux geurrier ; il fut regretté des Carthaginois mémes ; aussi charmés de sa bonté & de sa douceur, que les Romains l'étoient de sa grandeur d'ame & de son courage. Bélisaire vouloit faire punir Vliaris qui s'étoit sauvé dans une église ; les cavaliers calmerent sa colere, en lui protestant que Jean leur avoit fait promettre avec ser-

JUSTINIEN. An. 533.

ment qu'ils demanderoient grace pour ce malheureux officier, qui n'avoit failli que par imprudence.

XXXV. Gélimer assiégé sur une montagne.

Ce retardement sauva Gélimer. Bélisaire arrivé à Hippone, à dix journées de Carthage, apprit que ce prince avoit gagné le mont Pappuas, où il étoit en sureté. C'est une montagne escarpée & presque inaccessible, à l'extrémité de la Numidie. Sur la croupe s'élevoit une ville ancienne, nommée Médène, habitée par des Maures alliés de Gélimer, qui s'y renferma avec sa suite. Bélisaire ne voulant pas demeurer long-tems éloigné de Carthage, où sa présence étoit nécessaire, donna commission à Pharas de tenir la montagne bloquée pendant l'hiver, & d'en garder si bien les accès, que Gélimer ne pût ni échapper ni recevoir de vivres; ce que Pharas exécuta fidélement. C'étoit un Érule, de race royale, homme actif, vigilant, exempt des vices qu'on reprochoit à sa nation. Il eut soin de choisir des soldats semblables à lui. Bélisaire trouva dans Hippone un grand

grand nombre de Vandales des plus distingués, qui s'étoient retirés dans des asyles. Ils en sortirent sur sa parole, & furent envoyés à Carthage pour y être gardés jusqu'à son retour.

JUSTINIEN. An. 533.

XXXVI. Trésors de Gélimer entre les mains de Bélisaire.

Le bonheur qui accompagnoit par-tout Bélisaire, lui mit alors entre les mains les trésors que Gélimer s'étoit réservés comme une derniere ressource. Dès le commencement de la guerre ce prince avoit confié ce qu'il possédoit de plus précieux à Boniface son secrétaire, dont il connoissoit la fidélité. Il l'avoit envoyé à Hippone avec ordre de se retirer en Espagne auprès de Theudis, si la fortune se montroit contraire aux Vandales. C'étoit l'asyle qu'il avoit choisi pour lui-même. Tant que les affaires des Vandales ne furent pas désespérées, Boniface demeura dans Hippone : mais après la bataille de Tricamare, il s'embarqua & fit voile pour l'Espagne. Un vent impétueux l'ayant rejetté dans le port, il obtint des matelots à force de prieres & de promesses, qu'ils feroient tous leurs efforts pour gagner, soit une isle, soit

JUSTINIEN. An. 533.

quelque côte du continent. Mais la tempête rendant la mer impraticable, il crut reconnoître la main de Dieu, qui vouloit livrer aux Romains toutes les richesses des Vandales. Il jetta l'ancre & se tint à la rade avec un grand danger. Lorsqu'il eut appris l'arrivée du général Romain, il lui envoya un de ses gens pour lui offrir les trésors dont il étoit dépositaire, à condition qu'on lui laisseroit tout ce qui lui appartenoit. Bélisaire l'ayant promis avec serment, la chose fut sur le champ exécutée. Mais Boniface si fidele aux intentions de la Providence, ne se fit aucun scrupule de s'approprier une bonne partie de ce qu'elle abandonnoit aux Romains.

An. 534.

XXXVII. Les isles se rendent aux Romains. *Proc. Vand. l. 2. c. 5. Theoph. pag. 168. 169. Zon. T. 2. p. 66.*

De retour à Carthage, Bélisaire déclara que les prisonniers feroient voile pour Constantinople au commencement du printems. Il fit en même tems partir divers corps de troupes pour remettre l'Empire en possession de ce que les Vandales lui avoient enlevé. Comme les habitans de la Sardaigne doutoient encore

JUSTINIEN. An. 534.

de la défaite de Gélimer, & refusoient de se soumettre aux Romains, de peur d'éprouver le ressentiment des Barbares, il y envoya Cyrille avec la tête de Zazon, & lui commanda de passer ensuite en Corse, pour réduire cette isle à l'obéissance. Cyrille ne rencontra aucun obstacle dans cette double expédition. Jean, à la tête d'une cohorte qu'il commandoit, fut envoyé à Césarée de Mauritanie, ville maritime, grande & peuplée, à trente journées de Carthage. Un autre officier qui portoit le même nom, marcha jusqu'au détroit de Cadis, & s'empara de la forteresse nommée alors *Septum*, aujourd'hui Ceuta, bâtie autrefois par les Romains au bord du détroit. Apollinaire fut chargé du recouvrement de Majorque, Minorque & Ebuse, maintenant Yvice. Cet officier né en Italie, ayant été transporté fort jeune en Afrique, s'étoit avancé à la cour d'Hildéric. Lorsque ce Prince eut été détrôné & mis dans les fers, Apollinaire fut un de ceux qui allerent implorer la

JUSTINIEN. An. 534.

protection de Justinien en sa faveur. Il repassa en Afrique à la suite de Bélisaire, & se signala dans toutes les rencontres. La confiance qu'il avoit méritée, lui fit donner le gouvernement de ces isles. Bélisaire envoya aussi un corps de troupes dans la Tripolitaine, pour secourir Pudentius & Tattimuth contre les Maures, qui les fatiguoient par des attaques continuelles.

XXXVIII. Les Goths disputent la possession de Lilybée.

Il survint alors un différend entre les Romains & les Goths. Nous avons déjà rapporté que le grand Théodoric en mariant sa sœur Amalfride à Trasamond, lui avoit donné en dot la ville de Lilybée en Sicile. Cette place importante étoit restée entre les mains d'Hildéric, même après la mort d'Amalfride qu'on le soupçonnoit d'avoir fait périr ; & les Goths n'en avoient point disputé le domaine à Gélimer. Mais après sa défaite, ils s'en remirent en possession, & refuserent de la rendre au commissaire de Bélisaire. Ce général écrivit en Sicile aux commandans des Goths ; *Que*

ce refus étoit une déclaration de guerre : qu'ils agiſſoient contre les intérêts & ſans doute contre les intentions de leur maître, qui avoit recherché avec empreſſement l'amitié de l'Empereur : que c'étoit une injuſtice criante de refuſer à Juſtinien ce qu'on avoit laiſſé ſans conteſtation à Gélimer : je ſouhaite, ajoûtoit-il, que les Goths ne donnent jamais à l'Empereur l'occaſion de réveiller des querelles heureuſement aſſoupies ; mais ſi vous vous obſtinez à vous maintenir dans cette nouvelle invaſion, vous devez craindre qu'on ne répete ſur vous à main armée, non-ſeulement Lilybée, mais auſſi tout ce que vous avez précédemment uſurpé. Cette lettre ayant été remiſe entre les mains d'Amalaſonte, les Goths répondirent par ordre de cette ſage Princeſſe : *Qu'ils étoient bien éloignés de vouloir offenſer l'Empereur, dont ils ſçavoient que la bienveillance étoit précieuſe à leur prince ; mais que la Sicile entiere étoit ſans exception du domaine des Goths : que ſi Théodoric en avoit cédé quelque place aux Van-*

JUSTINIEN.
An. 534.

JUSTINIEN. An. 534.

dales, une pareille conceſſion n'avoit pas chez eux force de loi, leurs Princes n'étant pas en droit d'aliéner aucune portion des dépendances de leur couronne : que Béliſaire feroit juſtice, s'il conſentoit à terminer ce différend par les voies ouvertes entre deux peuples amis : que pour eux ils s'en rapporteroient au jugement de Juſtinien, & qu'ils s'y conformeroient de bon cœur : qu'ils ſouhaitoient à leur tour que le général Romain voulût bien ne rien précipiter, mais attendre la déciſion de ſon Souverain. Béliſaire ſe rendit à une propoſition ſi raiſonnable, & en inſtruiſit l'Empereur.

XXXIX. Miſere de Gélimer aſſiégé. *Proc. Vand. l. 2. c. 6. Theoph. page 158.*

Pendant ce tems-là, Pharas qui tenoit Gélimer aſſiégé, s'ennuyant de paſſer l'hiver au pied d'une montagne ſtérile, eſſaya de s'en rendre maître. Il fit prendre les armes à ſes ſoldats, & monta lui-même à leur tête. Mais les Maures favoriſés par la pente du terrein, les ayant repouſſés avec perte de cent dix hommes, ils regagnerent leur poſte, & Pharas ſe contenta déſormais d'établir de bonnes gardes pour fermer

tous les passages. Gélimer avec ses neveux & les fideles compagnons de ses infortunes, se trouvoit réduit à d'affreuses extrémités. Les Vandales étoient alors la nation du monde la plus voluptueuse, & les Maures la plus misérable. Ceux-ci renfermés dans des huttes étroites, où l'on respiroit à peine, ne connoissoient même aucun des préservatifs inventés par les hommes contre l'inclémence des saisons. Ils n'avoient d'autre lit que la terre; c'étoit être riche que d'y pouvoir étendre la peau d'un animal avec son poil. Couverts d'une tunique rude & grossiere, & d'un manteau de même étoffe, ils ignoroient l'usage du pain, du vin & des autres alimens que prépare l'industrie des hommes. Le pays ne leur fournissoit que du seigle & de l'orge, qu'ils broyoient avec les dents, sans le moudre ni le faire cuire. Gélimer & ses compagnons succomboient aux horreurs d'une vie si sauvage; ils ne souhaitoient que la mort, & ne regardoient plus la captivité comme le dernier des maux.

JUSTINIEN. An. 534.

XI. Lettres de Pharas & de Gélimer.

Pharas instruit de leur désespoir, écrivit ainsi à Gélimer : « Prince, » je suis Barbare comme vous, & » je n'ai reçu d'autres leçons que » celles de la nature ; c'est-elle qui » me dicte ce que je vais vous écri- » re. Est-il donc possible que vous » vous soyez plongé, vous & votre » famille, dans cet abîme de mise- » res, au lieu de vous soumettre à » votre vainqueur ? Vous chérissez » la liberté, direz-vous sans doute, » & vous êtes résolu de tout souffrir » pour conserver un bien si pré- » cieux : mais, dites-moi, Gélimer, » n'êtes-vous pas actuellement escla- » ve de la plus vile & de la plus mi- » sérable nation de la terre ? Ne vau- » droit-il pas mieux mendier chez » les Romains, que d'être roi des » Maures, & souverain du mont » Pappuas ? Il est donc honteux, se- » lon vous, d'obéir à un Prince au- » quel obéit Bélisaire ? Revenez de » cette erreur. Je suis né Prince, & » je me fais gloire de servir l'Empe- » reur. Je sçais que le dessein de Jus- » tinien est de vous combler d'hon-

» neurs, de vous donner de gran-
» des terres & beaucoup d'argent : JUSTINIEN. An. 534.
» Bélisaire vous sera garant de ces
» avantages. Peut-être pensez-vous
» qu'étant homme vous êtes né
» pour supporter avec patience
» tous les caprices de la fortune ;
» mais si Dieu vous offre une res-
» source, pourquoi la refuser ? Les
» faveurs de la fortune ne sont-
» elles pas faites pour les hommes,
» aussi bien que ses rigueurs ? Étour-
» di par des coups si rudes, vous
» n'êtes peut-être pas en état de pren-
» dre conseil de vous-même ; sui-
» vez-le mien ; consentez à être heu-
» reux, & ne vous faites pas plus de
» mal que l'ennemi n'a voulu vous
» en faire ». Gélimer ne put lire
cette lettre, sans la tremper de ses
larmes ; il répondit en ces termes :
« Je vous remercie de votre conseil ;
» mais je ne puis me résoudre à me
» rendre l'esclave d'un injuste ag-
» gresseur. Si le ciel étoit disposé à
» m'écouter, je le prierois de me
» mettre en état de me venger d'un
» homme, qui sans avoir reçu de

JUSTINIEN. An. 534.

» ma part aucune injure, ni de fait » ni de parole, m'a pourſuivi par » une guerre cruelle. Il m'envoye » je ne ſçais d'où un Béliſaire, pour » dévorer mes États, & me déchirer » moi-même. Il eſt Prince, il eſt » homme comme moi; qu'il ſçache » qu'il peut devenir comme moi la » victime de l'infortune. Je ne puis » en écrire davantage; le poids de » mes malheurs m'accable l'eſprit. » Adieu, cher Pharas; envoyez-» moi, je vous en ſupplie, une » guittare, un pain & une éponge». Ces derniers mots ſembloient une énigme à Pharas, juſqu'à ce que le porteur de la lettre lui eût rendu raiſon d'une demande ſi ſinguliere: « Gélimer, dit-il, demande du pain, » parce qu'il n'en a ni goûté ni mê-» me vû depuis qu'il eſt chez les » Maures: il a beſoin d'une éponge » pour nettoyer ſes yeux, enflés par » l'habitude des larmes, jointe à la » ſaleté de ſon habitation: il aime à » toucher la guittare, & ayant com-» poſé une chanſon pour adoucir ſes » malheurs, il déſireroit l'accom-

» pagner de cet instrument ». Pharas attendri de cette triste peinture, lui envoya ce qu'il demandoit, & n'en fut pas moins attentif à garder toutes les avenues.

JUSTINIEN. An. 534.

XLI. Gélimer se rend.

Proc. Vand. l. 1. c. 23. & l. 2. c. 7. Theoph. page 168.

Il y avoit trois mois que Gélimer étoit enfermé; l'hiver approchoit de sa fin, & les maux de ce Prince & de sa famille croissoient de jour & jour. Agité de continuelles allarmes, il croyoit à tous momens entendre les Romains qui grimpoient sur les roches : ses neveux expiroient autour de lui de faim & de misere. Ce qui le toucha le plus sensiblement, fut de voir un des enfans de sa sœur & un jeune Maure des plus misérables, se battre ensemble à outrance, & se prendre à la gorge pour s'arracher de la bouche un méchant gâteau d'orge écrasé, à demi-cuit, tout brûlant & plein de cendres. Ce déplorable spectacle acheva de le dompter. Il manda à Pharas qu'il étoit prêt à se mettre entre ses mains, si Bélisaire se rendoit caution des promesses de son lieutenant. Pharas fit porter cette lettre à Bélisaire, le

JUSTINIEN An. 534.

priant de lui envoyer ses ordres. Le général qui souhaitoit ardemment de conduire à l'Empereur cet illustre prisonnier, fut ravi de joie, & dépêcha Cyprien pour porter parole à Gélimer, que non-seulement on lui conserveroit la vie, ainsi qu'à toute sa suite ; mais même qu'il seroit traité avec honneur. Cyprien se rendit avec Pharas au pied de la montagne, où Gélimer les vint trouver ; & sur la parole qui lui fut donnée avec serment, il partit avec eux pour Carthage.

XLII. Bélisaire le reçoit à Carthage.

A la vûe de sa Capitale, à laquelle la réparation des murs & les autres travaux avoient donné une face toute nouvelle, Gélimer ne put s'empêcher d'admirer l'intelligence & l'activité des Romains, & d'imputer ses malheurs à sa négligence. Bélisaire le reçut dans le fauxbourg d'Aclas, où ce général avoit choisi sa demeure. En l'abordant, le Roi prisonnier fit un grand éclat de rire, que les Romains attribuoient à l'égarement de son esprit, ébranlé sans doute par les vio-

lentes ſecouſſes de ſa mauvaiſe fortune. Mais les amis de Gélimer prétendoient par une interprétation forcée, que c'étoit le ris d'un Démocrite ; & que ce Prince, iſſu de race royale, Roi lui-même, nourri dans la ſplendeur & dans l'opulence, enſuite vaincu, fugitif, accablé de miſere, enfin captif, jugeoit avec raiſon que toutes les grandeurs & les fortunes humaines n'étoient dignes que de riſée. Béliſaire fit ſçavoir à Juſtinien, qu'il tenoit Gélimer en ſes mains ; & demanda la permiſſion de le conduire à Conſtantinople. En attendant la réponſe de l'Empereur, il fit garder Gélimer avec les autres Vandales, dont il eut ſoin de le diſtinguer par un traitement très-honorable. Ce Prince n'avoit joui que trois ans du fruit de ſon uſurpation.

XLIII. Béliſaire injuſtement ſoupçonné. *Proc. Vand. l.* 2. *c.* 8. *Idem anecd. c.* 18. *Theoph. page* 169.

C'eût été l'intérêt de l'Empire que Béliſaire demeurât en Afrique aſſez long-temps pour affermir ſa conquête, forcer à l'obéiſſance les nations inquiétes & turbulentes des Maures, établir une forme égale-

USTINIEN. An. 534.

ment avantageuſe au Prince & aux ſujets, dans l'adminiſtration politique, que ce génie ſupérieur n'entendoit pas moins que la guerre. Sa valeur héroïque qui le faiſoit redouter des étrangers, ſa douceur & ſon équité incorruptible qui lui concilioit l'affection des peuples, auroient épargné ſans doute à l'Afrique les déſordres, les rébellions, les rivalités funeſtes qui furent les ſuites tumultueuſes d'une ſi paiſible conquête. Mais l'envie, toujours ardente à ſe venger du mérite qui la déſeſpere, priva l'Empire de cet avantage. Juſtinien étoit obſédé d'un nombreux eſſain de ces courtiſans oiſifs, qui craignant une comparaiſon peu honorable pour eux, font leur étude d'empoiſonner les ſuccès, lorſqu'ils n'ont pû les traverſer. Quelques officiers de Béliſaire, d'intelligence avec eux, manderent à la Cour, que leur général ſongeoit à ſe faire en Afrique un État indépendant. Juſtinien, ſoit qu'il rendît juſtice à ce vertueux capitaine, ſoit par politique, tint ce

rapport ſecret, dépêcha Salomon pour offrir à Béliſaire le choix de revenir à Conſtantinople avec ſes priſonniers, ou de les envoyer & de demeurer en Afrique. Béliſaire n'avoit garde de balancer ſur le parti qu'il devoit prendre. Un hazard heureux l'avoit inſtruit de la malignité de ſes envieux. Les ennemis qu'il avoit entre ſes officiers, avoient écrit deux lettres à la cour, & fait partir deux meſſagers ſur différens vaiſſeaux, pour mieux aſſurer le meſſage. Cette précaution leur fut utile, & plus encore à Béliſaire. L'un des deux émiſſaires parvint à Conſtantinople; l'autre ayant donné lieu à quelque ſoupçon, fut arrêté dans le port de Carthage; & ſe voyant pris, il livra le paquet dont il étoit chargé, & révéla toute l'intrigue. La découverte d'une trame ſi noire, excitoit Béliſaire à retourner au plûtot à la Cour pour déconcerter la calomnie, & confondre ſes ennemis.

XLIV. Révolte des Maures.

Dès que Salomon lui eût apporté la permiſſion de Juſtinien, il donna

JUSTINIEN Ân. 534.

ordre d'équiper la flotte, distribua les troupes en divers quartiers, & régla le gouvernement militaire conformement aux ordres qu'il recevoit de l'Empereur : nous en donnerons le détail dans la suite. Après ces dispositions, il fit monter sur la flotte Gélimer avec les autres prisonniers Vandales, & s'embarqua lui-même avec ses gardes & les Huns, selon la parole qu'il leur avoit donnée. Il n'étoit pas encore sorti du port, qu'on sentit évidemment que la présence de ce grand capitaine étoit un puissant contrepoids pour maintenir le repos de l'Afrique. Le bruit se répandit à Carthage que les Maures s'étoient soulevés. Cette nation perfide n'étoit retenue, ni par les liens sacrés du serment, ni par la crainte de perdre leurs ôtages, qu'ils sacrifioient sans regret, fussent-ils les fils ou les freres de leurs Rois. Ils ne restoient en paix qu'autant qu'ils voyoient le vainqueur sur leur frontiere. Le nom de Bélisaire les avoit contenus jusqu'alors ; dès qu'ils apprirent que

ſon départ étoit réſolu, ils coururent aux armes & commencerent leurs ravages, égorgeant les hommes, traînant les femmes & leurs enfans en eſclavage. Ce n'étoit dans tout le pays que trouble & déſolation. Les ſoldats Romains poſtés ſur les frontieres, n'étoient ni en aſſez grand nombre, ni aſſez bien pourvûs d'armes & de chevaux, pour arrêter ou pour atteindre des brigands déterminés, qui ſans ceſſe à cheval, après avoir pillé les campagnes & maſſacré les habitans, diſparoiſſoient avec leur butin, pour aller porter ailleurs l'épouvante & la mort. Béliſaire apprit ces déſordres dans le moment que la flotte appareilloit; & ne pouvant retarder ſon départ, il fit débarquer Salomon, qu'il chargea de la défenſe du pays. Il lui laiſſa ſes plus braves officiers, & la plus grande partie de ſes gardes, qui formoient un corps redoutable & renommé pour ſa valeur. Peu de temps après, Juſtinien envoya à Salomon un renfort conſidérable commandé par Théodore de Cappadoce & par Ildiger.

JUSTINIEN. An. 534.

XLV. Triomphe de Bélisaire.

Proc. Vand. l. 2. c. 9. Idem. ædif. l. 1. c. 10. Theoph. p. 169. 170. Malela p. 77. Cedr. p. 170. Jorn. success. Anast. p. 61. Zon. T. 2. p. 66. Manass. p. 65. Glycas p. 266.

Béliſaire fut reçu à Conſtantinople avec une joie proportionnée à la grandeur de ſes exploits. L'envie fut réduite au ſilence, & Juſtinien, dont il étendoit l'Empire, le combla d'honneurs. L'admiration publique ſe partageoit entre Béliſaire & Gélimer : dans l'un on contemploit le modele de la plus haute valeur, de la ſageſſe dans le conſeil, de la promptitude dans l'exécution, de la modeſtie dans les plus brillans ſuccès : on voyoit dans l'autre un exemple éclatant de la fragilité des trônes les mieux affermis. Le vainqueur & le vaincu portoient également l'empreinte de la puiſſance divine, qui avoit rendu Béliſaire, à la tête de ſeize mille hommes, ſupérieur à Gélimer ſoutenu de cent ſoixante mille : c'étoit le nombre des Vandales qui portoient les armes en Afrique, au temps de la deſcente de Béliſaire. On peut même dire que cette glorieuſe conquête fut l'ouvrage de ſix mille hommes de cavalerie, puiſque Béliſaire ne fit aucun uſage de ſon infanterie dans les deux

batailles de Décime & de Tricamare. Pour couronner de ſi grands exploits, Juſtinien renouvella un honneur qui depuis le règne d'Auguſte, étoit réſervé aux Empereurs & à leurs enfans. Il décerna le triomphe à Béliſaire. Ce général entouré de ſa garde traverſa la ville depuis ſa maiſon juſqu'au Cirque, où l'attendoit l'Empereur aſſis ſur un trône élevé. Il marchoit à pied; mais tout le reſte de la pompe reſſembloit à celle des anciens triomphes. On portoit devant lui les dépouilles des rois Vandales, des vaſes d'or & d'argent, des armes, des couronnes, des meubles précieux, des robbes de pourpre ſemées de perles & de pierreries, ſept grandes corbeilles remplies de monnoies d'or, & le livre des évangiles tout brillant d'or & de diamans. C'étoient en grande partie les richeſſes que Genſéric avoit enlevées dans le pillage de Rome. Les vaſes du temple de Jéruſalem attiroient ſur-tout les regards. Un Juif qui les conſidéroit, s'adreſſant à un des officiers de l'Empereur: *Ne*

JUSTINIEN.
An. 534.

JUSTINIEN. An. 534.

prétendez pas, lui dit-il, *garder ces trésors dans le palais de Constantinople; ils ne peuvent être conservés que dans le lieu où les plaça notre roi Salomon. C'est un enlévement sacrilége qui a causé autrefois le pillage de Rome, & depuis peu celui du palais des rois Vandales.* Ces paroles rapportées à Justinien, lui firent craindre de retenir ces redoutables dépouilles; il les envoya aux églises de Jérusalem.

XLVI. Gélimer présenté à Justinien.

A la suite de Bélisaire marchoient les prisonniers, & à leur tête Gélimer vêtu d'une robbe de pourpre, environné de ses parens, & suivi des autres Vandales, dont on avoit choisi les plus grands & les mieux faits. Lorsque le Roi captif entra dans le Cirque, & qu'il vit devant lui l'Empereur, à droite & à gauche une foule immense que la curiosité avoit attirée; alors plongé dans une réflexion profonde sur l'état présent de sa fortune, sans laisser échapper une larme ni un soupir, il répéta plusieurs fois ces paroles de l'Ecclésiaste: *Vanité des vanités tout est vanité.* Dès qu'il fut arrivé aux degrés

du trône, on lui ôta sa robbe de pourpre & on l'obligea de se prosterner aux pieds de l'Empereur, & d'en faire autant devant l'Impératrice. Bélisaire, par un effet de sa bonté naturelle, plus attendri du sort de son prisonnier, qu'enorgueilli de sa propre gloire, voulut bien le consoler de son humiliation, en se prosternant avec lui. Justinien & Théodora comblerent de richesses les filles d'Hildéric & tous les descendans d'Eudocie fille de Valentinien & femme d'Hunéric. Pour acquitter la parole de Bélisaire, ils donnerent à Gélimer un grand domaine en Galatie, où il vécut dans l'abondance avec sa famille; il auroit été mis au rang des Patrices, s'il n'eût refusé de renoncer à l'Arianisme. Le triomphe de Bélisaire étoit le premier qu'on eût vû à Constantinople. Il triompha de nouveau au commencement de l'année suivante, lorsqu'il prit possession du consulat. Il fut porté au Sénat dans la chaise curule sur les épaules des prisonniers; & dans le chemin il

JUSTINIEN. An. 534.

jetta au peuple une grande partie du butin qu'il avoit apporté d'Afrique ; des vaſes d'argent, des ceintures d'or, & d'autres dépouilles précieuſes. Mais le plus grand honneur que Juſtinien fit à Béliſaire, fut de le repréſenter ſur le revers de ſes monnoies avec ces mots : *Béliſaire la gloire des Romains.* Toute l'hiſtoire de cette guerre, ainſi que la pompe du triomphe, furent peintes en moſaïque dans le veſtibule du palais.

XLVII. Anéantiſſement des Vandales. *Proc. l.* 1. *c.* 22.

C'eſt ainſi que l'Afrique rentra au pouvoir de l'Empire cent ſept ans après que Genſéric y eut tranſporté ſa nation. Cette importante conquête ne couta que trois mois, à compter depuis le débarquement de Béliſaire, juſqu'à la derniere défaite de Gélimer. Il fallut quatorze ans aux autres généraux pour l'aſſurer. Dans ce long intervalle, la paix fut ſouvent troublée par les ſéditions des ſoldats qu'ils ne pouvoient contenir, & par les incurſions des Maures qui ne craignoient que Béliſaire. La tranquillité ne ſubſiſta qu'environ

cent ans, jusqu'à l'invasion des Sarrasins. Les prisonniers amenés à Constantinople se trouvoient en grand nombre : pour leur ôter l'espérance de retourner dans leur pays, Justinien en composa cinq corps de cavalerie qu'il envoya en Orient. La plûpart des autres Vandales avoient péri dans les combats. Ceux qui restoient s'étant dispersés dans les diverses contrées de l'Afrique, furent exterminés par les Maures, ou se mêlerent avec eux, en sorte que cette révolution rapide anéantit en Afrique jusqu'au nom des Vandales. C'eût été alors l'occasion de retourner dans leurs anciennes demeures en Germanie ; mais ils manquoient de vaisseaux pour repasser en Europe ; & d'ailleurs ils n'y auroient plus retrouvé les descendans de ceux que Godigiscle avoit laissés en Bohême, pour garder & cultiver les terres de leurs compatriotes, qui pourroient venir s'y réfugier en cas d'infortune. Cette partie de leur nation avoit été détruite depuis ce temps-là par les autres Barbares. C'est un trait digne

JUSTINIEN. An. 534.

de mémoire que la bonne foi de ces Vandales sédentaires à l'égard de leurs camarades, séparés d'eux par une si vaste étendue de terres & de mers. Lorsqu'ils apprirent que Genséric étoit maître de l'Afrique, ils lui envoyerent des députés pour le féliciter de ses glorieux succès, & pour lui demander en même temps la propriété des terres dont ils n'étoient que les gardiens, & qui devenoient inutiles aux Vandales établis dans un climat plus doux & plus fertile. Genséric & ses principaux officiers étoient disposés à leur accorder leur demande, lorsqu'un vieillard des plus nobles de la nation & renommé pour sa prudence, leur représenta *que dans les choses humaines il n'y avoit nulle assurance; rien de ce qui subsistoit actuellement, qui ne pût changer; rien qui ne pût arriver de ce qui n'étoit pas encore.* Cette réflexion arrêta Genséric, il congédia les députés avec un refus. Les Vandales firent alors des railleries & du vieillard & du Roi, qui portoient la prévoyance jusques sur des

des accidens impossibles ; mais la sagesse de cet avis fut reconnue par leurs descendans, lorsqu'ils se virent dépouillés de leur conquête & privés de toute retraite.

JUSTINIEN. An. 534.

XLVIII. Réglemens pour l'Afrique.

Proc. Pers. l. 1. c. 26. Idem. ædif. l. 6. c. 2. 3. 4. 5. 6. 7. Cod. l. 1. tit. 27. Novel. 36. 131. Anon. Raven. l. 2. n. 3. Baronius. Vales. rer. Fr. l. 7.

Chosroës ne vit pas sans jalousie cet accroissement de l'Empire. Il se repentit d'avoir fait la paix, & de n'avoir pas traversé par une diversion puissante une expédition si contraire à ses intérêts. Cependant il envoya des Ambassadeurs à Constantinople, & en félicitant Justinien de sa victoire, il lui demandoit par plaisanterie une part du butin ; elle lui étoit dûe, disoit-il, parce que sans la paix faite avec les Perses, jamais les Romains n'auroient subjugué les Vandales. Justinien craignant une rupture avec ce Prince belliqueux, lui envoya de riches présens. Aussi-tôt après la conquête il avoit pris des mesures pour la conserver. Voici l'ordre qu'il y établit par deux ordonnances dattées du treiziéme d'Avril de cette année 534, & adressées l'une à Archelaüs, l'autre à Bélisaire avant son départ.

JUSTINIEN. An. 534.

L'Afrique fut divisée en sept provinces, la Tingitane, la Mauritanie, la Numidie, la province de Carthage, la Byzacène, la Tripolitaine & la Sardaigne qui fut jointe aux autres, parce qu'elle avoit appartenu aux Vandales. Il établit un préfet du prétoire résident à Carthage, & Archélaüs fut pourvû de cette charge en récompense des services qu'il avoit rendus en qualité d'Intendant de la flotte & de l'armée. Justinien lui recommandoit de veiller à la conservation du pays, de traiter les habitans avec douceur, & de leur faire sentir la différence de l'humanité Romaine & de la dureté des Vandales. Il régloit les gages & les émolumens des officiers; & pour leur ôter tout prétexte de concussion, il taxoit à une somme très-modique ce qu'ils devoient payer pour l'expédition des brevets de leurs charges, défendant sous peine de mort toute exaction au-delà de ce qu'il prescrivoit. La seconde ordonnance concernoit l'ordre militaire: elle établissoit cinq comman-

dans avec titre de Ducs en Tripolitaine, en Bizacene, en Numidie, en Mauritanie & en Sardaigne. Bélisaire avoit ordre de mettre en garnison dans Ceuta autant de soldats qu'il jugeroit à propos sous le commandement d'un tribun d'une prudence & d'une fidélité reconnue, pour garder le détroit de Cadis & veiller sur les mouvemens qui se feroient en Espagne & en Gaule, dont le tribun devoit donner avis au duc de Mauritanie, & celui-ci au préfet du prétoire. L'Empereur vouloit aussi qu'on tînt dans le détroit des vaisseaux de course, en tel nombre que Bélisaire jugeroit convenable. Tous ces commandans devoient non-seulement défendre le pays qui leur étoit confié; mais aussi travailler à reculer les bornes de l'Empire & à lui rendre son ancienne étendue. L'Empereur fixoit la paie des offices militaires; il défendoit de faire aucune violence, aucun tort aux habitans. Il permettoit à Bélisaire de faire resserrer l'enceinte des villes & des châteaux sur la frontiere, s'il les trouvoit

JUSTINIEN. An. 534.

d'une trop grande étendue pour la défenſe. Dans la premiere de ces ordonnances on voit que Juſtinien encouragé par la réduction de l'Afrique, ſe flattoit de reconquérir avec l'aide de la Providence divine, les autres provinces dont les Barbares s'étoient rendus maîtres. Il donna aux Africains cinq années pour rentrer en poſſeſſion des biens qui leur avoient été enlevés par les Vandales. Il voulut que toute l'Afrique ne reconnût d'autres loix que les loix Romaines. Juſques-là les diſpoſitions de Juſtinien annonçoient un gouvernement équitable; elles furent reçues avec joie. Mais il ne ſoutint pas long-temps ce ton paternel. Comme on ne retrouvoit pas le rôle des impoſitions anciennes, que Genſéric avoit fait brûler dès le commencement de ſon règne, l'Empereur envoya Tryphon & Euſtrace pour dreſſer un nouveau cadaſtre ; & ces financiers, par un excès de ce zele, dont les Princes croyent quelquefois être l'objet, firent à Juſtinien l'Afrique ſi riche & ſi opulente,

qu'elle se trouva bien-tôt appauvrie.

JUSTINIEN. An. 534. XLIX. Réparation des villes.

La plûpart des villes tomboient en ruine. Les Vandales avoient d'abord détruit les murailles, & ensuite laissé périr les édifices ; les plus riches d'entr'eux préférant au séjour des villes celui des campagnes. Justinien travailla à les réparer. La grande Leptis étoit presque abandonnée, & ensévelie sous des monceaux de sable que la mer y portoit sans cesse. Il la fit découvrir, la releva & l'embellit ; mais il en diminua l'enceinte, laissant sous les sables la partie la plus voisine de la mer, pour servir comme de boulevard à la nouvelle ville. Il y rétablit le palais que l'Empereur Septime Severe, né en ce lieu, avoit autrefois fait bâtir comme un monument de sa fortune. Après avoir orné Carthage de portiques, de thermes, d'églises & de monastères ; il voulut qu'elle se nommât Justinienne ; & pour honorer sa femme Théodora, il donna le nom de Théodoriade à la ville de Baga, que Procope place

JUSTINIEN. An. 534.

dans la province de Carthage. Adrumet métropole de la Byzacène étoit ſans murailles, expoſée aux incurſions des Maures; il la fortifia; elle prit auſſi le nom de Juſtinienne. La Byzacène fut miſe hors d'inſulte par les places & les châteaux qu'il releva ou qu'il fit conſtruire de nouveau ſur la frontiere. Il mit en état de défenſe la ville nommée le camp de Trajan en Sardaigne. Le château de Ceuta tomboit d'anciennneté, il en fit une place imprenable; & comme c'étoit la clef de ſes états d'Afrique, il le mit ſous la protection de la mere de Dieu, en l'honneur de laquelle il y fit bâtir une magnifique égliſe. Un plus long détail paſſeroit les bornes de l'hiſtoire. Il ſuffira de dire que l'on comptoit en Afrique cent cinquante places bâties ou réparées en divers temps par les ordres de Juſtinien.

I. Rétabliſſement de la religion en Afrique. *Cod. l. 1. tit. 27.*

Les rois Vandales, Ariens fanatiques, excepté Gondamond & Hildéric, avoient cruellement perſécuté les Catholiques. Ce dernier Prince leur avoit rendu leurs égliſes, ſans

leur en rendre les biens. Justinien rétablit la religion dans tout son éclat. Comme il commençoit à traiter les Goths d'Italie avec moins de ménagement, pour les raisons que nous dirons bientôt, il dépouilla les Ariens de ce qu'ils avoient usurpé, & le restitua aux églises Catholiques, à la charge de payer leur part des impositions. Il défendit aux hérétiques de baptiser; il les exclut des magistratures, & leur interdit le culte public. Les priviléges de l'église de Carthage furent renouvellés. Il y avoit dans la Tripolitaine des peuplades de Maures encore payens. Les uns étoient depuis long-temps attachés au service de l'Empire ; on les nommoit pour cette raison *Pacati* ; ils habitoient la ville de Cidama près de la grande Syrte. Les autres nommés Gadabitains vivoient errans & sans dépendance à l'occident de la Tripolitaine. Tous ces Barbares embrasserent la religion Chrétienne. Justinien fit bâtir pour l'usage des Gadabitains une grande église dans la ville de Sabaratha, ancienne

Nov. 37 & 31. *c.* 4.
Proc. ædif. l. 6. *c.* 3. 4.

colonie Romaine, qu'il enferma de murailles.

JUSTINIEN. An. 534.

LI. Faste & grand pouvoir de Théodora.

Proc. anecd. c. 16. Malela. page 60. Theoph. p. 158.

Pour ne pas interrompre le récit de la destruction des Vandales, j'ai différé de rapporter quelques événemens de l'année 533, que je rappellerai en ce lieu. Théodora fit un voyage en Bithynie pour aller prendre les bains dans un lieu nommé *Pythia*, célebre alors par ses sources d'eaux minérales. Comme elle aimoit d'autant plus le faste & la magnificence, que sa premiere vie en avoit été plus éloignée, elle traîna après elle tout l'appareil de sa grandeur. Sa suite étoit de quatre mille hommes. Les principaux sénateurs, les chambellans, grand nombre de patrices, entr'autres Ménas ancien préfet du prétoire, & Élie intendant des finances, faisoient partie du cortége. Accoutumée à faire un mélange de crimes & d'œuvres extérieures de piété, elle distribua dans sa route beaucoup d'argent aux églises, aux hôpitaux, aux monastères. A son retour elle donna une preuve éclatante de l'empire qu'elle avoit pris

JUSTINIEN. An. 534.

ſur ſon mari. Priſcus de Paphlagonie, ſecrétaire de l'Empereur, s'étoit emparé de la confiance de ſon maître, au point de donner de l'ombrage à Théodora. Auſſi hautain qu'il étoit riche & puiſſant, il ſe croyoit diſpenſé de ramper devant cette Princeſſe, ainſi que les autres courtiſans. Elle eſſaya d'abord de le perdre dans l'eſprit de l'Empereur par des rapports calomnieux. Cette voie n'ayant pas réuſſi, elle le fit enlever, jetter dans un vaiſſeau & tranſporter dans une retraite éloignée, où elle le força de recevoir l'ordre de prêtriſe, pour le mettre hors d'état de rentrer dans ſes emplois. Juſtinien ſubjugué feignit d'ignorer cette violence; il oublia Priſcus dès qu'il ne le vit plus, & n'oſa pas même s'informer de ce qu'il étoit devenu.

LII. Jean Cottiſtis révolté & maſſacré. *Proc. Perſ. l. 1. c. 26. Malela p. 76.*

Ce fut un bonheur pour Juſtinien d'être alors en paix avec la Perſe. Le hazard préſentoit à Choſroës une occaſion favorable de ſe ſaiſir de Dara. Un ſoldat nommé Jean Cottiſtis fut aſſez hardi pour ſoulever une partie

JUSTINIEN. An. 534.

Chr. Alex. Assemani bibl. or. t. 2. p. 85. Chr. Marc.

de la garnison, & pour s'emparer du palais, qui étoit fortifié comme une citadelle. Il y avoit déjà quatre jours qu'il ordonnoit en maître absolu, lorsque Mamas, évêque de la ville, & Anastase un des principaux habitans exciterent le reste de la garnison à s'affranchir de cette tyrannie. Les soldats qui n'avoient pas trempé dans le complot, monterent au palais à l'heure de midi, portant chacun un poignard caché sous leur casaque. Mais la crainte de n'être pas les plus forts, les retint à l'entrée. Un charcutier qui les avoit suivis, honteux de leur lâcheté, força la porte son couteau à la main, & blessa le tyran qui accouroit au bruit. Celui-ci dans le trouble où il étoit, se jetta lui-même entre les mains des soldats qui le lierent & le traînerent à la prison de la ville. Un d'entr'eux craignant que les compagnons de la révolte de Cottistis ne vinssent le délivrer à main armée, le poignarda de son autorité. On brûla le palais, de crainte qu'il ne servît encore de place forte à quelque rebelle. Nous

pouvons rapporter à cette année un tremblement de terre qui ſe fit ſentir à Conſtantinople au mois de Novembre. D'autres Auteurs le font arriver cinq ans plûtot. Il commença le ſoir, & cauſa une telle allarme, que les habitans paſſerent la nuit dans la place de Conſtantin, à implorer la miſéricorde divine. Les ſectateurs d'Eutychès qui étoient en grand nombre parmi le peuple, crioient : *vivez Juſtinien, ſoiez heureux, mais délivrez-nous de ce decret odieux prononcé à Chalcédoine.* Au reſte, ce tremblement de terre ne cauſa aucun dommage. Il fut plus violent à Cyzique, où il détruiſit pluſieurs édifices. Une comète ſe montra pendant quelques jours du côté de l'Occident.

JUSTINIEN. An. 534.





SOMMAIRE

DU

QUARANTE-TROISIEME LIVRE.

I. *Justinien entreprend de composer un nouveau corps de droit.* II. *Premiere édition du Code.* III. *Compilation du Digeste.* IV. *Publication des Instituts.* V. *Méthode prescrite aux professeurs.* VI. *Seconde édition du Code.* VII. *Les Novelles.* VIII. *Histoire du corps du droit de Justinien en Orient.* IX. *En Occident.* X. *Zamanarse roi d'Ibérie vient à Constantinople.* XI. *Sage gouvernement d'Amalasonte.* XII. *Athalaric se livre à la débauche.* XIII. *Amalasonte affermit son autorité.* XIV. *Elle réprime*

les injustices de Théodat. XV. *Négociation d'Amalasonte avec Justinien.* XVI. *Théodat succede à Athalaric.* XVII. *Dissimulation de Théodat.* XVIII. *Il fait enfermer Amalasonte.* XIX. *Pierre envoyé à Théodat.* XX. *Mort d'Amalasonte.* XXI. *Justinien se prépare à la guerre.* XXII. *Bélisaire passe en Sicile.* XXIII. *Conquête de la Sicile.* XXIV. *Nouvelles propositions de Théodat.* XXV. *Le Pape envoye à Constantinople.* XXVI. *Mort de Mondon.* XXVII. *Théodat manque de parole.* XXVIII. *Justinien s'empare de la Dalmatie.* XXIX. *Guerre des Maures en Afrique.* XXX. *Bataille de Mamma.* XXXI. *Bataille du mont Burgaon.* XXXII. *Combat singulier d'Althias capitaine Romain & d'Yabdas roi des Maures.* XXXIII. *Expédition de Salomon en Numidie.* XXXIV. *Ravages en Sardaigne.* XXXV. *Causes d'une révolte de soldats en Afrique.* XXXVI. *Cons-*

piration contre Salomon. XXXVII. *Révolte à Carthage.* XXXVIII. *Fuite de Salomon.* XXXIX. *Stozas chef des révoltés.* XL. *Bélisaire arrive à Carthage.* XLI. *Combat de Membrese.* XLII. *Perfidie de Stozas.* XLIII. *Bélisaire passe en Italie.* XLIV. *Il marche vers Naples.* XLV. *Les habitans rejettent ses propositions.* XLVI. *Siége de Naples.* XLVII. *Chemin pratiqué par un aquéduc.* XLVIII. *Les Romains pénétrent par ce chemin.* XLIX. *Prise de Naples.* L. *Mort de Pastor & d'Asclépiodote.* LI. *Théodat vient à Rome.* LII. *Vigitès élu roi tue Théodat.* LIII. *Il va à Rome.* LIV. *Il cede aux François ce qui restoit en Gaule aux Ostrogoths.* LV. *Bélisaire entre dans Rome.* LVI. *Il la fortifie.* LVII. *Toute l'Italie méridionale soumise à Bélisaire.* LVIII. *Phénomene.*





HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-TROIZIEME.

JUSTINIEN.



A conquête de l'Afrique combloit Juſtinien de gloire. Mais s'il eſt plus digne d'un Prince de régler ſes États par de bonnes loix, que d'en reculer les limites, on peut dire que cette année vit achever une entrepriſe encore plus

JUSTINIEN, An. 534.

I. Juſtinien entreprend de compoſer un corps de Droit.

Hiſtoria juris à Juſt. com-

importante que les ſuccès de Béliſaire. Le ſeizieme de Novembre, l'Empereur publia la ſeconde édition du Code, & conſomma l'ouvrage de cette fameuſe légiſlation, qui ſubſiſte depuis tant de ſiécles. J'ai différé d'en parler jusqu'à ce moment, pour mettre ſous les yeux l'enſemble de ce grand corps. Juſtinien étoit monté ſur le trône avec les projets les plus capables d'immortaliſer ſon règne & de rétablir la puiſſance Romaine dans ſon ancienne ſplendeur. Portant à la fois ſes regards ſur les dehors & ſur l'intérieur de l'Empire, il forma le double projet d'y réunir les provinces envahies par les Barbares, & de réduire en un abrégé d'une juſte étendue ce nombre infini de loix, de réglemens, & de maximes judiciaires, que l'intérêt des hommes, leur foibleſſe, leur inconſtance, leur inquiétude avoient enfantées depuis treize cents ans. Il ſçavoit que la multitude des ordonnances introduit la confuſion & le déſordre; & que ce tiſſu embarraſſé de déciſions qui s'en-

JUSTINIEN. An. 534.
poſtri ex Cod. Juſtiniano Proc. Perſ. l 1. c. 24. 25. Idem ædif. in proœmio. Idem anecd. c. 13. 20. Theoph. pag. 151. Cedr. p. 368. Marc. chr. Chr. Alex Malela p. 63. Suid. voce Τελωνιαvός. *Paul. diac. l. 8. Trivor. obſ. apolog. c. 30. 32. Arthur. Duck. de uſu & auctoritate jur. civ. Rom. c. 3. 4. Pagi ad. Bar. Gravina de ortu & orig. jur. Giannone, Hiſt. Neapol. l. 3. c. 3.*

trelaſſent & ſe croiſent, eſt un labyrinthe, où la juſtice s'égare, tandis que l'injuſtice échappe à la faveur de tant de détours. Il n'étoit pas moins difficile de bannir des tribunaux l'ignorance, la mauvaiſe foi & la chicane, en ſimplifiant les loix, que de chaſſer de l'Italie & de l'Afrique les Goths & les Vandales. Juſtinien entreprit l'un & l'autre; & peut-être auroit-il également réuſſi, ſi l'impatience de ſon amour-propre n'eût précipité l'exécution de de cet ouvrage immenſe, & s'il avoit trouvé des Juriſconſultes auſſi parfaits que ſes généraux. Tribonien qu'il mit à la tête de ce travail, ſuppoſé qu'il eût autant d'habileté dans ſon art, avoit aſſurément moins de vertu que Béliſaire & Narsès. Quelques Auteurs prétendent qu'il étoit payen; il eſt aſſez juſtifié de ce reproche par les loix favorables au Chriſtianiſme, qu'il inſéra dans le Code, & plus encore par celles qui tendent à la deſtruction du paganiſme. Mais l'hiſtoire lui attribue aſſez d'autres défauts incompatibles avec

Ludewig vita Juſtiniani. c. 1. 2.

JUSTINIEN. An. 534.

un emploi, qui demandoit autant de probité que de lumieres. Flatteur, intéressé, accoutumé à vendre la justice, il tronqua, il altéra, il supprima de bonnes loix. Souvent il détruisit dans les Novelles qu'il suggéroit à l'Empereur, ce qu'il avoit prudemment établi dans le Code & dans le Digeste. Presque par-tout il s'écarta de l'élégante précision des anciens Jurisconsultes.

II. Premiere édition du Code.

Justinien commença par le Code. Dans une constitution du 13 Février 528, adressée au Sénat de C. P. il déclare qu'il se propose de rassembler dans un seul volume, non-seulement les loix contenues dans les trois Codes de Grégoire, d'Hermogénien & de Théodose; mais encore celles, qui depuis la publication du Code Théodosien, sont émanées de l'autorité impériale. Pour composer ce recueil, il choisit Tribonien secondé de neuf personnes consommées dans la science du droit Romain. Il leur permit de supprimer les loix répetées, contadictoires, hors d'usage; de retrancher les préam-

bules, & tout ce qui leur paroîtroit ſuperflu; d'ajoûter ce qu'ils croiroient néceſſaire, ſoit pour l'exactitude, ſoit pour l'éclairciſſement; de changer les termes, de réunir dans une ſeule loi ce qui ſe trouveroit épars dans pluſieurs. Il voulut que ſous chaque titre on ſuivît l'ordre de la chronologie. Le travail fut preſſé avec tant de diligence, qu'au mois d'Avril de l'année ſuivante, le nouveau Code renfermant en douze livres les loix Impériales depuis le commencement du règne d'Hadrien, fut en état de paroître. Juſtinien y imprima le ſceau de l'autorité ſouveraine, par une conſtitution du 7 Avril 529, qu'il adreſſe à Mennas, préfet du prétoire. Il s'y félicite d'avoir trouvé dans les rédacteurs la ſcience, l'expérience, le zele du bien public & la probité requiſe, pour faire parler dignement tant de princes & de légiſlateurs. Il donne à cette collection force de loi; il abroge les précédentes, & ne permet de citer en juſtice que le nouveau Code. Il ordonne au

JUSTINIEN. An. 534.

III. Compilation du Digeste.

préfet du prétoire de le faire publier dans tout l'Empire.

Il restoit un ouvrage plus étendu & plus difficile ; c'étoit de recueillir les monumens de l'ancienne jurisprudence. L'Empereur chargea encore Tribonien de ce travail, & lui laissa le choix de ceux qu'il croiroit capables de le partager avec lui. Tribonien choisit un des magistrats qui avoient déjà travaillé à la rédaction du Code, quatre professeurs en droit, deux de Constantinople, deux de Béryte, & onze Avocats. Il les présenta au Prince, qui les approuva sur son témoignage. Ces dix-sept commissaires reçurent ordre de rechercher, rassembler & mettre en ordre ce qu'il y avoit d'utile dans les livres des Jurisconsultes, qui avoient été autorisés par les Princes à faire ou à interprêter les loix, sans avoir égard aux ouvrages qui n'étoient revêtus d'aucune autorité. L'Empereur leur donna le même pouvoir de changer, d'ajoûter, de retrancher, qu'il avoit donné pour le Code, & de fixer par une déci-

ſion préciſe les points douteux & conteſtés juſqu'alors. Il leur recommanda de ne conſidérer dans leur choix ni le nombre des Juriſconſultes, ni leur réputation perſonnelle; mais uniquement la raiſon & l'équité. De ces extraits ils devoient compoſer cinquante livres, & diviſer les matieres ſous différens titres en ſuivant l'ordre du Code, ou celui de l'édit perpétuel, ſelon qu'ils jugeroient plus convenable. Il voulut que tout ce qu'ils adopteroient, fût cenſé ſorti de la bouche du Prince. Ce recueil devoit porter le nom de *Digeſte*, parce que les matieres y ſeroient rangées chacune ſous ſon titre, ou de Pandectes, comme renfermant toute l'ancienne Juriſprudence. La conſtitution par laquelle cette commiſſion eſt établie, en datte du 15 Décembre 530, eſt adreſſée à Tribonien, à qui l'Empereur recommande à la fois l'exactitude & la diligence. Mais, au jugement des plus habiles Juriſconſultes, le rédacteur s'acquitta de ſa commiſſion avec plus de célérité que

JUSTINIEN.
An. 534.

JUSTINIEN. An. 534.

d'exactitude. L'Empereur lui-même ne s'attendoit pas à voir finir avant dix ans un travail de cette étendue. Il s'agiſſoit de dépouiller plus de deux mille volumes, d'en diſcuter, d'en comparer, d'en réduire les déciſions ; de les réformer même & de les ranger dans un ordre méthodique. Tribonien qui ſçavoit que dans les entrepriſes où la vanité des Princes eſt intéreſſée, ils ſouffrent impatiemment l'intervalle néceſſaire entre l'ordre & l'exécution, hâta tellement l'ouvrage qu'il fut achevé en trois ans. Le ſeize Décembre 533. Juſtinien revêtit cette compilation de ſon autorité par une conſtitution adreſſée au ſénat de Conſtantinople, & à tous les peuples de l'Empire. Il annonce que le cahos énorme des déciſions anciennes ſe trouve maintenant réduit à la vingtiéme partie, ſans qu'on ait rien omis d'eſſentiel, enſorte que l'ordre, la briéveté du Corps de droit, & la facilité de l'acquérir, ne laiſſent plus d'excuſe à la pareſſe ni à l'ignorance. Il ne répond pas qu'il ne s'y ſoit gliſſé

quelques fautes ; mais il ſe flatte, ſans doute trop légérement, qu'il n'y reſte aucune de ces contradictions, que les Juriſconſultes appellent *antinomies*. S'il s'y trouve quelque omiſſion ou quelque obſcurité, il veut qu'on ait recours à l'autorité Impériale, qui ſeule a le droit de ſuppléer, & d'interpréter les loix. De peur que l'on ne tombe dans l'ancienne confuſion par la diverſité des ſentimens, il interdit tout commentaire, permettant ſeulement de traduire ces loix littéralement en Grec, & d'y ajoûter des titres & des paratitles, c'eſt-à-dire, des ſommaires de ce qu'elles contiennent. Il défend de ſe ſervir d'abbréviations en les tranſcrivant, & déclare que la copie où il s'en trouvera une ſeule, ne fera point autorité, & que le copiſte ſera condamné comme fauſſaire. Il abroge toutes les autres loix, avec défenſe même de les citer dans les tribunaux, & ordre aux juges de ſe conformer à celles du Digeſte, à commencer le 30 Décembre 533. Il enjoint aux trois préfets du prétoire de les faire

JUSTINIEN.
An. 534.

JUSTINIEN An. 534.

publier chacun dans ſon diſtrict. Il ajoûte qu'il s'eſt hâté de les mettre au jour cette année, afin que ſon troiſiéme conſulat déjà comblé des faveurs du ciel par la paix conclue avec la Perſe, & par la conquête de l'Afrique, ait encore l'honneur de voir achevé ce grand édifice des loix, comme un temple ſaint & auguſte, où la juſtice prononcera ſes oracles. Laiſſons aux habiles juriſconſultes, tels que Cujas, Dumoulin, Denys & Jacques Godefroy, le ſoin de relever les défauts de cet important ouvrage. Nous nous contenterons d'obſerver qu'après la liberté illimitée que Juſtinien avoit donnée aux rédacteurs de changer les textes, d'y ajoûter, d'en retrancher ce qu'ils jugeroient à propos, on ne peut avec certitude attribuer ni aux anciens juriſconſultes, ni aux prédéceſſeurs de Juſtinien, ce qui ſe trouve énoncé ſous leur nom, ſoit dans le Digeſte, ſoit dans le Code.

IV. Publication des Inſtituts.

Pendant qu'on travailloit au Digeſte, l'Empereur chargea encore Tribonien

Tribonien & deux des commiſſaires, Théophile & Dorothée, profeſſeurs en droit, l'un à Conſtantinople, l'autre à Béryte, d'extraire des anciens & de recueillir en quatre livres les premiers élémens de la juriſprudence, pour ſervir d'introduction à cette étude. De l'avis des connoiſſeurs, c'eſt la partie du corps de droit la plus parfaite & la mieux exécutée. Elle fut achevée avant le Digeſte, & publiée le vingt & un de Novembre de la même année. L'Edit de publication donne à ces Inſtituts la forme & l'autorité des loix impériales.

V. Méthode preſcrite aux profeſſeurs.

Le même jour que Juſtinien publia le Digeſte, il adreſſa aux profeſſeurs une conſtitution particuliere, pour leur tracer la méthode d'enſeigner. Le cours de Droit avoit été de quatre ans. L'Empereur l'étend juſqu'à cinq, & preſcrit la nature & l'ordre des matieres qui doivent occuper chaque année. Il régle la police des écoles, & défend d'enſeigner le Droit ailleurs qu'à Rome, à Conſtantinople, & à Béryte en

JUSTINIEN. AN. 534.

Phénicie, ville depuis long-temps célebre par ſes écoles de juriſprudence. Il ſupprime celles d'Alexandrie & de Céſarée en Paleſtine, où des maîtres peu inſtruits & ſans autre autoriſation que celle qu'ils ſe donnoient eux-mêmes, corrompoient la ſcience qu'ils s'ingéroient d'enſeigner, & ne communiquoient à leurs diſciples que leur préſomption & leur ignorance.

VI. Seconde édition du Code

Le deſſein de l'Empereur étoit rempli. Tout le Droit ancien ſimplifié, réduit à l'eſſentiel, ſe trouvoit réuni dans les Inſtituts, le Digeſte & le Code. Mais depuis la rédaction du Code, Juſtinien avoit publié pluſieurs Inſtitutions nouvelles : on en compte plus de deux cents. D'ailleurs le travail ſubſéquent avoit fait appercevoir pluſieurs imperfections dans le premier ouvrage. Juſtinien en ordonne la réviſion, & choiſit pour cet effet entre les commiſſaires déjà employés, cinq perſonnes dont Tribonien fut encore le chef. Il leur donna pour la réformation le même pouvoir qu'il leur avoit donné pour la rédaction, leur enjoignant

de renfermer dans le nouveau Code les loix poſtérieures au premier. Le ſeizieme Novembre 534, il adreſſa au ſénat de Conſtantinople cette ſeconde édition, abrogeant la précédente, & ordonnant que celle-ci auroit excluſivement force de loi, à commencer au vingt-neuf Décembre ſuivant. C'eſt cette réviſion qui a ſeule ſubſiſté, & que nous avons aujourd'hui entre les mains.

JUSTINIEN. An. 534.

VII. Les Novelles.

L'Empereur ſe réſerva en termes exprès le droit d'ajoûter dans la ſuite, mais ſéparément, les conſtitutions qu'il jugeroit néceſſaires. Auſſi pluſieurs des Novelles limitent, étendent, quelquefois même détruiſent ce qui avoit été ſtatué dans le Code; & c'eſt ſur-tout cette inconſtance qui a fait ſoupçonner Tribonien & le Prince même, d'avoir ſouvent écouté l'intérêt & la faveur plutôt que la raiſon & l'équité. Quelques Auteurs attribuent ces variations aux caprices de Théodora qui gouvernoit ſon mari & qui étoit elle-même gouvernée par ſes paſſions. Ces Novelles ſont au nom-

JUSTINIEN. An. 534.

bre de cent ſoixante & huit ; dont quatre-vingt-dix-huit ſeulement ont force de loi, parce qu'elles furen recueillies dans un ſeul volume en 565, derniere année du regne de Juſtinien. Après la mort de ce prince, le juriſconſulte Julien en fit une nouvelle édition, & en ajouta 27 qui avoient été excluſes du premier recueil. Haloander juriſconſulte Saxon, qui donna en 1531 une édition des Pandectes, y joignit encore quarante Novelles qu'il avoit retrouvées ; & Cujas en a découvert trois autres. Les Novelles furent publiées en Grec par Juſtinien ; & traduites en Latin ſous le régne de Juſtin ſecond. Cette traduction eſt littérale & telle que Juſtinien l'avoit permiſe ; auſſi fait-elle autorité, & c'eſt pour cette raiſon que ces Novelles ainſi traduites ſont nommées *authentiques*.

VIII. Hiſtoire du corps de droit de Juſtinien en Orient.

La langue Latine ſe perdoit peu-à-peu en Orient, & le texte original du corps de Droit eut la même deſtinée. Quarante ans après Juſtinien, ſous le règne de Phocas, les Pandectes furent traduites en Grec

par Thalelée célebre jurisconsulte : Quelques Auteurs prétendent que cette traduction fut faite du temps même de Justinien, & que ce Thalelée est le même que l'Empereur nomme entre ceux qui travaillerent à la rédaction du Digeste. On traduisit aussi le Code. Théophile sous l'empire de Michel III, fit une paraphrase Grecque des Instituts. Selon quelques critiques, ce Théophile étoit contemporain de Justinien ; c'est le même qui avoit été son précepteur & un de ceux qui avoient secondé Tribonien. Le Droit Romain augmenté des constitutions des Empereurs qui succederent à Justinien, demeura en cet état jusqu'au règne de Basile le Macédonien en 867. Mais dans cet intervalle, l'Empire étant désolé par les ravages des Sarrasins, les loix & les jugemens perdirent beaucoup de leur force. Basile jaloux de la gloire de Justinien, ne chercha qu'à détruire son ouvrage ; il exclut entierement le droit Latin ; il réunit toutes les parties du corps de Droit,

JUSTINIEN. An. 534.

JUSTINIEN An. 534.

& en composa quarante livres, auxquels son fils Léon en ajoûta vingt. C'est ce qu'on appelle les Basiliques. Constantin Porphyrogenete fils de Léon, en fit la révision. Les Basiliques furent donc le seul Droit usité en Orient, jusqu'à la destruction de l'Empire. Cette collection fut diversement abrégée, & porta différens noms.

IX. En Occident.

Les François, les Visigoths, les Bourguignons & les Goths d'Italie étant maîtres de l'Occident, le corps de Droit de Justinien n'y fut reçu qu'en Illyrie, qui étoit encore soumise à l'Empire. Il s'établit dans l'Italie avec le gouvernement impérial, lorsque les Goths en furent chassés. Mais il céda aux loix des Lombards, quand ceux-ci se furent rendus maîtres de Ravenne. Charlemagne ayant détruit le royaume des Lombards, fit en vain chercher en Italie l'ouvrage de Justinien. Ce trésor demeura caché jusqu'au douziéme siécle. Enfin dans la guerre que l'Empereur Lothaire II vint faire en Italie contre Roger comte

d'Apulie & de Sicile en 1127, on trouva dans la ville d'Amalfi un exemplaire du Digeſte. Les Piſans qui avoient ſecouru l'Empereur dans cette expédition, l'obtinrent pour récompenſe de leurs ſervices. Environ trois cents ans après, les Florentins devenus maîtres de Piſe, tranſporterent ce manuſcrit à Florence, & l'y conſervent précieuſement. Quelques Auteurs, ſans beaucoup de fondement, en font remonter l'antiquité juſqu'au temps de Tribonien. C'eſt l'original de toutes les copies des Pandectes qui ſe ſont enſuite répandues. Vers le même temps on découvrit à Ravenne un exemplaire du Code, & l'on raſſembla les Novelles qui ſe trouverent diſperſées en Italie, & qui avoient été inconnues juſqu'alors, auſſi-bien que treize édits de Juſtinien. Telles furent la naiſſance & les révolutions diverſes de ce fameux corps de légiſlation, qui malgré ſes défauts eſt encore le plus complet que la prudence humaine ait pu produire. C'eſt dans cette ſource abondante que preſque

JUSTINIEN. An. 534.

toutes les nations de l'Europe vont puiser le supplément de leurs loix particulieres. Justinien pour le conserver dans son intégrité, avoit expressément défendu de le charger de commentaires. Mais l'éloignement des temps ayant fait perdre la trace des anciens usages, & obscurci les expressions de la langue Romaine, a rendu les explications nécessaires. Elles se sont multipliées à l'excès : & comme un seul édifice considérable, tel qu'un palais ou un temple célebre, attirant dans son voisinage un peuple nombreux, a souvent fait naître aux environs un assemblage d'habitations grandes & petites, qui vont enfin jusqu'à former une ville ; ainsi le corps de droit de Justinien devenu le centre d'une infinité de commentaires, de gloses, d'interprétations, de dissertations de diverse valeur, a rassemblé enfin autour de lui une bibliothéque entiere.

X. Zamanarse roi d'Ibérie vient à Constantinople.

Depuis que Gurgène, roi d'Ibérie, s'étoit venu jetter entre les bras de Justin avec son fils Pérane & toute

ſa famille, les Perſes s'étoient emparés de ſes États. On voit cependant ſous le règne de Juſtinien un Roi de ce pays, nommé Zamanarſe, ſoit qu'il eût profité des troubles qui ſuivirent la mort de Cabade, pour chaſſer les Perſes, ſoit qu'il fût Roi d'un autre canton de l'Ibérie. Théophanes rapporte que ce Prince vint cette année à Conſtantinople, accompagné de ſa femme & de toute ſa cour, pour reſſerrer les nœuds des anciennes alliances. L'Empereur qui ne comptoit pas que la paix avec Choſroës fût de longue durée, reçut honorablement Zamanarſe, & le combla de préſens lui & ſes officiers. L'Impératrice traita la Reine avec la même magnificence; & les Ibériens partirent dans la réſolution de demeurer fidélement attachés au ſervice de l'Empire. Mais ce récit de Théophanes ne s'accorde gueres avec la ſuite de l'hiſtoire, qui nous montre conſtamment l'Ibérie ſoumiſe aux Perſes, depuis la retraite de Gurgène. En ce même temps la ſtatue de l'Empereur Julien, placée au

JUSTINIEN.
An. 534.

Theoph. pag. 183.
Cedr. p. 371.
Anaſt. p. 62.
Malela p. 77.

JUSTINIEN. An. 534.

milieu du port qu'il avoit fait conſtruire à Conſtantinople, s'étant abbatue, on planta une croix ſur la même baſe; eſpece de trophée que la religion s'élevoit ſur le monument de ſon ennemi.

XI. Sage gouvernement d'Amalaſonte. *Caſſiod. l. 8. ep. 24. l. 9. ep. 3. 13. 14. 15. 16. 18. 19. 20. 21. 22. 24. 25. l. 11. ep. 2. 3. Idem de inſtit. divin. ſcript. præf.*

A peine l'Afrique étoit-elle entrée ſous la domination Romaine, que l'occaſion ſe préſenta de recouvrer l'Italie. Pour développer les cauſes de cette guerre, plus fameuſe que la précédente par ſa durée, par la grandeur des évenemens, & par le mérite des princes vaincus, il faut reprendre l'hiſtoire du règne d'Athalaric. Nous l'avons vû monter ſur le trône à l'âge de huit ans, ſous la tutelle d'Amalaſonte ſa mere. Cette ſage Princeſſe pendant les huit années qu'elle régna ſous le nom de ſon fils, ſe fit reſpecter des Rois voiſins, & entretint la tranquillité dans ſes États. Le grand Théodoric ſembloit revivre dans ſa fille; & l'on voyoit avec étonnement une femme remplacer un Prince qui n'avoit point eu d'égal. Elle contint l'avidité des gouverneurs, & aug-

menta les gages des officiers, pour les porter à ménager les provinces. Elle nommoit tous les ans des juges, & les ſuivoit des yeux dans leurs fonctions pour réveiller leur négligence ou arrêter leurs injuſtices. Les uſurpations, la violence, les crimes de faux, l'adultere, le concubinage, les maléfices, les fraudes, la tyrannie des riches, la corruption des jugemens, les chicanes inventées pour éluder l'effet d'une ſentence; en un mot, tout ce qui trouble la ſociété civile, fut proſcrit par une loi publiée à Rome, & qu'elle fit exécuter par toute l'Italie. Comme une excellente éducation lui avoit inſpiré le goût des lettres, elle encouragea les études; & en relevant la fortune des profeſſeurs, elle reſſerra la diſcipline, & leur impoſa de plus étroites obligations. Quoiqu'engagée par ſa naiſſance dans les préjugés de l'Arianiſme, elle toléra, elle reſpecta même & favoriſa l'Egliſe Catholique, pour laquelle elle fit des réglemens dignes des princes les plus orthodoxes. Elle pourſuivit

JUSTINIEN. An. 534.

JUSTINIEN. An. 534.

avec indignation la ſimonie, qui de ſon temps oſoit attaquer juſqu'à la chaire de ſaint Pierre. On voit par ſes lettres le reſpect qu'elle portoit à la perſonne des Papes & des Évêques, qu'elle ſçavoit cependant contenir dans les bornes de leur autorité ſpirituelle. Les familles Romaines conſerverent tout leur éclat; elle les honoroit comme des reſtes précieux de l'ancienne république. Paulin qu'elle fit nommer Conſul en 534, deſcendoit des Décius, dont elle fait un magnifique éloge dans une lettre qu'elle lui adreſſe. L'Italie fut en grande partie redevable d'un gouvernement ſi doux & ſi équitable, à la confiance dont elle honoroit Caſſiodore, qu'elle fit préfet du prétoire. Elle rendit en même temps à cette charge éminente les anciens droits, qui lui avoient été enlevés par la jalouſie des autres dignités. Ce grand magiſtrat, qui puiſoit dans les livres ſaints ſes maximes de conduite, voulut, de concert avec le pape Agapet, établir à Rome des écoles où l'on enſeigneroit l'Ecriture ſainte, ſelon l'u-

ſage autrefois établi dans Alexandrie, & qui ſubſiſtoit encore à Niſibe; mais les troubles qui ſuivirent, empêcherent l'exécution de ce louable deſſein.

XII. Athalaric ſe livre à la débauche. *Proc. Got. l.* 1. c. 2.

Amalaſonte aimoit tendrement ſon fils; mais ſa tendreſſe n'avoit rien de foible; elle en vouloit faire un prince ſemblable à Théodoric, & elle ſçavoit qu'une molle indulgence énerve les ſemences de vertu, & ne laiſſe croître que les vices. Ayant un jour ſurpris ſon fils dans une faute conſidérable, elle s'échauffa juſqu'à le frapper. Le jeune prince s'étant retiré en pleurant, rencontra quelques ſeigneurs, déja mécontens de la princeſſe, dont la ſévérité contraignoit leur humeur altiere & féroce. Ils flatterent l'enfant, ils le plaignirent; & répandirent le bruit qu'Amalaſonte ne cherchoit qu'à ſe défaire de ſon fils, pour regner elle-même avec un ſecond mari. Ces diſcours ne trouverent que trop de crédit dans une Cour encore barbare. Pluſieurs des principaux ſeigneurs allerent enſemble trouver Amalaſonte. « Les let-

JUSTINIEN. An. 534.

» tres, lui dirent-ils, s'assortissent » mal avec les armes. Des pédants, » des gouverneurs glacés de vieillesse, ne sont propres qu'à éteindre » l'ardeur naturelle & à former des » ames basses & timides : il faut » rompre ces entraves capables d'amortir l'activité du jeune Prince ; » ne lui enseigner que les exercices » militaires qui doivent faire un » jour son occupation & sa gloire ; » il faut lui donner pour compagnie de jeunes seigneurs qui » échaufferont son courage, & lui » inspireront une élévation de sentimens, & une liberté vigoureuse, dignes du monarque d'un » peuple guerrier. » Amalasonte sentit toutes les conséquences d'un avis si peu sensé ; mais la partie étoit trop forte. De crainte qu'on ne lui arrachât son fils, elle feignit de se rendre aux vœux de la nation. Athalaric affranchi de ses gouverneurs, fut livré à une troupe de jeunes gens indisciplinés : il mit dans la société tout ce qu'il avoit de vices, & ne manqua pas d'y prendre tout ce que les autres y en apporterent.

Il s'abandonna ſans ménagement à l'amour du vin & des femmes, & ſe trouva perdu de débauche dès l'âge où l'on commence à la connoître. Plus de reſpect pour ſa mere, dont il repouſſoit les avis par des inſultes. On conſpiroit ouvertement contre elle; on oſoit lui dire en face, qu'elle ne pouvoit mieux faire que de ſe retirer de la Cour.

JUSTINIEN. An. 534.

XIII. Amalaſonte affermit ſon autorité.

L'Inſolence des courtiſans n'effraya pas la princeſſe. Loin de ceder à l'orage, elle ne ſongea qu'à rétablir ſon autorité. Trois ſeigneurs accrédités par leur naiſſance & par leur audace, étoient l'ame de la cabale : Amalaſonte trouva moyen de les ſéparer, en leur donnant des emplois aux diverſes extrémités de l'Italie, ſous prétexte de défendre la frontiere contre des incurſions dont elle avoit reçu avis. Comme elle vit qu'ils entretenoient correſpondance, quoique diſperſés, & qu'ils continuoient de concerter leurs mauvais deſſeins, elle prit le parti de s'en défaire; mais elle voulut auparavant ſe ménager une reſſource en cas de malheur. Elle en-

JUSTINIEN. An. 534.

voya secrettement demander à l'Empereur, s'il donneroit asyle à la fille de Théodoric, supposé qu'elle abandonnât l'Italie. Justinien répondit qu'il s'en feroit honneur, & lui fit préparer à Dyrrachium un palais, où elle pourroit séjourner, en attendant qu'elle se rendît à Constantinople. Amalasonte assurée de cette retraite, choisit entre les Goths des hommes hardis & dévoués à ses volontés, auxquels elle donna commission de la délivrer des trois conspirateurs. En même temps ayant chargé un vaisseau de quarante mille livres pesant d'or, elle y fit embarquer ses plus fideles serviteurs, avec ordre de la conduire à Dyrrachium; mais sans entrer dans le port & sans rien mettre à terre, jusqu'à ce qu'elle leur eût fait sçavoir sa volonté. Elle fut obéie fidélement de part & d'autre : la mort des trois rebelles étouffa leurs complots; elle fit revenir le vaisseau; & ce coup de vigueur fit trembler les autres séditieux.

XIV. Elle réprime

Amalasonte avoit, sans le sçavoir, dans la personne de Théodat

un ennemi bien plus dangereux. Il étoit le neveu de Théodoric, fils de sa sœur Amalfride & d'un seigneur de la nation, après la mort duquel elle avoit épousé Trasamond roi des Vandales. Théodat élevé avec soin, ainsi que toute la famille de Théodoric, s'étoit rendu fort sçavant pour un prince. Il passoit à la Cour pour un profond Platonicien. Mais l'étude n'étoit pour lui qu'un amusement oisif; il s'étoit à peu-près rempli des idées de Platon, sans en prendre les maximes; & les spéculations méthaphysiques n'avoient rien changé dans son mauvais caractère. Injuste, avare, lâche, perfide, étant préfet de Toscane, il n'usa de son pouvoir que pour accroître ses possessions. Malheur à quiconque avoit une terre voisine des siennes; & sous ce grand philosophe, la Toscane envioit le sort des autres provinces, qui reposoien tranquillement sous des gouverneurs qui ne sçavoient pas lire. Théodoric réprima plusieurs fois ses usurpations: mais Théodat étoit homme de systême; il ne se corrigea pas. Ama-

Les injustices de Théodat.

Cass. l. 4. ep. 39. l. 5. ep. 12. Proc. Got. l. 1. c. 2. 3.

JUSTINIEN. An. 534.

lasonte instruite de toutes ses injustices, l'ayant fait venir à Ravenne, le condamna juridiquement à restituer tout ce qu'il avoit pris. Ce fut pour lui une plaie mortelle, que nul bienfait ne put guérir. Il résolut de se venger par une trahison. Justinien avoit envoyé en Italie Hypace & Démétrius, l'un évêque d'Éphèse, l'autre de Philippes, pour des affaires de religion. Théodat conféra sécrettement avec eux, & les pria d'assurer l'Empereur qu'il étoit prêt à lui livrer la Toscane, si ce Prince vouloit lui donner une somme d'argent, une place dans le sénat, & la permission de passer le reste de ses jours à Constantinople.

XV. Négociation d'Amalasonte avec Justinien.

Il ne prévoyoit pas alors son élévation prochaine, qu'en effet il ne méritoit pas. Athalaric épuisé de débauches tomba bien-tôt dans une maladie de langueur, qui fit désespérer de sa vie. Quoiqu'il n'eût conservé aucun égard pour sa mere, les approches de sa mort causoient à la princesse de vives inquiétudes. Elle alloit rester exposée à tous les effets de la haine des seigneurs, qui en lui

donnant un maître, lui donneroient un ennemi. Elle se détermina donc à entretenir la négociation déjà entamée avec l'Empereur. Aux deux évêques, dont j'ai parlé, Justinien avoit joint le sénateur Alexandre, pour sonder les dispositions d'Amalasonte, & s'informer des raisons qui l'empêchoient de passer en Grèce. C'étoit-là le secret de l'ambassade. Le motif apparent étoit de se plaindre du refus que faisoient les Goths de rendre Lilybée, de la retraite qu'ils avoient donnée à des déserteurs de l'Afrique, & de quelques hostilités exercées contre la ville de Gratiane sur les frontieres de l'Illyrie. Dès qu'Alexandre fût à Ravenne, il eut un audience particuliere d'Amalasonte, qui lui témoigna qu'elle persistoit dans le dessein de mettre l'Italie entre les mains de l'Empereur, & qu'elle n'en attendoit que l'occasion. Dans l'audience publique, elle répondit aux griefs de Justinien, de maniere à satisfaire les Goths. Les députés de retour à Constantinople rendirent

JUSTINIEN. An. 534.

compte à l'Empereur des deux négociations secrettes de Théodat & de la Princesse. Justinien en fut ravi de joie; il crut toucher au moment de rentrer, sans coup férir, en possession de l'Italie.

XVI. Théodat succède à Athalaric. *Cass. l. 10. ep. 1. 2. 3. 4. Proc. Got. l. 1. c. 4. Agnell. apud. rer. Italic. script. T. 2. pag. 1. fol. 101.*

Athalaric mourut le deux Octobre, après avoir porté huit ans le nom de roi. Amalasonte avoit la foiblesse des grandes ames; elle vouloit regner; & quoiqu'elle ne fût pas possédée de cette fureur d'ambition qui préfere à une vie privée l'honneur de périr une couronne sur la tête, cependant elle ne pouvoit se résoudre à descendre du trône, sans y être forcée. C'étoit dans la crainte de cette violence, qu'elle amusoit Justinien. Fille de Théodoric, elle se croyoit assez de pouvoir pour faire un roi, sur-tout si elle le prenoit dans la famille de ce Prince. Il ne restoit dans la maison royale que Théodat, qu'elle avoit flétri par un jugement juste, mais rigoureux. Elle espéra qu'un bienfait éclatant lui feroit oublier cet affront, & qu'avec un prince inca-

pable, qui seroit sa créature, elle pourroit conserver le titre & l'autorité de reine, que les Goths lui avoient laissé prendre pendant sa régence. Voyant donc que l'état d'Athalaric annonçoit une mort prochaine, elle fit venir à Ravenne Théodat, & pour étouffer son ressentiment, elle lui dit, *qu'ayant depuis long-temps prévû la perte qu'elle alloit faire, elle avoit dès-lors désigné Théodat pour successeur de son fils : que c'étoit pour écarter les obstacles qu'il mettoit lui-même à ce dessein, qu'elle l'avoit obligé de se défaire de ce qui le rendoit odieux, parce qu'il lui étoit bien plus important de rétablir sa réputation, que d'augmenter sa fortune : qu'elle ne l'avoit condamné que par affection : qu'il ne tenoit qu'à lui de ressentir les effets de sa bienveillance, & que s'il vouloit promettre avec serment de lui laisser l'autorité dont elle avoit joui pendant le regne de son fils, elle promettoit de son côté de la partager avec lui.* Théodat à la vûe d'une couronne, n'étoit pas homme à re-

JUSTINIEN. An. 534.

culer pour un parjure. Il ſe jetta aux pieds de la Reine, & lui jura tout ce qu'elle voulut. Amalaſonte prépara les eſprits ; & le lendemain de la mort d'Athalaric elle fit reconnoître Théodat pour roi conjointement avec elle, mais ſans l'épouſer, comme pluſieurs hiſtoriens l'ont mal-à-propos avancé. Auſſitôt elle manda cette nouvelle à Juſtinien, lui faiſant un grand éloge de Théodat, qui chargea les mêmes députés d'une lettre, par laquelle il demandoit à l'Empereur ſa protection, & témoignoit la plus vive reconnoiſſance à l'égard d'Amalaſonte. Ils écrivirent tous deux au ſénat de Rome ; & l'on ne peut gueres regarder comme ſinceres, ni les louanges qu'Amalaſonte donnoit à Théodat, & qui étoient autant de contre-vérités, ni celles dont Théodat combloit Amalaſonte, dont il avoit ſans doute intérieurement juré la perte, au moment même qu'il lui juroit de bouche une ſoumiſſion abſolue. Sans doute ils laiſſerent tous deux courir la plume de Caſſiodore,

& le secrétaire peignit Amalasonte telle qu'elle étoit, & Théodat tel qu'il devoit être.

JUSTINIEN. An. 534.

XVII. Dissimulation de Théodat. *Cass. l. 10. ep. 5. 6. 7. 11. 12.*

Le nouveau Roi donna d'abord d'heureuses espérances, & comme presque tous les mauvais princes, il débuta par de belles maximes & par quelques actions dignes de louanges. Il écoutoit les conseils d'Amalasonte, à laquelle il laissoit la principale autorité. Il choisissoit de bons magistrats & nommoit aux offices de sa maison des hommes estimés. Il annonçoit un grand amour pour ses sujets, un grand zele pour la justice. Il recommanda aux régisseurs de son domaine de ne point se prévaloir de l'autorité du Prince, pour prétendre à des priviléges, & de se soumettre à la jurisdiction ordinaire. *Nous voulons*, dit-il, *donner l'exemple de la bonne discipline; & si nous avons soutenu nos droits avec chaleur quand nous étions particuliers, nous sommes disposés à en relâcher maintenant que nous sommes les maîtres. Un bon prince n'a point d'intérêts séparés de ceux de son peuple,*

JUSTINIEN. An. 534.

son État est son domaine, & tous ses sujets sont privilégiés à ses yeux. Il avoit épousé Gudeline dont la naissance est inconnue ; c'étoit une femme adroite, qui s'empressa de gagner par ses complaisances l'amitié de l'Impératrice, dont elle connoissoit le pouvoir. Elle avoit donné à Théodat un fils & une fille, dont nous parlerons dans la suite.

An. 535.

XVIII. Il fait enfermer Amalasonte.

Proc. Got. l. 1. c. 4. Jorn. de reb. Got. c. 59. Agnel. apud. rer. Ital. script. T. 2. p. 1. fol. 101. Abrégé chron. de l'histoire d'Ital. T. 1. p. 65. 78. 80.

Théodat ne put long-temps se contraindre. Il n'admettoit dans sa pratique, que cette philosophie ingrate & inhumaine, qui ne connoît point de vertu, qui rapporte tout à l'intérêt personnel, & qui compte pour rien les bienfaits passés, s'ils n'en font pas espérer d'autres. Dès qu'il crut pouvoir se soutenir sans l'appui de sa protectrice, il résolut de la perdre. Il s'attacha par des honneurs & par des bienfaits les parens de ces trois seigneurs qu'Amalasonte avoit immolés à sa propre sureté : ils étoient en grand nombre, puissants & embrasés du desir de la vengeance. Il fit périr par des assassinats les plus zélés serviteurs de

la

la Reine, & après l'avoir privée de toutes ſes reſſources, il eut aſſez de hardieſſe pour la faire enlever elle-même, & tranſporter dans un iſle du lac Bolsène en Toſcane, où elle fut renfermée dans une forteresse le dernier jour d'Avril de l'année 535. L'hiſtoire ne nous a pas développé les circonſtances d'une révolution ſi ſubite. On a peine à concevoir comment un prince, peu auparavant haï & mépriſé de toute ſa nation & qui tenoit d'Amalaſonte tout ce qu'il avoit de pouvoir, avoit pu dans l'eſpace de quelques mois, ſe rendre aſſez abſolu, pour devenir ſans oppoſition, maître de la liberté & de la vie d'une reine puiſſante & depuis long-temps révérée. Je ne vois rien ici de plus vraiſemblable que l'ingénieuſe conjecture d'un écrivain moderne, fondée en partie ſur un récit de Grégoire de Tours. Audeflede ſœur de Clovis, veuve de Théodoric & mere d'Amalaſonte, vivoit encore. C'étoit une princeſſe vertueuſe; mais crédule. Théodat vint à bout de lui

JUSTINIEN. An. 535.

inſpirer des ſoupçons ſur la conduite de ſa fille, qui s'en trouva outragée. Dans cette conjoncture, Audeflede au ſortir de la ſainte table fut tout-à-coup attaquée de violentes convulſions, & expira en peu d'heures. Soit que Théodat fût lui-même auteur du crime, ſoit qu'il voulût profiter d'un accident naturel qui prêtoit à la calomnie, ſes émiſſaires firent courir le bruit qu'Amalaſonte avoit fait empoiſonner le vaſe ſacré qui contenoit l'Euchariſtie. Un ſi horrible forfait trouva croyance dans l'eſprit du peuple, qui ſaiſit aiſément ce qui l'effraie, & qui ne voit gueres dans les Grands que de grandes vertus ou de grands crimes. L'accuſation s'accrédita par ſa noirceur; & l'enlevement d'Amalaſonte ſervit de preuve. Théodat redoutant la vengeance de Juſtinien qui chériſſoit Amalaſonte, lui députa pluſieurs Sénateurs, entr'autres Libere & Opilion, pour lui proteſter qu'il n'avoit aucune part au traitement fait à cette princeſſe, & que c'étoit uniquement un effet

de l'indignation des Goths. Il força même Amalaſonte de le diſculper par une lettre à l'Empereur.

JUSTINIEN. An. 535.

XIX. Pierre envoyé à Théodat. *Proc. Got. l. 1. c. 4. Idem aned. c. 16. 24. Suid.* Πέτρος.

Juſtinien n'avoit pas perdu l'eſpérance de voir l'exécution des promeſſes de Théodat & d'Amalaſonte. Loin de croire la négociation rompue, il ſe flattoit au contraire que l'un & l'autre agiſſant de concert, ne trouveroient que plus de facilité à remettre l'Italie entre ſes mains; & n'étant pas encore inſtruit de l'emprisonnement de la Reine, il fit partir Pierre de Theſſalonique, célebre avocat de Conſtantinople, qui joignoit à la connoiſſance des affaires, le talent de la perſuaſion. L'Ambaſſadeur devoit publiquement renouveller les plaintes & les demandes qu'avoit déjà faites Alexandre; mais ſa commiſſion ſecrette étoit de ſommer Théodat & Amalaſonte, de leur parole touchant la ceſſion de l'Italie, & d'en arrêter avec eux les conditions. Selon Procope, Théodora jalouſe de l'eſprit & de la beauté d'Amalaſonte, ne craignoit rien tant que le ſuccès de

JUSTINIEN. An. 535.

cette négociation; & pour prévenir les chagrins que pourroit lui causer la présence d'une si redoutable rivale, elle chargea Pierre, à l'insçu de son mari, d'exciter Théodat à la faire périr, & lui promit pour récompense la charge de maître des offices, qu'il posséda dans la suite. Il ajoute que Pierre prêta son ministere à cette noirceur, & que la mort d'Amalasonte fut un effet de ses sollicitations. On peut tout croire de la méchanceté de Theodora; mais le récit de Procope ne s'accorde nullement avec le caractere de Pierre, que l'histoire nous représente comme un négociateur habile & intégre, qui ne devoit sa fortune qu'à son mérite & à ses travaux. Etant arrivé à Aulon sur la côte du golfe Adriatique, il y rencontra Libere & Opilion qui lui apprirent la prison d'Amalasonte; & il dépêcha aussi-tôt à l'Empereur, pour lui demander de nouveaux ordres.

XX. Mort d'Amalasonte.

Justinien sensiblement affligé de l'indigne traitement fait à cette princesse, écrivit à Pierre qu'il alloit em-

ployer tout ce qu'il avoit de puissance pour la tirer d'oppression. Il lui donna ordre de déclarer à Théodat & à tous les Goths, qu'il se regardoit comme outragé lui-même, dans la personne d'Amalasonte. Pierre se rendit promptement à Ravenne; mais Amalasonte n'étoit plus. Les Seigneurs qui vouloient s'en défaire, avoient allarmé Théodat en lui représentant, qu'après un pareil affront il étoit perdu, s'il ne perdoit la Reine; & feignant un grand zèle pour le service du Roi, ils avoient obtenu de lui la permission de la faire périr. Ils s'étoient aussi-tôt transportés dans l'isle du lac de Bolsène, où ils avoient étranglé Amalasonte dans le bain; cette mort déplorable mit en deuil toute l'Italie. Pierre animé de la colere de son maître, déclara au roi des Goths qu'il n'alloit plus trouver dans l'Empereur qu'un ennemi irréconciliable, & que le sang d'Amalasonte attireroit sur lui & sur la nation entiere la plus terrible vengeance. Théodat aussi foible que méchant,

JUSTINIEN. An. 535.

Proc. Got. l. 1. c. 4. Cass. l. 10. ep. 19. 20. 21. Marc. chr. Jorn. de reb. Get. c. 59.

JUSTINIEN. An. 535.

effrayé de ces menaces, s'efforça de persuader à l'ambassadeur qu'il étoit innocent de ce meurtre ; en même temps qu'il combloit de faveurs les meurtriers. Il s'empressa de procurer à Pierre une prompte satisfaction sur quelques autres commissions peu importantes, dont l'Empereur l'avoit chargé. Il écrivit à Justinien, & sa femme Gudeline à Théodora des lettres pleines de bassesse ; il envoya des députés pour se justifier, & n'oublia rien pour conjurer l'orage prêt à fondre sur sa tête.

XXI. Justinien se prépare à la guerre. *Proc. Got. l. 1. c. 13. Caff. l. 11. ep. 1. l. 12. ep. 16. 27. 28. Marc. chr. Baronius. Pagi ad Bar.*

Toutes ces démarches furent inutiles. Justinien apprit la vérité par les ambassadeurs mêmes de Théodat ; & tandis qu'Opilion multiplioit les mensonges pour disculper son maître, ses collegues, sur-tout Libere, homme d'honneur, incapable de servir le crime & l'imposture, avouerent sans détour ce qui s'étoit passé. L'Empereur reconnut enfin que Théodat étoit bien éloigné de lui céder l'Italie ; mais il vit en même temps que ce prince odieux lui fournissoit le prétexte le plus

honnête de la conquérir, & il n'eut garde de perdre cet avantage. Les princes qui partageoient la Monarchie Françoise lui pouvoient être d'un grand secours; ils avoient eu l'année précédente des démêlés avec les Goths. Cassiodore nous apprend que l'armée des François avoit évité le combat; & que Thierry, roi d'Austrasie étoit mort d'une maladie de langueur, causée par les fatigues de cette campagne. Les Bourguignons avoient été battus en Ligurie, & les Allemands repoussés du côté des Alpes Rhétiques. Ces succès étoient dûs au gouvernement d'Amalasonte; mais elle n'avoit pû empêcher les enfans de Clovis de s'emparer du royaume de Bourgogne, qui fut éteint par la défaite de Gondomar. Justinien leur envoya des députés pour les engager à se joindre à lui. Il leur fit de grands présens & de plus grandes promesses. Ces princes indignés eux-mêmes de l'assassinat d'Amalasonte, promirent d'attaquer Théodat: mais celui-ci réussit à se justifier auprès d'eux par

JUSTINIEN. An. 535.

ses mensonges ordinaires, & plus encore en leur offrant avec deux mille livres pesant d'or toutes les terres que les Goths possédoient dans la Gaule. Ce traité entamé par Théodat, ne fut conclu que par Vitigès son successeur. D'ailleurs les conjonctures ne pouvoient être plus favorables au projet de Justinien : les Perses le laissoient en paix; Sittas venoit de battre les Bulgares en Mésie près du fleuve Yatrus, aujourd'hui Ozma; il ne restoit de guerre qu'en Afrique contre les Maures, ennemis peu redoutables. La famine affligeoit l'Italie, surtout la ville de Rome, la Vénétie & la Ligurie. Les libéralités du pape, du clergé & des sénateurs soulagerent Rome; la Ligurie & la Vénétie reçurent de grands secours de Cassiodore, qui fit ouvrir les greniers publics & distribuer du bled à très-bas prix. Decius évêque de Milan, fut chargé de cette distribution. A ce sujet, Cassiodore dans un édit pour la diminution des impots, fait un éloge très-exaggéré

de Théodat. On peut lui paſſer le ton de déclamateur, qui dépare tous ſes ouvrages; mais on ne lui pardonnera pas l'admiration qu'il témoigne pour ce méchant prince. On eſt même ſurpris qu'un magiſtrat ſi vertueux ne ſe ſoit pas retiré de la cour après la mort d'Amalaſonte, & qu'il ait continué de ſervir le meurtrier de ſa bienfaitrice.

XXII. Béliſaire paſſe en Sicile.

Proc. Got. l. 1. c. 5. Idem anecd. c. 1. Marc. chron. Jorn. de reb. Get. c. 60. Idem de ſucceſſ.

L'Empereur mit ſur pied deux armées pour attaquer les Goths en même temps aux deux extrémités de leur Empire, qui s'étendoit depuis la Sicile juſqu'aux confins de la Dace. Il confia ces deux expéditions à ſes deux meilleurs généraux. Béliſaire alors conſul, qui venoit d'acquérir tant de gloire par la conquête de l'Afrique, fut envoyé en Sicile: Mondon qui s'étoit ſignalé autrefois en faiſant la guerre aux Romains, & depuis quelques années en combattant pour leur ſervice, reçut ordre d'entrer en Dalmatie, & d'attaquer la ville de Salone. Béliſaire, ſelon ſa coutume, ne voulut commander qu'une armée peu nom-

Justinien. An. 535.

breuſe, mais bien choiſie. Elle n'étoit que de ſept mille cinq cents hommes, entre leſquels étoient trois mille Iſaures, deux cents cavaliers Huns & trois cents Maures. Il y joignit les meilleures troupes de la maiſon de l'Empereur, dont il compoſa ſa garde. Ses lieutenans généraux étoient Conſtantin, Beſſas, & Pérane fils de Gurgène, ce roi d'Ibérie qui s'étoit réfugié à Conſtantinople. Il prit avec lui Photius, fils de ſa femme Antonine, jeune homme de dix-ſept à dix-huit ans, mais qui joignoit une ſageſſe prématurée à la plus haute valeur. Dans cette petite armée, où tout reſpiroit la victoire, il n'y avoit de trop qu'une ſeule tête. C'étoit Antonine, qui ſans amour pour ſon mari, mais par un effet de ſon humeur inquiete & turbulente, s'obſtinoit à le ſuivre dans toutes ſes expéditions. Fille d'un cocher du cirque & d'une femme de théâtre, élevée dans la diſſolution, elle avoit déjà pluſieurs enfans lorſqu'elle fit tomber dans ſes filets Béliſaire, qui l'épouſa dans

le même temps où Justinien eut la foiblesse d'épouser Théodora. Ces deux femmes ne cesserent de punir leurs maris de ces indignes alliances. Antonine encore plus effrontée que l'Impératrice, loin de s'étudier à cacher ses désordres, en aimoit l'éclat & le péril; elle se faisoit honneur de triompher de son mari, tandis qu'il triomphoit des Barbares. Bélisaire redouté des Vandales & des Goths se laissoit subjuguer par une femme sans pudeur. Elle l'avoit déjà deshonoré dans la guerre d'Afrique. Elle se fit suivre en Italie par un jeune homme auquel elle s'abandonnoit, quoiqu'il fût son filleul & celui de Bélisaire. Il se nommoit Théodose. Antonine pour l'attacher à sa personne, l'avoit fait intendant de sa maison. Bélisaire fut averti; mais sa femme sçavoit l'aveugler; & la vengeance cruelle qu'elle tira des premiers qui oserent trahir ses débauches, força les autres au silence. Théodose effrayé dans la suite des dangers auxquels l'exposoit la fureur de sa maîtresse, prit

JUSTINIEN. An. 535.

l'habit monaſtique pour couvrir ſon commerce criminel, ſans être obligé de le rompre. Cette femme diſſolue avoit d'ailleurs un eſprit mâle & fécond en reſſources. Au milieu des outrages dont elle flétriſſoit ſon mari, elle lui rendit quelques ſervices dans le cours de la guerre.

XXIII. Conquête de la Sicile.

Tout étant prêt pour le départ, Béliſaire eut ordre de faire voile vers Carthage; mais lorſqu'il feroit à la hauteur de la Sicile, il y devoit aborder, ſous prétexte de rafraîchir ſa flotte; & tenter de s'en rendre maître, s'il croyoit pouvoir réuſſir; ſinon, continuer ſa route vers l'Afrique, ſans laiſſer tranſpirer ſon deſſein. Béliſaire s'acquitta de ſa commiſſion avec ſon activité ordinaire. Il prit d'abord Catane, & entra dans Syracuſe, dont le commandant lui ouvrit les portes; il ne trouva de réſiſtance qu'à Panorme. La garniſon refuſa de ſe rendre. La place étoit forte, & Béliſaire la jugeant imprénable du côté de la terre, fit entrer ſa flotte dans le

port, qui étoit hors de la ville & s'étendoit jusqu'au pied des murs. Comme les mats de ses vaisseaux s'élevoient au-dessus des murailles, il y fit guinder les chaloupes remplies de tireurs d'arc. Les habitans accablés d'une grêle de fleches, prirent l'épouvante, & se rendirent aussitôt. La prise de cette place acheva la conquête de l'Isle. Bélisaire rentra dans Syracuse le dernier jour de l'année, au milieu des acclamations des habitans & d'une foule de Siciliens venus de toutes parts. Dans sa marche, il jetta de grandes sommes d'argent. Ce n'étoit pas seulement pour signaler ses succès. Comme il sortoit ce jour-là du Consulat, il voulut faire en Sicile les mêmes largesses, qui étoient d'usage à Constantinople. Il demeura le reste de l'hiver à Syracuse, pour assurer sa conquête & pour mettre ordre au gouvernement civil. Enfin, au commencement d'Avril, le mauvais état des affaires d'Afrique l'obligea de s'y transporter. Mais, avant que de raconter ce qu'il fit dans cette pro-

JUSTINIEN. An. 535.

vince, je vais rendre compte de ce qui se passoit alors en Italie & en Dalmatie.

XXIV. Nouvelles propositions de Théodat. *Proc. Got. l.* 1. *c.* 5. 6. *Cass. l.* 10. *ep.* 22. 23. 24.

La perte de la Sicile jetta Théodat dans de mortelles allarmes. Il croyoit déjà voir Bélisaire aux portes de Ravenne. Il apprit en même temps que Mondon, après avoir battu les Goths en Dalmatie, s'étoit rendu maître de Salone. Pierre augmentoit les craintes de ce Prince foible, & ne traitoit plus avec lui que comme avec un ennemi déclaré. Incapable d'envisager le péril avec courage, Théodat, pour conserver sa couronne, consentit à la deshonorer : il convint de céder à Justinien toute la Sicile, de payer tous les ans trois cents livres d'or, d'envoyer toutes les fois qu'il en seroit requis, un corps de trois mille Goths ; de ne jamais condamner à mort, ni même à la confiscation de biens aucun évêque, aucun sénateur, sans en avoir obtenu la permission : il renonçoit au droit de conférer la dignité de patrice ou de sénateur, ce que l'Empereur seul pourroit faire à sa re-

quête : dans les acclamations publiques on devoit toujours nommer l'Empereur avant Théodat, auquel on n'éleveroit jamais de ſtatue ſans en ériger une à l'Empereur, qui ſeroit placée à la droite. Pierre partit avec ces propoſitions humiliantes : mais à peine étoit-il à Dyrrachium, que Théodat toujours agité d'inquiétudes, le fit revenir à Ravenne, pour lui demander s'il croyoit que Juſtinien acceptât ſes offres : *Je n'en ſçais rien*, répondit l'adroit négociateur : *tout ce que je ſçais c'eſt que mon maître, qui n'eſt pas auſſi rempli que vous de belles maximes de Platon, n'a pas pour la guerre cette horreur que la philoſophie vous inſpire. Il penſe à cet égard comme le vulgaire. Il regarde l'Italie comme l'ancien patrimoine de l'Empire, & ſe croit en droit de la revendiquer par les armes.* Théodat, encore plus intimidé, conſentit à céder l'Italie, à condition que Juſtinien lui laiſſeroit en terres un revenu de douze cents livres peſant d'or. Il confirma cette promeſſe par un ferment qu'il fit

JUSTINIEN. An. 535.

conjointement avec sa femme. Mais il exigea de Pierre qu'il jurât de ne point faire usage de cette derniere proposition, que dans le cas où l'Empereur rejetteroit les premieres. Il le fit accompagner d'un évêque nommé Rusticus, qui devoit traiter immédiatement avec ce Prince & veiller sur les démarches de Pierre.

XXV. Le Pape envoyé à Constantinople.

Cass. l. 11. ep. 13. l. 12. ep. 20. Marc. chr. Liberat. c. 21. Zon. pag. 67. Anast. Agap. hist. misc. l. 16. Baronius. Pagi ad Bar.

Théodat crut n'avoir pas encore assez fait pour sa sûreté; il résolut d'employer auprès de Justinien des sollicitations, qu'il pensoit être plus efficaces. Les Empereurs de CP. avoient toujours affecté de grands égards pour le Sénat de Rome. Cette compagnie, quoique soumise de fait à la domination d'un Prince étranger, regardoit au fonds ses anciens maîtres comme ses légitimes souverains, & conservoit avec eux des relations d'honneur & de déférence. Agapet avoit succédé au pape Jean II dit Mercure, mort le vingt-sixieme d'Avril 535, & Justinien respectoit ce prélat, auquel il avoit envoyé sa profession de foi. Théodat menaça par lettres le pape & les sénateurs

de les faire paſſer au fil de l'épée, s'ils ne détournoient l'Empereur de l'expédition d'Italie. Il fallut obéir. Le Sénat écrivit à Juſtinien une lettre humble & preſſante, pour lui demander la paix. Agapet ſe chargea de la commiſſion ; & comme il manquoit d'argent pour le voyage, il engagea les vaſes ſacrés, qui furent bien-tôt après rendus à l'égliſe de ſaint Pierre par ordre de Caſſiodore. Le Pape arriva le 2 Février à Conſtantinople; il y fut reçu avec honneur ; mais il ne put rien gagner ſur l'eſprit de Juſtinien. Les troubles de l'égliſe de Conſtantinople le retinrent dans cette ville, où il mourut après un ſéjour de deux mois & demi, comme nous le dirons dans la ſuite.

XXVI. Mort de Mondon. *Proc. Got. l. 1. c. 6, 7.*

Pierre & Ruſticus trouvant Juſtinien ſourd aux premieres propoſitions, lui préſenterent la lettre par laquelle Théodat lui cédoit toute l'Italie. Auſſi-tôt l'Empereur renvoya Pierre avec un nouveau député nommé Athanaſe ; il les chargea d'inveſtir Théodat de la pro-

JUSTINIEN. An. 535.

priété des terres qu'il demandoit ; de paſſer avec lui le contrat de ceſſion, & de le confirmer par ſerment. Pendant le voyage de ces députés, les affaires changerent de face, & une lueur d'eſpérance rendit le courage à Théodat. Aſinaire & Grippa, entrés en Dalmatie à la tête d'une armée de Goths, marcherent vers Salone. Maurice, fils de Mondon, envoyé pour les reconnoître, eut la témérité de les combattre avec des forces très-inégales. Il en couta la vie aux Goths les plus braves ; mais le fils de Mondon y périt, avec preſque tous ſes gens. A cette triſte nouvelle, le pere ne conſulte que ſa douleur ; il part avec ce qu'il avoit de troupes, ſe jette en déſeſpéré au milieu des ennemis, en fait un horrible carnage, les pourſuit à outrance, & prodiguant ſa vie, eſt tué par un des fuyards. Cet accident fut pour les Romains un plus grand malheur qu'une ſanglante défaite. Conſternés de la perte de ce vaillant capitaine, ils abandonnerent la Dalmatie. Les vaincus recueillirent le

fruit de la victoire, & Grippa se rendit maître de Salone.

JUSTINIEN. An. 535.

XXVII. Théodat manque de parole.

Ce médiocre succès rendit Théodat insolent. Il refusa de signer le traité dont il avoit lui-même dressé les articles, & qu'il avoit juré d'avance. Sur les reproches que Pierre & Athanase lui faisoient de cette infidélité : *Songez*, leur répondit-il fierement, *que la personne des ambassadeurs ne mérite plus de respect, lorsqu'ils le perdent eux-mêmes à l'égard du Prince qui les reçoit*. Les députés lui repliquerent avec hardiesse, *qu'un ambassadeur n'étoit que l'organe de son maître ; que si ses discours ne plaisoient pas, c'étoit à son Prince qu'il falloit en demander raison : que pour eux nulle menace ne les empêcheroit de s'acquitter fidélement de leur commission. Nous sommes venus*, ajouterent-ils, *pour vous sommer de la parole que avez librement donnée ; nous vous avons remis les lettres de l'Empereur ; permettez que nous remettions aux seigneurs de votre Cour, celles dont nous sommes chargés pour eux*. A ces mots, les sei-

JUSTINIEN. An. 535.

gneurs, de peur de ſe rendre ſuſpects, demanderent que les lettres qui leur étoient adreſſées, fuſſent remiſes entre les mains du Roi. Juſtinien les exhortoit à ſeconder Pierre & Athanaſe dans leur négociation; il les invitoit à venir à ſa Cour, promettant de leur conſerver leur dignité & leur fortune, & même d'accroître l'une & l'autre: *Vous n'êtes pas étrangers à notre ègard*, leur diſoit-il, *vos peres ont habité parmi nous; nos liaiſons ſont héréditaires; elles n'ont pas été entiérement rompues: En tout cas, il eſt facile de les renouer.* Après la lecture de ces lettres, le Roi outré de colere, s'aſſura de la perſonne des deux ambaſſadeurs, & les fit garder étroitement.

XXVIII. Juſtinien s'empare de la Dalmatie.

La fierté de Théodat céda bientôt à de nouvelles allarmes. Juſtinien affligé de la mort de Mondon, & réſolu de reconquérir la Dalmatie, fit partir Conſtantien ſon connétable avec une flotte. Conſtantien, après avoir fait embarquer à Dyrrachium les troupes d'Illyrie, condui-

ſit ſa flotte au port d'Epidaure, où il mit à terre une partie de ſes ſoldats. Grippa qui commandoit dans Salone, ayant envoyé reconnoître les ennemis, ſes coureurs prirent l'épouvante, & lui exaggererent tellement le nombre des Romains, qu'il crut avoir ſur les bras toutes les forces de l'Empire. Il ne jugea pas à propos de les attendre dans Salone, dont les murailles étoient en partie ruinées, & les habitans mal affectionnés. Il en fit donc ſortir ſes troupes, & alla camper entre cette ville & Scardone. Conſtantien mieux ſervi par ſes coureurs, & bien inſtruit de la poſition & des forces de l'ennemi, fit voile vers Salone. Il aborda dans le voiſinage, & dépêcha Syphillas, un de ſes lieutenans, avec cinq cents hommes, pour ſe rendre maître d'un défilé, qui faiſoit la communication de la ville & du camp des Goths. Le lendemain il entra ſans réſiſtance dans le port, & fit auſſi-tôt travailler à réparer les breches des murailles. Sept jours après, l'armée des Goths

JUSTINIEN. An. 535.

trop foible pour tenir la campagne, reprit le chemin de Ravenne. Constantien s'empara sans coup férir de toutes les places de la Dalmatie & de la Liburnie. Il sçut même gagner par sa douceur le cœur des Goths établis dans ces contrées.

XXIX. Guerre des Maures en Afrique. *Proc. Vand. l. 2. c. 10. 11. 12. 13. Theoph. p. 170. Anast. pag. 61.*

La mauvaise foi de Théodat & ses variations perpétuelles ne méritoient plus de ménagement. Bélisaire reçut ordre d'entrer en Italie, & d'employer toutes ses forces pour rendre à l'Empire cette belle contrée, qui en étoit le berceau. Ce général arrivoit du voyage qu'il avoit fait dans le mois d'Avril, pour calmer les troubles dont l'Afrique étoit agitée. Il est temps de reprendre la suite des affaires de cette province, & de rapporter ce qui s'y étoit passé depuis la conquête. La présence de Bélisaire avoit contenu les Maures; son départ leur rendit leur férocité naturelle. Il n'étoit pas encore sorti du port de Carthage, que tout le pays étoit en allarmes. Salomon qu'il avoit laissé en Afrique avec ses meilleurs officiers, recevoit à

tous momens de triſtes nouvelles. Ce guerrier plein d'activité & de valeur, étoit bien digne de ſuccéder à Béliſaire. Comme il avoit à peine aſſez de troupes pour conſerver les poſtes les plus importants, & que les Maures ſe montroient de tous les côtés à la fois, il ne ſçavoit où porter du ſecours. Les garniſons de la Byzacène & de la Numidie étoient détruites ; mais rien ne lui cauſa une plus vive douleur, que la perte irréparable des deux plus vaillans officiers que les Romains euſſent en Afrique. Augan qui s'étoit ſignalé à tant de batailles, & le brave Rufin, porte-étendart de Béliſaire, étoient en Bizacène à la tête d'un corps de cavalerie. Indignés de voir les campagnes ravagées & les habitans traînés en eſclavage, ils ſe poſterent en embuſcade dans un défilé, ſurprirent les Maures, les taillerent en piéces & délivrerent tous les priſonniers. Au premier avis de cette défaite, Cuzinas & trois autres princes Barbares, qui n'étoient pas loin de-là avec une nombreuſe cavalerie,

Justinien An. 535.

accourent à toute bride, arrivent ſur le ſoir, & enveloppent les vainqueurs. La ſupériorité du nombre l'emporte ſur la bravoure : les Romains accablés de toutes parts périſſent en combattant. Augan & Rufin, ſuivis de quelques cavaliers ſe font jour au travers des eſcadrons ; ils quittent leurs chevaux & montent ſur une roche voiſine, d'où ils écartent les Maures à coups de fleches. Tant qu'ils purent faire uſage de leurs arcs, ils défendirent vaillamment les approches ; mais leurs carquois étant épuiſés, ils ſe virent bien-tôt environnés d'une foule d'ennemis, qu'ils repouſſoient à coups d'épées. Il fallut enfin céder au nombre. Augan ſe fit hacher en piéces, & combattit juſqu'au dernier ſoupir. Rufin couvert de bleſſures fut pris par un des chefs, qui craignant encore ſa valeur, lui coupa la tête. Ce barbare frappé de l'air martial & terrible, que cette tête conſervoit par la force de ſes traits & par l'épaiſſeur de ſa chevelure, la porta dans ſa demeure, pour en donner le

ſpectacle

ſpectacle à ſes femmes, auſſi féroces que leur mari.

JUSTINIEN. An. 536.

XXX. Bataille de Mamma.

Quoique la perte de ces deux guerriers ne dût inſpirer à Salomon que des ſentimens de vengeance, il tenta encore la voie de pacification. Il écrivit aux rois Maures, *qu'ils avoient apparemment oublié & le déſaſtre des Vandales, & les ſermens qu'ils avoient eux-mêmes faits à Béliſaire, & leurs propres enfans donnés en ôtages, dont ils hazardoient la vie par leur révolte*. Ils répondirent, *que l'exemple des Vandales n'avoit pour eux rien d'effrayant. Vous ne les avez vaincus*, diſoient-ils, *que parce que nous les avions auparavant affoiblis par pluſieurs défaites. Vous nous accuſez de perfidie ; c'eſt un reproche qui tombe à plus juſte titre ſur Béliſaire, dont les magnifiques promeſſes n'ont été ſuivies d'aucun effet. Quant aux menaces que vous nous faites de mettre à mort nos ôtages, c'eſt aux Romains à ménager leurs enfans, parce qu'ils n'ont chacun qu'une ſeule femme ; pour nous qui pouvons en avoir cinquante, nous ne craignons pas de manquer de poſ-*

JUSTINIEN An. 536.

térité. Après une réponſe ſi brutale, Salomon ayant pourvû à la ſureté de Carthage, marcha vers la Byzacène. Il trouva Cuzinas & ſes trois collégues campés dans la plaine de Mamma, au pied d'une chaîne de hautes montagnes ; il s'y retrancha ; & le lendemain dès la pointe du jour les deux armées ſe rangerent en bataille. Celle des Maures avoit une diſpoſition particuliere, qui ne fut jamais en uſage que quand une armée ſe voit enveloppée de toutes parts. Ces Barbares ignoroient tellement la tactique, qu'ils ſembloient avoir pris à tâche de perdre l'avantage que leur donnoit la ſupériorité du nombre. Comme ils avoient une multitude innombrable de chameaux, ils les rangerent en cercle ſur douze rangs, enſorte que ces animaux faiſoient face de tous côtés, chaque file étant compoſée de douze. Les fantaſſins rempliſſoient les intervalles ; ils étoient preſque nus, n'ayant pour armes qu'une épée, une rondache & deux javelots. La coutume de ces Barbares étoit de mêler avec les

combattans quelques femmes qui tenoient leurs enfans entre leurs bras, apparemment pour animer les ſoldats par la vûe de ce qu'ils avoient de plus cher. Le reſte des femmes étoit placé au centre du cercle. Elles ſuivoient leurs maris à la guerre, & partageoient avec eux les travaux. On les employoit à planter les paliſſades, à dreſſer les tentes, à panſer les chevaux & les chameaux, à fourbir & à aiguiſer les armes. La cavalerie poſtée ſur le penchant des montagnes laiſſoit un grand eſpace entre elle & l'infanterie. Les Maures étoient au nombre de cinquante mille hommes. Salomon n'en avoit pas dix mille ; mais grace à la mauvaiſe diſpoſition des ennemis, il pouvoit choiſir dans leur armée telle partie qu'il jugeroit à propos d'attaquer ; le reſte devenoit inutile, à moins de rompre l'ordonnance ; ce qui entraînoit le déſordre & la défaite. Il attaqua du côté de la plaine, pour ne pas s'engager entre la cavalerie & l'infanterie. Le commencement du combat ne fut pas favo-

JUSTINIEN An. 536.

rable aux Romains. Leurs chevaux effarouchés de l'aſpect & du cri des chameaux, prenoient la fuite, jettant par terre leurs cavaliers, que les Maures perçoient à coups de dards. Pour remédier à ce déſordre, Salomon ſauta de ſon cheval & fit mettre pied à terre à toute ſa cavalerie. Il donna ordre à ſes ſoldats de ſe tenir fermes, les rangs ſerrés, & bien couverts de leurs boucliers. Pour lui à la tête de cinq cents hommes, il court entamer le cercle, tombant ſur les chameaux à grands coups d'épées. Les fantaſſins qui garniſſoient les intervalles de ce côté-là, ne tarderent pas à prendre la fuite. Les Romains pénétrerent juſqu'au centre où étoient les femmes. Alors tous les Maures ſe débandent & fuient vers les montagnes, pourſuivis par les Romains qui en font un grand carnage. Il en reſta dix mille ſur la place. Les femmes, les enfans, les chameaux que le fer avoit épargnés, furent emmenés à Carthage, où la vic-

toire fut célébrée par des fêtes publiques.

Justinien. An. 536.

XXXI. Bataille du mont Burgaon.

Plus irrités que consternés de leur défaite, les Barbares firent un nouvel effort. Toute la nation prit les armes; & Salomon à peine de retour apprit qu'une armée beaucoup plus nombreuse que celle qui venoit d'être battue, ravageoit de nouveau la Bizacène, & passoit tout au fil de l'épee sans distinction d'âge ni de sexe. Il marche aussi-tôt & s'arête au pied du mont Burgaon, sur lequel les Maures étoient campés. Il y demeura plusieurs jours. Les ennemis qui avoient appris à craindre les Romains en rase campagne, étoient bien résolus de conserver l'avantage du poste. Le mont Burgaon est inaccessible vers l'orient; mais vers l'occident il s'abaisse en pente douce, & présente un accès facile. Il est accompagné à droite & à gauche de deux rochers d'une prodigieuse hauteur, qui ne sont séparés de la montagne que par un passage étroit, mais très-profond. Les Maures étoient campés du côté de l'oc-

JUSTINIEN. An. 536.

cident au milieu de la descente; ils n'avoient posté aucunes troupes ni au-dessus d'eux, d'où ils ne craignoient point d'attaque, ni au-dessous, parce qu'ils se croyoient sûrs d'accabler les Romains à coups de traits, avant que ceux-ci pussent les atteindre. Ils tenoient leurs chevaux tout bridés à côté d'eux, à dessein de fuir ou de poursuivre selon l'évenement. Salomon voyant les Maures déterminés à conserver leur poste, & ses soldats impatiens de quitter ce terrein aride & stérile, résolut de monter aux ennemis. Mais pour s'assurer du succès, il voulut obtenir par adresse l'avantage que le lieu sembloit lui refuser. Il donna ordre à Théodore capitaine des gardes de nuit, de prendre avec lui mille soldats dispos & agiles, de grimper avec eux pendant la nuit au sommet de la montagne, par le côté qui paroissoit impraticable, de s'y tenir tranquilles jusqu'au jour, & alors de lever leurs enseignes & d'accabler les ennemis à coups de traits. L'ordre fut exécuté

ſans que les Maures ni les Romains mêmes en euſſent aucun ſoupçon. Car Théodore étant parti au commencement de la nuit, on penſa qu'il n'avoit d'autre deſſein que de battre la campagne & de garder les avenues du camp. Salomon fit marcher ſon armée de grand matin, & dès que le jour commença à paroître les Romains & les Maures furent également ſurpris d'appercevoir un corps de troupes ſur le haut de la montagne. Bien-tôt une grêle de traits qui tomboit ſur les Maures, fit connoître aux Romains que c'étoit un détachement de leur armée, ce ſecours imprévû redoubla leur courage. Les Maures au contraire enfermés entre deux troupes ennemies, ſans pouvoir ni monter ni deſcendre, prirent l'épouvante, & s'enfuyant par le travers de la montagne, partie à pied, partie à cheval, aveuglés par la terreur, ils ſe perçoient mutuellement de leurs armes, & ſe précipitoient en foule hommes & chevaux dans cette gorge étroite & profonde qui les ſéparoit du ro-

JUSTINIEN. An. 536.

JUSTINIEN. An. 536.

cher voisin. Enfin les cadavres amoncelés les uns sur les autres ayant comblé le passage, servirent de pont à ceux qui suivoient, pour gagner le rocher, où les Romains ne se hazarderent pas à les poursuivre. Dans cette horrible confusion, il périt cinquante mille Maures, sans qu'il en coutât une goutte de sang aux Romains. On prit un des chefs nommé Esdilase, & avec lui toutes les femmes & une si grande multitude d'enfans, que les soldats Romains donnoient un jeune Maure pour un mouton. Ceux qui échapperent de la défaite ne trouvant plus de sûreté dans le pays, se retirerent en Numidie auprès d'Yabdas qui tenoit le mont Aurase. Il ne resta dans la Byzacène que les Maures sujets d'Antalas, jusqu'alors fidele aux Romains.

XXXII. Combat singulier d'Althias capitaine Romain, & d'Yabdas roi des Maures.

La Numidie n'étoit pas plus tranquille. Yabdas suivi de plus de trente mille Maures y faisoit de grands ravages. Un des capitaines de Bélisaire, nommé Althias, illustre par sa valeur, commandoit dans un

canton de la province. Il n'avoit à sa suite que soixante & dix cavaliers de la nation des Huns. Comme il n'étoit pas en état de tenir la campagne, il cherchoit quelque défilé à la faveur duquel il pût surprendre les ennemis. Mais la Numidie est un pays découvert, qui n'offre de toutes parts que de vastes plaines. Il trouva cependant près de la ville de Tigisi un lieu propre à son dessein. C'étoit un bassin formé par une source abondante, & bordé de roches escarpées. Il s'y mit en embuscade, ne doutant pas que les Maures qui désoloient le voisinage, ne vinssent bien-tôt s'y désaltérer, les environs ne fournissant pas une goutte d'eau. Il ne fut pas trompé dans sa conjecture. On étoit dans le fort de l'été dont les ardeurs sont insupportables au milieu de ces sables arides. Les Maures dévorés d'une soif brûlante accoururent à la fontaine, & trouvant le lieu fermé par les ennemis, ils s'arrêterent épuisés de langueur, & souffrant le supplice de Tantale à la vûe de cette eau qu'ils

JUSTINIEN. An. 536.

ne pouvoient atteindre. Yabdas s'étant approché offrit au capitaine le tiers de ſon butin, s'il conſentoit à laiſſer boire ſes ſoldats. Althias rejetta l'offre, & lui propoſa le combat ſingulier, ſous la condition que le vainqueur reſteroit maître de la fontaine. Le Roi accepta le défi, & ſes cavaliers ravis de joie, ſe tenoient aſſurés de la victoire. Althias étant d'une taille grêle & fort petite, au lieu qu'Yabdas étoit le mieux fait & le plus vaillant des Maures. Ils prennent carriere & reviennent l'un ſur l'autre. Yabdas lance le premier ſon javelot, qu'Althias eut l'adreſſe de ſaiſir & la force d'arrêter de la main droite; en même temps maniant ſon arc de la main gauche, dont il ſçavoit également ſe ſervir, il abbat d'un coup de fléche le cheval de ſon ennemi. Les Maures effrayés remontent Yabdas ſur un autre cheval, & diſparoiſſent avec lui. Althias demeura maître de tout le butin, & ce combat le rendit célebre dans toute l'Afrique.

XXXIII. Expédition

Yabdas ſe retira ſur le mont Au-

rafe, dont les Maures s'étoient emparés plus de cinquante ans auparavant ſous le règne d'Hunéric. Cette montagne ſituée près du fleuve Ampſagas à treize journées de Carthage, étoit la plus haute de toute l'Afrique connue des Romains. Elle occupoit un terrein de trois journées de circuit. La pente hériſſée de rochers n'offroit aux yeux rien que d'affreux & de ſauvage; mais le ſommet préſentoit le payſage le plus délicieux; une vaſte plaine, arroſée de ruiſſeaux, enrichie de moiſſons & de fruits d'un goût exquis, une fois plus gros que dans le reſte de l'Afrique. Les Maures n'y avoient point bâti de forts; le lieu ſe défendoit aſſez de lui-même. Ils avoient ruiné Tamugade, ville grande & peuplée à l'entrée de la plaine qui conduiſoit au mont Auraſe, afin qu'elle ne pût ſervir de place d'armes aux ennemis. Salomon pour délivrer la Numidie des ravages d'Yabdas, réſolut de l'aller relancer dans ſa retraite. Deux rois Maures vinrent le joindre avec leurs

JUSTINIEN.
An. 536.
de Salomon en Numidie.

JUSTINIEN An. 536.

troupes, & s'offrirent à lui ſervir de guides; il crut pouvoir ſe fier à ces princes, parce qu'ils étoient en guerre avec Yabdas. Il partit de Carthage, & le jour même qu'il arriva au pied de la montagne, il s'approcha en ordre de bataille, ne doutant pas que les ennemis ne vouluſſent en diſputer l'accès. Comme ils ne paroiſſoient point, il fit monter ſes ſoldats, qui grimpant avec peine de rochers en rochers, s'arrêterent après deux heures de fatigue, pour paſſer la nuit. Ils ne firent pas plus de chemin les jours ſuivans. Enfin le ſeptieme jour ils gagnerent un des ſommets, ſur lequel, au rapport de leurs guides, les ennemis les attendoient. Ils ne trouverent qu'une vieille tour & un ruiſſeau, mais point d'ennemis. Ils y reſterent campés trois jours, ſans appercevoir aucun des Maures, qui connoiſſant les détours de la montagne, ſe déroboient aiſément à leurs yeux. Comme ils étoient menacés de manquer bien-tôt de vivres, ils commencerent à ſe défier de leurs guides. En

effet, ceux-ci les trahiſſoient, inſtruiſant les Maures de la marche des Romains, qu'ils trompoient par de faux avis. Salomon s'en étant convaincu, craignit des effets encore plus funeſtes de leur perfidie; & voyant d'ailleurs qu'un plus long délai expoſoit ſes ſoldats à mourir de faim, il prit le parti d'abandonner l'entrepriſe & regagna la plaine.

JUSTINIEN. An. 536.

XXXIV. Ravage de la Sardaigne.

Comme l'hiver approchoit, il laiſſa en Numidie une partie de ſes troupes pour défendre la province, & ramena le reſte à Carthage. Son deſſein étoit de retourner au mont Auraſe, dès que la ſaiſon le permettroit; mais avec plus de précaution & ſans employer le ſecours des Maures, dont il avoit éprouvé la perfidie. En même temps, il ſongeoit à purger la Sardaigne d'une troupe de brigands. C'étoient des Maures que les Vandales avoient autrefois relégués dans cette iſle, avec leurs femmes pour en délivrer l'Afrique. Ces bannis, d'abord en petit nombre, & détenus dans des priſons, s'échapperent, & ſe cantonnerent

JUSTINIEN. An. 536.

dans les montagnes voisines de Cagliari, où ils se multiplierent jusqu'au nombre de trois mille. Sortant alors de leurs retraites, ils couroient les campagnes & faisoient d'affreux ravages.

XXXV. Causes d'une révolte de soldats en Afrique, *Proc. Got. l. 1. c. 14. Theoph. pag. 172. Anast. p. 62.*

Salomon se préparoit à les exterminer, lorsqu'une révolte de ses propres soldats le mit en danger de la vie. Voici quel en fut le sujet. L'Empereur ayant réuni à son domaine les terres conquises en Afrique, les avoit données à ferme aux soldats; & ceux-ci avoient épousé les veuves & les filles des Vandales. Ces femmes se voyant avec dépit devenues simples fermieres des biens qu'elles avoient possédés, persuaderent à leurs maris que ces terres leur appartenoient: *C'est notre dot*, disoient-elles; *ces fonds ont dû passer entre vos mains par notre mariage. Est-il juste qu'en épousant nos vainqueurs nous ayons perdu la fortune dont nous jouissions avec les vaincus*? Les soldats peu instruits pour l'ordinaire des droits de propriété, trouverent ce titre très-légitime. Ils porterent

leurs plaintes à Salomon, qui s'efforça, mais en vain, de leur faire entendre : *qu'ils devoient être contens qu'on leur eût abandonné l'or & l'argent des Barbares : qu'ils étoient au service de l'Empereur, qui les avoit armés, payés, entretenus, & auquel ils avoient prêté serment : que ce n'étoit pas pour eux-mêmes qu'ils avoient combattu ; mais pour rendre à l'Empire ses anciennes possessions : que les conquêtes appartenoient à l'Etat, & que c'étoit renoncer au caractere de Romains, que de se prétendre les successeurs des Vandales.* Les soldats ne furent point satisfaits de ces raisons ; ils étoient encore animés par les Ariens qui se trouvoient parmi leurs camarades. Il y en avoit environ mille dans les troupes de Salomon, entre lesquels on comptoit plusieurs Érules, les plus mutins des Barbares. Comme l'Empereur avoit défendu le culte public à tous les hétérodoxes, les prêtres Vandales désespérés de se voir privés de leurs fonctions, les excitoient à la révolte ; & de ce ton dévot que les séditieux

JUSTINIEN.
An. 536.

JUSTINIEN. An. 536.

ſçavent ſi bien prendre, ils leur repréſentoient que la fête de Pâques approchoit, & que ce ſeroit pour eux le comble du malheur & de l'infamie, de ne pouvoir faire baptiſer leurs enfans, ni célébrer ſelon leurs uſages cette ſainte ſolemnité. Ils étoient ſecondés par d'autres Vandales, répandus dans Carthage. Nous avons dit que Juſtinien avoit envoyé en Orient les priſonniers de cette nation, amenés par Béliſaire à Conſtantinople. Environ quatre cents d'entr'eux, étant arrivés à Leſbos ſe rendirent maîtres des navires qui les portoient, & forcerent les matelots de les reconduire en Afrique. Abordés en Mauritanie ſur une côte déſerte, ils gagnerent le mont Auraſe, & pluſieurs revinrent à Carthage, où ils ſouffloient ſecrettement le feu de la ſédition.

XXXVI. Conſpiration contre Salomon.

Le nombre des mécontens croiſſoit tous les jours. Ils s'aſſembloient, ils s'aigriſſoient les uns les autres, ils ſe lioient par des ſermens. Les approches de la fête de Pâques embraſoient de plus en plus le faux zèle

des Ariens. Dans un ſi grand nombre de conſpirateurs le ſecret étoit difficile ; cependant aucun avis ne parvint juſqu'à Salomon, parce que la plûpart de ſes gardes & de ſes domeſtiques entroient dans le complot. Le jour de Pâques, qui tomboit cette année au vingt-troiſiéme de Mars, Salomon aſſiſtant à l'office dans une parfaite ſécurité, les conjurés vinrent à l'égliſe, dans le deſſein de le poignarder. Ils l'envelopperent ; & s'animant mutuellement par leurs regards, ils portoient déjà la main à leurs épées; mais la vûe des autels & les yeux de leur général dont la vertu imprimoit le reſpect, les glacerent d'effroi : ils ſe retirerent en tremblant, ſe reprochant les uns les autres leur foibleſſe. Ayant remis l'exécution au lendemain, ils furent ſaiſis de la même terreur, & ſortirent encore ſans rien faire. Déſeſpérés d'avoir deux fois manqué leur coup, ils s'attroupent à la porte de l'égliſe, & par un emportement plein d'imprudence, ils s'accablent publique-

JUSTINIEN. An. 536.

ment de reproches, ſe traitant réciproquement de lâches, de traîtres, de vils eſclaves de Salomon. Après un éclat ſi indiſcret, la plûpart ſentirent bien qu'il n'y avoit plus pour eux de sûreté dans Carthage. Ils en ſortirent pleins de fureur, & commencerent à ravager la contrée, forçant les villages & maſſacrant tous ceux qu'ils trouvoient. Quelques-uns eurent aſſez d'aſſurance pour reſter dans la ville; & tranquilles dans leurs maiſons ils feignoient d'ignorer le complot.

XXXVII. Révolte à Carthage.

Salomon inſtruit enfin du danger qu'il couroit encore, ne prit pas l'épouvante. Il eſſaya de ramener par la douceur les conjurés qui étoient demeurés à Carthage. Ceux-ci parurent d'abord touchés de ſes diſcours : mais cinq jours après animés par l'exemple de leurs camarades, qui déſoloient le pays impunément, ils s'aſſemblerent dans le cirque, où pouſſant des cris tumultueux, ils inſultoient Salomon & les autres capitaines. Salomon leur envoya Théodore de Cappadoce,

quoiqu'il ſe défiât de cet officier, qu'il ſouçonnoit même d'avoir voulu attenter à ſa vie. Il vouloit ſans doute l'éprouver dans cette conjoncture, & s'aſſurer de ſes véritables diſpoſitious. Les ſoupçons de Salomon étoient injuſtes; Théodore le ſervit de bonne foi, & tâcha d'appaiſer les ſéditieux. Mais ceux-ci, au lieu de l'écouter, le proclamerent leur général; & le forçant de marcher au milieu d'eux, ils le conduiſirent avec grand bruit au palais. En y entrant, ils égorgerent un autre Théodore, capitaine des gardes, celui-là même dont la valeur avoit tant contribué à la victoire remportée ſur le mont Burgaon. Ce meurtre redoublant leur rage, ils courent par toute la ville, égorgent tous les amis de Salomon, ſans épargner ceux mêmes qui leur offroient de l'argent pour racheter leur vie. Ils pillent les maiſons, juſqu'à ce que la nuit étant venue, la débauche & l'ivreſſe ſuccédent à la fureur & au carnage.

XXXVIII. Fuite de Salomon.

Pendant ce tumulte, Théodore échapé de leurs mains, s'étoit ren-

JUSTINIEN. An. 536.

fermé dans sa maison, détestant le commandement, dont la révolte avoit prétendu l'honorer. Salomon se tenoit caché dans la chapelle du palais. Martin vint l'y trouver au commencement de la nuit; & lorsqu'ils crurent les séditieux endormis, ils passerent chez Théodore, qui les ayant obligés de prendre quelque nourriture, les escorta jusqu'au port & les embarqua dans une chaloupe. Ils n'avoient avec eux que cinq domestiques avec l'historien Procope, que Bélisaire avoit laissé auprès de Salomon, pour l'aider de ses conseils. Après avoir fait douze ou treize lieues en côtoyant le rivage, ils arriverent à Massua; c'étoit un port dépendant de Carthage. Salomon fit partir Martin pour aller en Numidie avertir Valérien & les autres officiers qui commandoient dans cette province, d'empêcher par tous les moyens possibles, que la contagion de la révolte ne se communiquât à leurs soldats. Il manda à Théodore de veiller à la conservation de Carthage. Après avoir

pris ces ſages précautions, il paſſa en Sicile avec Procope, & preſſa vivement Béliſaire de ſe tranſporter en Afrique, où l'autorité impériale étoit indignement outragée.

JUSTINIEN. An. 536.

XXXIX. Stozas chef des révoltés. Proc. Got. l. 1. c. 15. Marc. Chr. Theoph. pag. 172. 173. Jorn. ſucceſſ.

Les rebelles inſtruits de la retraite de Salomon; mais trop foibles pour ſe rendre maîtres de Carthage, ſortirent de la ville, & ſe raſſemblerent dans la plaine de Bule, où ils choiſirent pour chef Stozas un des gardes de Martin, homme hardi & entreprenant; mais perfide & ſanguinaire. Ils eſpéroient ſous ſa conduite chaſſer du pays tous les commandans envoyés par l'Empereur, & s'emparer de l'Afrique entiere. Stozas appella ſous ſes enſeignes ce qui reſtoit de Vandales; il enrôla grand nombre d'eſclaves, & ayant formé une armée de huit mille hommes, il marcha vers Carthage, perſuadé qu'il y entreroit ſans réſiſtance. Lorſqu'il fut à la vûe de cette grande ville, il la fit ſommer de ſe rendre, promettant de n'y faire aucun déſordre. Théodore à la tête des principaux habitans,

JUSTINIEN. An. 536.

répondit qu'ils étoient résolus de demeurer fideles à l'Empereur ; & pour inspirer à Stozas des sentimens pacifiques, il lui envoya Joseph, attaché au service de Bélisaire, qui venoit d'arriver à Carthage pour une commission particuliere. Stozas irrité de la réponse, fit tuer Joseph, & s'approcha de la ville.

XL. Bélisaire arrive à Carthage.

Malgré les instances de Théodore, le peuple songeoit à se rendre : on avoit résolu de capituler le lendemain, lorsque Bélisaire entra pendant la nuit dans le port. Il n'avoit qu'un seul vaisseau, & n'amenoit avec lui que Salomon, & cent hommes choisis dans sa garde. Les rebelles dormoient tranquillement dans la confiance qu'à leur réveil on leur apporteroit les clefs de la ville. Mais au point du jour, quand ils apprirent l'arrivée de Bélisaire, frappés de ce nom seul, ils décamperent en confusion. Bélisaire ayant assemblé deux mille hommes, dont il embrasa le courage par ses paroles & par ses libéralités, se mit à la poursuite des troupes de Stozas,

& les atteignit près de Membrese à seize ou dix-sept lieues de Carthage. Les deux armées camperent, celle de Bélisaire près du fleuve Bagradas, celle de Stozas sur une hauteur de difficile accès.

JUSTINIEN. An. 536.

XLI. Combat de Membrese.

Le lendemain on se rangea en bataille de part & d'autre; les révoltés se fioient sur la supériorité de leur nombre, & les soldats de Bélisaire sur la haute capacité de leur général; méprisant leurs ennemis, comme une troupe de brigands, que le crime avoit attroupés, sans chef, sans discipline, sans honneur. Comme ils s'approchoient pour en venir aux mains, il s'éleva un vent impétueux, qui donnant en face sur l'armée de Stozas, lui fit craindre que les traits de ses soldats ne perdissent de leur force, tandis que ceux des ennemis en acquerroient davantage. Dans cette pensée, il fit un mouvement à droite, pour tourner l'armée de Bélisaire, & prendre le dessus du vent. Comme il prêtoit le flanc, & que cette évolution ne se faisoit pas sans quelque

JUSTINIEN An. 536.

désordre, Bélisaire profita du moment, & chargea les ennemis dans cette position flottante & mal assurée. Ils furent enfoncés du premier choc; & prenant aussi-tôt la fuite, ils ne se rallierent qu'en Numidie, où ils reconnurent avec confusion qu'ils n'avoient perdu que peu de soldats, dont la plûpart étoient Vandales. Le vainqueur ne jugea pas à propos de les poursuivre; il se contenta de les avoir chassés avec sa petite troupe, & livra leur camp au pillage. On y trouva beaucoup d'argent, & grand nombre de ces femmes qui avoient été la premiere cause de la rébellion. Bélisaire de retour à Carthage, reçut nouvelle de la Sicile, qu'il s'étoit élevé une sédition dans ses troupes; & qu'il étoit à craindre qu'elle n'eût des suites funestes, s'il ne revenoit au plûtot. On peut dire que la supériorité de ce grand homme avilissoit les autres capitaines: les soldats qu'il avoit une fois commandés, ne pouvoient qu'avec peine obéir à d'autres; ainsi qu'un coursier

courſier vigoureux, accoutumé à la main d'un adroit écuyer, ſouffre impatiemment & déſarçonne un cavalier moins habile. Après avoir donné dans le peu de temps qui lui reſtoit, le meilleur ordre qu'il pût aux affaires de l'Afrique, il confia le ſoin de Carthage à Théodore & à Ildiger, & repaſſa en Sicile avec Salomon, qui ſe rendit à Conſtantinople.

XLII. Perfidie de Stozas.

Dès que Béliſaire fut éloigné, Stozas reprit l'avantage. Marcel commandoit en Numidie : il avoit ſous ſes ordres Cyrille, Barbatus, Térence & Sérapis. Ayant appris que Stozas étoit à Gazophyle, petite ville à deux journées de Conſtantine, & qu'il y raſſembloit ſes troupes, il marcha pour le ſurprendre, avant qu'elles fuſſent réunies. Les deux corps étoient en préſence & prêts à ſe charger, lorſque Stozas s'approchant des ennemis à la portée de la voix : « Camarades, s'écria-» t-il, quelle fureur vous aveugle ? » Victimes d'une injuſte tyrannie, » vous attaquez vos amis, vos fre-» res, qui ne cherchent qu'à vous

JUSTINIEN An. 536.

» affranchir en se vengeant eux-mê-
» mes. Avez-vous donc oublié
» qu'on vous refuse depuis long-
» temps cette misérable paye, uni-
» que salaire de vos fatigues & de
» vos blessures? qu'on vous enle-
» ve les dépouilles, que vous avez
» acquises par tant de périls? Vos
» généraux veulent jouir seuls des
» fruits de votre valeur; ils s'en-
» richissent de votre misere, ils s'en-
» ivrent de votre sang; & vous
» suivez en esclaves ces maîtres ava-
» res & impitoyables! Si je vous
» suis odieux, déchargez sur moi
» votre colere; me voici en butte
» à vos traits; mais épargnez vos
» freres. Si vous n'avez à me re-
» procher que ma compassion pour
» vous & pour vos camarades, joi-
» gnons nos armes & défendons en-
» semble nos intérêts communs».
Pendant qu'il parloit ainsi, Marcel & les autres officiers crioient à leurs soldats d'avancer, & de tirer sur ce rebelle : mais les soldats sourds à leurs ordres, n'écoutoient que Stozas. Attendris par ses paroles, ils

courent à lui, ils l'embraſſent avec larmes, ils ſe joignent à ſa troupe. Marcel & les autres généraux s'enfuient dans l'égliſe de Gazophyle. Stozas à la tête des deux armées réunies inveſtit cet aſyle: les généraux en ſortent ſur ſa parole; mais par une ſacrilége perfidie, il les fait égorger à ſes yeux.

JUSTINIEN. An. 536.

XLIII. Béliſaire paſſe en Italie.

Proc. Got. l. 1. c. 8. Marc. chr. Jorn. de Reb. Get. c. 60. Idem de ſucceſſ.

La ſédition des troupes de Sicile n'eut aucune ſuite fâcheuſe. Le retour de Béliſaire rétablit le calme: il trouva ſon camp auſſi tranquille, qu'il l'avoit laiſſé. Il ſe diſpoſa ſans perdre de temps à paſſer en Italie, ſelon les ordres qu'il recevoit de l'Empereur. Ayant mis garniſon dans Syracuſe & dans Panorme, il paſſa de Meſſine à Rhége. A peine y fut-il arrivé, que tous les peuples d'alentour l'envoyerent aſſurer de leur obéiſſance: leurs villes étoient ſans défenſe, & ils déteſtoient le gouvernement des Goths. Mais la plus importante de toutes ces défections, fut celle d'Ébrimuth, le gendre de Théodat, dont il avoit épouſé la fille Théodenante. Son

JUSTINIEN. An. 536.

beau-pere l'avoit envoyé vers le détroit avec quelques troupes, pour défendre le pays. Dès qu'il ſçut que Beliſaire étoit à Rhége, regardant déjà l'Italie comme perdue pour les Goths, il alla ſe jetter aux pieds du général Romain, & le pria de le recevoir au ſervice de l'Empire. Béliſaire l'envoya à Conſtantinople, où il fut comblé d'honneurs & revêtu du titre de Patrice.

XLIV. Il marche vers Naples. *Proc. Got. l. 1. c. 8. 9. 10. Marc. chr. Jorn. de r. Get. c. 60. Idem de ſucceſſ. Anaſt. Silver. Hiſt. miſc. l. 16.*

De Rhège, l'armée Romaine traverſa ſans oppoſition le pays des Brutiens & la Lucanie, la flotte côtoyant le rivage. Elle arriva devant la ville de Naples, alors moins grande qu'elle n'eſt aujourd'hui, mais très-forte, & défendue par une nombreuſe garniſon. La mer d'un côté, de l'autre ſes murailles bâties ſur un terrein eſcarpé, en rendoient les approches très-difficiles. Béliſaire fit entrer la flotte dans le port, où elle jetta l'ancre hors de la portée du trait. Il campa ſur le rivage avec ſes troupes de terre, & prit par compoſition une forteresſe qui défendoit l'entrée du faux-

bourg. Les habitans lui députerent Etienne qui lui représenta : *Que les Napolitains n'étoient pas les maîtres de leur ville ; que la garnison y dominoit, & que cette garnison même ne pouvoit se rendre aux Romains impunément, ses biens, ses femmes, ses enfans étant entre les mains de Théodat : que Bélisaire agissoit contre ses propres intérêts, en s'arrêtant devant une place peu importante ; qu'il devoit aller attaquer Rome, dont la prise entraîneroit Naples & toute l'Italie : que si au contraire il échouoit devant Rome, il ne pourroit conserver les conquêtes précédentes, & que le sang qu'il auroit répandu devant Naples, seroit versé en pure perte.* Bélisaire répondit : *Qu'il n'avoit point de conseil à recevoir des Napolitains ; que l'Empereur l'envoyoit pour les tirer d'esclavage ; que ce seroit une folie de combattre leur libérateur, & de faire pour conserver leurs chaînes, les efforts que des gens sages font pour se mettre en liberté : Qu'il laissoit à la garnison le choix d'entrer au service de l'Empereur, ou de se retirer :*

JUSTINIEN. An. 536.

Que si les habitans acceptoient la liberté qu'il leur offroit, il leur donnoit parole de les traiter aussi favorablement qu'il venoit de traiter les Siciliens : Que s'ils préféroient de rester en servitude, il seroit forcé d'en user avec eux comme avec des esclaves.

XLV. Les habitans rejettent les propositions.

Étienne gagné en secret par Bélisaire, employoit tous ses efforts pour déterminer ses concitoyens à se rendre. Il étoit secondé par Antiochus, marchand Syrien établi à Naples, qui avoit grande réputation de prudence & de probité. Mais deux avocats fort accrédités, Pastor & Asclépiodote, attachés d'inclination & d'intérêt au parti des Goths, traversoient de toutes leurs forces les intentions d'Étienne; & pour y réussir, sans manifester leur dessein, ils engagerent le peuple à demander des avantages si excessifs, qu'ils étoient bien persuadés que Bélisaire ne les accorderoit jamais. Le général Romain se douta de l'artifice, & pour le rendre inutile, il accorda tout. Les habitans ravis

de joie, couroient déjà aux portes pour les ouvrir à l'armée Romaine ; & les Goths trop foibles pour résister à ce concours, frémissoient de dépit & songeoient à la retraite, lorsque Pastor & Asclépiodote se jettant au-devant de la multitude : « Citoyens, s'écrierent-ils, écoutez » les derniers soupirs de la patrie, » dont vous allez déchirer les en- » trailles. Si vous vous fiez aux pro- » messes de vos ennemis, avez-vous » aussi parole de la fortune qu'elle » favorisera leur témérité ; & qu'u- » ne poignée d'avanturiers, sans » appui & sans ressource, terrassera » dans cette guerre toute la puis- » sance des Goths ? Si les Goths » sont vainqueurs, comment traite- » ront-ils un peuple perfide, qui les » aura trahis au premier signal de » Bélisaire ? s'ils sont vaincus, quel » égard Bélisaire aura-t-il pour des » traîtres ? Combattez pour vos maî- » tres ; ils récompenseront votre ze- » le ; ou, s'ils succombent, l'enne- » mi vous pardonnera votre fidélité. » Que craignez-vous ? Vos magasins

JUSTINIEN.
An. 536.

Justinien An. 536.

» ne ſont-ils pas pourvûs de vivres ? » n'avez-vous pas une forte garni- » ſon pour vous défendre? Béliſaire » connoît vos forces mieux que » vous ne les connoiſſez vous-mê- » mes. S'il eſpéroit vaincre votre » réſiſtance, vous prodigueroit-il » tant de faveurs ? Penſez-vous qu'il » veuille ménager notre ville ? Si » c'étoit ſon deſſein, il iroit d'a- » bord attaquer Théodat, dont la » défaite vous mettroit entre ſes » mains ſans péril pour vous & ſans » deshonneur ». En même temps ils préſenterent au peuple les marchands Juifs, qui répondirent ſur leur tête que la ville ne manqueroit jamais de vivres, tant que dureroit le ſiége ; & les officiers de la garniſon, qui proteſterent qu'ils la défendroient ſeuls, ſans qu'il en coutât une goutte de ſang aux citoyens.

XLVI. Siége de Naples.

Ces promeſſes firent plus d'effet que celles de Béliſaire : on lui ſignifia qu'il eût à s'éloigner de la ville. Lorſqu'il vit toute négociation rompue, il vint camper au pied des

murs, & donna plusieurs assauts ; toujours avec perte. Il fit couper l'aquéduc, sans causer beaucoup d'incommodité aux habitans ; ils avoient des puits dans la ville même. Cependant comme le nom seul de Bélisaire les allarmoit, ils envoyerent à Théodat demander un prompt secours. Mais ce prince sans résolution comme sans prévoyance, se croyoit lui-même assiégé & n'osoit détacher aucune partie de ses troupes. Bélisaire n'avoit pas moins d'inquiétude ; il n'espéroit plus rien, ni de la part des habitans, ni de ses propres efforts ; & voyoit avec chagrin qu'en perdant la belle saison devant cette place, il se réduisoit à la nécessité d'attaquer Rome & Théodat pendant l'hiver. Il prit donc le parti de lever le siége, & donna l'ordre de se préparer au départ. Tout étoit prêt, & l'armée devoit se mettre en marche le lendemain, lorsqu'un heureux hazard vint lui offrir le succès qu'il n'espéroit plus.

JUSTINIEN. An. 536.

XLVII. Chemin pra-

Un soldat Isaure curieux de voir la

JUSTINIEN. An. 536.

tiqué par un aquéduc.

ſtructure d'un aquéduc, entra dans celui que Béliſaire avoit fait couper aſſez loin de la ville. En s'avançant, il rencontra un rocher percé d'un canal aſſez large pour donner cours à l'eau; mais trop étroit pour laiſſer paſſer un homme. Il jugea qu'en élargiſſant ce canal, on pourroit pénétrer juſque dans la ville, & revint communiquer ſa découverte à Paucaris ſon compatriote & garde de Béliſaire. Paucaris en donna auſſi-tôt avis à ſon général, qui lui commanda de prendre avec lui quelques Iſaures, & de travailler à élargir le paſſage; mais ſans bruit, de peur de ſe faire entendre des aſſiégés. Les Iſaures s'acquitterent ſi bien de cette commiſſion, qu'en peu d'heures ils eurent pratiqué un chemin aſſez large pour un homme armé. Alors Béliſaire ſe voyant ſur le point de ſe rendre maître de Naples, voulut encore par un effet de ſa bonté naturelle épargner aux habitans les déſaſtres dont ils étoient menacés. Il demanda une entrevûe avec Étienne, & après lui avoir rappellé

les horreurs qu'éprouve une ville forcée : « Je vois avec douleur, lui » dit-il, que tous ces maux vont » fondre sur Naples : je suis assuré » de la prendre ; j'en ai un moyen » infaillible. C'est une ville ancien- » ne, habitée par des Chrétiens & » par des Romains. J'ai regret de la » voir périr. Mais pourrai-je rete- » nir la fureur des Barbares, qui » composent une grande partie de » mon armée, & qui brulent de ven- » ger leurs freres & leurs amis, tués » au pied de vos murs ? Épargnez » votre propre sang : rendez-vous ; » tandis qu'il en est encore temps ; » ou n'accusez que vous-même des » maux que vous allez éprouver ». Étienne pénétré de douleur, rapporta ces paroles aux habitans, qui n'en tinrent aucun compte. Dieu, dit Procope, vouloit punir les Napolitains.

JUSTINIEN. An. 536.

XLVIII. Les Romains pénetrent par ce chemin.

Bélisaire les voyant obstinés à leur perte, choisit sur le soir quatre cents hommes, & leur commanda de prendre leurs armes & d'attendre ses ordres. Il en donna la con-

JUSTINIEN. An. 536.

duite à deux officiers nommés Magnus & Ennès, qu'il inſtruiſit de ce qu'ils avoient à faire. La nuit étant venue ils prirent des lanternes & conduiſirent leur troupe vers l'aquéduc. Ils étoient accompagnés de deux trompettes, qui devoient ſe faire entendre, lorſqu'ils auroient pénétré dans la ville. Béliſaire avoit fait préparer des échelles, pour monter à l'eſcalade dans le même moment; il avoit donné ordre à toutes ſes troupes de ſe tenir alertes & ſous les armes. Lorſque le détachement fut entré dans l'aquéduc, la plus grande partie prit l'épouvante, & retourna ſur ſes pas malgré les efforts que faiſoient leurs conducteurs pour les retenir. Béliſaire les reçut fort mal, & les fit remplacer par deux cents ſoldats des plus braves de l'armée. Photius ſon beau-fils, emporté par une bouillante valeur, vouloit marcher à leur tête, & étoit déjà entré dans le canal; mais Béliſaire l'obligea de demeurer avec lui. Ceux qui avoient fui le péril, piqués des re-

proches de leurs camarades, & rougiſſant de paroître moins hardis, entrerent à leur ſuite. Cependant Béliſaire craignant que les Goths qui étoient de garde dans la tour la plus voiſine, n'entendiſſent la marche des ſoldats dans l'aquéduc, envoya de ce côté-là Beſſas Goth de naiſſance, & qui parloit bien leur langue, pour les diſtraire par ſes diſcours. Beſſas faiſant grand bruit, les exhortoit à ſe rendre, & les amuſoit par ſes propoſitions & ſes reparties : les Goths répondoient par des railleries & des injures contre Beſſas & Béliſaire. L'aquéduc couvert d'une voûte de briques, pénétroit bien avant dans la ville, & les ſoldats étoient déjà, ſans le ſçavoir, ſous le terrein de Naples, lorſqu'ils arriverent enfin à la bouche du canal, qui ſe terminoit à un baſſin dont les bords étoient fort élevés & impraticables, ſurtout à des hommes armés. Ils étoient dans un grand embarras, ceux qui ſuivoient pouſſant leurs camarades pour gagner eux-mêmes l'ouverture, & s'étouffant les uns les autres

JUSTINIEN. An. 536.

dans ce lieu étroit. Un ſoldat plus diſpos & plus hardi, s'étant dépouillé de ſes armes, s'aida ſi bien des mains & des pieds, qu'il parvint juſqu'au haut & ſe trouva dans une méchante maſure, habitée par une pauvre femme. Il la menaça de la tuer, ſi elle ouvroit la bouche; & jetta dans la foſſe une corde qu'il attacha par un bout à un olivier. A l'aide de cette corde les ſoldats ſe trouverent tous en haut deux heures avant le jour. Ils s'avancerent vers les murs du côté du nord, où Béliſaire avec Baſſas & Photius attendoient l'évenement, & ſurprirent les garde de deux tours, qu'ils paſſerent au fil de l'épée. Maîtres de cette partie de la muraille, ils donnerent le ſignal avec les trompettes. Auſſitôt Béliſaire fit appliquer les échelles: mais comme elles ſe trouverent trop courtes pour atteindre aux créneaux; il fallut en attacher deux au bout l'une de l'autre. On gagna ainſi le haut des murs.

XLIX. Priſe de Naples.

L'eſcalade ne réuſſiſſoit pas du côté de la mer. Les Juifs qui défendoient

là muraille en cet endroit, n'attendant aucun quartier des Romains dont ils avoient fait rejetter les propositions, se battoient en désespérés; & quoiqu'une partie des Romains fût déjà dans la ville, ils soutenoient opinaitrément toutes les attaques. Mais quand le jour fut venu, se sentant charger par derriere, ils prirent la fuite. Alors il n'y eut plus de résistance; l'armée entra par toutes les portes, & le soldat se livra à tous les excès de la fureur. Les Huns sur-tout exerçoient leur barbarie naturelle, sans respecter les asyles les plus sacrés. Bélisaire couroit par-tout où il voyoit ses gens acharnés au carnage: « Arrêtez, leur disoit-il; ce sont vos sujets que vous égorgez. C'est Dieu qui vous donne la victoire, & vous l'outragez par votre cruauté. Montrez aux vaincus que nous méritions de les vaincre. En les massacrant vous justifiez leur résistance. Ils sont assez punis d'avoir été vos ennemis. Faites par votre humanité qu'ils se repentent de n'avoir pas toujours été vos amis ». Il laissa

JUSTINIEN. An. 536.

le butin aux ſoldats, comme une récompenſe de leur valeur; mais il fit rendre les enfans à leurs peres, & les femmes à leurs maris. Ainſi dans un même jour les Napolitains perdirent & recouvrerent la liberté. Avant la nuit le calme étoit rétabli dans la ville, & les habitans retrouvoient dans leurs maiſons ce qu'ils y avoient caché de précieux. Le ſiége avoit duré vingt jours. Béliſaire accorda la vie à ce qui reſtoit de la garniſon. C'étoient huit cents Goths, qu'il incorpora dans ſes troupes. Tel fut le premier exploit de Béliſaire en Italie. La plûpart des Auteurs lui font un crime du ſaccagement de Naples, qui fut d'abord inondée de ſang & jonchée de cadavres. Mais c'étoit un effet inévitable de la fureur du ſoldat irrité d'un ſiége meurtrier. Béliſaire en gémit lui-même, & mit tout en œuvre pour en arrêter les ſuites. J'ai ſuivi Procope, le ſeul témoin oculaire qui nous reſte; & ſon récit s'accorde mieux avec le caractère de ce général auſſi humain qu'invincible. Si l'on ſoupçonne l'hiſto-

rien d'avoir ici flatté son maître, cette conjecture n'est pas suffisamment appuyée, par le foible témoignage de quelques compilateurs, dont les écrits montrent en toute rencontre plus de piété que de jugement. Les massacres que les Huns firent dans les églises, & le pillage de quelques monasteres, que le général ne put d'abord empêcher, ont animé leur censure. Ce fut le même motif qui attira dans la suite à Bélisaire, les reproches du pape Silvere. Ce vainqueur généreux, touché du sort de cette ville célebre, n'oublia rien pour l'adoucir. On rapporte que ce fut aussi par un aquéduc, & peut-être par le même, qu'Alfonse d'Arragon se rendit maître de Naples en 1442.

JUSTINIEN. An. 536.

L. Mort de Pastor & d'Asclépiade.

Pastor & Asclépiodote ne survécurent pas aux malheurs qu'ils avoient attirés sur leur patrie. Le premier, au moment qu'il vit entrer les Romains, fut frappé d'apoplexie & mourut sur l'heure. Asclépiodote avec les principaux habitans vint se jetter aux pieds de Bélisaire. Mal-

JUSTINIEN. An. 536.

gré les reproches d'Étienne, le général Romain lui avoit fait grace, & il s'en retournoit comblé de joie, lorsque le peuple transporté de rage se jetta sur lui comme sur l'auteur de tous les maux, & le mit en piéces. Ils coururent ensuite à la maison de Pastor, pour le traiter de même, & ne cesserent de le chercher qu'après qu'on leur eût fait voir son cadavre. Ils s'en saisirent, & l'allerent pendre à un gibet dans le lieu des exécutions. Ils demanderent ensuite à Bélisaire, & obtinrent de lui le pardon de ces emportemens.

LI. Théodat vient à Rome. *Cass. l.* 10. *ep.* 13. 14. 16. 17. 18.

Lorsque Théodat étoit monté sur le trône, la ville de Rome lui avoit député quelques évêques, pour l'assurer de son obéissance, & lui demander la conservation de ses priviléges; ce qu'il avoit promis. Mais il n'avoit pas envoyé à son tour en faire le serment au Sénat & au peuple Romain, comme l'avoient pratiqué ses deux prédécesseurs. Cette négligence, qui sembloit être une marque de mépris ou de mauvaise intention, donnoit des soupçons fâ-

cheux. Dès que Bélisaire fut entré en Italie, Théodat craignant avec raison pour la ville de Rome, avoit fait partir des troupes pour la garder. On leur refusa l'entrée. Le Roi s'en plaignit par lettres, & pour dissiper la défiance des Romains, il leur députa quelques seigneurs, chargés de prêter le serment en son nom. Afin de prévenir tout ombrage, il ordonna à ses troupes de camper hors de la ville, de payer les vivres au prix du marché, & il mit à leur tête le grand maître de sa maison, auquel il recommanda de ne donner aux Romains aucun sujet de plainte. La prise de Naples le détermina enfin à se transporter à Rome, pour procurer à cette ville une assurance, dont sa timidité naturelle avoit elle-même besoin.

JUSTINIEN. An. 536.

LII. Vitigès élu roi tue Théodat. *Chr. Marc. Proc. Got. l. 1. c. 11. Cass. l. 10. ep. 31. Jorn. de r. Get. c. 60.*

On s'attendoit qu'il alloit marcher à la rencontre de Bélisaire. Lorsqu'on vit qu'il se tenoit enfermé dans Rome, & qu'il se contentoit d'envoyer Vitigès en Campanie avec quelques troupes, on le soupçonna d'intelligence avec Justinien, pour lui livrer ses propres États. Ce

JUSTINIEN. An. 536. *Idem. successf. Pagi ad Bar.*

bruit se répandit dans l'armée de Vitigès, qui campoit à treize ou quatorze lieues de Rome, dans un lieu nommé Regète. Les soldats s'assemblent, & taxant Théodat de trahison, l'accusant d'être l'auteur secret de la guerre, ils élevent Vitigès sur un bouclier & le proclament roi. C'étoit un officier d'une naissance obscure, mais qui s'étoit avancé par sa valeur. Aussi-tot Vitigès retourna vers Rome, que Théodat ne tarda pas d'abandonner, pour s'enfuir à Ravenne. Optaris fut chargé de le poursuivre & de l'amener vif ou mort. Il étoit ennemi mortel de Théodat. Ce prince avare, gagné par argent, lui avoit enlevé une riche héritiere, qu'il étoit sur le point d'épouser, pour la mettre entre les mains de son rival. Emporté par un si vif ressentiment, Optaris atteignit Théodat près du fleuve Vatrenus, aujourd'hui Saterno, à peu de distance de Ravenne. L'ayant renversé de son cheval, il l'égorgea comme une victime, & rapporta sa tête à Vitigès. Ce mal-

heureux Prince avoit régné près de deux ans ; étant mort au mois d'Août de cette année. Son fils Théodégiscle fut enfermé dans une prison, où il mourut empoisonné.

JUSTINIEN. An. 536.

LIII. Il va à Ravenne.

Le nouveau Roi ne fut pas plutôt entré dans Rome, qu'il envoya dans toutes les provinces de l'Italie, une lettre circulaire, écrite du style des usurpateurs : il attribuoit son élévation au choix de la providence ; il promettoit de marcher sur les traces de Théodoric : *Imiter ce grand Prince*, disoit-il, *c'est être son parent à plus juste titre, que ceux qui ne tiennent à lui que par la naissance.* On sçauroit gré à Vitigès de cette belle maxime, dont il couvroit la bassesse de son extraction, s'il eût tenu parole ; mais après avoir été un officier digne d'estime, il fut un roi de peu de mérite. Les plus grandes forces des Goths étoient dispersées au-delà du Pô, pour garder la frontiere contre les incursions des François, avec lesquels la paix n'étoit pas encore conclue. D'ailleurs Vitigès se défioit des habitans de

Justinien. An. 536.

Rome, & les ſoupçonnoit avec raiſon, d'attachement à leurs anciens princes. Il marcha donc à Ravenne, dans le deſſein d'y raſſembler ſes troupes, & de revenir en force tenir tête à Béliſaire. Il exhorta le pape Silvere, le Sénat & le peuple Romain à lui demeurer fideles, & les y engagea par les ſermens les plus ſacrés. Il laiſſa dans la ville une garniſon de quatre mille hommes, commandés par Leuderis, officier de réputation, avancé en âge, & d'une prudence conſommée. Il partit enſuite pour Ravenne avec le reſte de ſes troupes, emmenant un grand nombre de ſénateurs, pour lui tenir lieu d'ôtages. Ayant pris ſa route par la Toſcane, il enleva les tréſors que Théodat avoit amaſſés & mis en dépôt dans l'iſle du lac Bolſène & dans la ville nommée alors *Urbſvetus*, aujourd'hui Orviete. Dès qu'il fut arrivé à Ravenne, il répudia ſa femme; & pour s'affermir plus ſolidement ſur le trône en s'alliant à la famille de Théodoric, il épouſa la fille d'Amalaſonte, nommée

Matasonte, qui ne consentit à ce mariage que par contrainte. Après quoi il rassembla tous les Goths cantonnés dans la Ligurie & dans la Vénétie ; les partagea en différens corps, & leur donna des armes & des chevaux.

LIV. Il cede aux François ce qui restoit en Gaule aux Ostrogoths.

Proc. Got. l. 1. c. 13. Valas. rer. fr. l. 8. Pagi ad Bar.

Il ne laissa au-delà du Pô que les garnisons de la Gaule. Mais pour n'avoir aucune inquiétude de la part des François, il voulut conclure avec eux le traité déjà proposé par Théodat. Ce prince leur avoit offert tout ce qui restoit aux Ostrogths dans la Gaule, avec deux mille livres pesant d'or. Avant que de renouveller des offres de si grande conséquence, Vitigès voulut avoir le consentement des principaux seigneurs de la nation. Il leur représenta la nécessité où ils étoient de s'assurer de la paix avec les François, pour être en état de soutenir la guerre contre l'empire ; *Qu'il valoit mieux sacrifier une petite partie de leur domaine, que de s'exposer à tout perdre : qu'ils acquerroient à ce prix le secours d'une nation puissante & belliqueuse : que s'ils sortoient victorieux de la guerre pré-*

JUSTINIEN An. 536.

ſente, ils trouveroient aſſez de prétextes pour ſe remettre en poſſeſſion de ce qu'ils abandonnoient : qu'entre des États voiſins les raiſons de s'aggrandir ne manquoient jamais à ceux qui en avoient le pouvoir. Les ſeigneurs embraſſerent ſon avis. On fit aux rois François Childebert, Théodébert & Chilpéric, une ceſſion authentique de ce que les Goths poſſédoient depuis les Alpes juſqu'au Rhône, & depuis la mer juſqu'aux confins du royaume de Bourgogne. Cette portion des Gaules comprenoit quatre provinces, la ſeconde Narbonnoiſe, les Alpes maritimes, les Alpes Grecques, & le ſeconde Viennoiſe; enſorte que les François devinrent alors les maîtres de toute la Gaule, à l'exception de la Septimanie qui appartenoit aux Viſigoths, & de la Bretagne Armorique qui avoit ſes Comtes particuliers. Vitigès s'engagea encore à renvoyer les Allemands que Théodoric avoit reçus en Italie après la bataille de Tolbiac. Ils retournerent dans leur pays, & devinrent ſujets des rois d'Auſtraſie,

ſie. Comme les rois de France ne pouvoient, ſans violer le traité fait depuis peu avec l'Empereur, envoyer des troupes Françoiſes au ſecours des Goths, ils promirent d'en fournir ſecrettement, qu'ils tireroient des nations étrangères, ſoumiſes à leur puiſſance. En exécution du traité, Vitigès retira ſes troupes de la Gaule, & rappella Marcias qui les commandoit.

JUSTINIEN. An. 536.

LV. Béliſaire entre dans Rome. *Proc. Got. l. 1. c. 14. Evag. l. 4. c. 18. Niceph. call. l. 17. c. 13. Marc. chr. Jorn. ſucceſſ. Anaſt. Silver. Hiſt. miſc. l. 16.*

Il auroit fallu un lien plus fort que celui du ſerment, pour retenir les habitans de Rome, en préſence d'un ennemi tel que Béliſaire. Lorſqu'il fut maître de Naples, il en confia le garde à Hérodien avec trois cents ſoldats choiſis, & mit une garniſon ſuffiſante dans la citadelle de Cumes. Ces deux places étoient alors les ſeules de la Campanie, qui fuſſent en état de défenſe. Enſuite il marcha vers Rome par la voie Latine. Les Romains appréhendant le même ſort que venoit d'éprouver la ville de Naples; réſolurent d'ouvrir leurs portes à l'armée de l'Empereur. Le pape Silvere fut le pre-

JUSTINIEN. An. 536.

mier à leur conſeiller de ne point oppoſer une réſiſtance inutile. Ils députerent donc à Béliſaire Fidelis, qui avoit été queſteur d'Athalaric, pour l'aſſurer de leur ſoumiſſion. La garniſon, trop foible pour contenir un grand peuple, & faire face en même temps à une armée victorieuſe, obtint la liberté de ſe retirer à Ravenne. Elle ſortit par la porte Flaminie, pendant que Béliſaire entroit par celle qu'on nommoit Aſinaria. Leuderis leur chef, honteux d'abandonner une place confiée à ſa valeur, refuſa de ſuivre ceux qu'il commandoit. Il fut envoyé à Juſtinien avec les clefs de la ville. Ce fut ainſi que les Empereurs rentrerent en poſſeſſion de Rome le dixiéme de Décembre, ſoixante ans depuis qu'elle avoit été détachée de l'Empire par la conquête d'Odoacre.

LVI. Il la fortifie.

Le premier ſoin de Béliſaire fut de relever les murailles qui étoient ruinées en pluſieurs endroits. Il y fit faire des créneaux & ajoûter des parapets pour couvrir les ſoldats ſur leurs flancs. On environna

la ville d'un foſſé large & profond. Les habitans admiroient ces ouvrages; mais ils ne voyoient pas ſans peine que Béliſaire eût intention de ſoutenir un ſiége dans leur ville, ſi elle étoit attaquée par les Goths. Comment avec ſi peu de troupes pourroit-il défendre une place de ſi vaſte étendue, ſituée dans une plaine de facile accès, & qui pouvoit être aiſément affamée? Béliſaire entendoit ces murmures, ſans interrompre les diſpoſitions néceſſaires. Il fit ſerrer dans les greniers publics le bled qu'il avoit apporté de Sicile, & força les habitans de tranſporter dans la ville les grains de leurs récoltes.

LVII.
Toute l'Italie méridionale ſoumiſe à Béliſaire.
Proc. Got. l. 1. c. 15.

Béliſaire étoit déjà maître de toute l'Italie méridionale. Les Goths n'ayant aucune garniſon dans ces contrées, la Calabre, l'Apulie & la ville de Bénévent s'étoient volontairement ſoumiſes. Pizas capitaine Goth commandoit dans le Samnium, au-delà du fleuve Tiferne. Il vint ſe rendre avec ce qu'il avoit de troupes. Cette démarche lui mérita la

Justinien.
An. 536.

confiance de Bélisaire, qui lui donna un détachement, pour garder le même pays. Les Goths cantonnés au-delà du Tiferne refuserent de suivre l'exemple de Pizas, & demeurerent attachés à Vitigès.

LVIII.
Phénomène.
Proc. Vand. l. 2. c. 14. Theoph. pag. 171. Cedr. p. 371. Abulfarag.

On rapporte que pendant cette année le soleil ne rendit qu'une lumiere terne sans éclat, & pareille à celle de la Lune, ce qui dura 14 mois. Des nuées de sauterelles ravagerent plusieurs provinces d'Asie; l'hiver fut très-rigoureux & les chaleurs de l'été si foibles, que les fruits ne parvinrent pas à maturité.





SOMMAIRE

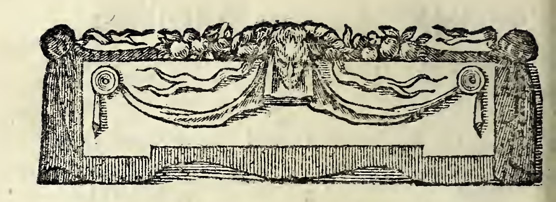
DU

QUARANTE-QUATRIEME LIVRE.

I. *V*ITIGÈS *députe à Justinien.* II. *Expédition des Goths en Dalmatie.* III. *Vitigès se met en campagne.* IV. *Il approche de Rome.* V. *Combat de Bélisaire contre les Goths.* VI. *Les Goths sont repoussés.* VII. *Activité de Bélisaire.* VIII. *Dispositions pour le siége de Rome.* IX. *Députés de Vitigès à Bélisaire.* X. *Machines de guerre des assiégeans & des assiégés.* XI. *Attaque de la porte de Salaria.* XII. *Les Goths repoussés au mausolée d'Hadrien.* XIII. *Les habitans se fient sur la protection de S. Pierre.* XIV. *Sorties des*

assiégés. xv. *Bélisaire demande du secours à l'Empereur.* xvi. *Il met dehors les bouches inutiles.* xvii. *Précautions pour la sûreté de la ville.* xviii. *Quelques payens tentent d'ouvrir le temple de Janus.* xix. *Les Goths se rendent maîtres de Porto.* xx. *Bélisaire fait attaquer les Goths par de petits détachemens.* xxi. *Vitigès veut l'imiter, mais sans succès.* xxii. *Bélisaire se prépare à une bataille.* xxiii. *Usage que Bélisaire fait de son infanterie.* xxiv. *Disposition de Vitigès.* xxv. *Bataille de Rome.* xxvi. *Défaite des Romains dans les plaines de Néron.* xxvii. *Et devant Rome.* xxviii. *Avanture singuliere d'un Romain & d'un Goth.* xxix. *Témérité de Chorsamante.* xxx. *Combat devant Rome.* xxxi. *Combat dans les plaines de Néron.* xxxii. *Famine dans Rome.* xxxiii. *Dispositions de Bélisaire pour soulager la ville de*

Rome. XXXIV. *Arrivée d'un ſecours.* XXXV. *Nouveau combat de Béliſaire.* XXXVI. *Vitigès députe à Béliſaire.* XXXVII. *Réponſe de Béliſaire.* XXXVIII. *Les troupes & le convoi arrivent à Rome.* XXXIX. *Trève avantageuſe aux Romains.* XL. *Attentat & mort de Conſtantien.* XLI. *Vaines tentatives des Goths pour entrer dans Rome.* XLII. *Jean ravage le Picenum.* XLIII. *Levée du ſiége de Rome.* XLIV. *Conduite de Juſtinien dans les affaires de l'Égliſe.* XLV. *Sédition dans Alexandrie au ſujet de la religion.* XLVI. *Députés de Juſtinien au Pape.* XLVII. *Le pape Agapet à Conſtantinople.* XLVIII. *Silvere pape eſt exilé.* XLIX. *Sa mort.* L. *Deſcription de l'égliſe de ſainte Sophie.* LI. *Dédicace de ſainte Sophie.* LII. *Clergé de ſainte Sophie.* LIII. *Germain envoyé en Afrique.* LIV. *Il marche contre Stozas.* LV. *Bataille de Scales.* LVI. *Conjuration de Maximin.*



HISTOIRE
DU
BAS-EMPIRE.

LIVRE QUARANTE-QUATRIEME.

JUSTINIEN.

JUSTINIEN. An. 537.

I. Vitigès député à Justinien.

Caſſ. l. 10. ep. 32. 33. 34. 35.



La priſe de Rome affligeoit Vitigès. Il ſe repentoit d'avoir abandonné cette ville, & de s'être repoſé ſur la foi des habitans. Il raſſembloit ſes forces pour s'en remettre en poſ-

ſeſſion : mais voulant prévenir, s'il étoit poſſible, les malheurs d'une guerre, que la valeur & l'expérience du général ennemi pouvoient rendre longue & ſanglante, il demandoit la paix à Juſtinien. Il s'étoit fait connoître de ce Prince à Conſtantinople du temps de Juſtin : « Souvenez-vous, lui diſoit-il » dans ſa lettre, des hommages que » je rendois au neveu de l'Empe- » reur : quel ſera mon reſpect pour » l'Empereur même ? jugez-en par » la démarche que je fais auprès de » vous. Sans vous avoir offenſé, » j'ai déjà reſſenti les calamités » d'une guerre meurtriere. Après » tant de ſang répandu, je ne vous » demande que votre amitié, com- » me ſi je n'avois aucun ſujet de » me plaindre. Si Théodat a mérité » votre colere, je mérite votre » bienveillance ; je vous ai vengé. » Si vous chériſſez la mémoire d'A- » malaſonte, j'ai mis ſa fille ſur le » trône. Écoutez donc nos députés : » rendez-nous la paix, que nous » n'avons jamais voulu rompre. Fi-

JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

» xez ſur les deux nations la protection divine en affermiſſant la concorde, dont nos prédéceſſeurs » ont jetté les fondemens ». Il écrivit pareillement aux principaux officiers du palais qu'il connoiſſoit, pour les engager à ſeconder ſes inſtances; & aux évêques de ſes États, pour implorer le ſecours de leurs prieres. Cette députation n'ayant point eû de ſuccès, il ne reſta plus au roi des Goths que la voie des armes.

II. Expédition des Goths en Dalmatie. *Proc. Got. l. 1. c. 16.*

Il voulut faire le premier eſſai de ſon bonheur & de ſes forces ſur la Dalmatie, dont Conſtantien étoit demeuré le maître. Aſinaire & Vligiſale reçurent ordre d'aller lever des troupes ſur les bords de la Save, & de marcher enſuite à Salone. Vitigès leur donna auſſi une flotte, pour attaquer la ville, s'il le falloit, du côté de la mer. Cette expédition ne fut pas heureuſe. Tandis qu'Aſinaire alloit enrôler des ſoldats dans la province de Save, Vligiſale étant entré dans la Liburnie avec ce qu'il avoit de troupes, fut battu par les Romains près de Scardone, & ſe

renferma dans la ville de Burne pour attendre Aſinaire. Conſtantien hors d'état de garder toutes les places de la Dalmatie, abandonna le reſte pour conſerver Salone. Il l'environna d'un foſſé, & la pourvut de munitions de guerre & de bouche. Aſinaire rejoignit ſon collegue avec une nombreuſe armée de Barbares, qu'il avoit attirés ſous ſes étendarts, & tous deux enſemble vinrent inveſtir Salone. Conſtantien ſortit du port à la tête de ſa flotte, prit ou coula à fond les vaiſſeaux ennemis. Les Goths après avoir continué le ſiége du côté de la terre, furent bientôt réduits à ſe retirer, ſans avoir gagné un pouce de terrein en Dalmatie.

III.
Vitigès ſe met en campagne.
Proc. Got. l. 1. c. 16.
Anaſt. in Silv

Cependant Béliſaire maître des environs de Rome, y fit conſtruire divers ouvrages pour en défendre les approches. Beſſas eut ordre d'aſſiéger Narni, place très-forte en Ombrie, à dix-ſept lieues de Rome; elle étoit ſituée ſur une montagne eſcarpée, au bord de la riviere du Nar. Auguſte y avoit fait bâtir un

JUSTINIEN An. 537.

pont, que la hardiesse de son élévation faisoit admirer comme un des plus beaux monumens de l'Italie. Bessas croyoit trouver une vigoureuse résistance; mais dès qu'il parut, les habitans ouvrirent les portes. Constantien n'en trouva pas non plus dans Spolette ni dans Pérouse, alors capitale de la Toscane. Vitigès ne pouvant encore sortir de Ravenne, où il attendoit Marcias avec les troupes que cet officier ramenoit de la Gaule, détacha un grand corps sous la conduite d'Unilas & de Pissas, pour s'opposer aux progrès de l'ennemi. Constantien marcha à leur rencontre; il y eut aux portes de Pérouse un combat, où les Goths supérieurs en nombre disputerent quelque temps la victoire; mais ils céderent enfin à la valeur des Romains, & périrent presque tous dans la fuite. Leurs commandans furent pris & envoyés à Bélisaire. A cette nouvelle, Vitigès se mit en marche le vingt & un de Février, à la tête d'une armée que Procope fait monter à cent cinquante mille hommes.

Il ajoûte que les cavaliers étoient cuiraſſés pour la plûpart, & les chevaux bardés de fer.

IV.
Il approche de Rome.
Proc. Got. l. 1. c. 16. 17.

Plein de confiance, le roi des Goths mépriſoit le petit nombre de ſoldats enfermés dans Rome avec Béliſaire. Il craignoit uniquement de ne pas arriver aſſez tôt pour prévenir leur fuite. Comme il demandoit à tous ceux qu'il rencontroit ſur ſa route, ſi Béliſaire étoit encore dans Rome, un prêtre lui répondit: *Prince, n'ayez ſur ce point aucune inquiétude : de toutes les pratiques de la guerre, il n'y a que la fuite, que Béliſaire ne connoiſſe pas.* En effet, ce général n'étoit pas même tenté d'abandonner Rome ; mais comme il avoit beſoin de toutes ſes troupes qui montoient à peine à cinq mille hommes, il rappella Conſtantien & Beſſas, leur ordonnant de laiſſer dans les places dont ils s'étoient emparés, une garniſon ſuffiſante pour les défendre. Conſtantien obéit auſſi-tôt. Mais Beſſas n'ayant pas uſé de la même diligence, n'étoit pas encore hors de Narni,

JUSTINIEN. An. 537.

qu'il vit toute la plaine couverte de cavaliers. C'étoient les coureurs de l'armée ennemie. Il les chargea brusquement & les mit en fuite. Mais comme leur nombre grossissoit à chaque instant, Bessas de peur d'être enfin accablé, rentra dans la ville; & après y avoir mis garnison, il en sortit à la tête de ses cavaliers, & vint à toute bride annoncer à Bélisaire l'arrivée prochaine des ennemis. Vitigès toujours convaincu que les Romains ne songeoient qu'à lui échapper, marcha droit par la Sabine, sans s'arrêter devant aucune place. Il vint camper à deux milles de Rome sur le bord du Teveron, vis-à-vis d'un pont où Bélisaire avoit fait construire une tour, qu'il avoit garnie de soldats pour disputer le passage, & pour se donner le temps de faire entrer dans Rome une plus grande quantité de provisions. Pendant la nuit vingt-deux cavaliers Barbares de l'armée Romaine passerent au camp de Vitigès. Ce prince se préparoit à forcer le pont dès que le jour seroit venu ; mais la lâcheté

des ſoldats qui gardoient la tour, lui ouvrit le paſſage. Effrayés de la multitude des ennemis ils s'évaderent pendant la nuit; & au lieu de retourner à Rome, ils prirent la route de la Campanie, pour ſe ſouſtraire au châtiment qu'ils méritoient.

JUSTINIEN.
An. 537.

V.
Combat de Béliſaire contre les Goths.
Proc. Got. l. 1. c. 18.

Le lendemain Béliſaire n'étant pas inſtruit de leur retraite, s'approcha du pont avec mille cavaliers. Son deſſein étoit de choiſir un poſte avantageux pour y faire camper ſes troupes. Ce ne fut pas ſans ſurpriſe qu'il vit accourir un gros de cavalerie : c'étoit l'avant-garde des ennemis qui venoit de paſſer le pont. Il crut devoir payer de ſa perſonne dans cette premiere rencontre, & donner aux Romains l'exemple d'un courage capable de ſuppléer à l'inégalité des forces. Il devint donc ſoldat ſans ceſſer d'être capitaine; & courant l'épée à la main à la tête de ſes cavaliers, il chargea les eſcadrons ennemis. Il montoit un puiſſant cheval, dreſſé à tous les mouvemens des batailles, dans leſquelles

JUSTINIEN. An. 537.

il ſervoit ſon maître avec autant d'agilité que de vigueur. Les transfuges, intéreſſés à faire périr Béliſaire, crioient de toutes parts, *au cheval bai*; & les Goths, ſans connoître ni le cavalier ni le cheval, perſuadés néanmoins que ce cri leur annonçoit un exploit important, s'accordoient tous à tirer ſur Béliſaire. Les plus braves étincellans d'ardeur, s'empreſſoient de le joindre, & ſe diſputoient l'honneur de l'abbattre à coups de lances & d'épées. Béliſaire toujours en action écartoit les uns, renverſoit les autres; tout tomboit ſur ſon paſſage. Mais ſa force & ſa bravoure auroient enfin ſuccombé ſans l'affection de ſes gardes, qui prodiguant leur vie pour ſauver celle de leur général, ſe précipitoient au-devant des coups, lui faiſoient un rempart de leurs boucliers & de leurs corps, & ſembloient être devenus autant de Béliſaires. Pluſieurs d'entr'eux ſe firent tuer ſur la place. Béliſaire eut le bonheur de ne pas recevoir une ſeule bleſſure, quoiqu'il ſervît de but à tous les

traits des ennemis. Enfin les Goths effrayés de ces prodiges de valeur, tournerent bride, & furent poursuivis jusqu'à leur camp. Le reste de leur armée arrêta les Romains prêts à pénétrer dans leurs retranchemens; & força les vainqueurs de fuir à leur tour, jusqu'à une hauteur où ils se rallierent. Alors le combat recommença : les Romains trop inférieurs en nombre, auroient eu peine à faire retraite, sans la valeur héroïque de Valentin, écuyer de Photius : il tint presque seul contre toute la cavalerie des Goths, & donna aux siens le temps de regagner les murs de Rome. Les Barbares les poursuivirent jusqu'à la porte Salaria, nommée depuis, en mémoire de cette journée, la *porte de Bélisaire*. Les habitans qui craignoient que l'ennemi n'entrât pêle-mêle avec leurs escadrons, refusoient d'ouvrir la porte malgré les instances & les menaces de Bélisaire, que le sang & la poussiere dont il étoit couvert, rendoient méconnoissable. D'ailleurs le jour baissoit; & quelques

JUSTINIEN. An. 537.

fuyards avoient répandu dans la ville, que Bélisaire avoit été tué dès le commencement de l'action. Les Barbares accourus en foule sur le bord du fossé, bruloient de le franchir, pour achever la défaite des Romains, resserrés entre le fossé & la muraille. Ce qui restoit de soldats dans Rome, dépourvûs de chef, & hors d'état de sortir malgré les habitans, demeuroient simples spectateurs du danger de leurs camarades, sans pouvoir les secourir.

VI. Les Goths sont repoussés.

Le péril embrasa Bélisaire d'un nouveau courage. Ayant animé ses soldats de la voix & du geste, il s'élança sur les ennemis. L'obscurité du soir & la longueur de la course avoient déjà mis le désordre parmi les Goths : lorsqu'ils se virent attaqués par ceux qu'ils venoient de poursuivre, ils crurent avoir en même temps sur les bras toutes les troupes de la ville, & s'enfuirent à bride abbatue. Bélisaire, après leur avoir donné la chasse jusqu'à une assez grande distance, revint sur ses pas sans être poursuivi, & rentra dans

Rome. On le reçut avec les transports de la plus vive allégresse. Ceux qui avoient pleuré sa mort, pouvoient à peine en croire leurs yeux ; & Rome se crut à l'abri de tout sous la garde d'un guerrier ardent, intrépide, invulnérable. Dans ce combat qui dura du matin jusqu'au soir, les Goths perdirent l'élite de leur cavalerie. Un de leurs officiers, nommé Vandalaire, s'étoit signalé parmi ceux qui s'acharnoient sur le général Romain; il tomba percé de treize coups, & fut laissé pour mort. Trois jours après, les Barbares campés sous les murs, ayant envoyé sur le champ de bataille pour enterrer leurs morts, s'apperçurent que Vandalaire respiroit encore. On le secourut : il guérit de ses blessures, & jouit long-temps de sa gloire.

VII. Activité de Bélisaire.

Bélisaire ordonna aux habitans de tenir des feux allumés, & d'être sur pied toute la nuit. Il fit la ronde autour des murs, & prit les précautions nécessaires pour éviter la surprise. Rome avoit quatorze portes ; il en confia la garde à quatorze de ses

JUSTINIEN. An. 537.

capitaines. Bessas chargé de garder la porte de Préneste, le fit avertir que les Barbares venoient d'entrer par celle de saint Pancrace, & de surprendre le quartier du Janicule. Sur cette nouvelle ceux qui se trouvoient avec le général, lui conseilloient de se retirer par une autre porte. Mais Bélisaire, sans s'étonner, dépêcha des cavaliers pour vérifier le fait; & quand il eût appris que c'étoit une fausse allarme, il envoya dire aux quatorze capitaines de ne s'occuper que de la garde de leurs portes, & de se reposer de tout autre soin sur sa vigilance. Rome n'étoit pas encore rassurée, lorsque Vacis capitaine Goth se présenta de la part de Vitigès devant la porte Salaria. Il reprochoit aux habitans leur perfidie : *Quel est votre aveuglement*, leur disoit-il, *d'armer contre vous la puissance des Goths, pour vous livrer aux Grecs qui sont hors d'état de vous défendre? L'Italie a-t-elle jamais vû venir de Grece autre chose, que des comédiens & des bouffons?* Il ajoutoit beaucoup d'autres injures ; & com-

me on ne lui répondoit rien, il ſe retira. Malgré les fatigues d'une ſi terrible journée, Béliſaire encore à jeûn, paſſa la nuit à donner des ordres ; & ce ne fut pas ſans peine que ſa femme & ſes amis l'engagerent à prendre un peu de nourriture.

JUSTINIEN. An. 537.

VIII. Diſpoſitions pour le ſiége de Rome. *Proc. Got. l. 1. c. 19. Marc. chr.*

Les Goths vinrent le lendemain camper devant Rome, dont ils eſpéroient ſe rendre aiſément les maîtres, à cauſe de l'étendue de ſon enceinte. Cette même raiſon les mettant hors d'état d'environner la ville entiere, ils ſe partagerent en ſix camps, pour embraſſer l'eſpace depuis la porte Flaminia vers le Tibre au ſeptentrion, juſqu'à la porte Préneſtine à l'orient. C'étoit la moitié du circuit de Rome. Mais comme Béliſaire pouvoit, en rompant le pont Milvius, qui eſt à deux milles de Rome, leur ôter la communication du pays ſitué entre le fleuve & la mer, & les mettre par cette précaution dans l'impoſſibilité d'affamer la ville, ils établirent un ſeptieme camp dans la plaine nommée le champ de Néron, entre le Vatican & le Tibre. Ainſi

JUSTINIEN. An. 537.

les Goths demeurerent maîtres du pont & de tous les dehors. Chacun de ces camps étoit fortifié d'un fossé & d'une palissade. Ils couperent ensuite les quatorze aquéducs, tous bâtis de briques, si larges & si élevés, qu'un homme à cheval pouvoit se promener dans l'intérieur. Le général Romain prenoit de son côté toutes les mesures que pouvoit lui suggérer la prudence. Il se chargea en personne de la défense des portes Pinciana & Salaria, voisines l'une de l'autre, c'étoit l'endroit le plus foible de l'enceinte, mais en même temps le plus propre à faire des sorties. Il fit murer la porte Flaminia & la porte Prénestine, & boucher les aquéducs, de peur que les Goths ne pénétrassent dans Rome, comme il étoit lui-même entré dans Naples. Les moulins du Janicule qui fournissoient aux habitans toutes les farines, devenoient inutiles depuis que les Goths avoient coupé les aquéducs, dont l'eau servoit à les faire agir. Bélisaire en établit d'autres sur des bateaux au-dessous du pont

de bois, où l'eau étoit plus reſſerrée & plus rapide. Les Goths tenterent de lui ôter cette reſſource, en jettant de grands arbres & des cadavres, pour rompre les moulins, ou du moins pour en embarraſſer le mouvement. Béliſaire fit tendre des chaînes d'un bord du Tibre à l'autre; elles ſervoient non-ſeulement à garantir les bateaux, mais encore à fermer le paſſage aux ennemis, s'ils entreprenoient d'entrer par le fleuve.

IX.
Députés de Vitigès à Béliſaire.
Proc. Got. l. 1. c. 20.

Le ſiége étoit à peine commencé, que le peuple de Rome accoutumé au repos & aux commodités de la vie, témoignoit déjà ſon impatience. La privation des bains, les vivres diſtribués avec économie, l'obligation de paſſer les nuits à monter la garde ſur les murailles, la vûe des campagnes ravagées, le peu d'eſpérance de tenir long-temps contre une armée ſi nombreuſe, décourageoient les habitans. Ils murmuroient contre Beliſaire, qui par une témérité inouie, n'ayant avec lui qu'une poignée de ſoldats, atti-

JUSTINIEN. An. 537.

roit ſur Rome toutes les forces des Goths, & l'engageoit dans une guerre meurtriere, où elle n'avoit nul intérêt. Les Sénateurs n'oſoient ſe plaindre hautement; mais ils n'étoient pas mieux diſpoſés que le peuple. Vitigès informé de ces mécontentemens, ne cherchoit qu'à les aigrir. Il envoya des députés, qui s'adreſſant à Béliſaire en préſence du Sénat & des officiers de l'armée, lui dirent de la part de leur maître: « Que ſi c'étoient les Goths que les » Grecs venoient chercher en Italie, » ils avoient ſous les yeux le camp » de Vitigès qui leur offroit la ba- » taille: qu'il n'étoit pas juſte d'en- » velopper les habitans de Rome » dans des périls qui leur étoient » étrangers, & de forcer leur légi- » time ſouverain à les traiter en » ennemis: que Théodoric avoit » comblé de faveurs la ville de Ro- » me, & qu'il lui avoit conſervé ſa » liberté: qu'elle s'étoit trahie elle- » même en abandonnant des Prin- » ces, dont elle n'avoit jamais reçu » que des bienfaits, & qui maintenant

encore,

» encore, quoiqu'offensés par sa révolte, lui venoient offrir leur secours : que pour ménager le sang de son peuple, Vitigès vouloit bien permettre aux Grecs de sortir de Rome avec leur bagage : que s'ils s'obstinoient à soutenir un siége, le Roi verroit avec regret ses sujets s'ensevelir avec ses ennemis sous les ruines d'une ville qu'il chérissoit ». Bélisaire répondit : « Qu'il livreroit bataille, lorsqu'il le jugeroit à propos, sans prendre conseil de Vitigès : que Rome appartenoit à l'Empereur ; & qu'en s'en mettant en possession, il ne faisoit que rentrer dans son domaine : que les Goths se flattoient en vain, s'ils espéroient la reprendre, tant qu'il resteroit à Bélisaire un souffle de vie ». Les Sénateurs gardoient le silence ; le seul Fidelis, que Bélisaire avoit fait préfet du prétoire, prit la parole pour combattre les prétentions des Goths, & soutint avec zêle les intérêts de l'Empereur.

X.
Machines de guerre des as-

Sur le rapport des députés, Vitigès

JUSTINIEN. An. 537.

siégeans & des assiégés. *Proc. Got. l.* 1. *c.* 21.

perdant toute espérance d'intimider Bélisaire, ne songea plus qu'à disposer ce qui étoit nécessaire pour l'attaque. Il fit construire des tours roulantes, égales en hauteur aux murailles de la ville, & qu'on faisoit traîner par des bœufs. On prépara grand nombre d'échelles, quatre beliers, beaucoup de fascines pour combler le fossé & faire avancer les tours & les béliers jusqu'au pied des murs. Bélisaire de son côté borda les murailles de toutes les machines meurtrieres, alors en usage dans les siéges, balistes, onagres, catapultes, qui lançoient des javelots ou des pierres d'une énorme grosseur. Au-dessus de chaque porte il fit suspendre des herses garnies de grosses pointes de fer, qui dans le cas où les assiégeans approcheroient, pourroient s'abbattre sur eux, les percer & les écraser contre les portes.

XI. Attaque de la porte Salaria. *Proc. Got. l.* 1. *c.* 21.

Le dix-huitiéme jour du siége, au lever du soleil, les Goths conduits par Vitigès, marcherent en ordre de bataille vers la porte Salaria. A

la vûe des tours & des béliers qui s'avançoient à leur tête, les habitans glacés d'effroi s'étonnoient de voir rire Bélisaire, qui défendit à ses soldats de tirer sur l'ennemi, qu'il n'en eût donné l'ordre. Il leur sembloit qu'il y avoit de la folie à se faire un jeu d'un spectacle si terrible, & à laisser approcher le péril de si près. Déjà les Goths étoient au bord du fossé, lorsque Bélisaire s'étant saisi d'un arc, tira sur un commandant ennemi, couvert d'une cuirasse, & lui perça le cou de part en part. Les habitans poussent un cri de joie, regardant ce début comme un bon présage. Leurs cris redoublent à la vûe d'un second coup, qui ne fut pas moins heureux. Alors Bélisaire commanda à ses soldats de faire une décharge générale sur les bœufs qui traînoient les machines. Cette nuée de fleches ayant abattu tous ces animaux, les tours & les béliers demeurerent sans mouvement; & l'on reconnut que Bélisaire avoit eu raison de rire de cet appareil, & de le laisser avancer

JUSTINIEN. An. 537.

jusqu'à la portée du trait. Vitigès désespérant de réussir à cette attaque, y laissa une partie de ses troupes, avec ordre de tirer sans cesse pour occuper Bélisaire, & ne lui pas donner le temps de porter ailleurs du secours. Pour lui, prenant sur la gauche, il marche du côté de la porte de Préneste, où la muraille étoit plus basse: il avoit eu soin d'y faire préparer d'avance des échelles & des machines.

XII. Les Goths repoussés au mausolée d'Hadrien.

Pendant que Vitigès faisoit ses approches vis-à-vis de la porte Salaria, une autre partie de ses troupes attaquoit le mausolée d'Hadrien. C'étoit un superbe monument, élevé autrefois pour la sépulture de ce prince, au-delà du Tibre, vis-à-vis du pont Ælius, à cinquante pas de l'enceinte de la ville. Il étoit construit de marbre de Paros, & les pierres étoient jointes ensemble sans aucun lien. La base étoit quarrée, & avoit sur chaque face la largeur d'un jet de pierre. Le reste de l'édifice s'élevoit en forme d'une tour ronde, & dominoit les murs de Rome. Le

sommet étoit orné de statues équestres & de chars de marbre, d'un travail exquis. Comme ce bâtiment pouvoit tenir lieu de forteresse, on l'avoit joint aux murailles par le moyen de deux bras ; c'est aujourd'hui le château saint Ange. Bélisaire avoit confié ce poste à Constantien, qui veilloit en même temps à la sûreté de la muraille voisine, assez foiblement gardée, parce que le Tibre bordoit la ville de ce côté-là, & que l'on étoit obligé de ménager les troupes, pour suffire à la défense d'une si vaste enceinte. Constantien ayant appris que les ennemis vouloient passer le fleuve & forcer la muraille en cet endroit, y accourut avec une partie de ses soldats. Dès qu'il se fut éloigné, un détachement des Goths vint attaquer le mausolée. Ils approcherent à la faveur d'un portique qui s'étendoit depuis l'église de S. Pierre, & ne furent apperçus que lorsqu'ils étoient déjà au pied de l'édifice. Dans cette position ils n'avoient rien à craindre des balistes, qui portoient à une cer-

JUSTINIEN. An. 537.

taine diſtance, & leurs larges boucliers les mettoient à couvert des flêches. Ils en lançoient eux-mêmes une ſi grande quantité que les aſſiégés n'oſoient paroître ; la place étoit preſque inveſtie, & l'on commençoit à planter les échelles, lorſque les Romains ne trouvant pas d'autre moyen de ſe défendre, s'aviſerent de briſer les ſtatues du mauſolée, & d'en jetter les pieces ſur les aſſaillans, qui tomboient écraſés ſous la peſanteur de ces maſſes. Les Goths furent forcés de s'éloigner ; & alors les Romains s'animant les uns les autres par de grands cris, firent uſage de leurs arcs & de leurs baliſtes, enſorte que les ennemis abandonnerent l'entrepriſe, & prirent la fuite avec d'autant plus de précipitation, que Conſtantien arriva dans ce moment, après avoir repouſſé ceux qui tentoient de paſſer le Tibre.

XIII. Les habitans ſe fient ſur la protection de ſaint Pierre.

Les Goths ne réuſſirent pas mieux à la porte ſaint Pancrace, qui fermoit le quartier du Janicule. L'élévation du terrein en rendoit l'ac-

Proc. Got. l. 1. c. 23. l. 2. c. 4.

cès difficile. Ils n'oserent même attaquer la porte Flaminia, située entre des rochers, & que Bélisaire avoit fait murer. Entre cette derniere & la porte Pinciane, la muraille étoit depuis long-temps fendue depuis la moitié de sa hauteur jusqu'aux créneaux, ensorte que les deux parties séparées l'une de l'autre, penchoient, l'une vers la ville, l'autre vers la campagne. Bélisaire l'avoit voulu réparer; mais les habitans s'y étoient opposés, assurant que saint Pierre avoit promis de la défendre. Cette confiance n'étoit pas sans doute appuyée sur un fondement fort solide; néanmoins il est certain que pendant un siége de plus d'une année, les Goths respecterent cette seule partie des murailles, & que ni de jour ni de nuit, ils ne tenterent de profiter d'une breche si favorable. Aussi dans la suite on se fit long-temps scrupule de la réparer. L'assurance des Romains avoit apparemment fait impression sur les Goths, nation très-religieuse, quoiqu'Arienne,

JUSTINIEN. An. 537.

& ce fut ce qui préserva cet endroit. Les Barbares avoient une telle vénération pour les princes des Apôtres, que durant le siége, loin de profaner leurs églises situées hors des murs, ils laisserent au clergé Romain la liberté de les desservir comme en pleine paix.

XIV. Sorties des assiégés.

Quoique Vitigès se fût éloigné de la porte Salaria pour aller attaquer ce qu'on nommoit le Parc, Bélisaire étoit resté dans son premier poste. Avant que de le quitter, il fut témoin d'un coup extraordinaire. Un Goth de grande taille & fort vaillant, couvert d'un casque & d'une cuirasse, s'étoit séparé du reste de la troupe, pour se faire remarquer. Adossé contre un arbre, il ne cessoit de tirer aux créneaux. Un gros javelot parti d'une baliste, vint lui percer la cuirasse & le corps, & s'enfonçant dans l'arbre jusqu'à la moitié de sa longueur, y cloua ce redoutable guerrier. Les Goths épouvantés, reculerent hors de la portée des machines, & cesserent d'incommoder les assiégés. Cependant Bessas

& Pérane pressés par Vitigès, envoyerent demander du secours à Bélisaire. Il accourut lui-même, laissant à un de ses lieutenans la garde de la porte Salaria. Le parc que Vitigès attaquoit étoit un enclos quarré, dont un des côtés étoit fermé par la muraille de la ville, qui tomboit en ruine dans cet endroit; les trois autres côtés, fermés d'un mur bas & sans défense, s'étendoient au-dehors. C'étoit le lieu où l'on enfermoit les lions & les autres bêtes féroces, qui devoient servir aux spectacles de l'amphithéâtre. Vitigès travailloit à pénétrer dans cet enclos, persuadé qu'ensuite il forceroit aisément la muraille de la ville, dont il connoissoit la foiblesse. Bélisaire ayant rassemblé auprès de lui l'élite de ses troupes, rappella dans la ville ceux qui défendoient l'enclos, & posta tous ses soldats derriere la porte, sans autres armes que leurs épées. Il laissa les ennemis percer les murs du parc, & dès qu'ils y furent entrés, ouvrant aussi-tôt la porte, il fit sortir sur eux Cyprien

JUSTINIEN. An. 537.

à la tête des plus braves. Les Goths ſurpris de cette attaque imprévûe, ne ſongent pas à ſe défendre ; ils fuient en déſordre, ſe renverſent, s'écraſent les uns les autres au paſſage de la brêche, tandis que les Romains les égorgent ou les aſſomment. On les pourſuit dans la plaine ; & comme leur camp étoit éloigné, il en périt un grand nombre dans la fuite. On mit le feu à leurs machines qu'ils avoient abandonnées. En même temps les Barbares recevoient un pareil échec devant la porte Salaria. Les Romains ayant fait tout-à-coup une ſortie, les mirent en fuite, brulerent leurs machines, & les pourſuivirent juſqu'à leur camp, les maſſacrant à diſcrétion ſans trouver de réſiſtance. Procope dit qu'au rapport même des aſſiégeans, cette journée leur couta trente mille hommes, ſans compter les bleſſés qui ſe trouverent encore en plus grand nombre ; ce qui paroît incroyable. Les Romains chargés de dépouilles rentrerent comme en triomphe, chantant les louanges de Béliſaire ; & les

Goths paſſerent la nuit à pleurer leurs morts & à panſer les bleſſés.

JUSTINIEN. An. 537.

XV. Béliſaire demande du ſecours à l'Empereur. *Proc. Got. l. 1. c. 24. Marc. chr.*

Dans une ſi pénible journée, parmi tant d'attaques différentes, on peut dire que l'activité des ſoldats les avoit multipliés. Cinq mille hommes diſtribués avec intelligence, & animés du même eſprit que leur général, en avoient repouſſé & défait cent cinquante mille. Mais Béliſaire ſentoit bien que le danger eſt extrême pour quiconque eſt réduit à la néceſſité d'être toujours heureux, & qu'on eſt bien prêt de périr quand on ne peut rien perdre ſans perdre tout. Pendant que ſes ſoldats ſe repoſoient de leurs fatigues, il écrivit à Juſtinien pour lui demander un prompt ſecours. Après un récit modeſte de ſes conquêtes en Sicile & en Italie, il lui expoſoit le petit nombre de ſes troupes & la multitude des Goths; il lui rendoit compte du commencement du ſiége, & attribuoit ſes ſuccès à l'arbitre ſouverain des évenemens : mais il repréſentoit : « Que ce ſeroit abuſer » des faveurs de la Providence, que

JUSTINIEN An. 537.

» de négliger les moyens humains ; » qu'il avoit beſoin d'hommes & » d'armes, pour combattre ſans té- » mérité des ennemis ſi nombreux : » que ſans un renfort conſidérable, » l'Italie étoit perdue ſans reſſource » avec l'honneur de l'Empire, & qu'il » ſeroit plus honteux de perdre ce » qu'on avoit conquis, qu'il ne l'eût » été de ne pouvoir rien conquérir : » qu'abandonner Rome, ce ſeroit pu- » nir les Romains de s'être montrés » fideles à leur légitime ſouverain ; » & qu'il étoit impoſſible de garder » cette grande ville ſans des forces » qui euſſent quelque proportion » avec ſon étendue : qu'il étoit fa- » cile de l'affamer, & qu'on ne de- » voit pas prétendre que les habi- » tans refuſaſſent le pain des Goths, » pour mourir de faim ſous les éten- » darts de l'Empire. Pour moi, » ajoutoit-il, je ſçais, que ma vie » vous appartient ; je ſuis réſolu de » la ſacrifier, plutôt que de me ren- » dre : c'eſt à vous à juger s'il eſt du » bien de votre ſervice que Béliſaire » s'enſeveliſſe ſous les ruines de Ro-

» me ». Cette lettre réveilla l'Empereur, qui selon sa coutume, sembloit avoir oublié l'expédition depuis qu'il l'avoit commandée. Il assembla des troupes & des vaisseaux, & envoya ordre à Valérien & à Martin de passer au plûtôt en Italie. Ces deux capitaines étoient partis dès le mois de Décembre précédent, avec des recrues pour aller joindre Bélisaire; mais ils s'étoient arrêtés en Acarnanie, pour y passer l'hiver. La réponse de Justinien qui assuroit Bélisaire d'une prompte assistance, soutint le courage des troupes, & redoubla leur ardeur.

JUSTINIEN. An. 537.

XVI. Il met dehors les bouches inutiles. *Proc. Got. l.* 1. *c.* 25.

Le dix-neuviéme jour du siége, Bélisaire ayant convoqué les soldats & les habitans, leur dit: « Que » la durée du siége étant incertaine, » leur premier soin devoit être d'éviter la famine : que pour prévenir ce mal, le seul dont leur courage ne pouvoit les garantir, il » il falloit faire passer à Naples leurs » femmes, leurs enfans & ceux de » leurs esclaves qui n'étoient capa» bles de rendre aucun service pour

JUSTINIEN. An. 537.

» la défenſe de la ville : qu'il ne pou» voit même leur diſtribuer chaque » jour que la moitié de la ration or» dinaire, mais qu'il leur payeroit » l'autre moitié en argent ». Tous ſe ſoumirent à cet ordre affligeant, mais néceſſaire : bien-tôt les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans le port, furent remplis de femmes, d'enfans, de vieillards ; & la voie Appienne fut couverte d'une foule de peuple, qui prenoit par terre le chemin de la Campanie. Dans cette retraite, ils n'avoient rien à craindre des ennemis, qui ne tenoient pas la ville enfermée du côté du midi, & qui n'oſoient s'écarter de leur camp. Il ſortoit ſans ceſſe de Rome des partis qui battoient la campagne ; les Maures ſur-tout accoutumés aux courſes & aux brigandages, maſſacroient & dépouilloient tous les Goths qu'ils trouvoient diſperſés ; & s'ils rencontroient une troupe trop nombreuſe, ils lui échappoient par leur vîteſſe. Ainſi toute cette multitude ſortit librement de Rome, & ſe retira, ſoit en Campanie, ſoit en Sicile.

XVII. Précautions pour la sureté de la ville.

Rome étoit délivrée des bouches inutiles; mais elle manquoit de soldats pour garnir tous les postes; d'autant plus que les mêmes ne pouvoient être sans cesse en faction, & qu'il falloit nécessairement qu'une partie prît du repos, tandis que l'autre faisoit la garde. Bélisaire enrôla les artisans, qui manquant d'ouvrage pendant le siége, n'avoient pas de quoi vivre; il leur assigna une paye journaliere, & les divisa par compagnies, qui montoient la garde tour à tour, chacune leur nuit. Il chassa de la ville plusieurs Sénateurs qu'il soupçonnoit d'entretenir intelligence avec l'ennemi. De ce nombre étoit Maxime, arriere petit-fils de celui qui avoit arraché le diadême & la vie à Valentinien troisiéme. Craignant que les gardes des portes ne se laissassent corrompre pour favoriser quelque surprise, il changeoit les clefs & les serrures deux fois le mois; & toutes les nuits il nommoit de nouveaux capitaines pour faire les rondes, chacun dans une étendue marquée. Leur fonc-

JUSTINIEN. An. 537.

tion étoit de viſiter les ſentinelles, d'écrire leurs noms, de remplacer ceux qui ſe trouvoient abſens, & d'en faire rapport au général, qui les châtioit ſelon les loix militaires. Pour tenir les ſentinelles alertes & les défendre du ſommeil, il faiſoit jouer des inſtrumens ſur les murailles pendant toute la nuit. Il envoyoit au-dehors de la ville, & le long du foſſé, des patrouilles, & ſur-tout des Maures avec des chiens, afin que perſonne ne pût approcher ſans être découvert.

XVIII. Quelques payens tentent d'ouvrir le temple de Janus.

Il reſtoit quelques Payens dans Rome, mais cachés & en petit nombre. Quelques-uns d'eux, encore entêtés de leurs anciennes ſuperſtitions, eſſayerent pendant une nuit d'ouvrir le temple de Janus, pour ſe rendre ce dieu favorable pendant la guerre. Ce n'étoit qu'un petit édifice quarré, dans le *Forum*, vis-à-vis du lieu où s'aſſembloit le Sénat. L'intérieur étoit revêtu d'airain : la ſtatue du dieu, haute de cinq coudées, étoit de même métal, ainſi que les quatre portes. Ce temple demeu-

roit fermé, depuis que le culte idolâtre étoit aboli dans Rome. On s'apperçut le lendemain des efforts inutiles qu'on avoit faits pour l'ouvrir. Bélisaire occupé de soins beaucoup plus importans, négligea de rechercher les auteurs de cette folle tentative.

JUSTINIEN. An. 537.

XIX. Les Goths se rendent maîtres de Porto. *Proc. Got. l. 1. c. 26.*

Le mauvais succès des premieres attaques mit Vitigès en fureur : il envoya ordre d'égorger les Sénateurs qu'il avoit conduits à Ravenne, comme ôtages de la fidélité de Rome. Plusieurs ayant été avertis, s'échapperent : de ce nombre étoient Cerventin & Réparat frere du diacre Vigile qui fut pape bien-tôt après : ils se retirerent en Ligurie. Les autres furent massacrés. Après cette vengeance inhumaine, Vitigès voulant ôter aux assiégés la communication de la mer qui leur étoit ouverte par le Tibre, résolut de se rendre maître de Porto. C'étoit alors une place très-forte dont il ne reste plus que le nom. Elle avoit été bâtie par l'empereur Claude à l'embouchure du Tibre, sur le bras qui

JUSTINIEN An. 537.

coule à droite. Car ce fleuve approchant de la mer, se partage en deux, & forme une isle large de deux mille pas, qu'on appelloit l'*isle Sacrée*. De Porto, une voie spacieuse & commode conduisoit à Rome, qui n'en est qu'à cinq lieues; ce chemin servoit au transport des marchandises, soit par terre, soit dans des barques tirées par des bœufs. Sur l'autre bras on voyoit le port d'Ostie, ville autrefois considérable, bâtie dès le temps des rois de Rome, mais qui n'étoit plus qu'une méchante place sans murailles. La voie d'Ostie étoit couverte de forêts. On l'avoit abandonnée, parce qu'elle s'éloignoit du canal, & qu'il n'y avoit point de tirage. Trois cents hommes auroient suffi pour défendre Porto; mais Bélisaire n'avoit pas des soldats de reste. Les Goths s'en emparerent sans peine, passerent les habitans au fil de l'épée, & y laisserent une garnison de mille hommes. La navigation du Tibre étant fermée aux Romains, leurs vaisseaux étoient obligés d'aborder à une jour-

née d'Oſtie dans le port d'Antium, d'où il étoit difficile de voiturer les convois à Rome, faute d'hommes pour employer à ce travail.

JUSTINIEN An. 537.

XX. Béliſaire fait attaquer les Goths par de petites troupes. *Proc. Got. l. 1. c. 27.*

Vingt jours après la priſe de Porto, Martin & Valerien arriverent avec ſeize cents cavaliers, tirés pour la plûpart des nations Barbares qui habitoient les bords du Danube, Huns, Antes, Eſclavons. Ce renfort étoit conſidérable pour un général qui ſçavoit faire uſage des hommes. Dès le lendemain, Béliſaire fit ſortir de Rome un de ſes gardes, nommé Trajan, homme de courage, à la tête de deux cents cavaliers : il lui ordonna d'aller droit au camp des ennemis, & lorſqu'il en ſeroit proche, de ſe poſter ſur une éminence qu'il lui montra; de combattre les Goths à coups de fleches lorſqu'ils viendroient pour l'attaquer, & de revenir à toute bride quand les fleches lui manqueroient. Trajan ſortit par la porte Salaria, & Béliſaire fit charger les baliſtes & les autres machines placées ſur la muraille. Tout ſe paſſa comme Bé-

JUSTINIEN An. 537.

lisaire l'avoit ordonné ; & lorsque les ennemis qui poursuivoient Trajan furent arrivés à la portée des machines, on fit sur eux une si furieuse décharge ; qu'ils furent obligés de regagner leur camp avec une grande perte. Cette sorte d'escarmouche fut deux fois répétée les jours suivans, sous différens capitaines, & toujours avec tant de succès, que ces trois actions couterent aux Goths quatre mille hommes.

XXI. Vitigès veut l'imiter, mais sans succès.

Vitigès se figura qu'une semblable manœuvre lui réussiroit également. Il fit partir cinq cents cavaliers avec ordre d'imiter exactement ce qu'ils avoient vû faire aux Romains. Bélisaire en envoya mille sous la conduite de Bessas, qui enveloppa les Goths & les tailla en piéces. Le Roi attribua cet échec à la lâcheté de ses cavaliers ; & trois jours après en ayant choisi cinq cents autres parmi les plus braves de son armée, il leur commanda d'aller affronter l'ennemi, & réparer par leur courage l'honneur de la nation. Valérien & Martin sortirent

ſur eux à la tête de quinze cents cavaliers, qui les défirent & les tuerent preſque tous. Les Goths imputoient ces diſgraces à leur mauvaiſe fortune; mais Béliſaire interrogé par ſes amis ſur la cauſe qui lui inſpiroit tant de confiance, répondit : « Que » dès la premiere fois qu'il s'étoit » vû avec une poignée de ſoldats » aux priſes avec toute l'avant-garde » de l'armée ennemie, il avoit re- » marqué entre les Romains & les » Goths une différence qui faiſoit » diſparoître l'avantage que don- » noit aux ennemis la ſupériorité du » nombre : les Romains, dit-il, » & leurs troupes auxiliaires ſça- » vent faire uſage de leurs armes. » Nous ſommes exercés à tirer juſte. » Tous nos coups portent; pour les » Goths, ils tirent ſans art & à l'a- » venture; la plûpart de leurs fle- » ches ſont perdues : de ſorte qu'à » compter les hommes, les Goths ont » la ſupériorité; mais ſi l'on comp- » te les bleſſures, l'avantage eſt du » côté des Romains ». Après des tentatives ſi malheureuſes, les Goths

JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

n'oserent plus se hazarder par petites troupes ; ni s'éloigner de leurs retranchemens pour donner la chasse aux coureurs ennemis.

XXII. Bélisaire se prépare à une bataille. *Proc. Got. l.* 1. c. 28.

Les soldats Romains enflés de leurs succès, avoient conçu un tel mépris des Goths, qu'ils bruloient d'envie de les combattre en bataille rangée. Bélisaire s'opposoit à cette ardeur inconsidérée, & s'en tenoit à son premier plan, d'affoiblir Vitigès par de fréquentes incursions. Mais les Goths instruits à leurs dépens & avertis par les transfuges, se trouvoient toujours sur leurs gardes. Enfin Bélisaire voyant qu'ils ne lui donnoient plus de prise, se rendit à l'empressement de ses soldats. Ce général faisoit réflexion qu'un plus long refus les décourageroit, & qu'avec une telle disproportion de forces, il lui seroit très-glorieux de vaincre, & très-pordonnable d'être vaincu. En cas de malheur, son habileté l'assuroit de la retraite. Après avoir tout préparé pour une action générale, il fit défiler son armée par les portes Pin-

ciane & Salaria. Les Goths avoient un corps très-nombreux au-delà du Tibre dans les campagnes de Néron : pour tenir ces troupes en échec, il envoya Valentin avec un détachement de cavalerie hors de la porte Aurélia, & lui donna ordre de se montrer toujours prêt à charger les ennemis, sans en venir à l'effet ; & de les empécher par ce moyen de passer le pont Milvius, pour aller joindre Vitigès. Il avoit armé plusieurs habitans, artisans pour la plûpart, & qui dans une action, n'étoient propres qu'à prendre l'épouvante, & à la communiquer. Il en fit une troupe séparée, qu'il placa hors de la porte saint Pancrace, la plus éloignée du champ de bataille. En cet endroit ils pouvoient donner de l'ombrage aux ennemis campés dans les plaines de Néron, & paroître l'arriere-garde du corps que commandoit Valentin.

XXIII. Usage que Bélisaire fait de son infanterie.

Dans cette journée, Bélisaire ne vouloit faire usage que de sa cavalerie ; il comptoit pour rien l'infanterie, dont les meilleurs soldats

JUSTINIEN. An. 537.

avoient même changé de ſervice, ils montoient des chevaux pris ſur l'ennemi, & ſçavoient déjà les manier avec aſſez d'adreſſe. Depuis plus d'un ſiécle, l'infanterie Romaine étoit preſque anéantie. Les Barbares qui avoient envahi tant de provinces de l'Empire, étant tous cavaliers, avoient mis en honneur la cavalerie; c'étoit le ſeul genre de troupes qu'on crût pouvoir leur oppoſer. Comme les ſoldats ſe mépriſent eux-mêmes, lorſqu'ils ſe voyent mépriſés, les fantaſſins devenus la plus vile portion des armées, avoient pris l'habitude de fuir dès le premier choc: Ainſi Béliſaire avoit deſſein de laiſſer ſon infanterie ſur le bord du foſſé, pour couvrir, en cas de beſoin, la retraite de ſa cavalerie. Mais Principius Piſidien, garde de Béliſaire, & Tarmut Iſaurien, tous deux connus par leur courage, lui repréſenterent, qu'il appartenoit à un général tel que lui de réformer les abus, au lieu de s'y conformer: « Pourquoi, lui diſoient-ils, vous » priver du ſervice de votre infanterie,

» terie, quand vous avez ſi peu de » troupes contre une armée ſi nom- » breuſe ? N'eſt-ce pas l'infanterie » Romaine qui a ſubjugué l'Univers? » pourquoi dégrader un genre de » milice auquel Rome doit ſa gran- » deur ? ſi depuis long-temps l'infan- » terie ne fait rien de mémorable, » c'eſt la faute de ſes officiers ; ils » refuſent de partager les fatigues & » les dangers ; ils ne paroiſſent qu'à » cheval à la tête de leur troupe, » & donnent l'exemple de fuir avant » même que de tirer l'épée. Incorpo- » rez-les avec les cavaliers, puiſqu'ils » veuleut l'être, & laiſſez-nous mar- » cher à pied à la tête de vos fantaſſins. » Nous vous rendrons bon compte » des ennemis auxquels nous aurons à » faire ». Le général ne ſe rendit pas entiérement, quoiqu'il connût la valeur de ces deux guerriers. Il croyoit l'occaſion trop importante pour haſarder une telle épreuve. Après avoir placé une partie des fantaſſins avec le peuple aux portes de la ville & ſur les murailles, pour ſervir les machines, il conſentit que le reſte marchât ſous

JUSTINIEN. An. 537.

la conduite de Tarmut & de Principius ; mais il ne leur aſſigna d'autre poſte que l'arriere-garde, de crainte que leur fuite ne jettât le déſordre dans le reſte de l'armée.

XXIV. Diſpoſition de Vitigès. *Proc Got. l. 1. c. 29.*

Vitigès de ſon côté ayant fait ſortir du camp toutes ſes troupes, envoya dire à Marcias qui campoit dans les plaines de Néron, de ſe tenir dans ſon poſte, & d'empêcher les ennemis qui étoient au-delà du fleuve de paſſer le pont Milvius, pour venir attaquer par derriere le gros de l'armée. On voit que cet ordre s'accordoit avec celui que Béliſaire avoit donné à Valentin : les deux généraux craignoient également que cette partie de l'armée ennemie ne paſſât le Tibre. Le roi des Goths rangea ſes troupes, ſelon la méthode ordinaire, l'infanterie au centre, la cavalerie ſur les aîles. Comptant ſur la multitude de ſes ſoldats au nombre de plus de cent mille, & perſuadé que huit mille Romains ne tiendroient pas devant lui, il ne voulut pas s'éloigner de ſon camp, afin de laiſſer à ſes ca-

valiers un plus long eſpace entre le champ de bataille & les murs de Rome pour tailler en pieces les fuyards.

JUSTINIEN. An. 537.

XXV. Bataille de Rome.

La bataille commença dès le point du jour par des décharges de fleches, où les Romains avoient l'avantage. Mais quoique les Goths perdiſſent beaucoup de ſoldats, les morts étoient ſi promptement remplacés, qu'on ne s'appercevoit pas de leur perte. Cette maniere de combattre dura juſqu'à midi; & les Romains ſatisfaits d'avoir ſi long-temps ſoutenu avec honneur un combat ſi inégal, ne cherchoient qu'une occaſion de faire retraite. A leur tête trois officiers faiſoient admirer leur bravoure : c'étoient Athénodore Iſaurien, garde de Béliſaire, Théodorit & George, gardes de Martin, tous deux de Cappadoce. Ces trois guerriers alloient de temps en temps braver les ennemis, & renverſoient à coups de lance tout ce qui ſe préſentoit devant eux.

XXVI. Défaite des Romains

Dans les plaines de Néron, les deux partis reſterent long-temps en

JUSTINIEN. An. 537.

présence, sans autre action que celle des cavaliers Maures qui voltigeoient autour des ennemis, & leur lançoient des traits. Les Goths appercevant du côté du Janicule une troupe considérable, n'osoient aller en avant, de peur d'être enveloppés. Mais le corps qui les tenoit en respect n'étoit pas entiérement composé de soldats. Des matelots, des valets, avides de butin, & la plûpart sans armes, s'étoient mêlés avec les gens de guerre, & jettoient parmi eux la confusion & le désordre: sur le midi, cette multitude indisciplinée s'ennuyant de son inaction, marcha contre l'ennemi malgré les ordres de Valentin, qui ne pouvoit se faire entendre, & elle chargea vigoureusement les soldats de Marcias. Ceux-ci, au lieu de se retirer dans leur camp, s'enfuirent sur les montagnes voisines. Les vainqueurs ne s'aviserent ni de poursuivre les fuyards, ni de rompre le pont Milvius, ce qui eut rendu la ville de Rome maîtresse de la campagne au-delà du Tibre, ni de passer

le fleuve pour prendre en queue ceux que Bélisaire attaquoit de front. Tout leur soin fut de piller le camp de Marcias & d'en enlever les dépouilles. Les Goths s'arrêterent quelque temps à les considérer; & quand ils les virent occupés au pillage, & embarrassés de leur butin, ils fondirent sur eux avec de grands cris, en massacrerent la plûpart, & mirent les autres en fuite.

JUSTINIEN. An. 537.

XXVII. Et devant Rome.

En même têmps l'armée de Vitigès, appuyée contre son camp, résistoit aux attaques de Bélisaire. Le petit nombre des Romains rendoit leur perte beaucoup plus sensible. Déjà la plûpart de leurs cavaliers étoient ou blessés ou démontés, lorsque la cavalerie de l'aîle droite de Vitigès vint tomber sur eux & les repoussa jusqu'à leur infanterie qui tourna le dos. Cependant quelques fantassins s'attrouperent auprès de Principius & de Tarmut, qui restés presque seuls, faisoient face aux ennemis & signaloient leur courage. Cette intrépidité étonna l'armée des Goths, & plusieurs esca-

JUSTINIEN. An. 537.

drons en profiterent pour se sauver. Principus se fit hacher en piéces plutôt que de reculer. Autour de lui périrent en gens de cœur, 42 fantassins, qui vendirent cherement leur vie. Tarmut armé de deux javelots, & combattant des deux mains à la fois, ne cessoit d'abbatre à ses pieds tous ceux qui l'approchoient. Enfin percé de coups, il étoit prèt à tomber de défaillance, lorsqu'il vit accourir son frere Ennès, chef des Isaures, qui se jetta entre lui & les ennemis avec un gros de cavalerie. Ranimé par ce secours imprévû, il reprit assez de forces pour regagner en courant la ville de Rome, toujours armé de ses deux javelots. Arrivé à la porte Pinciane, couvert de sang & de blessures, il tomba, & ses camarades le croyant mort, l'emporterent dans la ville sur un bouclier. Il n'expira cependant que deux jours après, laissant beaucoup de gloire à ses compatriotes par la réputation de son éclatante valeur. A la vûe d'une déroute si générale, les habitans allarmés fermerent les por-

tes, de peur de donner entrée aux ennemis en même temps qu'à leurs soldats. Les fuyards se voyans sans retraite, traverserent le fossé, & tremblans de crainte, le dos appuyé contre la muraille, ils restoient-là sans défense, & sembloient n'attendre que le coup mortel. La plûpart avoient rompu leurs lances dans le combat ou dans la fuite ; & serrés les uns contre les autres, ils ne pouvoient faire usage de leurs arcs. Les Goths accourus au bord du fossé les accabloient d'une grêle de fleches, & se flattoient qu'il n'en échapperoit pas un seul, lorsque voyant le haut des murailles bordé d'un grand nombre d'archers & de balistes qu'on pointoit contre eux, ils se retirerent en insultant les vaincus. Telle fut l'issue de ce combat, qui apprit aux soldats de Bélisaire à se reposer de leur conduite sur la prudence de leur général, & à Bélisaire lui-même, à se défier de l'ardeur téméraire de ses soldats.

JUSTINIEN. An. 537.

XXVIII Avanture singuliere

On en revint aux escarmouches, où les Romains avoient ordinaire-

JUSTINIEN. An. 537.

d'un Romain & d'un Goth.

Proc. Got. l. 2, c. 1.

ment l'avantage. Aux cavaliers se joignoient de part & d'autre quelques pelotons de fantassins. Dans une de ces actions, Bessas se jetta tête baissée au milieu d'un escadron, tua de sa propre main trois des meilleurs cavaliers, & mit les autres en fuite. L'adresse des Huns exercés à tirer de l'arc avec justesse en courant à toute bride, incommodoit beaucoup les Goths qui ne pouvoient ni les éviter ni les atteindre. Dans une sortie que fit Pérane hors de la porte Salaria, un fantassin Romain vivement poursuivi tomba dans une fosse profonde. On en voyoit autour de Rome un grand nombre de cette espece, où les anciens Romains avoient coutume de serrer leurs grains. Comme il n'étoit pas possible d'en sortir sans secours, & que le soldat n'osoit crier parce que le camp ennemi étoit proche, il y passa la nuit ; & le lendemain un soldat Goth y tomba par une avanture pareille. La conformité de fortune leur fit oublier la haine nationale, ils s'embrasserent & se don-

nerent parole de ne ſe pas ſauver l'un ſans l'autre. Il ſe mirent alors à crier de toutes leurs forces ; & les Goths étant accourus ſur le bord, aux queſtions qu'ils firent, le ſoldat Goth répondit ſeul, & les pria de lui deſcendre une corde. Le Romain obtint de ſon camarade de remonter le premier, parce qu'aſſurément les Goths n'abandonneroient pas leur compatriote; au lieu qu'après avoir tiré celui-ci, ils ſe feroient un jeu de laiſſer l'autre dans la foſſe. Les Goths furent ſurpris de voir ſortir un Romain au lieu d'un Goth; & ayant été inſtruits du fait, ils retirerent enſuite leur ſoldat, qui obtint pour ſon compagnon la liberté de retourner à Rome.

XXIX. Témérité de Chorſamante.

C'étoient tous les jours de petits combats, où les plus vaillans, animés par les regards de tant de ſpectateurs, qui couvroient les murailles de Rome, faiſoient montre de leur bravoure, comme dans un amphithéâtre. Chorſamante garde de Béliſaire, Hun de nation, accompagné de quelques Romains, pour-

JUSTINIEN. An. 537.

ſuivit dans les plaines de Néron un corps de ſoixante & dix cavaliers. Ses compagnons ayant tourné bride pour ne pas trop approcher du camp ennemi ; il continua ſa pourſuite ; & les Goths s'étant apperçus qu'il étoit reſté ſeul, revinrent ſur lui. Il tua le plus hardi, chargea les autres & les mit en fuite. Lorſqu'ils furent à la vûe de leur camp, la honte les arrêta ; ils firent face, mais ayant encore perdu un des leurs, ils recommencerent à fuir. Chorſamante les pourſuivit juſqu'à leurs retranchemens ; & plus heureux que prudent, il revint à Rome, où il fut reçu avec de grandes acclamations. Quelque temps après ayant été bleſſé dans une rencontre, il fut forcé de reſter à Rome pendant pluſieurs jours, moins tourmenté de ſa douleur que de ſon impatience. Dès qu'il fut guéri, ce ſoldat d'un caractère fougueux, que l'ivrognerie allumoit encore, jura dans le vin qu'il iroit ſeul attaquer les ennemis pour ſe venger de ſa bleſſure ; & voulut tenir ſa

parole, lorſqu'il fut revenu de ſon ivreſſe. Il ſe fit ouvrir la porte Pinciane, ſons prétexte qu'il avoit un ordre de Béliſaire, & courut vers le camp des Goths. Ceux-ci le prirent d'abord pour un transfuge; mais lorſqu'ils le virent tirer ſur eux, vingt cavaliers ſortirent pour le mettre en pieces : il les ſoutint avec une audace intrépide. Enfin enveloppé de toutes parts, furieux à l'aſpect du péril, & toujours plus redoutable à meſure que croiſſoit le nombre des ennemis, il tomba percé de coups ſur un monceau d'hommes & de chevaux qu'il avoit abbatus. Toute l'armée le regretta ; & Béliſaire qui n'auroit pas voulu ſans doute n'avoir que des ſoldats de ce caractère, fut cependant affligé de la perte d'un guerrier capable de ces coups de témérité, dont un prudent général ſçait à propos faire uſage.

JUSTINIEN. An. 537.

XXX. Combat devant Rome. *Proc. l. 2, c. 2.*

Vers le ſolſtice d'été Euthalius aborda dans le port de Terracine, apportant de Conſtantinople l'argent deſtiné au payement des trou-

JUSTINIEN. An, 537.

pes. Bélisaire averti de son arrivée lui envoya une escorte de cent soldats sous la conduite de deux officiers. En même temps pour tenir ensemble les ennemis, & les empêcher d'envoyer des partis battre la campagne, il faisoit mine de vouloir les attaquer avec toutes ses forces. Il rangea ses troupes aux portes de la ville, & les tint sous les armes jusqu'à midi, qu'il leur donna ordre de prendre leur repas. Les Goths demeuroient en bataille, s'attendant à toute heure qu'il alloit marcher à eux. Enfin six cents cavaliers sortirent de la porte Pinciane, sous la conduite de trois gardes de Bélisaire, Artasinès Perse, Buchas de la nation des Huns, & Cutilas de Thrace. Les ennemis vinrent en plus grand nombre au devant d'eux, & l'on escarmoucha long-temps, les deux partis fuyant & poursuivant tour à tour ; ensuite échauffés par la colere, animés par les cris de l'une & de l'autre armée, & renforcés par de nouveaux secours, ils se mêlerent & se battirent avec fureur.

Après beaucoup de ſang répandu les Goths prirent la fuite. Cutilas percé d'un dard à demi enfoncé dans ſa tête ne laiſſa pas de pourſuivre les ennemis, comme s'il eût été inſenſible à une ſi cruelle douleur. A ſon retour dans la ville, dès qu'on lui eut arraché le dard, il tomba en phrénéſie & mourut peu de temps après. Arzès, autre garde de Béliſaire, revint avec une fleche enfoncée bien avant à côté de l'œil droit. Un habile médecin, nommé Théoctiſte, qui ſelon l'uſage ſubſiſtant encore dans ce temps-là, exerçoit auſſi la chirurgie, entreprit de le guérir. Ayant reconnu qu'Arzès ſouffroit derrriere le cou de vives douleurs, il jugea que le fer pénétroit juſqu'à cette partie; & après avoir coupé le bois qui ſortoit à côté de l'œil, il fit au cou une large inciſion, & retira le reſte de la fleche armée de trois pointes. Arzès guérit de ſa bleſſure.

XXXI. Combat dans les plaines de Néron.

Les Goths étoient plus heureux dans les plaines de Néron. Martin & Valérien y avoient conduit un

JUSTINIEN. An. 537.

corps de cavalerie, & quoiqu'ils combattiſſent avec courage, ils étoient prêts de ſuccomber ſous les efforts des ennemis. Buchas au retour de l'autre combat, eut ordre de les aller joindre avec ceux de ſa troupe qui revenoient en bon état. L'arrivée de ce ſecours donna l'avantage aux Romains; mais la valeur de Buchas lui coûta la vie. Comme il pourſuivoit l'ennemi avec trop d'ardeur, il ſe vit enveloppé de douze cavaliers. Ses armes étoient à l'épreuve & réſiſtoient à tous les coups; mais enfin il reçut deux bleſſures au défaut de ſa cuiraſſe, & il alloit périr ſi Martin & Valérien ne fuſſent accourus à ſon ſecours. Ils le dégagerent, & le ramenerent à Rome, tenant ſon cheval par la bride. Il mourut trois jours après. Sur le ſoir, Euthalius entra dans Rome avec l'argent de l'Empereur. Les Romains & les Goths paſſerent la nuit à déplorer leur perte reſpective. Jamais on n'avoit entendu dans le camp des Goths tant de cris lamentables; auſſi jamais

journée ne leur avoit enlevé de plus braves guerriers, dont la plûpart avoient péri ſous le bras de Buchas, qui étoit lui-même expirant. Tels furent les combats les plus remarquables qui ſe livrerent pendant le ſiége de Rome. Il ſeroit trop long de rapporter les autres : il ſuffit de dire qu'il y en eut ſoixante & ſept, ſans compter les deux derniers dont nous parlerons dans la ſuite; & l'on ne peut aſſez admirer les grandes reſſources du génie de Béliſaire, qui pendant une année de ſiége, toujours aux priſes avec l'ennemi, ſçut avec huit mille hommes fournir à tant de combats, & fatiguer une armée près de vingt fois plus nombreuſe que la ſienne, & maîtreſſe de la campagne.

JUSTINIEN. An. 537.

XXXII. Famine dans Rome.

Proc. Got. l. 2. c. 3.

Rebutés de tant de pertes, les Goths réſolurent de s'abſtenir déſormais de combattre, eſpérant de prendre Rome par famine. Pour y réuſſir, il falloit couper le paſſage des vivres du côté du midi. Entre la voye Appienne & la voie Latine s'élevoient deux aquéducs, qui d'a-

JUSTINIEN. An. 537.

bord écartés l'un de l'autre se croisoient à deux lieues de Rome, & aprês s'être éloignés à quelque distance se rapprochoient ensuite & revenoient se croiser encore pour reprendre leur premiere direction. L'intervalle renfermé entre les deux points de jonction formoit une losange, dont les Goths firent une forteresse en bouchant de pierres & de terre le passage des arcades. Ils y placerent un corps de sept mille hommes, pour arrêter les convois depuis le Tibre jusqu'à la porte Prénestine. Bien-tôt après le pain manqua dans Rome. Le peu qui en restoit étant distribué aux soldats, les habitans mouroient de faim, & la peste suivit de près la famine. Les riches avoient cependant encore quelque ressource. Tant qu'il y eut du bled dans les campagnes, il se trouvoit des soldats assez avides de gain & assez hardis, pour aller le couper pendant la nuit ; ils en chargoient leurs chevaux & le vendoient bien cher ; tandis que les pauvres citoyens ne se nourrissoient que

des herbes qu'ils arrachoient autour des fossés & au pied des murs, & qu'il falloit même disputer aux soldats qui venoient les faucher pour leurs chevaux. On vendoit secrettement & contre la défense de Bélisaire la chair des chevaux & des mulets, qui mouroient dans la ville. Enfin tous les grains des environs étant consumés, les habitans réduits à l'extrémité vinrent en grand nombre trouver le général : *Conduisez-nous à l'ennemi*, s'écrioient-ils ; *nous voulons sacrifier à l'Empereur ce qui nous reste de forces ; nous nous tiendrons plus heureux de périr par le fer que par la famine*. Bélisaire ne se rendit pas à leurs instances ; il leur répondit, *qu'il ne pouvoit les satisfaire, sans les envoyer à une mort certaine ; que la faim qui leur faisoit désirer la bataille, ne leur enseignoit pas l'art des combats : que l'Empereur envoyoit en Italie une forte armée, & qu'une nombreuse flotte, chargée de soldats & de provisions côtoyoit déjà la Campanie ; que dans peu de jours ils seroient en même temps délivrés & de*

JUSTINIEN. An. 537.

la disette & des Barbares ; qu'il valoit mieux attendre une victoire assurée que de risquer à se perdre par une aveugle précipitation : qu'il alloit donner les ordres nécessaires pour hâter l'arrivée de leurs libérateurs.

XXXIII. Dispositions de Bélisaire pour soulager la ville de Rome. *Proc. Got. l. 2. c. 4.*

En effet Bélisaire sçavoit qu'il lui venoit d'Orient de nouvelles troupes ; mais il en exaggéroit le nombre, pour relever le courage des habitans. Il envoya Procope en Campanie & lui ordonna de rassembler des navires, de les charger de bled, d'y faire embarquer tous les soldats qui se trouveroient dispersés dans la province, d'y joindre une partie des garnisons, & de se rendre avec cette flotte dans le port d'Ostie, le plûtot qu'il seroit possible. Mundilas accompagna Procope jusqu'aux frontieres de la Campanie avec une escorte de cavaliers, pour le défendre contre les partis ennemis. Bélisaire n'avoit pas assez de troupes pour combattre ; mais il en avoit trop pour garder la ville de Rome, sur-tout dans un temps de famine. Il en fit sortir une partie

qu'il diſtribua dans les places voiſines, avec ordre d'inquiéter ſans ceſſe les Goths par des courſes, de les ſurprendre par des embuſcades, & d'enlever leurs convois. Magnus & Sinthuas ſe jetterent dans Tivoli avec cinq cents hommes. Gontharis avec une troupe d'Érules prit poſte dans Albe, d'où il fut bientôt chaſſé par les Goths. Martin & Trajan conduiſirent un corps de mille hommes à Terracine. Antonine femme de Béliſaire partit avec eux; elle avoit une eſcorte pour la conduire à Naples, où elle devoit attendre en ſûreté l'évenement du ſiége. Valérien prit avec lui tous les Huns & les fit camper à un mille de Rome au bord du Tibre près de l'égliſe de ſaint Paul, afin qu'ils euſſent plus de faciliré à faire ſubſiſter leurs chevaux, & qu'ils puſſent arrêter de ce côté-là les courſes des ennemis. Par ces diſpoſitions, les Goths ſe trouverent eux-mêmes comme aſſiégés; ils manquerent bien-tôt de vivres; la peſte ſe mit dans leurs camps, ſur-tout dans ce

JUSTINIEN. An. 537.

lui qui étoit renfermé entre les deux aquéducs : ils furent obligés de l'abandonner. La maladie s'étant communiquée au camp des Huns, ils rentrerent dans Rome. Procope rassembla en Campanie cinq cents soldats, & une assez grande quantité de barques qu'il chargea de bled. Antonine le secondoit par son activité & par son intelligence.

XXXIV. Arrivée d'un secours. *Proc. Got l. 2, c. 5. Marc. chr.*

Dans cette conjecture arriva le renfort que l'Empereur envoyoit de Constantinople. Zénon à la tête de trois cents chevaux vint à Rome par la voie Latine, après avoir traversé le Samnium. Trois mille Isaures commandés par Paul & par Conon aborderent à Naples ; & dix-huit cents cavaliers à Otrante, sous la conduite de Jean, neveu de ce Vitalien qui s'étoit révolté contre Anastase. Jean se joignit aux autres troupes, & marcha vers Rome le long du rivage de la mer, à la tête d'un convoi de grand nombre de chariots, à l'abri desquels il se proposoit de se retrancher en cas d'attaque. Paul & Conon suivis de la flotte ; avoient

ordre de gagner en diligence le port d'Ostie : c'étoit le rendez-vous général. Les navires & les charriots étoient chargés de bled, de vin & de toutes les provisions nécessaires. Ils comptoient trouver Martin & Trajan à Terracine ; mais ces deux officiers étoient déjà retournés à Rome.

XXXV. Nouveau combat de Bélisaire.

Pour favoriser l'arrivée de ce secours, il falloit occuper les ennemis devant Rome. Dès le commencement du siége Bélisaire avoit fait murer la porte Flaminia, directement opposée à la porte d'Ostie par où le secours devoit entrer ; ensorte que les Romains ne craignoient de ce côté-là aucune attaque ; ni les Goths aucune sortie. Il fit démolir pendant la nuit le mur de clôture, & rangea dans ce poste la plus grande partie de son armée. Au point du jour, Trajan & Diogène sortirent avec mille cavaliers par la porte Pinciane, sur la droite de la porte Flaminia ; & allerent lancer des traits dans le camp des Goths. Ils avoient ordre de prendre la fuite, dès que les Goths sortiroient de

JUSTINIEN. An. 537.

leur camp. Lorſque Béiiſaire vit les ennemis attachés à la pourſuite de ſes cavaliers, qui les attiroient vers la ville, il fit ouvrir la porte Flaminia & défiler toutes ſes troupes, qui coururent droit au camp des ennemis, où il étoit reſté peu de ſoldats. Pour y arriver, il falloit traverſer une gorge étroite & bordée de roches eſcarpées. A l'entrée de ce lieu ſe préſenta un Goth d'une taille avantageuſe, armé de toutes pieces, qui appelloit à grands cris ſes camarades & ſe préparoit à diſputer le paſſage. Mundilas lui abbatit la tête d'un coup de ſabre, & ſe rendit maître du chemin. Les Romains arriverent au camp; mais ils ne purent le forcer, quoiqu'il n'y fût reſté que peu de ſoldats pour le défendre. Il étoit bordé d'un foſſé profond & d'un mur de terre, garni d'une forte paliſſade. Cependant Aquilin, cavalier de la garde de Béliſaire, ayant trouvé un endroit où le mur étoit ouvert, franchit le foſſé, & renverſant tous ceux qui s'oppoſoient à ſon paſſage, il tra-

versa le camp malgré les traits qui tomboient sur lui de toutes parts. Son cheval fut tué; pour lui, par un bonheur extraordinaire, il se sauva à pied au travers des ennemis, & rejoignit l'armée, qui ayant renoncé à l'attaque des retranchemens venoit prendre en queue les Goths répandus dans la plaine. Alors Trajan qui fuyoit avec sa troupe, fit volte face & retourna sur ceux qui le poursuivoient. Les Goths enfermés entre deux corps ennemis furent presque tous taillés en pieces; sans recevoir aucun secours des autres camps, où l'on ne songeoit qu'à se préparer à la défense. En cette occasion, Trajan reçut un coup de fleche à l'angle intérieur de l'œil droit. Le bois se détacha au moment du coup & tomba; mais le fer s'étant enfoncé tout entier, resta dans la plaie, qui se guérit, sans que Trajan y ressentît aucune douleur. Cinq ans après le fer commença à reparoître, en perçant la cicatrice. Procope qui raconte ce fait singulier, dit que lorsqu'il écrivoit il y avoit trois ans

JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN An. 537.

que le fer ſortoit au-dehors de plus en plus ; & que ſelon toute apparence il tomberoit bien-tôt de lui-même. La poſſibilité de ce fait m'a été atteſtée par un de nos plus célebres Anatomiſtes, ainſi que celle de la cure d'Arzès, que j'ai rapportée.

XXXVI. Vitigès députe à Vitigès. *Proc. Got. l. 2. c. 6.*

Les Goths avoient perdu une grande partie de leur armée par la peſte, par la faim, par le fer ennemi. Ils apprenoient qu'il arrivoit aux Romains un ſecours, que la renommée leur rendoit beaucoup plus formidable, qu'il n'étoit en effet. Ces motifs faiſoient ſouhaiter à Vitigès la fin de la guerre. Il envoya donc à Béliſaire des députés, qui lui parlerent en ces termes : « Romains, nous étions vos amis & » vos alliés, quand vous êtes venus » nous faire la guerre. Nous ignorons encore la cauſe qui vous a mis » les armes à la main. Ce ne ſont pas » les Goths qui ont enlevé aux Romains le domaine de l'Italie ; ce » fut Odoacre qui détruiſit la puiſſance Romaine en Occident, & » qui s'établit ſur ſes ruines. Zénon

trop

» trop foible pour ſe venger du ty-
» ran, eut recours à notre roi Théo-
» doric; & pour récompenſer ſon
» zele, il lui céda à lui & à ſes ſuc-
» ceſſeurs tous les droits que les Em-
» pereurs avoient ſur l'Italie. Nous
» n'en avons pas abuſé. Loin de trai-
» ter les naturels du pays comme
» des vaincus, nous leur avons laiſ-
» ſé leurs loix, leur religion, leurs
» magiſtratures. Quoique nous ayons
» ſur la divinité des opinions dif-
» férentes, jamais ni Théodoric ni
» ſes ſucceſſeurs n'ont porté atteinte
» à la liberté des conſciences. Nous
» protégeons les miniſtres de leurs
» autels, nous reſpectons leurs égli-
» ſes. Ils poſſedent toutes les char-
» ges civiles; nous leurs avons per-
» mis de demander tous les ans aux
» Empereurs la dignité conſulaire.
» Si c'eſt l'intérêt des Italiens qui
» vous amène, ils ſont plus heureux
» ſous notre gouvernement, qu'ils
» n'ont été ſous leurs Empereurs:
» ſi c'eſt le vôtre, nous ne vous de-
» vons rien; mais pour éviter toute
» conteſtation, nous voulons bien

JUSTINIEN. An. 537.

» vous céder la Sicile, sans laquelle » vous ne pourriez conserver l'A- » frique ».

XXXVII. Réponse de Bélisaire.

Bélisaire répondit en peu de mots: *Que Zénon avoit envoyé Théodoric en Italie pour le service de l'Empire, & non pas pour s'en approprier la conquête: qu'auroit-il gagné à la retirer des mains d'un tyran, pour l'abandonner à un autre? Que Théodoric après avoir dépouillé Odoacre, s'étoit rendu aussi coupable que ce barbare, puisque c'étoit une usurpation également criminelle de ne pas restituer un bien au maître légitime & de l'envahir. Vous nous offrez la Sicile, qui nous appartient de tout temps*, ajouta-t-il; *pour ne pas vous céder en générosité, nous vous faisons présent des isles Britanniques, qui sont beaucoup plus étendues que la Sicile.* Cette raillerie fit entendre aux députés, qu'ils s'obstineroient en vain à vouloir conserver l'Italie. Ils proposerent d'ajouter à la Sicile, Naples & la Campanie, & de payer un tribut pour le reste de l'Italie. Ils ne furent pas écoutés. Enfin ils deman-

derent la permiſſion d'envoyer à l'Empereur, & une ſuſpenſion d'armes pour le temps que dureroit la négociation. Béliſaire y conſentit; & leur proteſta qu'ils ne trouveroient en lui aucun obſtacle à la paix. Les députés retournerent rendre compte à Vitigès.

JUSTINIEN. An. 537.

XXXVIII. Les troupes & le convoi arrivent à Rome. *Proc. Got. l. 2. c. 7.*

La trêve n'étoit pas encore arrêtée, lorſque la flotte parut à l'embouchure du Tibre, en même temps que Jean arrivoit à Oſtie. Quoiqu'on ne trouvât aucune oppoſition de la part des Goths, cependant pour ſe garantir des attaques nocturnes, les Iſaures borderent le port d'un foſſé profond, & Jean ſe retrancha derriere ſes charriots. Béliſaire vint les viſiter pendant cette nuit avec une eſcorte de cent cavaliers. Il les inſtruiſit de la victoire qu'il venoit de remporter, & de la négociation entamée avec les Goths. Il les exhorta à ne pas différer de conduire à Rome leur convoi, & promit de veiller à la ſureté du trajet. Lorſqu'il fut retourné à Rome, Antonine revenue avec la flotte,

JUSTINIEN. An. 537.

tint conſeil ſur les meſures qu'il falloit prendre pour le tranſport des vivres. L'entrepriſe étoit difficile. On ne pouvoit ſans péril prendre la route de terre, ni s'engager dans un chemin étroit avec une longue file de charriots. Il n'étoit gueres plus aiſé de remonter le Tibre, les ennemis étoient maîtres de la branche droite du fleuve, &, comme je l'ai déjà dit, la branche gauche n'avoit point de tirage. De plus, les bœufs dont le ſervice auroit été néceſſaire ſoit par terre ſoit par eau, étoient excédés de fatigue, & incapables d'un nouveau travail. Le ſeul parti qui parut praticable, fut de remonter le fleuve à voiles & à rames. On choiſit les chaloupes les plus légeres, & on les borda d'une clôture de planches, pour mettre l'intérieur à couvert des traits. Quand on les eut chargées à proportion de leur grandeur, & qu'on y eût fait embarquer les tireurs d'arc & les matelots, on attendit le vent, & dès qu'il fut favorable, on mit à la voile. Les Iſaures demeurerent au port

pour garder la flotte, & le reste de l'armée côtoyoit les chaloupes par le chemin d'Ostie. Ils avançoient à la faveur du vent dans les endroits où le fleuve couloit en ligne droite; mais dans les détours, les voiles n'étant plus d'aucun usage, il falloit à force de rames vaincre la rapidité de l'eau. Les Goths en garnison dans Porto, ou campés le long du fleuve, n'osoient troubler cette navigation, pour ne pas apporter d'obstacle à la conclusion de la trêve, qu'ils désiroient ardemment. Lorsque les troupes & le convoi furent entrés dans Rome, la flotte se hâta de retourner à Constantinople, parce qu'on approchoit du solstice d'hiver; & Paul demeura dans le port d'Ostie avec une troupe d'Isaures.

JUSTINIEN. An. 537.

XXXIX. Trêve avantageuse aux Romains. *Proc. Got. l. 2. c. 7. Marc. chr.*

On convint enfin d'une suspension d'hostilités pendant trois mois, pour donner aux députés de Vitigès le temps de rapporter une réponse de l'Empereur. On fit l'échange des ôtages : c'étoit Zénon du côté des Romains; & de la part des Goths, Vlias officier de distinction. Bélisaire

JUSTINIEN. An. 537.

donna une escorte aux envoyés pour les conduire à Constantinople. L'imprudence de Vitigès rendit cette trêve aussi préjudiciable à sa nation, que l'eut été la continuation de la guerre; & sa mauvaise foi en causa bien-tôt la rupture. Il commença par rappeller au camp la garnison de Porto qui manquoit de vivres : à peine fut-elle sortie, que Paul, qui étoit à Ostie avec ses Isaures, se logea dans cette place importante. Les Romains maîtres de la mer ne laissoient point entrer de vivres dans les ports occupés par les Goths. Ceux-ci furent obligés par cette raison d'abandonner encore Centumcelles, aujourd'hui *Civita-Vecchia*, ville de Toscane, grande & peuplée, à quarante milles de Rome; & les Romains s'en emparerent. Il en fut de même de la ville d'Albe; ensorte que les Barbares enveloppés de toutes parts ne cherchoient qu'une occasion de surprendre les Romains & de rompre la trêve. Vitigès se plaignit à Bélisaire de l'invasion de ces places, déclarant qu'il se

feroit juſtice par les armes, ſi on tardoit de les rendre. Béliſaire ne tint compte de ces menaces, & répondit qu'il ne concevoit rien aux caprices de Vitigès, qui prétendoit ne pas perdre ce qu'il ne vouloit pas garder. De ce moment les deux partis entrerent en défiance mutuelle. Le général Romain qui ne craignoit plus de manquer de troupes, diſtribua dans les contrées voiſines différens corps de cavalerie. Il envoya dans le *Picenum*, Jean, neveu de Vitalien, avec deux mille chevaux. Il ne reſtoit dans ce pays que des femmes & des enfans : tous les hommes avoient ſuivi l'armée de Vitigès. Jean avoit ordre de s'abſtenir de toute hoſtilité, tant que les Goths obſerveroient la trêve : mais dès qu'elle ſeroit rompue, il devoit ravager la province, enlever les enfans & les femmes, piller les biens des Goths, ſans toucher à rien de ce qui appartenoit aux Romains : s'il rencontroit des places fortes, qu'il ne pût emporter d'emblée, il lui étoit recommandé de revenir ſur

JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

ſes pas avec ſon butin, ſans s'engager plus avant, pour ne pas laiſſer d'ennemis derriere lui.

XL. Attentat & mort de Conſtantin. *Proc. Got. l.* 2. *c.* 8. *Idem Anecd. c.* 1.

Dans ces heureuſes conjonctures, Béliſaire ſe vit ſur le point de perdre la vie par un attentat imprévu. Préſidius, Romain d'une naiſſance diſtinguée, établi à Ravenne, s'étant rendu ſuſpect aux Goths dans le temps que Vitigès ſe diſpoſoit à marcher vers Rome, avoit pris la fuite & s'étoit retiré à Spolete, où commandoit alors Conſtantin. De toutes ſes richeſſes il n'avoit ſauvé que deux poignards enrichis d'or & de pierreries. Conſtantin auſſi avide de richeſſes qu'il étoit brave, les lui fit enlever & refuſa de les rendre. Préſidius vint à Rome pour s'en plaindre à Béliſaire; mais le trouvant accablé de ſoins plus importans, il garda le ſilence juſqu'à la trêve, qui donnoit au général le temps de reſpirer. Alors il demanda juſtice; & Béliſaire, ſoit par lui-même, ſoit par d'autres, preſſa pluſieurs fois Conſtantin de ſe laver d'un reproche ſi honteux. Conſ-

tantin tournoit en raillerie toutes les instances qu'on lui faisoit à ce sujet. Enfin Présidius voyant passer Bélisaire dans une place de Rome, courut à lui, & saisissant la bride de son cheval, il lui demanda à haute voix, si les loix de l'Empereur autorisoient ses officiers à dépouiller ses sujets. Malgré les menaces & les efforts des gardes, il ne quitta prise qu'après que Bélisaire lui eut donné parole de lui faire rendre ses deux poignards. Bélisaire estimoit Constantin ; c'étoit un de ses meilleurs officiers, qui venoit de rendre des services importans pendant le siége de Rome. Il ne vouloit pas le pousser à bout, & cherchoit des moyens d'appaiser Présidius en le dédommageant avec avantage. Mais Antonine avoit juré la perte de Constantin ; elle ne pouvoit oublier qu'un jour Bélisaire étant outré de colere contre un de ses amans, dont il avoit découvert l'intrigue, Constantin lui avoit dit : *Pour moi je pardonnerois plutôt à un galant qui m'outrage, qu'à une femme qui me def-*

JUSTINIEN.
An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

honore. Connoiſſant donc l'humeur opiniâtre & hautaine de cet officier, elle ſaiſit l'occaſion de le perdre, & fit entendre à ſon mari qu'il y alloit de ſon honneur beaucoup plus que de l'intérêt de Préſidius. Le lendemain Béliſaire trop facile à recevoir toutes les impreſſions de ſa femme, manda Conſtantin en préſence d'un grand nombre d'officiers, & l'exhorta d'abord avec douceur à reſtituer ce qu'il avoit pris. Comme celui-ci répondoit arrogamment, qu'il jetteroit plutôt les deux poignards dans le Tibre : *Vous ignorez donc*, lui dit Béliſaire irrité, *que j'ai droit de vous commander*, & en même temps il ordonna de faire entrer ſes gardes. Conſtantin frappé de cet ordre comme de ſon arrêt de mort, devint furieux, & tirant ſon poignard, il courut ſur Béliſaire, qui pour éviter le coup, n'eut que le temps de ſe ſauver derriere Beſſas. Conſtantin hors de lui-même, alloit les percer tous deux, lorſque Valérien & Ildiger, arrivés depuis peu d'Afrique, ſe jetterent ſur ce

forcené, & s'en rendirent maîtres. Les gardes lui arracherent le poignard, le traînerent dans une chambre voisine, & l'y massacrerent par ordre du général, conseillé par Antonine : Constantin méritoit la mort ; mais un assassinat ne fut jamais un châtiment légitime.

JUSTINIEN, An. 537.

XLI. Vaines tentatives des Goths pour entrer dans Rome. *Proc. Got. l. 2. c. 9.*

Vitigès, sans égard à la trêve, essaya de faire entrer des soldats dans Rome par un des aquéducs, qu'il avoit rompus au commencement du siége. Ils pénétrerent assez avant ; mais une épaisse muraille, dont ils le trouverent bouché, les obligea de retourner sur leurs pas ; & leur entreprise ayant été découverte, Bélisaire fit doubler la garde des aquéducs. Les Goths tenterent ensuite l'escalade. Ils choisirent le temps où les Romains prenoient leur repas, & marcherent vers la porte Pinciane avec des échelles & des torches allumées ; ils espéroient brusquer un assaut & mettre le feu à la ville. Mais Ildiger qui étoit de garde en cet endroit, les voyant approcher en dé-

JUSTINIEN. An. 537.

ſordre, courut au devant d'eux & les repouſſa. L'allarme s'étant répandue dans la ville, la muraille fut en un moment couverte de ſoldats, & les Goths regagnerent leur camp. Vitigès eut recours à la ruſe. La muraille le long du Tibre étoit baſſe & ſans défenſe : les anciens Romains s'étoient perſuadés que le fleuve ſuffiſoit pour mettre cette partie hors d'inſulte, & Béliſaire n'y tenoit qu'une garde aſſez foible. Le roi des Goths gagna par argent deux habitans, logés dans ce quartier près de l'égliſe de ſaint Pierre. Ils devoient à l'entrée de la nuit ſuivante porter aux ſoldats en faction un outre de vin, les inviter à boire, & lorſque la nuit ſeroit avancée, jetter dans leur boiſſon un ſomnifere que Vitigès leur avoit mis entre les mains. Les Goths tenoient des bateaux tous prêts pour faire paſſer un corps de troupes, qui monteroient à l'eſcalade, dès que la garde ſeroit endormie. Le reſte de l'armée ſe préparoit à donner en même temps un aſſaut général. Tout étoit

convenu, lorſqu'un des deux habitans vint de lui-même découvrir le complot & dénoncer ſon camarade. Celui-ci fut arrêté ſur le champ, & après qu'on lui eût coupé le nez & les oreilles, on l'envoya monté ſur un âne au camp des ennemis. Les Barbares rebutés de tant de vaines tentatives, perdirent l'eſpérance de s'emparer de Rome.

JUSTINIEN. An. 537.

XLII. Jean ravage le Picenum. Proc. Got. l. 2. c. 10. Marc. chron. Hiſt. miſc. l. 16.

La trêve étant rompue, Jean, neveu de Vitalien, reçut ordre d'entrer en action dans le Picenum. C'étoit un guerrier plein de feu, intrépide, infatigable, qui vivoit en ſimple ſoldat. A la tête de ſes cavaliers il mit à feu & à ſang toute la contrée. Ce fut ſans doute les cruautés, auxquelles il s'abandonna en cette occaſion, qui lui attirerent le ſurnom de *Sanguinaire*, qui lui eſt donné par quelques auteurs. Vlithée, oncle de Vitigès, étant venu à ſa rencontre avec une armée, fut défait & tué dans le combat; & les Goths n'oſoient plus paroître en campagne. Jean prit Aterne & Ortone.

JUSTINIEN. An. 537.

Auxime & Urbin n'avoient qu'une foible garnison; mais comme ces deux places étoient assez fortes par elles-mêmes pour l'arrêter longtemps, il passa outre, & vint se présenter devant Rimini, à une journée de Ravenne. La garnison qui se défioit des habitans, abandonna la ville, dont il s'empara. En laissant derriere lui Auxime & Urbin, il contrevenoit aux ordres de son général; mais plus capable de commander que d'obéir, il ne prenoit conseil que de lui-même. Cette présomption le porta souvent à contredire Bélisaire, contre lequel il avoit, ce semble, une secrette jalousie : ce qui nuisit souvent au bien des affaires. En cette occasion, il se persuada que le vrai moyen d'obliger les Goths à lever le siége de Rome, étoit de menacer d'assiéger Ravenne, & il n'y fut pas trompé. Dès que les Romains furent dans Rimini, Matasonte qui ne pouvoit souffrir Vitigès, qu'elle avoit épousé malgré elle, envoya secrettement proposer à Jean

de la prendre pour femme, promettant de lui livrer Ravenne.

JUSTINIEN. An. 537.

XLIII. Levée du siége de Rome.

Lorfque les Goths apprirent la prife de Rimini, & le danger de Ravenne, ils fouffroient beaucoup de la difette ; & la trêve qu'ils avoient fi mal obfervée, alloit expirer, fans qu'ils euffent encore reçu aucune nouvelle de leurs députés. On approchoit de l'équinoxe du printemps : un plus long féjour ne leur promettoit qu'un furcroît de fatigues, fans aucune apparence de fuccès. Ils prirent donc le parti de fe retirer ; & après avoir mis le feu à leurs camps, ils fe mirent en marche de grand matin après un an & neuf jours de fiége. Les Romains les voyant partir ne fçavoient ce qu'ils devoient faire : la plûpart de leurs cavaliers étoient difperfés en différens poftes ; il ne leur reftoit pas affez de forces pour attaquer une armée encore très-nombreufe. Toutefois Bélifaire leur ordonna de prendre les armes ; & comme les ennemis tournoient du côté de la

JUSTINIEN. An. 537.

Toſcane, lorſqu'il vit que plus de la moitié de leurs troupes avoit paſſé le pont Milvius, il fit ſortir ſes ſoldats par la porte Pinciane, & chargea avec vigueur ceux qui étoient encore en-deçà du pont. Cette derniere action ne fut pas moins vive qu'aucune des précédentes. Les Goths ſoutinrent le premier choc avec courage, & tuerent aux Romains autant de ſoldats qu'ils en perdirent eux-mêmes. Enfin forcés de prendre la fuite, ſe preſſant & s'écraſant les uns les autres pour paſſer le pont les premiers, ils tomboient en grand nombre, percés des traits de leurs camarades ou de ceux de leurs ennemis. La foule en précipitoit beaucoup dans le Tibre, où ils étoient engloutis. Dans ce combat, Longin & Mundilas, gardes de Béliſaire, ſignalerent leur valeur. Mundilas tua de ſa main quatre officiers Barbares, qui vinrent l'attaquer ſéparément. Longin contribua le plus à la victoire; mais il perdit la vie, au grand regret de toute l'ar-

mée. Ce fut ainsi que se termina ce fameux siége. Il avoit commencé au mois de Mars 537, & ne fut levé que vers la fin du même mois de l'année suivante. La gloire d'une si longue résistance avec si peu de forces n'est dûe qu'au courage & à la capacité du général. Ce n'étoit pas Rome, c'étoit Bélisaire que Vitigès assiégeoit. La ville étoit facile à prendre; elle n'avoit pu tenir contre des armées beaucoup plus foibles; mais Bélisaire étoit invincible. Je n'ai pas voulu interrompre l'histoire de ce siége, par le récit de ce qui se passa dans le même temps, soit à Constantinople, soit à Rome même, où le pape Silvere éprouva les traitemens les plus indignes. Pour éclaircir ces évenemens, il faut reprendre de plus haut la conduite que Justinien & Théodora tenoient alors au sujet de la religion.

XLIV. Conduite de Justinien dans les affaires de l'église.

Justinien élevé par d'habiles maîtres sous les yeux d'un oncle qui étoit fort ignorant, n'avoit pas besoin d'un grand fond de science pour se croire très-sçavant. Il décidoit

JUSTINIEN. An. 537.

Anast. Agap. Proc. anecd. c. 18. 26. & ibi Alam. Pagi ad. Bar. Novel. 83. 123. 133. Giannone hist. Neap. l. 3. c. 6.

en docteur des matieres de religion. Aſſis dans un cercle d'évêques, il aimoit à diſputer ſur les queſtions les plus épineuſes. Il écrivit ſur l'Incarnation & compoſa d'autres ouvrages Théologiques. Il adreſſoit des avertiſſemens, des inſtructions aux Hérétiques dont il attribuoit la converſion à la force de ſes raiſonnemens, & quelquefois à l'efficacité de ſes prieres. Il prétendoit même donner des leçons aux évêques Catholiques, & ceux-ci ſoit par ſimplicité, ſoit par flatterie, admiroient la profondeur de ſes connoiſſances. Ils ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour tenir contre un controverſiſte, dont le dernier argument étoit l'exil. Tous n'avoient pas la fermeté du pape Agapet, qui ſoutenant la doctrine Catholique contre Juſtinien prévenu alors en faveur d'Antime ſectateur d'Eutychès, ne s'effraya pas de ces paroles tranchantes : *Soyez de mon avis, ou je vous enverrai aux extrémités de l'Empire.* Ce Prince n'auroit mérité que des éloges, ſi laiſſant la déciſion du dogme à l'auto-

rité Ecclésiastique, il se fût renfermé dans ce qui regarde la discipline. Il se portoit avec raison pour protecteur des saints Canons. Les constitutions qu'il publia sur ces matieres, peuvent se diviser en deux classes, selon qu'elles concernent les personnes ou les choses. Pour les personnes, l'Empereur faisoit profession de suivre les canons; pour les choses, il prétendoit être en droit de faire des réglemens. En conséquence, il prescrivit l'ordre des jugemens, & la forme de l'administration du temporel des églises. Il publia des loix sur la simonie, sur les élections. Ce fut lui qui établit que pour donner un évêque à une Eglise vacante, le clergé & le peuple choisiroient trois sujets, & qu'ils enverroient le décret d'élection au métropolitain qui en nommeroit un des trois. Il fit aussi des loix sur les mariages; mais cette partie du droit avoit jusqu'alors, sans contredit, appartenu aux princes. Il réforma les abus que le relâchement avoit déjà introduits dans le clergé, & publia de sa-

JUSTINIEN, An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

ges réglemens pour les monasteres. Ses constitutions canoniques furent unanimement reçues & suivies après sa mort. L'Eglise lui sçut gré d'avoir réglé les procédures ecclésiastiques, & d'avoir spécifié ce que les Canons n'ordonnoient qu'en général. Soit en réunissant plusieurs provinces en une, comme il réunit l'Honoriade à la Paphlagonie, & les deux provinces du Pont ensemble; soit en les partageant comme il divisa l'Arménie en quatre départemens, il ne changea rien dans la distribution des diocèses, laissant aux Métropolitains leur ancien district. Ce Prince est le premier qui ait donné aux évêques un tribunal pour juger des causes ecclésiastiques, tant civiles que criminelles. Depuis Constantin, le pouvoir de l'Église se bornoit à décider des points de foi, à corriger les mœurs par des censures, à terminer les différends par voie d'arbitrage. Les ecclésiastiques étoient soumis aux magistrats séculiers qui prenoient connoissance de leurs affaires, les jugeoient & les punis-

soient, selon l'exigence des cas. Le Clergé de Rome, à cause de l'éminence de son Église, avoit seul le privilége d'être cité devant le Pape, sans être obligé de comparoître devant les tribunaux séculiers. Cependant le Pape même n'avoit aucune jurisdiction; ce n'étoit pas par forme de justice qu'il prononçoit; mais par arbitrage & par voie d'amiable composition. Justinien ordonna que dans les actions civiles les clercs & les moines seroient premierement cités devant leur évêque, qui décideroit leurs différends sans procédure & sans appareil. Si dans le terme de dix jours, l'une des parties déclaroit qu'elle ne vouloit pas s'en tenir au jugement du Prélat, la cause étoit portée devant le magistrat; & si sa sentence s'accordoit avec la décision de l'évêque, on ne pouvoit en appeller; s'il jugeoit différemment, il y avoit lieu à l'appel. En matiere de crime, on pouvoit s'adresser, soit à l'évêque, soit au juge séculier; mais à l'évêque seulement s'il étoit question d'un délit

JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

eccléſiaſtique, comme d'héréſie, de ſimonie, ou d'autre crime concernant la religion ou la police de l'Égliſe. La ſentence prononcée contre un clerc par un juge laïc, ne pouvoit être exécutée ſans la permiſſion de l'évêque; s'il la refuſoit, on avoit recours à l'Empereur. Par un privilége ſpécial, les évêques furent diſpenſés de plaider, pour quelque ſujet que ce fût, par devant les tribunaux ſéculiers, & ce même privilége fut accordé aux religieuſes. C'eſt ainſi que par la faveur de ce Prince les évêques étendirent leurs droits de juriſdiction; cependant ce n'étoit point encore une juriſdiction proprement dite, parce qu'ils n'avoient ni territoire, ni force coactive.

XLV. Sédition dans Alexandrie au ſujet de la religion. *Liberat. brev. c.* 10. *Evag. l.* 4. *c.* 9. 11. *Leontius de ſectis art.* 5. *Vict. Tun.*

Les intentions de Juſtinien étoient droites, & ſes erreurs ſur les points dogmatiques ne vinrent jamais que de ſa légéreté & de ſa vanité naturelles. Mais ſa femme Théodora prenoit toujours avec chaleur le mauvais parti. Elle ſoutenoit opiniâtrément celui d'Eutychès, & Sévere

JUSTINIEN. An. 537.

Theoph. pag. 188. Fleury hist. Alex. l. 32. art. 31. Le Quien, Oriens Christ. T. 2. p. 430. & seqq. Proc. Anecd. c. 29.

étoit ſon Théologien. Ce faux patriarche d'Antioche, chaſſé de ſon ſiége ſous le regne de Juſtin, s'étoit retiré dans Alexandrie avec Julien d'Halicarnaſſe. Deux eſprits ſi turbulens s'étoient bientôt diviſés, & avoient formé deux ſectes oppoſées, quoiqu'également attachées à la doctrine d'Eutychès. Après la mort de Timothée, patriarche d'Alexandrie, Théodoſe ſectateur de Sévere, élû par le clergé, fut protégé des magiſtrats & des courtiſans qui dépendoient de Théodora. Les moines & le peuple déclarés pour les ſentimens de Julien, chaſſerent Théodoſe & introniſerent Gaïen, qui ſe ſoutint pendant environ trois mois. Au bout de ce temps arriva le chambellan Narsès envoyé par l'Impératrice pour rétablir Théodoſe. Le peuple prit les armes en faveur de Gaïen; il y eut au milieu d'Alexandrie de ſanglants combats, où les femmes ſignalerent leur zele fanatique en accablant les ſoldats de pierres & de tuiles qu'elles lançoient du haut des toits. Narsès pour ré-

JUSTINIEN. An. 537.

duire cette multitude forcenée, mit le feu à la ville & força Gaïen à prendre la fuite. Théodose teint du sang de son peuple, prit possession du siége épiscopal, & l'occupa seize mois parmi des séditions continuelles. Enfin Justinien pour calmer ces troubles, le rappella, & lui assigna pour exil le fauxbourg de Syques, où il ne cessa de dogmatiser jusqu'au regne de Justin second. Les partisans de Gaïen mort en Sardaigne suivirent Théodose à Constantinople; ils élevoient autel contre autel; & la division des deux partis subsista tant que vécut Justinien : mais la présence du Prince empêcha les voies de fait, & leur animosité s'exhala en disputes & en libelles. L'Empereur fit nommer évêque d'Alexandrie le moine Paul, dont la doctrine étoit orthodoxe. Paul ne tint pas longtemps le siége. Comme il avoit reçu du Prince l'autorité de destituer les magistrats & les officiers, qui fomentoient la discorde en favorisant l'hérésie, il entreprit d'ôter le commandement des troupes à Elie, revêtu

vêtu de cette charge. Un diacre nommé Psoës, ami d'Elie, voulut en avertir le Commandant par une lettre qui fut interceptée. L'évêque irrité accusa Psoës de divertir les revenus de l'Eglise dont il étoit économe, & en écrivit à l'Empereur. En attendant la réponse du Prince, il mit l'accusé entre les mains de Rhodon préfet d'Égypte, qui le fit mourir dans la prison. Rhodon avoit été poussé à cette violence par un des premiers de la ville, nommé Arsène: il avoit ordre d'exécuter tout ce que l'évêque lui commanderoit, & Arsène, ennemi de Psoës avoit supposé des ordres de l'évêque. Sur les plaintes des parens de Psoës, l'Empereur justement courroucé, fit amener à Constantinople Rhodon & Arsène, qui furent condamnés à mort. Paul lui même, quoiqu'il protestât de son innocence, fut exilé à Gaza, où Justinien le fit déposer par trois évêques. Il eut pour successeur Zoïle, qui fut lui-même déposé, parce qu'il refusoit de souscrire à la condamnation de trois chapitres, dont

JUSTINIEN An. 537.

nous parlerons dans la ſuite. Après la mort de Rhodon, le gouvernement de l'Égypte fut donné au ſénateur Libere employé deux ans auparavant dans les négociations de Théodat, & qui avoit renoncé au ſervice de ce prince perfide pour s'attacher à Juſtinien. Mais à peine fut-il dans Alexandrie, que l'Empereur par un effet de ſon inconſtance naturelle, lui ſubſtitua un Égyptien nommé Jean Laxarion. Les amis de Libere s'en plaignirent à l'Empereur, qui répondit qu'il ignoroit cette entrepriſe de Laxarion, & que Libere devoit reſter en place. Laxarion de ſon côté fit porter des plaintes, de ce que Libere refuſoit de lui céder le gouvernement; & par la même foibleſſe, Juſtinien aſſura qu'il n'avoit rien changé à la deſtination de Laxarion. Ces réponſes contradictoires allumerent une guerre civile dans Alexandrie. Les partiſans des deux contendans prirent les armes; Laxarion fut tué; & ſur les plaintes de ſes amis, Libere fut mandé à Conſ-

tantinople & jugé par le Sénat, qui voyant évidemment par les piéces du procès, que l'Empereur ſeul étoit la cauſe de tout le mal, déclara Libere innocent.

JUSTINIEN. An. 537.

XLVI. Députés de Juſtinien au Pape.

Liberat. brev. c. 20. *Anaſt. Joan. II. Bonif. II.* *Baronius.* *Fleury hiſt. eccleſ. l.* 32. *art.* 21. 25. 32. 35.

Malgré l'aſcendant de Théodora ſur l'eſprit de ſon mari, elle ne put rompre les liens qui attachoient l'Empereur à la chaire de S. Pierre. Il conſultoit les ſouverains Pontifes, il déféroit à leurs conſeils. Après l'élection de chaque nouveau Pape il lui envoyoit ſa profeſſion de foi, & recevoit avec reſpect la bénédiction apoſtolique. L'ambition d'un diacre nommé Vigile troubloit alors la paix de l'Égliſe Romaine, & en renverſoit la diſcipline. Boniface II qui avoit ſuccédé à Félix III, ſéduit par les inſinuations de ce diacre, entreprit, contre toutes les régles, de le déſigner pour ſon ſucceſſeur. Il obligea ſon clergé & ſes ſuffragans à faire ſerment, qu'après ſa mort ils éliroient Vigile. La cour de Ravenne, le Sénat & le peuple de Rome, ſe récrierent contre une innovation ſi contraire à la liberté canonique.

JUSTINIEN. An. 537.

Le Pape lui-même rougit de sa foiblesse ; il reconnut sa faute dans un concile, & brûla l'acte de cette élection anticipée. Après sa mort, Vigile fit jouer inutilement tous les ressorts de l'intrigue : on lui préféra Jean Mercure, prêtre de l'Église de Rome ; & ce diacre corrompu & corrupteur, eut la honte d'avoir attiré sur le clergé la censure séculiere, & même celle d'un prince hérétique. Le Sénat rendit un arrêt sévere contre la brigue & la simonie ; & Athalaric qui vivoit encore, confirma par un édit, ce que le Sénat avoit ordonné. Ce fut au pape Jean II, que Justinien envoya Hypace, évêque d'Éphèse, & Démétrius de Philippes, pour le consulter sur une question, suscitée par quelques moines du monastere des Acémètes, & qui causoit un schisme dans Constantinople. Ces deux évêques apportoient en même temps des présens pour l'église de S. Pierre, Le Pape condamna les moines ; & comme ils persistoient dans leur obstination, il les retrancha de sa communion ; ce

JUSTINIEN. An. 537.

qu'avoit déjà fait Épiphane, patriarche de CP. Il répondit à l'Empereur par une lettre datée du 25 Mars 534, dans laquelle il le félicite de la pureté de sa foi, & l'exhorte à la clémence envers les hérétiques qui reviendront de leurs erreurs. Quelque temps auparavant, l'Empereur, pour étouffer les divisions, avoit engagé six évêques Catholiques à conférer avec six autres du parti de Sévere. Ces derniers furent confondus ; mais il ne s'en trouva qu'un seul qui eût la sincérité & le courage de reconnoître hautement son erreur, & de se réunir à l'Église. Stratege, fils de l'Égyptien Apion, célebre du temps d'Anastase, assistoit à cette conférence de la part de l'Empereur.

XLVII. Le pape Agapet à Constantinople.

Evag. l. 4. c. 9. 11.
Anast. hist. p. 62.
Idem in Agap.
Marc. chr.
Liberat. brev.

Épiphane étant mort en 535, après quinze ans d'épiscopat, Anthime, évêque de Trébisonde, fut transféré sur le siége de la ville impériale par la faveur de Théodora. C'étoit un hérétique déguisé. Son élévation inspira tant d'assurance aux sectateurs d'Eutychès, que Sé-

JUSTINIEN. An. 537.

c. 20. 21. 22. Theoph. pag. 183. 184. Hist. misc. l. 16. Novel. Just. 42. Cedr. p. 371. Zonar. T. 2. p. 67. Malela p. 77. Pagi ad Bar. Fleury hist. ecclef. l. 32. art. 52. 53. 54.

vere & Pierre d'Apamée, les deux chefs du parti, se rendirent aussitôt à Constantinople avec un moine de Syrie nommé Zoara, propre à seconder leur audace. Ils commencerent à tenir des assemblées, & à débiter leurs erreurs. Niersès, patriarche d'Arménie, d'intelligence avec ces hérétiques, séduisit une grande partie de sa province, qui conserve encore de nos jours la doctrine d'Eutychès. Ce fut dans ces conjonctures que le Pape Agapet, qui venoit de succéder à Jean II, arriva le 2 de Février 536 à Constantinople, où Théodat l'avoit envoyé pour engager Justinien à un accommodement. Le Pape ne pouvant obtenir de l'Empereur la paix qu'il demandoit pour les Goths, voulut la procurer à l'Église. Il refusa constamment de communiquer avec Anthime, à moins que celui-ci ne donnât par écrit une profession de foi conforme aux dogmes Catholiques, & qu'il ne renonçât au siége de Constantinople pour retourner à Trébisonde; cette trans-

lation d'un évêché à un autre étant contraire aux Canons. Justinien excité par Théodora, employa vainement les promesses & les menaces : le Pape demeura inflexible ; & sa fermeté l'emporta sur le crédit de l'Impératrice, sur l'opposition des évêques courtisans, & sur Justinien même, qui consentit à la déposition d'Anthime, si ce prélat refusoit de faire peuve de sa foi. Anthime soutenu dans son opiniâtreté par Sévere, refusa de comparoître dans le concile assemblé par Agapet; il fut déposé. On condamna en même temps Sévere, Pierre & Zoara. Mennas estimé pour la pureté de ses mœurs & de sa doctrine, fut placé sur le siége de Constantinople, & reçut des mains du Pape l'onction épiscopale. Agapet mourut au mois d'Avril, dans le temps qu'il se préparoit à retourner en Italie ; ses funérailles furent honorées du concours de tout le peuple Catholique, & quelques mois après, son corps fut transporté à Rome. Le nouveau Patriarche, pour consom-

JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

mer l'ouvrage de ce ſaint pontife, aſſembla un nombreux concile : Anthime y fut déclaré hérétique, infracteur des Canons, & comme tel privé de l'évêché de Trébiſonde. Ses trois complices furent frappés d'anathême. L'Empereur entiérement déſabuſé, confirma ces deux jugemens par une conſtitution adreſſée à Mennas, dans laquelle il défend ſous des peines très-rigoureuſes de tranſcrire, & même de garder les écrits de Sévere ; il bannit Anthime & les trois autres du territoire de Conſtantinople, & leur interdit l'entrée des grandes villes, leur permettant ſeulement d'habiter dans des lieux déſerts & écartés, de crainte qu'ils ne corrompent les ſimples par le poiſon de leurs erreurs.

XLVIII. Silvere pape eſt exilé.

Proc. Got. l. 1. c. 25. Idem aned. c. 1. Liber. brev. c. 22. Marc. chr. Vict. Tun.

Théodat étoit encore à Ravenne, lorſqu'on apprit en Italie la mort d'Agapet. Ce Prince craignant qu'on ne mît ſur le ſaint ſiége un partiſan de Juſtinien, envoya ordre d'élire le ſous-diacre Silvere, dont il ſe croyoit aſſuré. Un procédé ſi contraire à la diſcipline canonique, révolta

tous les Romains ; & peu s'en fallut qu'on n'en vînt à une sédition. On députa au Roi des évêques pour lui faire des remontrances ; il ne répondit que par des menaces : il fallut obéir. Une partie considérable du clergé refusa d'abord de reconnoître le nouveau Pape ; la crainte força bientôt leur consentement ; & la sage conduite de Silvere effaça l'irrégularité de son élection. Cependant Vigile ne perdit pas de vûe la dignité suprême, à laquelle il aspiroit depuis long temps. Il avoit accompagné le pape Agapet à Constantinople, & s'étoit insinué dans les bonnes graces de Théodora par sa complaisance à embrasser les sentimens qu'elle protégeoit. Il traita secrettement avec cette princesse, qui lui promit le souverain pontificat, & sept cents livres d'or, à condition qu'il se déclareroit contre le concile de Chalcédoine ; qu'il rétabliroit Anthime, & qu'il entreroit en communion avec Sévere & ses partisans. Vigile promit tout, pour satisfaire son ambition ; & par

JUSTINIEN.
An. 537.

Theoph. p. 184.
Hist. misc. l. 16.
Anast. Silv.
Pagi ad Bar.
Fleury hist. ecclef. l. 32. c. 57. 58.
Muratori annal. Ital. p. 379. & seqq.
Gruter inscr. MCLXII. 10.
Nardini Roma Antica p. 370.

JUSTINIEN. An. 537.

ſon conſeil, Théodora écrivit à Silvere, qu'elle le prioit de venir à la cour; ou, s'il ne pouvoit faire ce voyage, de caſſer les décrets des deux conciles tenus par Agapet & par Mennas, & de remettre Anthime en poſſeſſion du ſiége de Conſtantinople. Vigile étoit perſuadé que Silvere ne feroit rien de ce que demandoit l'Impératrice, & il n'y fut pas trompé. A la lecture de ces lettres, Silvere s'écria en ſoupirant: *Je vois bien que cette affaire ſera cauſe de ma mort.* Il répondit à Théodora que rien ne pourroit jamais le contraindre à rappeller un hérétique juridiquement condamné, & obſtiné dans ſon erreur. La princeſſe outrée de dépit, employa l'inſtrument le plus pernicieux & le plus propre à ſeconder ſes mauvais deſſeins. Elle inſtruiſit Antonine de ſes intentions. Vigile revint à Rome pendant le ſiége; & pour s'aſſurer du ſuccès, il intéreſſa l'avarice d'Antonine, en lui promettant deux cents livres d'or. Cette femme exercée aux forfaits les plus odieux, vint à bout

de persuader à Bélisaire, que le Pape trahissoit l'Empereur, & qu'il entretenoit intelligence avec Vitigès. On suborna des témoins; on supposa des lettres. Bélisaire soupçonnoit Vigile d'être l'auteur de l'intrigue; mais pressé par sa femme, intimidé par les lettres de l'Impératrice, il eut la foiblesse de se prêter à cette violence. Le Pape eut ordre de se rendre au palais de Pincius, où Bélisaire avoit choisi sa demeure. Comme il prévoyoit l'orage prêt à fondre sur sa tête, il se réfugia dans l'église de sainte Sabine. Mais Bélisaire lui ayant promis avec serment qu'on n'attenteroit ni à sa vie ni à sa liberté, il vint au palais. Antonine feignant d'être malade, s'étoit fait mettre au lit, & Bélisaire étoit assis à ses pieds. En voyant entrer le Pape, elle s'écria : *Dites-moi, pape Silvere, quel mal vous avons-nous fait, nous & les Romains, pour vouloir nous livrer aux Goths?* Le Pape demandant une information juridique, & offrant de confondre la calomnie, Bélisaire changea de discours; &

Justinien.
An. 537.

JUSTINIEN An. 537.

comme ce guerrier, quoiqu'assez religieux, n'avoit gueres d'autre Théologie que celle de la cour, il exhorta le Pape à condamner le concile de Chalcédoine pour appaiser l'Impératrice. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur son esprit, il le laissa retourner dans son asyle. Le lendemain, par une subtilité indigne d'un si grand homme, il le rappella une seconde fois; & comme s'il eût été quitte de son serment, il se saisit de sa personne, & le fit embarquer pour être conduit à Patare en Lycie, où Théodora avoit fixé le lieu de son exil. Ensuite, pour se conformer aux intentions de l'Impératrice, il gagna les plus accrédités du clergé, & fit nommer Vigile pour successeur. Vigile ne fut pas plutôt élevé sur le saint siége, que pour commencer à exécuter ce qu'il avoit promis à Théodora, il envoya des lettres de communion à Anthime, à Sévere, à Théodose d'Alexandrie, déclarant qu'il approuvoit leur doctrine. Mais comme il n'étoit pas moins avare qu'Antonine, il se dif-

pensa de lui payer les deux cents livres d'or, sous prétexte qu'il ne pouvoit tenir parole sans se rendre coupable de simonie. JUSTINIEN. An. 537.

XLIX. Sa mort.

Justinien occupé de ses écrits Théologiques & de la construction de l'église de sainte Sophie, ignoroit ce qui se passoit à Rome. Tandis qu'il discutoit les matieres en docteur, Théodora les décidoit en souveraine. L'évêque de Patare vint instruire l'Empereur de l'exil de Silvere, & lui fit des reproches du scandaleux traitement exercé sur le chef de l'Église. Le Prince à demi réveillé par de si justes plaintes, ordonna que Silvere fût reconduit à Rome; qu'on examinât de nouveau s'il étoit auteur des lettres qu'on l'accusoit d'avoir écrites à Vitigès : que s'il étoit coupable, on le fît évêque de quelque autre Église; mais que s'il se trouvoit innocent, on le rétablît dans son siége. Théodora fit d'inutiles efforts pour empêcher l'exécution de ces ordres. Silvere fut remené à Rome, & son retour fit trembler Vigile sur la chaire de

JUSTINIEN. An. 537.

ſaint Pierre. Mais cet uſurpateur ſe tira de danger par un nouvel attentat. Appuyé du pouvoir qu'Antonine avoit ſur ſon mari, il obtint de Béliſaire, que Silvere fût mis en ſa garde ; & dès qu'il l'eut entre ſes mains, il le fit conduire dans l'iſle de Palmaria ou dans celle de Pontia ſur les côtes de la Campanie, où il le laiſſa mourir de faim. Selon Procope, Silvere y fut aſſaſſiné par Eugène qu'Antonine avoit envoyé à ce deſſein, & Juſtinien ne tira nulle vengeance d'un forfait ſi atroce. Quelque temps après, Béliſaire touché de repentir, fit bâtir à Rome une égliſe, comme pour réparer le crime de ſa cruelle condeſcendance. Vigile après avoir acheté par tant d'horreurs la place la plus ſainte de l'Égliſe, ceſſa d'être méchant, dès qu'il n'eut plus d'intérêt de l'être. Devenu Pape ſans conteſtation par la mort de Silvere, il fit tout le contraire de ce qu'il avoit promis à Théodora. Il frappa d'anathême Anthime & Sévere ; il écrivit à Juſtinien & à Mennas des lettres tout-

à-fait orthodoxes : & par un changement ſubit, il ſe déclara hautement pour la doctrine Catholique, qu'il avoit trahie juſqu'alors.

JUSTINIEN. An. 537.

L. Deſcription de l'égliſe de ſainte Sophie. *Proc. ædif. l.* 1. c. 1. 2. *Agath. l.* 5. *Codin. de ſtruct. temp. S. Sophiæ in hiſtoria Byzantina. Paul. Silent. deſcriptio ædis ſanctæ Sophiæ. Evag. l.* 4. c. 30. *Novel.* 3. 6. 16. *Glycas pag.* 267. *Marc. Chr. Cedr. p.* 371. 374. *Theoph. p.* 184. 197. *Suid.* Ἰουστινιανός *Anaſt. hiſt. p.* 62. *Bedelmont. deſcript. Conſtant. & ibi not. Cang.*

A la fin de cette année, Conſtantinople vit célébrer la dédicace du plus fameux temple que le Chriſtianiſme ait élevé en Orient. L'égliſe de ſainte Sophie, bâtie par Conſtance, réparée par Théodoſe le jeune après un incendie, décorée par tous les Empereurs, avoit été réduite en cendres dans la furieuſe ſédition du mois de Janvier 532. Juſtinien entreprit auſſi-tôt de la rebâtir, non pas telle qu'elle avoit été, mais avec une magnificence, qui la rendit le plus bel édifice de l'univers. Il y épuiſa ſes tréſors ; il raſſembla de toutes les parties de l'Empire d'excellens ouvriers, & des matériaux précieux. Anthémius de Tralles le plus habile architecte de ce temps-là, dreſſa le plan, & commença l'ouvrage ; mais il mourut après en avoir jetté les premiers fondemens. Iſidore de Milet l'acheva, & les connoiſſeurs obſervent que le plan eſt ſu-

JUSTINIEN. An. 537.

Petr. Gyl. de Topog. Conſtant. l. 2. c. 3. 4. 17. Cang. Conſt. Chriſt. l. 3. Grelot relat. d'un voyage. de CP.

périeur à l'exécution. Codin rapporte que le ciment dont on ſe ſervit pour lier les pierres, étoit fait d'orge bouilli dans de l'eau, où l'on mêloit de la chaux, des teſſons ou des tuiles pilées, & des écorces d'ormes hachées. Il falloit que l'eau ne fût ni chaude ni froide, mais tiéde, pour employer ce ciment, qui, ſelon cet auteur, donnoit à la ſtructure la même ſolidité que le fer. Comme ce ſuperbe bâtiment ſubſiſte encore, réduit en moſquée, j'en donnerai une deſcription abrégée, d'après nos plus célebres Voyageurs. De la plus grande place de Conſtantinople, nommée l'Auguſteon, l'on arrivoit dans une cour quarrée, environnée de quatre portiques, au milieu de laquelle étoit un baſſin d'eau jailliſſante. C'eſt que les Grecs ont coutume de ſe laver le viſage & les mains avant que d'entrer dans une égliſe. Après avoir traverſé un double portique, on entroit dans le temple par neuf portes d'un bois précieux, curieuſement travaillé; ces portes furent bru-

lées dans un grand incendie ſous le regne de Michel Curopalate, qui en fit faire d'autres en bronze, où ſon nom ſe lit encore en gros caracteres. L'édifice tourné vers l'orient ſelon l'ancien uſage, étoit de forme quarrée, plus long que large, ſeulement de la profondeur du ſanctuaire. Il avoit quarante-deux toiſes de longueur, ſur trente-huit de largeur, & cent quarante-deux pieds de hauteur, ſans y comprendre le dôme, de dix-huit toiſes de diametre & de dix-huit pieds d'élévation. Tout le bâtiment portoit ſur huit groſſes piles & vingt-huit colonnes de marbre de diverſes couleurs. La nef s'arrondiſſant aux deux extrémités, formoit un ovale. Le long des trois côtés de la nef régnoit une gallerie haute; où les femmes s'aſſembloient; car dans les égliſes Grecques elles ſont ſéparées des hommes. Les chapitaux des colonnes étoient d'airain doré ou argenté. Les plus beaux marbres dont les murs étoient revêtus, les compartimens de marbre & de porphyre qui formoient le pavé du temple,

JUSTINIEN. An. 537.

l'or, l'argent, les pierreries & la mosaïque des voutes, une infinité de lampes de tous les métaux précieux & de toutes les formes, éblouissoient les regards & partageoient l'admiration. Le sanctuaire étoit incrusté d'argent, & l'on rapporte que Justinien y employa quarante mille livres pesant de ce métal. L'autel, qui suivant l'usage des Grecs, étoit unique, brilloit d'or & de pierreries. Six piliers massifs de ce métal le soutenoient. La table étoit un ouvrage merveilleux, composé de tous les métaux fondus ensemble, & semé de pierres précieuses. Au pourtour on lisoit une inscription qui exprimoit l'offrande & la priere de Justinien & de Théodora. L'an 558 le dôme fendu alors en plusieurs endroits par les fréquens tremblemens de terre, tomba dans la partie orientale, tandis qu'on travailloit à le réparer. Cette chute écrasa l'autel, les portes du sanctuaire & l'ambon, c'est-à-dire, le jubé. Justinien le fit rebâtir par Isidore, neveu du premier architecte. Il fut élevé de vingt pieds

au-dessus de sa premiere hauteur. Basile Bulgaroctone le répara encore après un accident semblable, & l'on dit qu'il en couta mille livres d'or pour le seul échafaudage. Cet autel si riche & si précieux ne subsiste plus. Les Musulmans n'en ont point dans leurs Mosquées. Lorsque Mahomet second prit Constantinople, il entra à cheval dans sainte Sophie, & après avoir fait sa priere à genoux sur l'autel, il le fit abbattre. Ce Prince infidele n'osa même entrer ainsi dans cette église, qu'après avoir sçu que les Chrétiens mêmes n'en faisoient pas scrupule. En effet, sous le regne des derniers Empereurs chrétiens d'Orient, la vanité des Grecs étoit venue à un tel point, que les personnes de quelque distinction entroient à cheval dans sainte Sophie, ou s'y faisoient porter en litiere. Pour éviter les incendies, Justinien n'employa point de bois de charpente; il fit recouvrir la voute avec de longues tables de marbre. Le baptistere placé à l'occident, étoit si spacieux, que l'on y tint des conci-

JUSTINIEN An. 537.

les, & que le peuple s'y réfugioit en foule dans les temps de sédition. Ce temple magnifique en lui-même est encore relevé par les exagérations des Grecs, qui le préferent à saint Pierre de Rome; ce que les connoisseurs n'accordent pas. Les Turcs n'ont rien changé au corps de l'église; & s'ils en ont retranché quelque partie, ce ne peut être que les bâtimens extérieurs, comme le palais du Patriarche & les logemens du clergé & des officiers. Ils ont à la vérité effacé ou défiguré les images de peinture & de sculpture; les Mahométans n'en souffrent point dans leurs mosquées; mais les traces de ce qui en reste ne font point regretter cette perte; ces arts avoient alors entiérement dégénéré. Le portail ne s'accorde nullement avec la majesté & la beauté de l'intérieur; c'est un ouvrage tout-à-fait conforme à la grossiereté du siécle de Justinien, déjà demi-barbare. Il est étonnant qu'on ait si bien réussi dans les autres parties. Les Turcs qui interdisent aux Chrétiens l'entrée de

leurs mosquées, sont sur-tout attentifs à n'en pas laisser entrer dans sainte Sophie ; ils sont persuadés que le dôme s'écrouleroit aussi-tôt qu'il y monteroit un incirconcis.

LI. Dédicace de sainte Sophie.

L'ouvrage étant achevé au bout de six ans de travaux continuels, Justinien en célébra la dédicace le 27 de Décembre. Tout le clergé de Constantinople sortit en procession de l'église de sainte Anastasie. Le patriarche Mennas étoit assis dans le char de l'Empereur, qui suivoit à pied à la tête de tout le peuple. Le Prince ravi de joie, chantoit à haute voix : *Gloire à Dieu qui a daigné se servir de mon ministere pour achever cette sainte entreprise* ; mais sa vanité, qui s'oublioit rarement dans les actions les plus religieuses, lui faisoit ajouter ces paroles : *Salomon, je t'ai vaincu.* On dit même que pour mieux faire sentir l'avantage qu'il donnoit à son église sur le temple de Jérusalem, il fit représenter Salomon dans une contenance triste & humiliée, regardant avec

JUSTINIEN An. 537.

jaloufie le nouvel édifice. Il ne montra pas moins de petiteffe, en fe faifant ériger à lui-même fur une colonne une ftatue coloffale d'airain, dans la place de l'Augufteon, devant l'églife de fainte Sophie. Il étoit à cheval, couvert d'armes défenfives, tenant dans la main gauche un globe furmonté d'une croix, étendant la droite vers l'orient, comme pour défendre aux Perfes d'avancer au-delà de leurs frontieres. Nous verrons bien-tôt que ce gefte menaçant, frivole invention de la flatterie, ne fut pas capable d'impofer à Chofroës. Cette ftatue fubfifta jufque dans le feizieme fiécle; & Pierre Gilles rapporte qu'étant à Conftantinople il la vit tranfporter du férail à l'arfénal, où elle fut fondue pour l'ufage de l'artillerie.

LII. Clergé de fainte Sophie.

Les biens attachés à l'églife métropolitaine par Conftantin & fes fucceffeurs, étoient fort confidérables. Mais le fafte des évêques de Conftantinople, & l'ambition des eccléfiaftiques qui follicitoient des

places dans cette égliſe, avoient multiplié le clergé à un point exceſſif. Juſtinien fixa le nombre des clercs à quatre cents quatre-vingts cinq, outre quarante diaconeſſes. Ce nombre s'accrut encore de telle ſorte, qu'il fallut qu'Héraclius en retranchât beaucoup pour le réduire à ſix cents. Sous Conſtantin Monomaque la multitude des clercs abſorboit les revenus, au point que la meſſe ne ſe diſoit plus que les grandes fêtes, les ſamedis & les dimanches. Cet Empereur ajouta les fonds ſuffiſans pour la faire célébrer tous les jours. Lorſque les François ſe furent rendus maîtres de Conſtantinople, ils établirent dans ſainte Sophie un chapitre de chanoines, à l'exemple de ce qui ſe pratiquoit dans les égliſes Latines. Sur la fin de l'Empire le nombre des clercs de cette égliſe montoit à huit cents. Les miniſtres de la moſquée jouiſſent encore des revenus de onze cents boutiques de Conſtantinople, que Conſtantin & Anaſtaſe avoient attachés à la principale égliſe,

pour faire les frais des funérailles.

JUSTINIEN. An. 537.

LIII. Germain envoyé en Afrique.

Proc. Vand. l. 2. c. 16. 17. 18. Theoph. pag. 173. 174. Marc. chr.

Pendant que Bélisaire défendoit Rome contre les efforts de Vitigès, Germain, neveu de Justinien, travailloit à réduire en Afrique un ennemi moins puissant que le roi des Goths, mais plus redoutable par ses artifices & par son courage. Après le massacre de Marcel & des autres capitaines, Stozas devenu maître de leurs troupes, qu'il avoit jointes aux siennes, donnoit la loi en Numidie. Théodore & Ildiger, que Bélisaire avoit laissés dans Carthage, voyoient tous les jours déserter leurs soldats, & n'osoient marcher à la rencontre du rebelle, dans la crainte d'être abandonnés des autres. Germain qui dès la seconde année du regne de son oncle Justinien, avoit fait connoître sa valeur par la défaite des Antes, demeuroit depuis neuf ans dans l'inaction; la haine de Théodora rendoit inutiles les talens de ce brave guerrier. Enfin la nécessité obligea le Prince à l'employer; il l'envoya en Afrique; mais selon sa coutume il ne

Justinien. An. 537.

ne lui donna que fort peu de soldats ; c'étoit une escorte plutôt qu'une armée. Dès que Germain fut arrivé à Carthage, il fit la revûe des troupes ; & ayant reconnu que les deux tiers s'étoient donnés au rebelle, il résolut de rétablir l'armée Romaine, avant que de se hasarder à combattre. Il y avoit à Carthage peu de soldats qui n'eussent des parens ou d'anciens camarades dans l'armée de Stozas. Il ne fut pas difficile à Germain, naturellement libéral, de gagner leur cœur ; il leur persuada que l'Empereur l'avoit envoyé pour soulager les soldats opprimés, & pour châtier les oppresseurs. Ce discours se répandit dans le camp de Stozas ; la plûpart de ceux qui s'étoient jettés dans son parti revinrent à Germain, qui les reçut avec bonté, & leur fit payer leur solde pour le temps même qu'ils avoient servi contre l'Empire. Cette générosité attira les autres ; ils désertoient par bandes du camp de Stozas, & se rendoient à Carthage. Le général se vit bien-

tôt en état de livrer bataille.

JUSTINIEN, An. 537.

LIV. Il marche contre Stozas.

Stozas de son côté craignant de voir son armée anéantie par la désertion, résolut d'employer au plutôt ce qui lui restoit de forces, & marcha en diligence vers Carthage. Il fit entendre à ses soldats qu'il avoit des intelligences dans l'armée ennemie ; que ceux qui paroissoient l'abandonner, agissoient de concert avec lui, & que dès qu'ils le verroient devant la ville, ils reviendroient sous ses étendars. Après avoir rassuré les esprits par ces mensonges, il alla camper à une lieue & demie de Carthage. Germain fit sortir son armée, & l'ayant rangée en bataille, comme il étoit instruit des discours de Stozas, & qu'il vouloit s'assurer de la fidélité de ses troupes : « Soldats, leur dit-il, vous n'avez » pas à vous plaindre de l'Empe- » reur : il vous a tirés d'une vie mi- » sérable, pour vous ceindre l'épée, » & déposer entre vos mains l'hon- » neur de l'Empire. La plûpart d'en- » tre vous n'ont payé ce bienfait » que d'ingratitude. Il oublie votre

» faute ; mais ſouvenez-vous qu'il » vous a pardonné. Il ne vous demande pour réparation, que ce » qu'il étoit en droit d'exiger de » vous avant que vous fuſſiez coupables. Honorez par votre valeur » le nom Romain, que vous avez » recouvré ; effacez par le ſang du » rebelle la trace de votre rébellion. » Pour moi, en récompenſe des » bons traitemens que vous avez » éprouvés de ma part, voici ce que » je vous demande : qu'aucun de » vous ne reſte malgré lui ſous mes » enſeignes : ſi quelqu'un veut paſſer » dans l'armée ennemie, je lui en » donne la liberté ; qu'il porte avec » lui ſes armes : j'aime mieux un » ennemi déclaré, qu'un ſoldat perfide ». Ces paroles exciterent de grands cris, tous proteſtent de leur zele pour l'Empereur ; tous levant les mains, s'engagent par les plus terribles ſermens, à faire preuve de leur fidélité. Les ſoldats de Stozas ne voyant aucun effet de ſes promeſſes, prennent l'épouvante, & s'étant débandés ils regagnent, en

JUSTINIEN.
An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

LV. Bataille de Scales.

fuyant, la Numidie, où ils avoient laissé leurs femmes & leur butin.

Germain les poursuit, & les atteint dans une plaine nommée Scales. Il se range aussi-tôt en bataille. Il forme une ligne de ses charriots, laissant des intervalles, pour le passage de son infanterie. Il se place lui-même à la gauche avec l'élite de sa cavalerie; il jette le reste sur l'aîle droite. Stozas ne pouvant éviter le combat, ranime le courage des siens & les range non pas en ligne selon l'ordonnance Romaine; mais par pelotons à la maniere des Barbares. Il avoit à sa suite un corps très-nombreux de cavaliers Maures, commandés par leurs rois Yabdas & Ortaïas. Ces princes naturellement perfides, envoyerent secrettement promettre à Germain de se ranger de son côté, dès que le combat seroit engagé. Mais le général Romain qui comptoit peu sur leur parole, ne leur ayant fait aucune réponse, ils prirent leur poste derriere l'armée de Stozas, dans le dessein d'attendre l'évenement, & de se join-

dre au vainqueur. Lorſque les deux armées furent à la portée du trait, Stozas qui ne manquoit pas de valeur, appercevant à l'aîle gauche des Romains l'enſeigne générale, vouloit courir à cet endroit. Mais les Érules qui faiſoient partie de l'armée rebelle, & qui connoiſſoient la force invincible de Germain, arrêterent cette ardeur impétueuſe, & le déterminerent à charger l'aîle droite, qui prit bien-tôt la fuite & perdit tous ſes étendarts. Déjà les rebelles commençoient à entamer l'infanterie, lorſque Germain renverſant tout ce qu'il rencontroit devant lui, vint à la tête de ſes cavaliers fondre ſur Stozas. En même temps l'aîle droite ſe rallia; ce fut alors une affreuſe mêlée, où les combattans des deux partis, ſemblables les uns aux autres par les armes, l'habillement & le langage, ſe maſſacroient ſans ſe reconnoître. Germain qui portoit par-tout la terreur; mais qui aimoit mieux ſauver un Romain que de faire périr cent ennemis, crioit à ſes ſoldats de ne tuer

JUSTINIEN. An. 537.

personne, ſans lui avoir demandé le mot du guet. Pendant qu'il donnoit ces ordres & l'exemple d'une héroïque valeur, ſon cheval fut abattu d'un coup de javelot, & ce grand capitaine alloit périr, ſi ſes gardes ne fuſſent accourus à ſon ſecours & ne l'euſſent promptement tranſporté ſur un autre cheval. Stozas profita de ce moment pour s'échapper par la fuite, & Germain courut au camp ennemi. Il y trouva un nouveau péril. Stozas y avoit laiſſé un grand corps de troupes, qui fraîches encore, & preſque égales en nombre à l'armée Romaine, vinrent au-devant de Germain, & firent balancer la victoire. Mais un détachement ayant attaqué par un autre endroit, entra ſans réſiſtance, & chargea par derriere les rebelles qui prirent enfin la fuite. Les vainqueurs ſe jettent en foule dans le camp; & ſans ſonger à pourſuivre les ennemis, ils ſe diſperſent pour courir au pillage. Germain craignant que les rebelles ne ſe rallient & ne reviennent fondre ſur eux dans

ce désordre, place ses gardes à la porte du camp, & courant de toutes parts, il s'efforce par ses cris, par ses menaces de remettre ses soldats en ordre. Mais il parle à des sourds; ses soldats le fuient comme un ennemi, & ne s'occupent que de leur butin. Par bonheur, les Maures qui n'avoient pas secondé Stozas dans le combat, acheverent sa défaite. Il avoit d'abord couru à leurs escadrons pour y chercher du secours; mais voyant qu'on se disposoit à le recevoir en ennemi, il avoit pris la fuite avec cent cavaliers. Les fuyards s'étant ralliés autour de lui en assez grand nombre, il revenoit à la charge, lorsque les Maures fondirent sur sa troupe, & l'ayant taillée en pieces, allerent se joindre aux Romains, pour avoir leur part du butin. Tous les rebelles échappés du carnage, vinrent se jetter aux pieds de Germain, qui leur fit grace & les admit dans ses troupes. Stozas suivi de quelques Vandales, se réfugia en Mauritanie, où il épousa la fille d'un prince du

JUSTINIEN An. 537.

pays, & y fixa sa demeure. Ainsi se termina cette rébellion, qui avoit couté tant de sang. Elle ne fut pas tellement éteinte, qu'il ne restât encore dans les esprits quelque étincelle de révolte.

LVI. Conjuration de Maximin.

Un garde de Théodore, nommé Maximin, voulut tirer avantage de ces mauvaises dispositions, pour reprendre le rôle qu'avoit abandonné Stozas. Ce méchant homme, plus capable de former des desseins hardis que de les conduire, trouva des esprits propres à entrer dans ses vûes. Mais il eut l'imprudence de s'ouvrir à un ami de Théodore, nommé Asclépiade, qui, après avoir pris conseil de son ami, alla découvrir la conjuration à Germain. Le général selon sa douceur & sa bonté naturelle, entreprit de gagner Maximin plutôt que de le punir; il le fit venir, & sans lui faire connoître qu'il fût instruit de ses sourdes pratiques, il loua sa valeur, & lui dit qu'il le mettoit au nombre de ses gardes. C'étoit un poste très-honorable auprès du général, &

l'on n'y entroit qu'en prêtant un nouveau ſerment de fidélité, & au général & à l'Empereur. Germain eſpéroit que cet engagement ſeroit un frein capable de contenir Maximin. : celui-ci au contraire le regarda comme un moyen plus ſûr de réuſſir dans ſes perfides complots. Un jour de fête, pendant que Germain étoit à table avec ſes amis. on vint lui dire qu'il y avoit à ſa porte une grande troupe de ſoldats, qui murmuroient hautement de ce qu'on ne leur payoit pas leurs montres. Il retint Maximin auprès de lui, & donna ordre ſecrettement à ſes domeſtiques d'obſerver tous ſes mouvemens, ſans qu'il s'en apperçût. Il envoya ſes autres gardes pour diſſiper les ſéditieux. Ceux-ci avoient déjà quitté la porte du palais pour courir au cirque, où étoit le rendez-vous général. Les gardes y coururent avec eux, & ſans donner aux conjurés le temps de s'aſſembler, ni de ſe reconnoître, ils chargent à grands coups d'épée ceux qu'ils y trouvent, tuent les

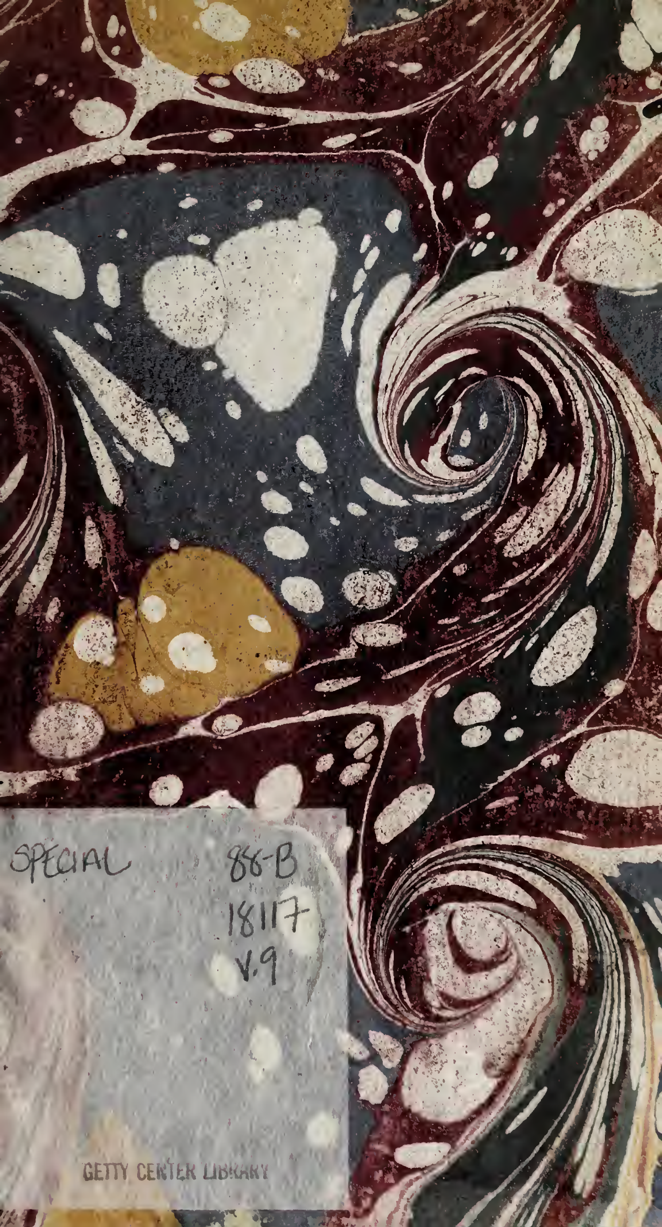
JUSTINIEN. An. 537.

JUSTINIEN. An. 537.

uns, amenent les autres à Germain. Il fit aussi-tôt arrêter Maximin, qui ayant été juridiquement convaincu d'avoir, contre son serment, continué ses intrigues pernicieuses, fut pendu aux portes de Carthage. Germain se contenta de punir ceux qu'on avoit pris sur le fait, sans permettre d'autre recherche ; & pendant deux ans qu'il gouverna l'Afrique, la paix & la justice regnerent dans cette contrée, jusqu'au moment où Théodora son ennemie, le fit rappeller, ainsi que nous le dirons dans la suite.






SPECIAL
88-B
18117
V.9
GETTY CENTER LIBRARY

